This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

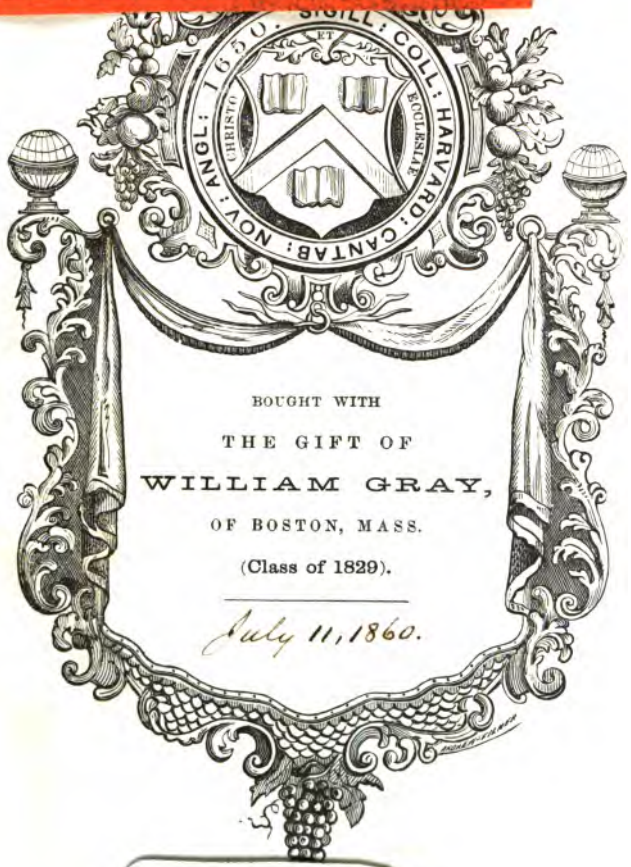
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Librairie, Papeterie et Cabinet de Lecture,
françois et allemand,
DE J. G. G. SCHAEFER à FRANCFORT S. M.

Deutsche und französische
Buchhandlung und Lese-Bibliothek,
nebst allen Sorten Papieren,
von J. G. W. Schäfer in Frankfurt a. M.



BOUGHT WITH
THE GIFT OF
WILLIAM GRAY,
OF BOSTON, MASS.
(Class of 1829).

July 11, 1860.

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

La suite des Voyages de MILORD CÉTON dans les sept Planètes.

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME DIX-HUITIÈME.

Seconde diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux.*

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

Geol 4477.87.7
1860, July 11.
Gray Fund.

PRESERVATION MASTER
AT HARVARD

VOYAGES
DE MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANÈTES,
OU
LE NOUVEAU MENTOR.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

VOYAGES
DE MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANÈTES.

INVOCATION.

VENEZ esprits célestes, qui resplendissez des brillans rayons du soleil; je vous invoque, esprits lumineux; soyez complaisans, & rendez-vous aux instances que je vous fais. Et vous, flambeau de l'univers, source inépuisable de lumière, vous qui ne cessez de parcourir infatigablement l'un & l'autre hémisphère; Apollon, prince des planètes, dieu des savans, souverain du Parnasse; & vous charmante Uranie, qui présidez à la sphère du firmament étoilé; vous, brillante Melpomène, qui vous plaisez dans celle du soleil; & vous aussi, aimable Clio, qui avez inventé l'histoire, venez avec la divine Calliope, qui seule préside à l'harmonie des différentes sphères qui composent ce vaste univers; amenez avec vous

Momus, j'ai besoin qu'il suspende, pendant quelque tems, ses plaisirs & ses soins ordinaires.

Aimables dieux & déesses, fermez, je vous conjure, l'oreille aux vœux de tous ces importuns qui ne vous invoquent que pour des choses vaines ou inutiles; accourez à mon secours, venez réchauffer mon imagination, venez allumer dans mon esprit ce feu que vous avez coutume de verser dans le sein de ceux qui vous implorent, & qui fait faire tant de merveilles à tous nos grands poëtes; inspirez-moi ce que vous avez de plus touchant; donnez-moi les graces & les ornemens qui me sont nécessaires pour faire une peinture qui soit digne de mon sujet; soutenez enfin ce courage qui m'a conduite jusques dans les sphères les plus élevées : de peur que, semblable à Bellerophon, je ne tombe d'une région trop haute, & que craintive, errante, perdue & désespérée, je ne puisse fournir que la moitié de ma carrière.

Ven donc contribuer à l'heureux succès de mon entreprise : je vous conjure, esprits célestes, d'employer vos vertus & votre puissance à éloigner les génies malfaisans qui pourroient détourner les bénignes influences que je vous supplie de répandre sur mon ouvrage; le secours des dieux ne doit pas manquer à ceux qui les implorent avec un zèle égal au mien.

CINQUIÈME CIEL.

LE SOLEIL.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION du Palais d'Apollon.

PLACÉS sur les aîles du génie, qui par son vol rapide perce aiſément à travers l'air en s'avançant parmi des aſtres innombrables qu'on voit briller de loin, ſemblable à des étoiles de toutes grandeurs, le ciel nous parut ſemé comme un champ de tous ſes aſtres lumineux.

Le génie, après nous avoir donné le tems d'admirer ce brillant ſpectacle, ſe précipita enſuite dans l'atmoſphère du ſoleil, & nous deſcendit dans un endroit que nous prîmes d'abord, Monime & moi, pour les Iſles Fortunées des Heſpérides. Nous ne pouvions nous laſſer d'admirer ce bel aſtre qui parcourt, avec un appareil ſi éclatant, ſon immenſe carrière.

Zachiel nous fit remarquer ces plaines émaillées de mille fleurs nouvelles, ces bocages délicieux,

rendre avec la dignité qu'il convient d'employer lorſqu'on fait parler les Dieux. Eſt-ce à moi à vouloir ſemer des fleurs? Le lot des eſprits médiocres eſt d'applaudir dans le ſecret du cœur, & de laiſſer aux hommes extraordinaires le ſoin de célébrer les dieux.

Après que le génie nous eut préſentés à ce monarque qui nous fit l'accueil le plus favorable, Uriel vint nous reprendre pour nous conduire chez la princeſſe Capariſſe, une des favorites de ce prince. Nous trouvâmes chez cette princeſſe les muſes & les graces qui s'y étoient raſſemblées pour y entendre exécuter un morceau de muſique de la compoſition de Terpſicore.

Lorſque le génie les eut inſtruites de l'objet de nos voyages, il pria ces belles déeſſes de vouloir bien nous accorder leur protection, & nous favoriſer en même-tems de quelqu'étincelle de leurs lumières. Elles parurent extrêmement ſurpriſes de la hardieſſe de notre entrepriſe, aucun mortel du globe de la terre n'ayant encore jamais paru dans cette planète non plus que dans les autres, ce qui fit que le génie fut obligé de leur faire part des moyens qu'il avoit employés pour nous y conduire. Il ajouta que nous avions déjà viſité pluſieurs planètes, ce qui engagea ces déeſſes, qui aiment un peu à cauſer, & qui ſont naturellement curieuſes, de nous faire cent queſtions, ſans preſque nous donner le tems d'y répondre.

Clio, savante dans l'histoire, parce qu'elle est journellement instruite de ce qui se passe dans tous les mondes possibles, nous demanda ce que nous avions vu de plus curieux dans ceux que nous venions de visiter : j'ai des nouvelles certaines, ajouta cette déesse, que dans plusieurs tourbillons les usages n'ont point changé, qu'on y rencontre toujours de ces prétendus savans, sans érudition, de ces périodiques qui conservent le sublime talent de mutiler toutes productions, & de les disséquer pour en rendre les lambeaux qu'ils rapportent, ridicules. Tous ces critiques qu'on voit fondre sur le mérite naissant, afin de tâcher de l'étouffer, ressemblent à des chouettes, qui par leurs cris aigus & discordans voudroient faire rentrer dans le néant des génies qui s'efforcent à prendre l'essor; on les voit faire l'analyse de livres que souvent ils n'ont point lus, qui finissent ordinairement par de plates & indécentes railleries, qui servent également à tous les ouvrages qu'ils ont intérêt de décrier.

Il est vrai, dit Monime, que nous en avons rencontré quelques-uns qui croient s'être acquis des lettres de noblesse par la digne profession de critique littéraire, quoiqu'on dise que les hautes sciences soient pour eux de l'algèbre, & les arts un grimoire. Un auteur éclairé nous compare à un de ces critiques, cerbère en furie, dont l'esprit

n'eſt qu'une exhalaiſon impure de la méchanceté, & qui ne jouit de l'impunité qu'à l'ombre du mépris que font tous les ſavans de ſes traits envénimés. Je conviens, dit la muſe, qu'un auteur doit rougir de ces éloges bâtards; un ſavant ne doit faire cas que de ceux qui partent d'un eſprit judicieux; d'un ſage qui penſe par lui-même, ſans avoir égard à ces critiques *microſcopiques* qui cherchent à groſſir les plus petites fautes, en comptant les *ci*, les *cas* & les *mais*, & en citant des erreurs d'impreſſion pour des défauts de grammaire; mais je n'ignore pas que le bon-ſens & la raiſon ſont bannis de bien des mondes; les ſages & les philoſophes n'oſent encore faire paroître librement leurs idées, & je doute qu'avec cette façon de penſer, les princes puiſſent goûter de vrais plaiſirs; prévenus ſans ceſſe par leurs favoris, ils ignorent ce bonheur qui fait le charme de la vie, c'eſt la certitude d'être aimé pour ſoi-même, ſans que l'ambition ou l'intérêt aient aucune part au zèle qu'on leur fait paroître.

Clio, en continuant de nous interroger, nous demanda ſi le goût tenoit encore contre la nouveauté des objets; ſi les perſonnes qui emploient le plus mal leur tems ſont toujours celles qui en ont le moins de reſte; ſi l'eſprit de préſomption & de fatuité étoit encore le partage des petits maîtres; ſi les généraux étoient préſentement plus avides

de gloire qu'ils ne l'étoient d'argent ; ſi on voyoit des miniſtres préférer le bien de l'état à leur propre intérêt ; ſi les harangues des ſénateurs étoient toujours écoutées ; ſi les prêtres, les pontifes & les coribantes prêchoient l'humilité & la charité par leurs exemples, & mille autres queſtions qui nous ſurprirent infiniment, parce que nous ignorions juſqu'à quel point ces aimables déeſſes pouſſent l'étendue de leurs connoiſſances. Clio continua d'entretenir Monime pendant qu'Uranie & Polymnie me firent part de leur ſcience ſur la rhétorique & ſur l'aſtrologie ; elles m'en parlèrent avec beaucoup d'éloquence, & je jugeai par leurs diſcours que perſonne ne pouvoit les égaler ſur ces matières.

La princeſſe Capariſſe nous propoſa de paſſer dans les cabinets d'Apollon, pour y admirer les curioſités dont ils ſont ornés. Le premier offrit à nos yeux pluſieurs pièces de tapiſſerie que Minerve elle-même avoit travaillées ; dans une on voyoit les trois Parques, filles de Jupiter & de Themis, occupées à filer la trame de chaque mortel ; une autre offroit la déeſſe renommée qui préſente un trône à l'honneur ; en face étoient repréſentées au naturel, Cirene, Daphné, Hyacinte, Caparis & Broncus, favorites d'Apollon.

Nous paſsâmes enſuite dans un autre cabinet qui renfermoit les choſes du monde les plus cu-

rieuſes : nous y remarquâmes, entr'autres, ce fameux trépied ſur lequel la Sibylle de Delphes rendoit ſes oracles, la barbe d'Eſculape, le caducée de Mercure, le carquois de Diane, l'égide de Minerve, les flèches & le bandeau de Cupidon, la toilette de Vénus, l'enclume de Vulcain, & mille autres curioſités dont je parlerai dans la ſuite ; mais ce que nous admirâmes avec beaucoup d'attention, fut la harpe d'Apollon, dont les ſept cordes répondent aux ſept planètes ſur leſquelles il répand ſa vertu & ſa lumière, ce qui repréſente en même-tems l'harmonie des cieux.

Les muſes nous conduiſirent dans la bibliothèque du ſouverain du Parnaſſe. Je mis d'abord la main ſur un ouvrage d'un de nos philoſophes, qui traite de l'attraction ou de la théorie du monde. Cet ouvrage me parut écrit avec tant de force & de lumière, qu'on diroit que ce philoſophe ait pris la nature ſur le fait ; je le parcourus avec avidité, en priant le génie de m'expliquer quelques endroits trop élevés pour mes foibles connoiſſances.

L'attraction & l'électricité ſont les cauſes, dit Zachiel, de tous les phénomènes, tant phyſiques que moraux. L'attraction eſt une force dont l'action eſt connue dans toute la nature ; elle opère, non-ſeulement ſur tous les corps matériels, en raiſon directe de la maſſe & inverſe du quart de la

distance ; elle agit pareillement sur les objets intellectuels, en suivant exactement les mêmes loix. Elle est aussi la cause de la mémoire dans laquelle les idées se renouvellent par la forte conjonction, ou par le souvenir du tems ou du lieu où les choses se sont passées. On peut attribuer aussi à l'attraction les causes de l'analogie & de la sympathie ; c'est elle qui nous fait pencher pour un objet plutôt que pour un autre ; c'est elle qui engage deux cœurs ou deux personnes d'esprit à se lier d'une étroite amitié ; c'est elle encore qui fait naître ce penchant secret qui porte les deux sexes à s'unir. On peut croire que l'homme est animé par une double attraction, l'une qui l'entraîne au vice & l'autre à la vertu ; l'éducation & les circonstances lui donnent toute son activité & son énergie : en un mot, elle est cette cause inconnue, cet agent secret avec lequel la nature met tout en mouvement, tient tout dans l'équilibre ; c'est-à-dire, qu'elle agit universellement. Le tems ne me permet pas à présent de vous faire un plus long détail, il faut accompagner les muses à la promenade.

Nous suivîmes ces déesses qui descendirent dans les jardins, & prirent la route d'une grande allée plantée de lauriers, de palmiers, d'oliviers ; entre ces arbres on découvroit des collines enchantées, & la gorge fleurie d'une vallée coupée de plu-

fieurs ruiſſeaux qui préſentent mille nouvelles beautés. C'eſt dans ces lieux charmans que la roſe croît ſans épines. Là ſont de ſombres grottes qui invitent par leur fraîcheur à profiter de leur ombre pour ſe dérober aux ardeurs du ſoleil.

Ces retraites ſont tapiſſées de lierres & de vignes qui s'empreſſent de livrer leurs grappes de pourpré, avec une agréable fécondité; & ces richeſſes ſont répandues en tout tems avec une égale profuſion dans les campagnes qu'Apollon échauffe benignement de ſes divins rayons : d'un autre côté, on voit les ruiſſeaux qui tombent en murmurant doucement le long des collines, & ſe jettent en divers canaux qui ſe raſſemblent enſuite dans un grand baſſin, dont la ſurface préſente ſon miroir de criſtal à la verdure de ſes rivages. Là l'humble arbriſſeau & le buiſſon champêtre s'embraſſent l'un l'autre; plus loin on voit le cèdre majeſtueux s'élever pompeuſement, & porter ſur ſes branches des oiſeaux de toute eſpèce qui y forment des concerts mélodieux, & les zéphirs ne paroiſſent entre les feuilles que pour les agiter légèrement.

Ce fut dans cet endroit délicieux que les muſes, & les graces, qui toujours les accompagnent, ſe reposèrent. Ces belles déeſſes, qui ſouvent aiment à badiner, ſe mirent à cueillir des fleurs qu'elles ſe jetoient les unes aux autres; mais ces fleurs me

parurent toutes différentes de celles que la nature produit dans les autres mondes ; je ne pouvois en deviner l'eſpèce, lorſque Polymnie, ſouriant de mon ignorance, me tira d'inquiétude : ces fleurs que vous admirez avec tant d'attention, dont vous ne connoiſſez ni la forme, ni la figure, ſont des fleurs de rhétorique & de métaphyſique ; c'eſt de cette colline d'où les tirent les ſavans de tous les mondes. Ce côteau que vous voyez plus loin s'élever juſqu'au haut de la montagne du Parnaſſe, eſt l'endroit où croiſſent les métaphores, les fictions & les hyperboles que les poëtes emploient ſi ſouvent dans leurs ouvrages.

Pendant ce diſcours, Monime badinoit avec les graces qui ſembloient lui être devenues plus familières. Cette charmante perſonne ſe trouvant couverte d'une prodigieuſe quantité de ces fleurs, vouloit à ſon tour leur en jeter, lorſqu'elle vit s'approcher un très-grand nombre d'animaux, qui dans les autres mondes n'habitent que les bois, les déſerts, ou ſe retirent ordinairement dans des tanières. Monime, à l'aſpect de ces animaux dont la plupart lui étoient inconnus, ſe trouvant ſaiſie de crainte & de frayeur, je la vis pâlir & chercher à ſe cacher à l'ombre de quelques buiſſons ; mais Polymnie, toujours attentive & officieuſe, s'appercevant de ſon trouble, loin de ſe prêter à ſa foibleſſe, l'arrêta, & employa, pour la raſſurer,

un discours physique qui eut tant de force sur l'esprit de Monime, que non-seulement il dissipa ses craintes, mais la mit encore en état de prendre part aux divertissemens que ces divers animaux procurent souvent à ces belles déesses qui se trouvèrent dans l'instant entourées de lions, dours, de béliers, de capricornes, de scorpions. Monime prit sur-tout un singulier plaisir lorsqu'elle apperçut le taureau qui bondissoit devant elle, & l'éléphant matériel employer toute son industrie à contourner en cent différentes façons sa trompe flexible pour faire avancer l'écrevisse & l'empêcher d'aller à reculon. Nous découvrîmes enfin que tous les animaux de ce monde sont apprivoisés, se font entendre, & répondent avec précision aux questions qu'on leur fait.

Nous suivîmes les muses qui se levèrent pour continuer leur promenade. Ces déesses gagnèrent un large sentier qui alloit en serpentant, & qui me parut rempli de pierres brillantes. Je pris d'abord ces pierres pour des diamans; j'en ramassai de toutes les couleurs, qui toutes jetoient beaucoup d'éclat. Vous aimez les saillies, à ce que je vois, dit une des muses; il ne tient qu'à vous de vous en munir de toutes les espèces; c'est dans ce sentier tortueux où elles croissent en abondance : il conduit à la fontaine d'Hypocrène.

Lorsque nous fûmes arrivés à cette fontaine, je

ne

ne pus réſiſter à l'envie d'en goûter l'eau dans ſa ſource ; à peine en eus-je avalé quelques gouttes, que je me ſentis animé d'un feu divin ; il me prit une eſpèce d'enthouſiaſme qui, en élevant mon ame, répandit dans mon eſprit ce charme & ce brillant de la poéſie ; à l'inſtant je compoſai une élégie des plus tendres, que j'adreſſai aux muſes, qui me firent la grace de l'approuver.

Nous reprîmes le chemin qui conduit au palais d'Apollon. Ce monarque, par conſidération pour le génie, nous fit l'honneur de nous admettre à ſa table : nous y fûmes régalés de l'odeur des parfums les plus exquis ; l'encens fume de toutes parts ; c'eſt la ſeule nourriture qu'on peut prendre dans ce monde : cependant cette nourriture, quoiqu'extrêmement légère, ne laiſſe pas de fortifier ; il eſt certain qu'elle ne charge point l'eſtomac, auſſi les habitans de ce globe ne meurent jamais d'indigeſtion : c'eſt pourquoi la plupart des médecins ne s'occupent qu'à compoſer des livres qui puiſſent ſervir utilement dans les autres mondes.

Le génie voulut bien nous permettre de paſſer pluſieurs ſemaines à la cour d'Apollon. Pendant ce court eſpace, les neufs Sœurs, toujours ſoumiſes aux volontés de ce prince, ſe firent un plaiſir de nous inſtruire, & de joindre à leurs inſtructions mille nouvelles fêtes, qui, quoiqu'elles ne

paruſſent faites que pour l'amuſement, étoient néanmoins des leçons fort utiles.

Je remarquai que ceux qui ſont admis à la cour d'Apollon, ont un corps ſi ſubtile, qu'à peine les yeux d'un mortel peuvent-ils l'appercevoir; mais, ſemblables aux génies, lorſqu'ils veulent ſe rendre viſibles, ils ont comme eux la faculté de prendre des corps fantaſtiques, parce que la matière ſubtile obéit à l'inſtant à leur volonté.

Cette cour eſt remplie de ſavans de toute eſpèce: on y voit des aſtronomes, des géomètres, des chimiſtes, des cabaliſtes, des poëtes, des médecins, des oracles & des muſiciens, toutes perſonnes protégées par Apollon. Nous ne pouvions Monime & moi nous laſſer d'admirer un ſéjour auſſi délicieux. Cependant Zachiel nous avertit qu'il falloit nous diſpoſer à prendre congé du ſouverain du Parnaſſe, des muſes & de toute la cour d'Apollon. Les muſes nous témoignèrent avec bonté le chagrin qu'elles avoient de nous quitter. Ces belles déeſſes firent à Monime mille careſſes; elles la douèrent chacune en particulier des ſciences auxquelles elles préſident; elles ajoutèrent que, ſans la certitude où elles étoient de la recevoir, on ne lui permettroit pas de s'éloigner d'une cour pour laquelle le deſtin l'avoit fait naître.

CHAPITRE II.

FORÊT merveilleuse.

LE génie, dont l'intention étoit de nous faire visiter les diverses contrées que renferme ce globe lumineux, & de nous en faire admirer en même tems toutes les merveilles, nous fit descendre du Parnasse par une espèce de chemin couvert qui sert de route aux habitans de cette planète lorsqu'ils veulent se rendre à la montagne pour participer aux dons que le souverain du Parnasse répand sur ses peuples.

Ce chemin qui est rempli d'un sable d'or, conduit à des souterreins qu'on pourroit prendre pour des cavités de cette planète embrasée. C'est-là, sans doute, ce qui empêche les habitans de ressentir l'ardeur des rayons du soleil, parce qu'il semble que leur force augmente à mesure qu'ils s'éloignent de cet astre. Cette partie du soleil peut être comparée à nos caves, dont la fraîcheur paroît augmenter à proportion de la chaleur. Il est bon d'avertir qu'il n'y a point de nuits dans ce monde; comme c'est le centre de l'univers, Appollon y répand toujours sa lumière la plus pure : mais la fraîcheur des cavités tempere l'air & le rend plus serein que dans pas un des autres mondes.

Lorſque nous fûmes au bas de la montagne, nous apperçûmes une grande forêt que le génie aſſura renfermer tout ce que la nature a de plus précieux. Les arbres de cette forêt ſont d'une eſpèce ſingulière ; les troncs en ſont d'or, les rameaux d'argent & les feuilles d'émeraudes, qui, de deſſus l'éclatante verdure de leur ſuperficie, repréſentent comme dans un miroir les images des fruits qui y pendent, & qui n'empruntent rien de leur beauté aux feuilles, puiſque ce ſont autant de fioles qui renferment l'eſprit & le bon-ſens de tous les humains. Chaque perſonne, à l'inſtant de ſa naiſſance, a deux fioles pour partage ; dans l'une eſt renfermé ſon eſprit, & dans l'autre ſon bon-ſens : les noms des perſonnes ſont gravés ſur le verre. Remarquez, nous dit le génie, en nous faiſant examiner ces fioles, que la nature toujours judicieuſe dans la diſtribution qu'elle fait de ſes dons, ne favoriſe jamais perſonne au préjudice d'un autre. Tous les hommes naiſſent dans une égalité parfaite ; l'éducation corrompt ou perfectionne ſes bienfaits. Si cela eſt, lui dis-je, pourquoi ces fioles ne ſont-elles pas également remplies ? C'eſt, reprit le génie, par le mauvais uſage que les hommes font des graces qu'ils ont reçues de la nature. Vous avez dû remarquer dans les différens mondes que nous venons de viſiter, que le bon-ſens & la raiſon en ſont preſque bannis. Par-tout on court après l'eſ-

prit, chacun en veut avoir, chacun se forme de nouveaux systêmes; & cette noble simplicité que le bon-sens nous donne, que la raison nous dicte, se trouve abandonnée & semble être proscrite de tous les mondes : on ne demande que des saillies, beaucoup de feu & de vivacité, de ces phrases hyperboliques auxquelles on ne comprend rien, & que ceux qui les composent n'entendent pas eux-mêmes; ce sont de grands mots qu'on rassemble pour dire des riens qui composent néanmoins des volumes; mais le bon-sens, si nécessaire au bonheur des hommes, est regardé comme simplicité, bêtise, timidité, ou manque d'usage; c'est-là ce qui fait la différence que vous remarquez dans ces fioles : vous en voyez beaucoup dont tout l'esprit s'évapore, parce qu'il n'y a que lui qui soit à la mode; le bons-sens se conserve pour un tems plus heureux.

Vous devez encore remarquer, ajouta le génie, que cette forêt est partagée en autant de routes que ce soleil éclaire de mondes, & que dans chacune de ses allées, on y voit plusieurs sentiers qui désignent les différentes provinces de ces mondes; mais pour l'intelligence des ministres d'Apollon, chargés d'examiner toutes les révolutions qu'on voit arriver fréquemment dans les mondes planétaires, on y a gravé sur le premier arbre de chaque allée le nom

de la planète dont l'esprit & le bon-sens de ceux qui l'habitent sont déposés dans cette allée.

Je suivis Monime qui commença par visiter les allées qui désignoient les mondes que nous venions de parcourir; je la voyois chercher avec un soin extrême les fioles des personnes que nous avions connues. Ses recherches eussent été vaines, si Zachiel ne se fût prêté pour satisfaire sa curiosité. Il lui montra les fioles de quantité de ministres, de généraux, de juges, de coribantes & d'une infinité d'autres personnes qui passent dans ces mondes pour des génies supérieurs: il est vrai que l'esprit étoit entièrement disparu, mais pour les fioles de bon-sens elles étoient pleines. Monime, surprise d'un phénomène si singulier, regarda avec beaucoup d'attention si elles étoient également bouchées, si l'air ne communiquoit pas plus à l'une qu'à l'autre; les trouvant toutes sans aucune ouverture : je me perds dans mes recherches, dit Monime avec un air de dépit, il faut que l'esprit soit beaucoup plus subtile que le bon-sens; car comment se persuader que les grands personnages que nous avons vus jouer les premiers rôles sur le théâtre de leur monde aient jamais pu manquer de bon-sens, sur-tout lorsqu'on les voit revêtus de postes où il est si nécessaire pour la conduite d'un état. Dites moi donc, mon cher Zachiel, si depuis

que nous avons quitté ces mondes ils ont changé de méthode ; sans doute que l'esprit de vertige a succédé au bon-sens & à la raison.

Le génie sourit &, sans lui répondre, il nous conduisit dans des sentiers détournés, où toutes les fioles de bon-sens brilloient comme des escarboucles, c'est-à-dire, qu'elles étoient toutes vides, & celles de l'esprit à moitié pleines. Je suis presque sûr, dis-je à Zachiel, que les propriétaires de ces fioles ne brillent que médiocrement dans leur sphère. Vous vous trompez, dit le génie, puisqu'elles appartiennent à de véritables philosophes, tous personnages d'un esprit juste, profond & éclairé dans toutes sortes de sciences ; il est vrai que la plupart vivent dans l'indigence, sans néanmoins se trouver plus malheureux, parce que le sage ne se plaint jamais de son infortune ; le simple nécessaire suffit à tous ses besoins.

Ces sentiers nous conduisirent dans l'allée de Saturne : presque toutes les fioles en étoient vides ; elles ressembloient à des perles qui éblouissoient par l'éclat de leur blancheur. Ceci nous annonce, dit Monime, un monde rempli de candeur, de raison & de bonne foi. Votre réflexion est juste, dit le génie, c'est dans Saturne où vous trouverez l'enfance du monde, cet âge d'or, cette probité des anciens patriarches, cette bonne foi si vantée

& en même tems si méprisée dans les autres mondes.

Nous arrivâmes insensiblement dans la partie de la forêt qui concerne notre monde. Monime & moi, curieux d'en visiter toutes les routes, nous y entrâmes avec beaucoup d'empressement. Le génie se prêta volontiers à satisfaire notre curiosité, afin de nous donner une idée frappante de la portion de lumière départie aux différentes nations qui rempliſſent le globe de la terre, ou pour mieux dire, de l'usage qu'ils en font. Extrêmement surpris de la variété que je remarquai suivant les divers climats, aucuns sentiers n'étoient semblables : dans l'un, presque tout le bon-sens avoit disparu ; dans l'autre ce n'étoit que l'esprit. Monime eût bien voulu que le génie lui donnât quelques instructions détaillées sur les monarques, les souverains, sur leurs généraux & sur leurs ministres, mais il remit à l'en instruire lorsque nous serions de retour dans notre monde.

CHAPITRE III.

RENCONTRE extraordinaire.

SORTIS de la forêt merveilleuſe, nous traverſâmes une grande plaine, pour gagner la ville des Philoſophes. A quelque diſtance de cette ville, nous apperçûmes pluſieurs perſonnes qui paroiſſoient ſe diſputer avec beaucoup d'aigreur. Au milieu étoient deux vieillards qui nous parurent, par l'épaiſſeur de leurs corps, être nouvellement arrivés de quelque planète éloignée. Zachiel les reconnut auſſi à l'inſtant. Il nous dit que l'un de ces deux vieillards étoit Paracelſe, philoſophe Suiſſe, qui a traité des ſecrets de la nature, de la connoiſſance des génies & des eſprits élémentaires; l'autre étoit le grand Avicene, fameux cabaliſte. Quoique je n'aie jamais douté, ajouta le génie, que ces deux grands hommes ne duſſent un jour arriver dans la ſphère du ſoleil, comme étant celle qui leur eſt deſtinée & celle dont ils avoient ſans doute tiré toute l'étendue de leurs lumières, je ſuis néanmoins très-ſurpris de les y rencontrer ſans avoir auparavant ſatisfait à l'ordre de la nature. Je ne doute pas qu'ils ne s'y ſoient fait tranſporter par quelques eſprits élémentaires,

qu'ils auront indubitablement fait descendre par la force de leurs conjurations. Je connois l'étendue de la science d'Avicene; ce n'est que par ses études qu'il s'est acquis le pouvoir de commander aux génies; il m'a forcé de descendre moi-même pour l'assister dans diverses opérations qu'il a entreprises & qui lui ont acquis ce grand nom dont il jouit parmi les savans. Le génie s'avança ensuite, il écarta la foule qui entouroit ces deux vieillards, pour apprendre d'eux-mêmes le sujet de leur dispute. Avicene reconnut d'abord le génie & parut charmé de le revoir. Après lui avoir témoigné sa joie & sa surprise, il nous examina un instant; mais trop occupé de son aventure pour s'en distraire en notre faveur, il ne nous fit pas la moindre politesse.

Au nom de la première lumière, dit Avicene en s'adressant à Zachiel, tirez-nous de l'embarras où nous sommes. Vous n'ignorez peut-être pas qu'il y a nombre d'années je fis la connoissance de ce philosophe qui, comme moi, a toujours été persuadé de l'existence des esprits élémentaires; mais, pour nous assurer de leur pouvoir, nous avons formé ensemble la résolution de les forcer à nous transporter dans la sphère du soleil. Le pouvoir de mes conjurations vous est connu; vous savez que je n'ignore aucun des noms des intelligences, puisque vous-même avez été contraint de

Voy. de Milord Céton. Tom. 18. pag. 26.

Au nom de la premiere lumiere, tirez nous de l'embarras ou nous sommes.

Marillier. del. Delignon. Sculp.

répondre à mes invocations : j'ai donc employé les plus vives conjurations sur Radiel, Caracaza, Amady & plusieurs autres que vous connoissez ; tous ces génies, obéissant au nom de la première lumière, nous ont transportés dans la sphere du soleil. A peine ces esprits se sont-ils éloignés, que nous nous sommes trouvés en bute aux railleries d'un peuple qui, sans doute, ne fait consister sa science qu'à douter des évènemens les plus naturels; car enfin, ces gens que vous voyez, qui se sont rassemblés autour de nous, poussent leur incrédulité jusqu'à nous disputer notre existence, & ils ont encore l'audace de nous soutenir que depuis long-tems nos fioles de bon-sens sont tombées de l'arbre auquel elles étoient attachées. A-t-on jamais pu imaginer de pareilles absurdités, poursuivit Avicène? Ce philosophe ne se possédoit plus; animé par la colère, ses veines étoient gonflées, son visage enflammé & les yeux en feu; à peine pouvoit-il articuler quelques mots, lorsqu'une des femmes qui étoient présentes le fit d'abord rentrer en lui-même & rougir en même-tems de sa foiblesse par ce peu de mots :

Si tu étois, lui dit cette femme, ce que tu t'efforces en vain de vouloir nous persuader, tu saurois mieux modérer tes passions. Apprends que la véritable philosophie est si pure, qu'elle arrache jus-

qu'aux moindres racines du vice; qu'elle lave & nettoye l'ame pour la rendre digne de celui qui l'a formée; elle opère enfin ce que l'amour de la gloire, la vanité ni le desir des louanges ne sauroient seuls produire: ce n'est que la philosophie qui peut faire des hommes parfaits; mais toi qui n'as peut-être été guidé que par l'ambition d'être admiré des foibles mortels, tu n'as pu, conséquemment, élever ton esprit que jusqu'à un certain degré qui ne sauroit jamais détruire les foiblesses de l'humanité, parce que tes préjugés ou tes passions ont offusqué ta raison & l'ont nécessairement empêchée d'agir librement. Après cette petite leçon c'est à toi d'examiner si ton ame est actuellement à ce degré de perfection qu'exige la vraie philosophie, surtout après les disparates que tu viens de nous montrer.

Avicene parut terrassé de ce reproche, qui servit néanmoins à le rendre beaucoup plus tranquille; mais confus de l'avoir mérité par son emportement, il nous quitta sans oser proférer une seule parole, & nous le vîmes prendre la route de la forêt. La dispute ainsi terminée, tout le monde disparut; Paracelse seul resta avec nous.

Je serois bien curieuse, dit Monime à ce philosophe, d'être instruite par vous-même des lumières que vous avez acquises sur la connoissance des génies. Je consens, répliqua Paracelse, de

vous faire part d'une ſcience que je n'ai découverte que par mon travail & mes veilles ; mais le génie qui vous protège a dû vous inſtruire de cette partie eſſentielle qui compoſe la cour céleſte, & qui remplit ce vide immenſe qui doit néceſſairement ſe trouver entre l'Être ſuprême & les foibles humains. Il eſt vrai, dit Monime, que Zachiel n'a rien négligé de ce qui a pu ſervir à notre inſtruction. Je n'ignore pas que ce vaſte univers eſt rempli de pluſieurs ſortes de génies occupés à différentes fonctions ; mais comme vous avez approfondi cette matière, vous me ferez plaiſir de m'en inſtruire plus particulièrement.

Je ne réſiſte point, dit Paracelſe, à ſatisfaire votre curioſité. Vous ne devez pas ignorer que l'Être ſuprême eſt ſeul parfait & accompli ; que c'eſt de ſa toute puiſſante & ſuprême volonté qu'il a créé des abîmes du rien, une infinité de mondes remplis de diverſes créatures qui ont été formées dans l'inſtant qu'il avoit marqué par ſa ſageſſe. Sa divinité produiſit en même-tems une prodigieuſe quantité de ſubſtances ſpirituelles, ſéparées du corps & de la matière, & plus excellentes que l'homme, qui ſont les génies. Ces ſubſtances ſpirituelles & inviſibles ſurpaſſent de beaucoup les forces humaines ; elles ſont les mobiles d'une infinité de choſes dont les effets les plus ordinaires ſont le mouvement des cieux & le cours des aſtres,

parce que les cieux qui ſont animés ne peuvent ſe conduire d'eux-mêmes dans un ſi bel ordre & une cadence auſſi bien réglée. Un ſavant philoſophe aſſure avoir découvert, par les ſimples lumières naturelles, qu'il y avoit des intelligences motrices, c'eſt-à-dire, des génies qui doivent n'être occupés qu'à donner le branle aux ſphères céleſtes & les conduire dans leurs courſes journalières. On peut donc conclure que la ſubſtance des génies eſt plus ſpirituelle que les corps les plus ſubtils & les plus déliés, tels que ſont les vents & les tempêtes, qui ont ſi peu de corps qu'ils en ſont inviſibles.

Cependant pluſieurs philoſophes ont avancé que les génies ne pouvoient être autre choſe que ces météores qui ſe forment en l'air; mais la plus conſtante opinion eſt de croire que les génies n'ont point de corps, parce que s'ils en avoient, il faudroit néceſſairement qu'ils fuſſent grands & proportionnés à l'importance de leurs emplois, ce qui ne pourroit être ſans faire un bruit conſidérable dans l'air. Les génies n'ont été créés que pour obéir aux ordres de la divinité; les uns afin de s'en approcher & de participer à la lumière dont elle eſt le principe, ce qui fait qu'ils doivent être dégagés de la matière, pour pénétrer, entendre & écouter avec plus de facilité les ſecrets & les ordres de la divinité: or, comme ce ſont eux qui en ap-

prochent de plus près, on doit les regarder comme les créatures les plus parfaites.

Quelques savans ont été persuadés que les génies avoient été créés en même-tems que les cieux & les élémens lorsqu'ils furent tirés du néant; & les plus fameux philosophes assurent que la divinité, par sa vertu toute-puissante, a créé, dès le commencement du tems, l'une & l'autre créature, la spirituelle & la corporelle; & qu'il y a plusieurs ordres de génies qui ont chacun des vertus particulières: semblables aux étoiles qui brillent dans le ciel, & répandent une lumière différente, ils ont aussi diverses propriétés.

Ces différens ordres de génies sont distribués dans tous les mondes possibles, pour les conduire suivant l'ordre de leurs fonctions. Ils diffèrent entr'eux par la nature & par leur essence, & sont naturellement doués de la faculté de connoître & d'entendre par la grandeur & l'étendue de leur esprit; c'est pourquoi ils distinguent tout ce qui est dans la nature; ses plus grands secrets leur sont développés, l'essence des cieux, les propriétés des élémens & des autres créatures animées & inanimées. Ils sont naturellement physiciens, médecins, métaphysiciens, astronomes, géographes, géomètres & mécaniciens; l'origine des vents leur est connue, les causes du flux & reflux de la mer, le cours des étoiles & plu-

sieurs autres sciences sublimes que la divinité a imprimées dans leurs esprits dès l'instant de leur création, afin de les rendre plus propres à exécuter ses ordres ; ils sont aussi grands théologiens, & entendent beaucoup mieux que les foibles humains, quels sont les attributs de la divinité.

Les génies du premier ordre connoissent d'un seul regard les matières spirituelles ainsi que les corporelles ; & sans employer de longs discours ni de vains raisonnemens, ils découvrent d'un même coup-d'œil & la cause & l'effet ; l'esprit toujours ouvert & agissant, & sans cesse occupés à quelques connoissances qui leur représentent comme dans un miroir les perfections qu'ils ont reçues de l'Être suprême ; mais loin de s'enorgueillir, elles ne leur servent que d'aiguillon pour exercer leur charité envers les hommes.

Ces génies ont encore, par l'étendue de leurs connoissances, la faculté motrice, c'est-à-dire, la puissance de se mouvoir, de mouvoir toutes choses, & de se transporter d'un lieu à l'autre. Comme leur substance est la plus parfaite des substances créées, leurs facultés sont aussi les plus parfaites, les plus agissantes & les plus vigoureuses, puisqu'ils agissent avec une vîtesse & une agilité nompareilles ; les oiseaux ne volent pas si légèrement dans l'air, les vents ne sont pas si impétueux, ni les traits décochés, si rapides que la course d'un

génie

génie qui traverse l'univers pour se transporter d'un lieu dans un autre ; en un instant il passe d'un monde à l'autre, descend du ciel en terre, & remonte de la terre au ciel par la vigueur de sa nature, perçant & pénétrant tout, sans trouver de résistance en aucun lieu, parce que les génies supérieurs, outre la puissance qu'ils ont de se mouvoir, ont encore celle de faire agir les autres substances spirituelles qui leur sont inférieures, & auxquelles ils ont droit de commander : ce qui fait qu'il est dans leur pouvoir de produire des effets innombrables en appliquant l'actif au passif, c'est-à-dire, en approchant les corps qui ont des vertus pour agir auprès de ceux qui peuvent en recevoir l'impulsion ou l'attraction. Il est encore en leur pouvoir de faire descendre le feu du ciel, de soulever les eaux de la mer, de causer des inondations, de transporter les montagnes, de déraciner les arbres, & faire enfin mille autres prodiges, parce qu'il n'y a point de puissances sur la terre qui leur soient égales ; mais l'amour qu'ils ont pour la vertu, les porte sans cesse à faire des œuvres de charité en faveur des hommes. Ces génies sont toujours en action, & toujours prêts à nous rendre service ; mais ce n'est point avec cette indolence qu'on remarque dans les foibles humains, qu'ils prennent nos intérêts : jamais le

tems ni l'éloignement ne refroidiſſent leur amitié; parce que leur qualité particulière eſt d'obéir à l'Être ſuprême, & à tout ce qui tient à ſa divinité, par une force invincible, qui les rend perſévérans & inébranlables.

Malgré la puiſſance de ces génies, on ne les voit point abuſer de leurs forces : toujours doux & compatiſſans envers les hommes, qu'ils regardent avec une affection & un amour paternel, jamais ils n'exércent leur puiſſance qu'avec un caractère de candeur, & ce n'eſt que par les doux attraits de leur bonté qu'ils conduiſent leurs inférieurs; ce qui prouve que la douceur eſt la plus aimable de toutes les vertus, & qu'elle a mille charmes pour gagner les cœurs & ſe les aſſujettir. Leurs intentions toujours pures déférent toutes leurs actions à l'Être ſuprême, ſans aucun mélange d'intérêts, ni aucune vue de gloire ou d'oſtentation. Ainſi on peut regarder les génies de la première claſſe comme des princes céleſtes, mais bien différens des princes de la terre, qui n'ont en vue que l'appareil de leur grandeur.

Il faut encore remarquer que la divinité a deſtiné ces premiers génies à l'économie & au ſoin des affaires journalières des mondes corporels; c'eſt-à-dire, qu'ils accompliſſent, finiſſent & terminent toutes les diſtinctions & les divers ordres

de nature céleſte, & de ceux qui ſont employés jour & nuit à veiller ſur tous les mondes, ſans jamais s'affoiblir par la longueur du tems.

Les mauvais génies, quoique ſoumis aux ordres des ſupérieurs, ne ſont néanmoins occupés qu'à troubler cette harmonie qui doit régner entr'eux & les hommes. En parcourant ſans ceſſe tous les mondes, afin de les corrompre en y ſemant la diſcorde, & pour les empêcher de ſuivre les ſentiers de la vertu, ils les attaquent par de véhémentes paſſions, & pouſſent les hommes dans des extrémités condamnables, en donnant crédit au vice par de nouvelles & fauſſes doctrines. Mais les bons génies & ceux du premier ordre s'oppoſent à tous ces déſordres par leurs continuelles aſſiſtances : c'eſt pourquoi il eſt de la prudence de ſe lier par une étroite amitié avec les génies ſupérieurs, & de tâcher de ſe rendre propices les inférieurs, afin de les engager à ne point troubler ce commerce par leurs malices ou leurs mauvaiſes inſinuations. Je ne vous parlerai point des autres ſubſtances intermédiaires, dont vous n'ignorez aucune des qualités.

Vous avez ſans doute, dit Monime, trouvé le ſecret, par vos obſervations & vos veilles, de vous attacher une de ces ſubſtances intermédiaires, ou un de ces génies ſupérieurs. C'eſt à quoi j'ai long-tems travaillé en vain, reprit Paracelſe;

mais Avicene m'a été d'un grand ſecours, & ce n'eſt qu'en réuniſſant nos connoiſſances que nous ſommes parvenus à nous faire obéir par les génies élémentaires.

Ce philoſophe eſt l'homme le plus ſavant qui ait jamais paru ſur le globe de la terre; il poſsède toutes les ſciences ſecrètes, par leſquelles on explique les différentes opérations de la nature: fameux cabaliſte, il joint à ces ſciences la chymie, il a le ſecret de la pierre philoſophale, celui de l'élixir univerſel; il ſait découvrir les tréſors, & en éloigner les mauvais génies qui s'en ſont rendus maîtres. Nul prodige ne lui paroît difficile dans l'exécution: il peut, quand il lui plaît, changer les hommes en quadrupèdes ou en reptiles, aucun taliſman ne lui réſiſte, les plus ſecrets myſtères de la cabale lui ont été développés: c'eſt par ce moyen qu'il vient à bout de ſe ſoumettre les eſprits élémentaires, & de les aſſujettir à ſes volontés. Ce philoſophe a compoſé un très-grand nombre de livres, qui traitent de tous les prodiges de la cabale; mais ces livres ſont écrits d'un ſtyle ſi figuré, qu'à moins d'être inſtruit par un génie de la première claſſe, il eſt preſque impoſſible d'en pénétrer le ſens: ſon intention n'a jamais été d'en inſtruire les hommes ordinaires.

Avicene a pluſieurs ſiècles: lorſqu'il ſent ſes forces diminuer, il les répare aiſément par une

dose d'élixir universel qui, en le ranimant, lui donne en même-tems une nouvelle vigueur. Pardonnez, ajouta Paracelse; je suis obligé de suivre Avicene, & je vais le rejoindre.

CHAPITRE IV.

Remarque sur l'Astronomie.

Lorsque Paracelse nous eut quittés, nous fûmes rejoindre Zachiel, qui s'étoit avancé à la rencontre de plusieurs astronomes. Instruits de son arrivée par les divers mouvemens qu'ils avoient remarqués dans les signes du zodiaque, tous ces savans venoient au-devant du génie, comme députés de la ville des philosophes. Les principaux étoient Thalès, Anaxagore, Pitagore, Democrite, Aristarque, Hiparque, Ptolomée, Copernic, Galilée, Gassendi, Limberge, Vilkius, Tichobrahée, Kepler, Cassini, Descartes & Newton. Ce dernier s'adressant au génie, le complimenta au nom de tous les autres.

La harangue de ce philosophe finie, Zachiel nous fit approcher de ces grands hommes, afin de nous donner une teinture de l'astronomie. Ces philosophes nous saluèrent avec gravité, en marquant

néanmoins beaucoup de surprise, & nous regardant attentivement. J'avoue que leur examen se fixa sur Monime; je fus même d'abord tenté de croire que quelques-uns de ces savans la prirent pour un des signes du zodiaque, qu'on nomme *Virgo;* car je les vis à l'instant s'armer de leurs téleſcopes, pour examiner si ce signe brilloit encore dans le ciel avec autant d'éclat qu'ils en avoient remarqué dans les yeux de Monime.

Pour prévenir les intentions du génie qui vous conduit dans cette sphère, dit l'un de ces savans, je vais vous apprendre à connoître, avec le secours d'un de nos téleſcopes, plusieurs étoiles nouvellement découvertes par nos plus habiles astronomes. Depuis long-tems nous sommes à l'affût de ces étoiles, qui semblent se plaire à nous donner de l'exercice, par leurs fréquentes disparutions.

Je m'armai donc, à l'exemple de ces philosophes, de l'instrument qui devoit diriger ma vue, & me faire distinguer dans cette prodigieuse quantité d'étoiles les différentes formes de celles qui intéreſſoient tous ces savans, avec les noms des signes auxquels elles devoient être attachées. Meſſieurs, s'écria l'un d'eux avec une sorte d'enthousiasme, mais toujours l'œil collé sur son téleſcope, voici l'étoile que nous cherchons depuis si long-tems; elle se montre au col du signe.

Je ne puis concevoir, dit Monime en nous in-

terrompant, comment vous pouvez reconnoître dans l'immensité d'un ciel parsemé de tant d'étoiles, dont le brillant & l'éclat me paroissent presque égaux, les noms & les attributs de chacune de ces étoiles. Vous n'avez, à ce que je vois, répliqua le savant, aucune teinture de l'astronomie. Il est vrai, dit Monime, que cette science m'a toujours paru un peu trop abstraite pour m'y appliquer. Soyez persuadée, madame, que l'étude de la philosophie ne diminue rien de la beauté : ici toutes nos dames s'y appliquent ; & il semble que les lumières qu'elles acquièrent par cette étude, donnent encore plus de brillant à leurs yeux, & qu'elles animent en même tems toutes leurs actions, sans néanmoins altérer la douceur de leurs caractères, ni cette gaieté qui les rend si aimables. Comme je ne fais nul doute que vous ne desiriez de les surpasser en science autant que vous les surpassez en beauté, je vais vous donner une petite leçon ; nous ne pouvons choisir un endroit plus commode.

Apprenez, poursuivit l'astronome, que tous les corps sont susceptibles de différentes modifications : le mouvement en est une des principales. Galilée a instruit plus d'un monde, des loix que suivent les corps en tombant vers la terre. Newton a reconnu que la cause qui fait tomber les corps vers la terre, sans pouvoir en expliquer la nature,

faisoit aussi graviter les corps célestes, les uns contre les autres. Mais le bruit vient de se répandre parmi nous, qu'un génie élémentaire, de ceux qui président aux mouvemens de la terre & de la lune, venoit de découvrir la nature de cette fameuse cause à un physicien de votre planète, qui n'est point encore connu; & l'on assure qu'il n'est pas peu embarrassé, comment il pourra faire comprendre aux autres ce secret admirable, quoique le génie lui en ait donné une idée très-claire. Cela n'est pas étonnant, dit Monime; les génies instruisent par inspiration; ils impriment directement dans l'ame, par une opération simple & toute spirituelle, les connoissances qu'ils veulent lui communiquer, au lieu que les hommes ont besoin du ministère de leurs sens, qui sont matériels & grossiers, pour manifester leurs idées aux autres hommes, qui, de leur côté, ne peuvent les saisir que par le même moyen; ce qui rend la communication des connoissances d'homme à homme, souvent très-difficile & presque toujours imparfaite. Vos réflexions sont justes, répliqua le savant: il est aisé de reconnoître, à la netteté & à la solidité de votre raisonnement, que vous avez été instruite par un génie du premier ordre; mais soyez persuadée que si le nouveau physicien dont nous parlons possède bien cette connoissance, il parviendra tôt ou tard à la faire comprendre. On vient à bout

des plus grandes entreprises, lorsqu'on ne se rebute point du travail & des soins nécessaires pour la réussite; & l'on ne s'en rebute jamais, quand ils peuvent conduire à l'immortalité. Vous apprendrez dans nos écoles les détails de l'astronomie. On vous dira que tout astronome doit savoir distinguer les constellations, & le mouvement que chaque étoile emploie pour faire ces révolutions, de même que celui des comètes. Un esprit aussi pénétrant que le vôtre peut à présent écouter sans ennui les instructions que je vais donner.

Pendant cette conversation, j'avois quitté mon téleſcope. En avois-je besoin pour admirer le feu qui brilloit dans les yeux de Monime? J'avoue que j'aurois bien voulu borner à ces deux astres toutes mes observations; mais je fus obligé de reprendre le téleſcope pour suivre mon savant dans ses nouvelles recherches.

Remarquez, me dit-il, l'éclat de cette étoile, qui approche du brillant de celle de Vénus: l'endroit où vous la voyez est reconnu parmi nous pour la chaise de Cassiopée. Celle qui paroît un peu plus loin, qui a l'éclat d'une étoile de la troisième grandeur, paroît & disparoît périodiquement: elle fait, à peu de choses près, ses révolutions en six ans. Cette étoile ne s'éteint jamais entièrement, elle est au col de la baleine. En voici une autre que nous avons perdue pendant quelque tems, & qui

nous a causé beaucoup d'inquiétudes, parce qu'elle est extrêmement diminuée. On la voit à présent paroître entre la poitrine & le col du signe. Mais nous en avons perdu une qui surpasse par son éclat celui de Jupiter : elle étoit d'une espèce toute différente des autres : on n'en a point encore découvert de semblable depuis qu'elle est disparue : on la voyoit proche de l'écliptique : elle suivoit la jambe droite du serpentaire.

Ce fameux astronome m'en fit remarquer encore une autre nouvellement découverte, qu'il m'assura faire sa révolution en quatre cens quatre jours deux heures dix minutes & quinze secondes, & qui, quoiqu'elle surpasse rarement la cinquième grandeur, ne laisse pas de revenir très-régulièrement. On la découvre avec un télescope de six pieds.

Le savant me fit ensuite observer quelques taches lumineuses qu'il avoit découvertes parmi les étoiles fixes. C'est, poursuivit-il, une lumière qui vient d'un très-grand espace dans l'éther, au travers duquel est répandu un milieu lucide, qui brille par lui-même. On ne voit aucune apparence d'étoile dans ces taches brillantes : la forme irrégulière de celles qui en ont, fait voir que leur éclat ne vient pas d'un centre lumineux. Ces taches brillantes sont au nombre de six. La plus considérable paroît au milieu de l'épée d'Orion : elle passe pour une seule étoile de la troisième grandeur. On en voit une

autre dans la ceinture d'Andromède, qui reſſemble à un nuage pâle, & darde un rayon vers le nord-eſt. La troiſième tache eſt proche de l'écliptique, entre la tête & l'arc du Sagittaire. J'ai découvert la quatrième en travaillant au catalogue des étoiles méridionales: elle eſt dans le Centaure, & ne donne que peu de lumière. Par rapport à ſa longueur, cette tache n'a point de rayons. La cinquième paroît devant le pied droit d'Antinoüs. C'eſt une petite tache obſcure d'elle-même; mais l'étoile qui brille au travers, la rend lumineuſe. La ſixième a été découverte par haſard dans la conſtellation d'Hercule: on la peut voir ſans téleſcope. Je ne fais aucun doute, ajouta l'aſtronome, qu'il n'y ait encore pluſieurs autres taches lumineuſes qui ont ſans doute échappé à nos obſervations, & qui doivent cependant occuper d'immenſes eſpaces, puiſqu'elles ſont parmi les étoiles fixes : car il ſemble qu'il y ait une lumière perpétuelle dans ces vaſtes eſpaces; ce qui peut fournir matière de ſpéculations aux naturaliſtes, auſſi-bien qu'aux aſtronomes.

Apprenez-moi, je vous ſupplie, demandai-je à ce ſavant, ce que c'eſt qu'une comète. Une comète, reprit cet aſtronome, eſt un corps ſolide, à peu près de la grandeur de la terre, & qui paroît tout en feu. Nous avons obſervé que ſa ligne de mouvement tombe toujours vers le ſoleil. On en a vues

qui après avoir paru tomber dans cet aſtre, en ſortoient enſuite tout enflammées, & remontoient beaucoup plus vîte qu'elles n'étoient tombées, juſqu'à ce qu'on les perdît entièrement de vue. Leur exhalaiſon & leur fumée, pendant qu'elles deſcendent ou qu'elles remontent, forment la queue ou la chevelure qu'on leur voit. Mais ſi une de ces comètes ſe retrouve de nouveau aſſez loin du ſoleil, cette queue ou cette chevelure peut retomber ſur la croute du corps de la comète, & par ce moyen la faire devenir une plus belle planète qu'elle n'étoit auparavant. Mais depuis plus de trois mille ans qu'il y a des aſtronomes qui s'occupent à obſerver le mouvement des étoiles & celui des planètes, on n'a point remarqué qu'aucune de ces planètes connues ſoit encore tombée dans le ſoleil. Au ſurplus, ſi vous voulez apprendre la véritable théorie du mouvement des corps céleſtes, & en avoir un calcul conforme à ſes mouvemens, lorſque vous ſerez arrivé dans la ville des Philoſophes, vous n'aurez qu'à conſulter Kepler & l'illuſtre Newton; ce ſont ces deux grands hommes qui l'ont démontrée avec le plus de netteté.

Après avoir quitté nos aſtronomes, Monime ſe trouvant fatiguée de tout ce fatras de ſcience abſtraite qui l'avoit horriblement ennuyée, pria le génie de lui donner un peu de relâche. Eh bien, dit Zachiel, pour vous diſſiper, entrons dans ce

verger, on y respire un air champêtre qui chassera l'ennui qu'a produit en vous un discours un peu trop élevé ; le ramage des oiseaux, leurs petits gasouillemens rappelleront votre belle humeur. Savez-vous bien, mon cher petit papa, reprit Monime, que vous m'excédez par vos railleries, & qu'il me prend envie de vous quereller, mais très-sérieusement; depuis quelque tems vous vous faites un jeu de m'en imposer; car qu'est-ce que ces oiseaux? Ce ne peut être encore que des savans; je me rappelle ce que vous m'avez déjà dit de la métamorphose des premiers hommes, qui sûrement sont arrivés ici tout emplumés : n'importe, je veux bien vous suivre; peut-être n'y entendrai-je plus parler de vos vilaines comètes. Le génie sourit, me fit un coup-d'œil, & nous entrâmes dans le verger.

Le premier objet qui se présenta à nos yeux fut un fameux théologien de l'Eglise anglicane, qui a fait un traité sur l'enfer qu'il avoit placé dans le soleil. Il faisoit de cet astre le séjour des démons & des méchans condamnés à souffrir d'éternels tourmens. Ce savant avoit sans doute formé son système sur ce que les saintes écritures ont nommé l'enfer la gêne du feu, en le comparant à un lac de feu qui brûle nuit & jour. Monime ne put s'empêcher d'éclater de rire, d'entendre parler d'un système aussi extravagant.

Nous abordâmes ce savant qui paroissoit plongé

dans une profonde rêverie. Eh bien, lui dit Zachiel, que penſez-vous actuellement de l'empire du ſoleil? Croyez-vous encore qu'il ſoit un ſéjour préparé pour les méchans? Nos lumières ſont ſi bornées ſur la terre, reprit notre Anglois, qu'on ne doit pas être ſurpris ſi la plupart des prétendus ſavans tombent tous les jours dans de nouvelles erreurs; je conviens que celle où je me ſuis laiſſé entraîner en étoit une des plus groſſières: j'ignorois alors qu'il y eût pluſieurs mondes, & que ces eſpaces immenſes qui forment ce grand univers, en fût rempli; que les étoiles fixes fuſſent autant de ſoleils qui éclairent un monde ou pluſieurs autres; mais depuis que j'habite le ſéjour de la lumière, mon eſprit plus éclairé me fait actuellement placer l'enfer dans l'atmoſphère, ou ſur la ſurface d'une comète embraſée par les rayons du ſoleil: je ſuis donc très-perſuadé que c'eſt dans quelques-uns de ces lieux que Lucifer & les anges de ténèbres, accompagnés des impies & des méchans qui doivent ſortir des entrailles de la terre, c'eſt là dis-je, qu'ils ſouffriront les peines qui leur ſont dues. Voilà encore de vos malices, dit Monime, à Zachiel; toujours des comètes!

Le génie, ſans lui répondre, s'adreſſa au ſavant: vous êtes encore dans l'erreur, lui dit-il, puiſque vous ne ſauriez nier qu'un être intelligent eſt l'auteur de tous les phénomènes de la nature; doute-

riez-vous encore que l'air eſt habité par des êtres immatériels, dont les corps ſont trop ſubtils & trop déliés pour être les objets de vos ſens? Apprenez donc que, quoique les comètes ne vous paroiſſent pas des lieux fort commodes pour ſervir d'habitation aux êtres intelligens qui ont des corps ou des véhicules corporels, parce que la chaleur y peut être trop ſenſible lorſqu'elles approchent du ſoleil, où le froid trop exceſſif lorſqu'elles s'en éloignent, cependant ſoyez certain que ces comètes n'ont point été faites pour produire ſeulement de grands changemens, exciter des embraſemens ou des déluges; vous devez donc croire que les comètes, ainſi que les planètes, renferment de vaſtes campagnes, des lacs & des rivières, une multitude infinie d'hommes & d'animaux de toute eſpèce; je puis encore vous aſſurer que tous les mondes ſont, à peu de choſes près, ſemblables à celui que vous avez quitté, c'eſt-à-dire, qu'ils renferment dans leurs tourbillons un ſoleil, plus ou moins de planètes qu'il n'y en a dans celui de la terre, dont la groſſeur eſt proportionnée à celle de chaque monde.

CHAPITRE V.

DES MŒURS des habitans du ſoleil.

APRÈS avoir quitté notre théologien, Zachiel badina un peu Monime ſur l'impatience qu'elle avoit marquée en écoutant les diſcours de ce prétendu ſavant. Je dois maintenant vous inſtruire, continua le génie, des mœurs, des uſages & de la façon de penſer de ceux qui habitent ce globe lumineux. Vous avez dû remarquer l'un & l'autre, à la forme de leurs corps diaphanes, qu'il eſt aiſé d'appercevoir à travers leurs cerveaux ce qu'ils imaginent ou ce qu'ils penſent; car il eſt certain que ſans leurs habits on pourroit diſtinguer, au mouvement de leurs cœurs, les différentes paſſions qui les agitent : enfin on peut regarder tous les citoyens de ce monde comme de vrais ſquelettes vivans, dans leſquels il eſt aiſé de diſtinguer les impreſſions que peuvent produire les paſſions dans le corps des humains; c'eſt par cette raiſon qu'il leur eſt très-difficile de cacher leurs penſées, auſſi n'en prennent-ils pas la peine.

C'eſt ici un monde qui n'eſt rempli que de ſavans; jamais la diſſimulation, la baſſe flatterie ni la

la politique n'y ont été connues; ils penſent ce qu'ils diſent, il exécutent ce qu'ils promettent; preſque tous philoſophes éclairés par la raiſon, l'examen de leur propre conduite eſt regardé chez eux comme leur premier devoir & leur principale occupation, du reſte tout ce qui les environne ne ſert qu'à leur délaſſement; toujours attentifs à ſe perfectionner, à retrancher leurs deſirs, à réprimer leurs paſſions, on ne les voit point tourmentés par la folle ambition d'augmenter leurs richeſſes.

Dans ce monde, les hommes n'ont aucune ſupériorité ſur les femmes, à moins que la vertu, la ſcience, le bon-ſens & la raiſon ne la leur donnent. Il eſt certain qu'une femme peut également poſſéder tous ces dons, ſur-tout lorſqu'elle reçoit la même éducation : celles-ci ont cet avantage, les mêmes ſciences & les mêmes talens leur ſont enſeignés; c'eſt par cette éducation qu'elles acquièrent la juſteſſe du raiſonnement dans les connoiſſances utiles & néceſſaires; dès leur naiſſance on les inſtruit à penſer juſte, à réfléchir & à parler raiſonnablement de toutes choſes; on peut dire que ce n'eſt guère que dans ce monde où s'établit leur véritable triomphe, parce que le bon-ſens, l'eſprit & l'érudition brillent également dans toutes leurs expreſſions; ce qui prouve que la vérité reſſemble à la lumière, & qu'elle frappe tous les eſprits attentifs à la chercher. La nature, toujours

judicieuſe & libérale à diſtribuer à chacun des humains une portion égale de ſes dons, n'a point prétendu favoriſer un ſexe plus que l'autre. Je ne ſais par quelle fatalité on interdit aux femmes dans les autres mondes les connoiſſances exactes & approfondies de toutes les ſciences; on ne peut jamais leur faire une injure plus marquée & dont les ſuites leur deviennent plus funeſtes; car il eſt certain que ce n'eſt que l'ignorance dans laquelle on les élève, qui occaſionne leurs foibleſſes, leurs ſuperſtitions & tous leurs égaremens.

C'eſt une remarque que vous avez dû faire dans preſque tous les mondes que nous venons de viſiter. Vous n'ignorez pas que la plupart des jolies femmes paſſent preſque toujours la moitié de la journée à leur toilette : là on les voit examiner, avec un ſoin recherché, le rapport que des ornemens étrangers peuvent avoir avec leur figure, & ne ſe déterminer à tel ou tel ponpon, qu'après l'examen le plus ſcrupuleux de l'effet qu'il doit produire ſur leurs charmes; que ne doit-on pas préſumer du tems que les vieilles ou les laides y doivent employer, ſur-tout lorſque les graces ne préſident point à leurs conſeils.

Vous ne verrez pas non plus ici de ces femmes qui, d'un air ſimple & niais, écoutent les diſcours de nombre d'étourdis auſſi légers que des papillons, qui ne daignent leur parler que dans la vue

de les séduire par les fausses impressions qu'ils répandent dans leurs esprits. On ignore, ou l'on fait semblant d'ignorer dans plusieurs de ces mondes, l'utilité qu'on retireroit en donnant aux femmes une éducation convenable, qui procureroit à l'un & l'autre sexe leur bonheur & leur tranquillité. Ces réflexions qu'on doit être accoutumé à donner à mon génie, se présentent d'elles-mêmes sur la façon de penser & d'agir des habitans du soleil.

La plupart des philosophes de ce monde, continua le génie, loin de se prêter à l'ignorance de ces prétendus esprits forts, qui croient que le hasard, à la naissance des mondes, a balancé dans les vagues du firmament ces masses énormes, ces globes de feu qui parcourent l'espace immense de ce grand univers; que c'est le hasard qui les dirige dans leur course majestueuse & rapide; que c'est le hasard qui fixe le cercle de leurs révolutions, & qui empêche que se heurtant ou s'entre-choquant les uns les autres, ils ne se réduisent eux-mêmes en parties élémentaires aussi imperceptibles que les atômes dont ils sont formés.

Ceux-ci au contraire regardent la nature comme une divinité superbe; ils croient que c'est une force répandue par-tout; qu'elle est essentielle à la matière; qu'elle y tient par une espèce de sympathie qui lie tous les corps & les soutient dans l'équilibre;

qu'elle eſt une puiſſance qui, ſans ſe décompoſer elle-même, a le ſecret merveilleux de varier les êtres à l'infini; qu'on doit enfin la regarder comme un principe d'ordre & de régularité qui produit éminemment tout ce qui ſe peut produire dans ce vaſte univers.

Apprenez, mes chers enfans, dit Zachiel, que tout ce qui eſt dans la nature a beſoin d'être nourri & ſubſtanté; le plus groſſier des élémens nourrit le plus ſubtil; la terre nourrit la mer, & la terre jointe à la mer, nourrit l'air; celui-ci, à ſon tour, ſert de nourriture à ces feux éthérés, à commencer par la lune, dont les vapeurs exhalent auſſi à leur tour, de ſon humide continent, la nourriture néceſſaire aux aſtres qui ſont plus élevés; & le ſoleil qui départ à tous ſa lumière; reçoit à ſon tour, de ces aſtres un tribut d'humides exhalaiſons, en s'abreuvant le ſoir des eaux de leur Océan. Il eſt bon que vous ſachiez que l'air eſt un fluide huit cents fois plus léger que l'eau. Un homme ſoutient ordinairement une maſſe d'air de vingt-ſix milliers; & ſans la faculté élaſtique de ce milieu, un fardeau auſſi énorme l'écraſeroit dans l'inſtant. La peſanteur de l'air eſt une découverte qu'on doit à Toricelli, diſciple du fameux Galilée. Paſchal en a fait de fameuſes expériences & l'a démontrée.

L'emblême dont ces ſavans ſe ſervent pour repréſenter la nature, eſt un cercle peint en bleu & tout

parsemé de flammes, au milieu duquel est un serpent avec une tête d'épervier: les flammes, le serpent & la tête d'épervier représentent les attributs de la divinité, & le cercle la divinité elle-même: ils sont persuadés que la nature chérit également ses ouvrages, qu'elle partage également ses bienfaits entre les hommes & les animaux.

CHAPITRE VI.

LE génie nous conduit dans la ville des philosophes.

MONIME, peu accoutumée à l'exercice, se sentant extrêmement fatiguée d'une marche presque continuelle, pria le génie de nous faire reposer à l'entrée d'un vallon que forment deux côteaux couronnés d'arbres verds; un doux zéphir modéroit par son haleine la chaleur de ce lieu, d'où par une échappée de vue, on découvroit une des portes de la ville des philosophes.

Ce fut dans ce lieu charmant que le génie, afin de réparer nos forces, nous fit prendre quelques gouttes d'un baume admirable qui les augmenta, & en même-tems le desir de nous instruire. Zachiel s'appercevant qu'il étoit nécessaire de continuer nos observations sans interruption, engagea

Monime à ſuivre la route qui conduit à la ville des philoſophes, où nous arrivâmes en très-peu de tems.

Au milieu de cette ville eſt élevé un édifice très-ſpacieux; les fondemens de cet édifice ſont de pierres philoſophales; de grandes galeries en diſtribuent les appartemens que les graces ont embellis elles-mêmes de pluſieurs peintures, où elles ſemblent ſe repréſenter par-tout; une friſe ornée de feſtons couronne ce ſuperbe édifice que le génie nous dit être le palais des philoſophes.

La plus grande partie de ces grands hommes demeurent enſemble, & vivent dans une liaiſon tendre & une union parfaite. Ils ne reconnoiſſent point cette baſſe jalouſie qui, dans les autres mondes dégrade ſi fort les gens de lettres, & qui néanmoins n'eſt que trop ordinaire parmi eux.

Plus d'un exemple a dû vous apprendre, charmante Monime, dit Zachiel, que l'envie eſt une eſpèce de maladie épidémique qui ſe communique dans preſque tous les cœurs. Cette maladie paſſe aiſément des grands chez le peuple, quoiqu'il ſemble qu'il ne devroit y avoir aucune jalouſie entre des perſonnes qui paroiſſent ſi éloignées les unes des autres par la naiſſance, la condition, les poſtes éminens ou les grandes dignités qui illuſtrent les premiers, on peut encore ajouter

le caractère, que l'éducation devroit avoir perfectionné. N'êtes-vous pas étonnés que, malgré la différence des sphères habitées par des hommes, dont l'air plus pur, plus fluide ou plus grossier, devroit influer sur l'humeur, vous n'ayez cependant remarqué dans tous ces mondes que le même amour propre qui semble être gravé dans tous les cœurs. C'est cet amour propre qui a toujours suscité des envieux aux hommes illustres en tout genre; il n'est presque point de mondes où on ne souffre avec regret qu'un homme encore vivant veuille exiger par ses vertus, par son mérite & ses grands talens, une espèce de vénération & de respect qui, en l'élevant au-dessus des autres, semble en même-tems abaisser ceux qui sont forcés d'honorer ses vertus; c'est ce qui a fait dire à quelques savans que la gloire d'un héros vivant blesse les yeux de ceux qui en sont les témoins, parce qu'elle fait un parallèle trop humiliant de son élévation à leur petitesse.

Lorsque nous fûmes entrés dans le palais, nous remarquâmes un grand concours de gens de l'un & de l'autre sexe qui se rassembloient dans un salon très-spacieux: Monime, curieuse d'en apprendre le sujet, pria Zachiel de nous en instruire. Ne soyez point surprise, dit le génie, de l'empressement de tous ces savans, apprenez que

chacun d'eux ſe fait gloire d'aſſiſter à la réception de Fontenelle qui vient d'arriver dans la ſphère du ſoleil. Ce ſavant a fourni une carrière aſſez longue dans le globe de la terre ; c'eſt un des plus agréables génies que la France ait produits ; ſes ouvrages vous ſont connus, vous les avez plus d'une fois admirés, & je puis vous aſſurer qu'un des génies de la première claſſe a ſouvent préſidé à ſon travail : ſuivons-le dans la ſalle de l'académie.

Ce fut dans cette ſalle où nous entendîmes ces orateurs célèbres, ces foudres d'éloquence, à qui rien ne réſiſte ; Ciceron, chargé de prononcer le diſcours qui ſe devoit faire à la louange de Fontenelle, prononça ſa harangue avec cette onction qui touche, cette véhémence qui entraîne, & emporta par ſon éloquence rapide le cœur de tous les grands hommes ; philoſophes, juriſconſultes, poëtes, tout applaudit à un diſcours qu'Apollon lui-même n'auroit pas déſavoué.

Je ne m'amuſerai point à nommer ici tous les grands perſonnages, tant anciens que modernes, qui ornoient cette admirable aſſemblée. Le génie nous fit remarquer le cardinal de Richelieu qui tient une des premières places dans cette académie ; ſa phyſionomie annonce la grandeur de ſon ame, & la vaſte étendue de ſes lumières : Zachiel

nous assura qu'il avoit toujours été plus grand par son esprit & par ses talens, que par les dignités dont il a été revêtu.

En sortant de cette salle, nous passâmes dans une longue galerie qui distribue les appartemens des philosophes qui habitent ce palais, dont chacun ne consiste qu'en une chambre & un cabinet. Dans un de ces appartemens étoit Homère, qui nous parut fort occupé à corriger son Iliade; nous crûmes d'abord qu'Aristote lui servoit de secrétaire: mais le génie s'appercevant de notre erreur, nous apprit qu'Aristote avoit porté la lumière dans les ténèbres de la nature & de l'art, il est le père de la critique; le tems dont la justice est lente, mais sûre, a mis enfin la vérité à la place de l'erreur; il a brisé les statues du philosophe, mais il a confirmé les décisions du critique; destitué d'observations, il a donné des chimères pour des faits; formé dans l'école de Platon, & dans les écrits d'Homère, de Sophocle, d'Euripide & de Thucidide, il a puisé ses règles dans la nature des choses, & dans la connoissance du cœur humain, il les a éclaircies par les exemples des plus grands modèles. Deux mille ans se sont écoulés depuis Aristote; les critiques ont perfectionné leur art, cependant ils ne sont point encore d'accord sur l'objet de leurs travaux. Le vrai critique ne peut se dissimuler que sa tâche ne fait que commencer;

il pèſe, il combine, il doute, il décide; exact & impartial, il ne ſe rend qu'à la raiſon, ou à l'autorité qui eſt la raiſon des faits.

Le nom le plus reſpectable, continua le génie, le cède quelquefois aux témoignages d'écrivains auxquels les circonſtances ſeules donnent un poids momentané; prompt & fécond en reſſources, mais ſans fauſſes ſubtilités, il oſe ſacrifier l'hypothèſe la plus brillante, la plus ſpécieuſe, & ne fait point parler à ſes maîtres le langage de ſes conjectures; ami de la vérité, il cherche le genre de preuve qui convient à ſon ſujet, & ne porte point le faux de l'analyſe ſur ces beautés délicates qui s'effacent ſous la touche la moins rude; mais auſſi peu content d'une adulation ſtérile, il fouille juſques dans les principes les plus cachés du cœur humain pour ſe rendre raiſon de ſes plaiſirs & de ſes dégoûts; modeſte & ſenſé, il n'étale point ſes conjectures comme des vérités, ſes inductions comme des faits, ni ſes vraiſemblances comme des démonſtrations. Mais c'eſt aſſez parler ſur ce ſujet: entrons dans ce cabinet.

Nous ſuivîmes le génie, & remarquâmes Virgile qui liſoit avec beaucoup d'emphaſe quelques endroits de ſon Enéide à l'empereur Auguſte. Ce prince s'éloigna, & Virgile, par complaiſance pour Zachiel, voulut bien nous expliquer les antiquités: la fuite d'une bande d'exilés, le combat

de quelques villageois, l'établiſſement d'une bicoque, qui forment les travaux tant vantés du pieux Enée, que le poëte a ennoblis, & qui a ſu, en les ennobliſſant, les rendre encore plus intéreſſans par une illuſion trop fine pour ne pas ſe dérober au commun des lecteurs. Ce poëte embellit les mœurs héroïques, mais il les embellit ſans les déguiſer. Le pâtre Latinus, & le ſéditieux Turnus ſont transformés en monarques puiſſans; toute l'Italie craint pour ſa liberté; Enée triomphe des hommes & des dieux, & Virgile fait encore faire rejaillir ſur les Troyens toute la gloire des Romains, & le fondateur de Rome fait diſparoître celui de Lavinium. C'eſt un feu qui s'allume, bientôt il embraſera toute la terre. Enée, ſi l'on peut haſarder l'expreſſion, contient le germe de tous ſes deſcendans. Mais jamais Virgile n'emploie mieux ſon art que lorſque deſcendu aux enfers avec ſon héros, ſon imagination en paroît affranchie. Le génie nous fit voir les Géorgiques, que nous lûmes avec ce goût ſi vif qu'inſpire le beau, & avec ce plaiſir délicieux que l'aménité de leur objet inſpire à toute ame honnête & ſenſible. On peut dire qu'Horace & Virgile fixèrent le goût des Romains.

Nous quittâmes Virgile pour ſuivre le génie, qui nous conduiſit dans un autre appartement où s'étoient raſſemblés Epicure, Pline, Lucien, &

quelques autres, pour y discuter sur l'esprit : voici comme un de ces philosophes nous expliqua le sentiment qu'on en doit porter.

L'esprit, nous dit-il, est une qualité de l'ame qui élève & anime des sentimens communs, & des expressions simples, en leur donnant cette tournure élégante & fine qui attire l'admiration, & cause en même-tems de la surprise ; il sert à animer nos pensées, à rendre nos expressions vives, agréables & nouvelles. L'esprit ne peut être que l'effet d'une imagination brillante, fertile, & enrichie d'une grande variété d'idées. On doit distinguer deux sortes d'esprits ; celui qui est rempli de feu s'élève avec plus de rapidité, il va plus loin, mais il se soutient rarement dans cette élévation ; au lieu qu'un esprit brillant, qui a de la vivacité, de l'agrément & de la justesse, s'écarte peu de son sujet ; ainsi l'un peut être comparé à un excellent cuisinier qui donne un goût exquis aux mets les plus simples ; & l'autre, à un admirable ouvrier qui embellit d'une riche brodérie les étoffes les plus communes. Il y a de si belles productions d'esprit, que tout le monde les sent & les admire sans en savoir la raison. Il y en a d'autres qui sont si fines & si délicates, que peu de personnes sont capables d'en remarquer toutes les beautés. Nous en avons encore quelques-unes, qui, sans être parfaites, sont néanmoins dites avec

tant d'art, ſoutenues & conduites avec tant de graces, qu'elles méritent d'être admirées.

La manière de former les idées, eſt ce qui donne un caractère à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens eſt un eſprit ſuperficiel; celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux, & celui qui ne compare point, eſt un imbécille: ainſi l'aptitude, plus ou moins grande à comparer des idées, & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit.

Le vrai génie eſt ſimple, il n'eſt ni intrigant, ni actif, il ne ſe compare à perſonne, toutes ſes reſſources ſont en lui ſeul; il jouit de lui-même ſans s'apprécier. On voit des gens qui par une ſorte d'inſtinct, dont ils ignorent eux-mêmes la cauſe, décident ce qui ſe préſente à leur eſprit, & prennent toujours le bon parti; ces perſonnes guidées ſimplement par le goût, ne jugent que ſur leurs lumières naturelles; leur raiſon n'eſt point offuſquée par l'amour propre, tout agit de concert entr'eux, tout y eſt ſur un même ton, & cet accord les fait juger ſainement des objets, & leur en forme une idée véritable.

Cherchons maintenant, continua ce ſavant, la cauſe phyſique de l'eſprit, que je crois qu'on peut

attribuer à un tempérammment bien compoſé, dans lequel ſe trouve un aſſemblage de fibres extrêmement déliées, joint à une grande abondance d'eſprits animaux très-ſubtils ; ces eſprits doivent avoir un mouvement fort rapide, afin de mettre l'ame en état d'opérer avec beaucoup plus de vivacité ; ce ne peut être que par ce moyen que l'imagination parcourt aiſément toute la nature, qu'elle contemple une infinité d'objets, & qu'en obſervant la reſſemblance ou la différence de leurs qualités, elle aſſortit & réunit les idées qui lui conviennent mieux ; de-là naiſſent ces penſées frappantes, ces belles alluſions, ces métaphores hardies, & ces ſentimens qui excitent l'admiration en faiſant paroître les penſées les plus communes ſous une nouvelle forme qui ne manque jamais d'exciter en nous une ſorte de plaiſir qui ſe fait ſentir à tout notre être.

Nous paſsâmes dans le cabinet de Ciceron, le génie nous fit examiner pluſieurs de ſes ouvrages ; entr'autres, ſon traité de l'Amitié, ſur lequel le génie nous fit faire ces réflexions : les ames humaines, nous dit-il, ont beſoin d'être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulières. Rien n'a tant de poids ſur le cœur humain que la voix de l'amitié reconnue, qui ne nous parle jamais que pour notre in-

térêt : on peut croire qu'un ami se trompe, mais non qu'il veuille nous tromper ; si quelquefois on résiste à ses conseils, jamais on ne les mépriſe.

Si l'on n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans, souvent un ami est nécessaire pour nous aider à discerner ceux qu'il est permis de suivre. L'amitié d'un homme sage regarde sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt de bien connoître. L'amitié est un sentiment vif & céleste, qui donne de la chaleur aux raisonnemens d'un ami ; les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin, quel qu'il soit ; on veut être recueilli pour ainsi dire l'un dans l'autre ; les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable ; lorsque le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne, il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment, & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui. Le charme de la société qui règne entre de vrais amis, consiste dans cette ouverture de cœur qui met en commun toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre aussi tel qu'il est.

Un vulgaire attachement peut se passer de retour, mais jamais l'amitié ; elle peut être un échange ou un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'ami n'a

point d'autre expreſſion que lui-même. Le progrès de l'amitié eſt naturel, il a ſa raiſon dans la ſituation des amis, & dans leur caractère : à meſure qu'on avance en âge, tous les ſentimens ſe concentrent, on perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher ſans pouvoir le remplacer ; on meurt ainſi par degrés juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre ſans ceſſer d'exiſter ; mais un cœur ſenſible emploie toutes ſes forces contre cette mort anticipée : lorſque le froid gagne les extrémités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle ; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte, & il tient au dernier objet par les liens de tous les autres.

Après ce diſcours, le génie nous fit encore admirer dans les ouvrages de Ciceron ſon traité des Offices, celui des Loix, celui de la Vieilleſſe, ſes Philippiques, & d'autres où ce prince de l'éloquence parle avec éloge du ſyſtême des Platoniciens, de ceux des Peripatéticiens & des Stoïciens ; mais il montre beaucoup de mépris pour les autres ſectes, qu'il attaque avec force & véhémence. Zachiel nous aſſura que l'éloquence de ce grand homme s'étoit acquis ſur le cœur de ſes concitoyens des droits d'autant plus certains, qu'ennemi de toute tyrannie & de toute contrainte, il n'employa jamais pour les gagner que la ſeule perſuaſion. Dès ſa

plus

plus tendre jeuneſſe il étudia toutes les ſciences avec une application infatigable ; il ſe remplit l'eſprit de toutes les connoiſſances qui pouvoient l'orner & l'embellir, mais il ne commença de parler en public qu'à l'âge de vingt-ſept ans ; ce fut pour une cauſe qui attira ſur lui les yeux de toute la République.

Les plus prudens orateurs, craignant d'offenſer Silla, avoient abandonné l'affaire de Roſcius, accuſé de parricide ; Ciceron ſeul eut la hardieſſe d'entreprendre ſa défenſe contre le favori du dictateur. Le ſuccès qu'eut cette action fut le premier degré de ſa gloire ; mais cet avantage fit trop d'éclat pour ne pas donner de la jalouſie à Silla, & inſpirer de l'animoſité à Chriſogonus ; cet affranchi qui s'étoit rendu maître de celui qui l'étoit de toute la République, ſuſcita à Ciceron, par ſes mauvais offices, une perſécution qui dura juſqu'à la mort de ce dictateur, de ſorte que Ciceron fut obligé de ſortir de Rome pour éviter l'orage prêt à tomber ſur ſa tête, en prenant néanmoins la précaution de faire courir le bruit qu'il n'en ſortoit que par l'avis de ſon médecin, qui lui avoit conſeillé, pour conſerver ſa ſanté, d'interrompre pendant quelque tems ſes études. Ciceron prit ce prétexte afin de ne pas diminuer la gloire de ſon action par une apparence de crainte ou de légèreté qui auroit pu être blâmée

de ceux même dont il avoit eu les approbations. Ainſi il fixa pendant quelque tems ſa demeure à Athènes, où ſe trouvant libre & débarraſſé de tout autre ſoin, il étudia les diverſes opinions des différentes ſectes de philoſophie qui étoient alors en vogue : cette ſoif ardente qui l'animoit à s'inſtruire de toutes les ſciences, l'engagea de viſiter toute l'Aſie, pour entendre ceux qui avoient le plus de réputation ; c'eſt par ce moyen qu'il ſut profiter de ſes voyages, en ſe livrant à une étude beaucoup plus réglée & plus aſſidue qu'il n'eût pu faire à Rome dans ſon cabinet.

Pendant le cours de ſes voyages, il rencontra dans Rhodes Apollonius Molon, qui avoit été ſon maître d'éloquence en Italie. Cet orateur l'entendant réciter quelques-unes de ſes pièces en grec, ne put s'empêcher de dire : Ciceron va encore ravir aux Grecs la ſeule gloire qui leur reſtoit de ſurpaſſer les autres par l'éloquence, pour en faire honneur aux Romains qui ont déjà remporté celle de la valeur.

Ciceron apprit dans ſes voyages l'aſtronomie, la géométrie, la philoſophie ancienne & moderne, la théologie de ſa religion, le droit athénien & toutes les loix de la Grece ; Diodotus lui enſeigna le myſtère des nombres de Pithagore & ſon harmonie, il étudia la morale des Stoïciens ſous Philon & Clitomachus ; Zenon & Phedras lui

montrèrent la doctrine d'Epicure qu'il a blâmé dans ſes écrits : il revint enfin à Rome après la mort de Silla, avec un eſprit enrichi de pluſieurs belles connoiſſances, & une ſanté fortifiée par l'exercice qu'il avoit été obligé de faire pendant le cours de ſes voyages.

Zachiel nous conduiſit enſuite chez Thucidide ; que nous trouvâmes avec Démoſthène ; ce dernier paroiſſoit étudier les ouvrages de ce grand auteur, dont la narration eſt toujours ſimple, claire & naturelle ; mais cette ſimplicité a quelque choſe de noble qui ſe ſoutient par la beauté de l'expreſſion & par la vérité dont il ne s'écarte jamais ; éloigné en cela d'Herodote qui l'a précédé, & dont la manière d'écrire eſt plus divertiſſante par ſa grande variété, & par le tour qu'il donne aux évènemens ou aux choſes qu'il rapporte, comme il ne ſe contraint pas pour la vérité, il lui eſt plus facile d'amuſer & de plaire.

Le génie nous apprit que Démoſthène s'étoit preſcrit l'uſage d'une eſpèce de morale populaire, dont toutes les maximes ſe rapportoient au bien public, à la gloire & à l'intérêt de ſa patrie ; c'eſt par cette conduite qu'il s'eſt acquis, à un ſi haut degré, la confiance des peuples ; ſes avis étoient écoutés comme des conſeils ſalutaires, & il étoit regardé comme le génie tutélaire de la patrie, parce que chacun étoit convaincu qu'il n'ouvroit

la bouche que pour appuyer l'autorité des loix & pour le ſervice de l'état ; l'honneur & la probité dont il faiſoit profeſſion, l'invocation des Dieux qu'il ne manquoit jamais de faire dans ſes harangues, lui avoient procuré cette opinion de piété & de religion qui fait de ſi grands effets ſur les eſprits, parce que cette vertu eſt la règle & la meſure de toutes les autres.

Rien ne contribua davantage au crédit de Démoſthène, que la liberté qu'il prit de déclamer contre Philippe. Il eſt certain qu'on ne peut rien imaginer de plus glorieux à un ſimple citoyen d'Athènes, que la hardieſſe qu'il montra en ſe déclarant contre un roi déjà ſi puiſſant dans ſa république, qu'il en partageoit tous les eſprits ; mais le pouvoir de ce prince, ſes armées, ſes menaces, ni ſes promeſſes ne purent jamais l'ébranler ; & tout l'or de Macédoine ne fut pas capable de l'éblouir ; il fut toujours impénétrable aux offres qu'on lui fit faire pour tâcher de le corrompre, ce qui fit dire à Antipater, ſucceſſeur d'Alexandre, que s'il avoit eu un miniſtre auſſi incorruptible que Démoſthène, il auroit été invulnérable. Qu'il y a de ſouverains qui à juſte titre pourroient en dire autant !

Ce qu'ajoute Antipater donne encore une plus grande idée de la vertu de cet orateur : c'eſt, dit-il, le ſeul amour de ſa patrie qui l'a fait entrer

dans le gouvernement de l'état, & qui lui fit employer la vertu dans un poste que les autres ne recherchent que dans la vue d'élever leur fortune. Que ne donnerois-je pas pour avoir un homme qui lui ressemble, afin de pouvoir prendre ses avis sur les affaires présentes, & pour entendre cette voix de la liberté au milieu des applaudissemens des flatteurs ? Je sens trop combien un conseil aussi sincère que le sien me seroit utile parmi les déguisemens de la Cour.

Ce prince, qui n'avoit rien retenu d'Alexandre, que son ambition, croyoit sans doute qu'il se seroit bientôt rendu le maître du monde avec un ministre aussi désintéressé, parce qu'on ne pouvoit ni le corrompre, ni le tromper, ni le surprendre. Que ne fit-il point aussi pour l'avoir ? Mais Démosthène, par une grandeur d'ame sans exemple, préféra la mort à toutes les caresses d'Antipater ; & prenant le poison en présence d'Archios, qui le pressoit de se rendre au pouvoir du vainqueur de la Grèce : reporte, dit-il, à ton maître que Démosthène ne veut rien devoir au tyran de sa patrie. Telle fut la probité de ce grand homme, dont Lucien fait un éloge parfait. Par son éloquence il eut l'art de se rendre maître de l'esprit du peuple le plus fier, le plus inconstant & le plus intraitable qui fût jamais. Cette populace mutine & jalouse du mérite de ceux qui se distinguoient dans sa républi-

que, ſoumettoit néanmoins ſa raiſon à celle de Démoſthène, contrainte de fléchir ſous le poids d'une auſſi grande autorité.

CHAPITRE VII.

SUITE d'Obſervations.

LE génie nous conduiſit dans le cabinet d'Ariſtote, qui inſtruiſoit pluſieurs de ſes diſciples ſur la véritable éloquence : il dit qu'elle excite du trouble dans l'eſprit en renverſant ſes penſées & en domptant ſa raiſon, qu'elle ne marche qu'à grand bruit, que ſes traits éblouiſſent comme les éclairs & frappent de même que la foudre, qu'elle eſt ſemblable à ces tourbillons qui renverſent les plus grands arbres auſſi vîte que les foibles roſeaux ; ainſi la perſuaſion eſt une eſpèce de conquête remportée ſur le cœur de l'homme. Il ajoute que l'orateur éloquent doit s'appliquer à connoître le génie & les intérêts de ceux qu'il veut perſuader, en tachant d'accorder ſon air, ſes tons & ſes paroles avec ſes penſées, afin de n'en point troubler l'harmonie par quelque choſe d'étranger.

Il eſt vrai que le cœur de l'homme eſt la choſe du monde la plus impénétrable, & qu'il faut une grande attention pour pouvoir ſonder la pro-

fondeur de cet abîme, ou pour trouver les moyens de reconnoître & de démêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer & y pratiquer des intelligences qu'on ne peut guère acquérir que par le secours des passions, c'est-à-dire, que semblable à des conquérans, on peut y tenter des surprises, tantôt par la crainte ou par l'espérance, tantôt en y excitant des desirs, en y allumant la colère, ou en faisant naître enfin tous les mouvemens qui sont capables de l'intéresser en faveur de celui qui parle; mais à moins de connoître parfaitement le cœur qu'on entreprend de toucher, & de trouver les endroits qui peuvent le rendre sensible, le succès en sera toujours difficile.

Mais que ce don de toucher les cœurs & celui de s'en rendre maître est rare à trouver! L'inconstance des hommes, le changement de leurs inclinations, l'altération de leurs humeurs, la diversité de leurs intérêts, celle des conjonctures, des lieux, & même de la fortune, qui souvent a beaucoup de part à cette disposition générale des esprits, sur-tout dans les grands évènemens qui doivent être des sujets d'une attention perpétuelle, lorsqu'il est question d'inspirer de nouvelles résolutions à des personnes qu'on veut faire entrer dans ses vues ou dans ses opinions.

Après l'instruction de ce philosophe, nous le suivîmes chez Pindare, où Socrate, Platon, Thu-

cydide, Hipéride, Epicure, Pithagore, & plusieurs autres philoſophes venoient de ſe rendre. Je ne rapporterai point la converſation que ces ſavans eurent enſemble, dans la crainte d'ennuyer mon lecteur par de trop longs récits; je dirai ſeulement que Monime goûta beaucoup les préceptes de Pithagore.

Ce philoſophe enſeigne que toute perſonne qui ſe trouve à la tête d'un état, doit travailler ſans ceſſe à en entretenir cette harmonie qui fait la félicité des particuliers, des familles, & qui s'étend même ſur tout le corps de l'état; que pour cet effet on ne doit rien épargner pour chaſſer de l'eſprit l'ignorance; du cœur, l'intempérence & les mauvais deſirs; des familles, les diſſenſions & les querelles, & de toutes les ſociétés, les factions & tout eſprit de parti. Ce philoſophe recommande particulièrement la pudeur & la modeſtie; il blâme tout excès dans la joie & dans la triſteſſe; il exige qu'on ſoit toujours égal dans les divers évènemens de la vie, & conſeille de ne parler & de n'agir qu'après s'être bien conſulté.

En ſortant de la galerie des philoſophes, nous traversâmes une grande cour, au bout de laquelle eſt un gros pavillon carré qui porte ſon dôme juſqu'aux nues. Ce bâtiment eſt habité par les plus grands poëtes; Homere, Euripide, Seneque, Horace, Corneille & le tendre Racine, étoient

logés ensemble; Juvenal, Terence, Plaute, Anacréon, Marot & Moliere, étoient vis-à-vis; Esope & le charmant & naïf Lafontaine s'entretenoient de leurs fables, en déplorant le malheur des hommes, qui ne peuvent souffrir la vérité, à moins qu'elle ne soit masquée sous l'enveloppe d'une fable ou d'une allégorie. Ne diroit-on pas que le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu de l'esprit humain? Mais le mensonge y entre naturellement sous sa propre figure. Boileau Despreaux & le fameux Rousseau occupoient le même appartement; Fontenelle & Crébillon, nouvellement arrivés, s'étoient joints ensemble.

Nous remarquâmes à gauche un joli édifice destiné au logement des femmes illustres, c'est-à-dire, de toutes celles qui se sont distinguées dans les autres mondes par leur science & par leurs talens: une longue terrasse termine cet édifice: cette terrasse, dont l'exposition est admirable, conduit à un berceau de myrthes & de roses. Monime, enchantée de ce lieu charmant, demanda à Zachiel la permission de s'y reposer. Arrivés sous le berceau, le génie nous fit remarquer madame de Maintenon qui, d'un air majestueux & tendre, montroit à madame de Sévigné plusieurs lettres qu'un secrétaire habile avoit écrites en son nom, mais dont

elle désavouoit une partie; Sapho, Deshoulieres, de Villedieu, & plusieurs autres, se promenoient sur cette terrasse, entre lesquelles le génie nous fit remarquer l'ingénieuse du Châtelet, l'Uranie d'un savant de notre monde, que Zachiel nous assura être un des plus grands génies de son siècle. Il nous fit encore remarquer Paschal, Labruiere, Fenelon, Bossuet, Montesquieu, Bayle, la Rochefoucault, & une infinité d'autres que leur mérite a conduits dans la sphère du soleil.

Le génie nous conduisit ensuite dans une grande pièce, où tous les citoyens se rassemblent pour assister aux instructions qui se donnent publiquement. Ces instructions, semblables aux rayons du soleil, se communiquent généreusement aux grands comme aux petits, qui tous doivent également participer à l'éclat de cet astre, source immortelle de lumière & de science.

Zachiel nous dit d'écouter avec attention le discours qu'un de ces savans alloit prononcer, afin de ne laisser échapper aucune des connoissances qui pourroient nous être utiles, de nous mettre au fait des divers sentimens de la plupart de ces philosophes, & nous donner, en même-tems, une idée de leur façon de penser.

Servons-nous de notre raison, dit l'orateur, pour chercher la vérité; mais craignons de nous

égarer dans des chemins peu battus : les lumières de l'esprit apprennent à douter & s'arrêter lorsqu'on ne peut éclaircir ses doutes. Vous me répondrez peut-être que le doute est sans action, & qu'il en faut aux hommes; cependant depuis qu'on cherche à découvrir la vérité, on ne peut encore s'assurer de l'avoir trouvée, quoique les hommes emploient chaque jour un courage incroyable à la recherche des choses dont ils sont entêtés; ils croient sans doute que ce qui est échappé aux lumières des autres est réservé à leur découverte; ils ont au moins l'espérance; & cette espérance, quoique souvent vaine, leur est toujours agréable; enfin si la vérité ne se démontre ni aux uns ni aux autres, le plaisir de la même erreur les console : elle leur est due.

Nos plus savans philosophes, continua cet orateur, nous apprennent que nous ne sommes que des fragmens dispersés de la divinité même, ou des gouttes séparées de son essence, des esprits volatils de l'éternité, fixés par la destinée ou par le hasard dans les véhicules du tems & de la matière. Vous ne devez pas ignorer que la masse entière de l'univers corporel n'est qu'une toile extrêmement déliée, tirée des entrailles d'un être infini, & travaillée par lui-même avec un art inimitable, pour y prendre des formes, des idées & des ames immatérielles : telles sont les productions naturelles de

l'intelligence éternelle. Il eſt donc certain que nous ne ſommes qu'autant de particules traveſties de la divinité, réduites en corps par certains aimans ou charmes cachés, avec leſquels nous avons de la ſympathie. Mais ſans nous arrêter à cette opinion, nous conviendrons qu'il ne paroît rien de ferme & de conſtant, que les cieux & les aſtres qui le compoſent & qui perſévèrent toujours dans l'immutabilité de leurs cours, qui ne changent jamais de globe & ne quittent jamais leurs poſtes : Apollon ſe lève & ſe couche aux heures accoutumées; ſa ſœur obſerve conſtamment les périodes qui lui ſont marquées pour croître ou pour décroître; ces deux aſtres ne varient que comme les ſaiſons de l'année, c'eſt à-dire, avec une admirable régularité & des retours toujours conſtans & fixes.

Mais il ne faut pas croire que tous les mondes ſe reſſemblent. Depuis que nos obſervations ſe ſont fixées ſur le tourbillon qui renferme le globe de Mercure, nous y avons remarqué une perpétuelle tranſmigration des états & formes de gouvernemens. Par les obſervations qu'on a faites, & en examinant les fioles de bon-ſens que renferme la forêt, on a découvert que ce monde eſt actuellement agité par un flux & reflux perpétuel; leurs bachas, ſemblables aux chimiſtes, ne ſont plus occupés qu'à tirer la quinteſſence de la ſubſtance

des sujets, pour la faire passer dans leurs coffres & dans ceux de leurs créatures, & ne laissent aux pauvres peuples que la matière terrestre, & aux souverains que le murmure & les plaintes des citoyens. Ces calamités que nous ne saurions ignorer doivent nous faire bénir la divinité, en lui offrant de nouveaux sacrifices, afin de lui rendre graces de nous avoir conduits dans un monde rempli de lumière, de justice & d'équité, & de ce que le prince qui nous gouverne veut bien départir également ses dons à tous ses fidelles sujets. Ce philosophe, après s'être étendu sur la politique & sur la façon de bien gouverner, congédia l'assemblée.

Le génie nous fit passer dans un autre bâtiment qu'il nous dit être le logement des sept sages de la Grèce. En y entrant, le premier qui s'offrit à nos yeux fut Thalès, homme d'un grand esprit, qui néanmoins s'étoit laissé mourir de faim & de soif plutôt que de sortir d'un théâtre d'où il regardoit un combat de gladiateurs.

Solon parut ensuite, & nous eûmes avec lui une assez longue conversation sur les loix qu'il a données à Athènes. L'établissement d'un corps de loix, nous dit ce savant, est nécessaire dans toute administration. Le projet que j'ai formé, en donnant des loix à ma patrie, a été d'établir des règles qui pussent joindre la sûreté publique & l'intérêt par-

ticulier de chaque citoyen. L'administration de la justice, cette émanation précieuse de la divinité, doit principalement poser sur des formes qui lui soient propres : nulle personne ne doit se permettre de les violer, sans attaquer le nerf & le soutien de l'état : la justice n'auroit plus rien que d'arbitraire, elle ne seroit plus qu'un vain nom, aussi peu redoutable au crime qu'inutile à l'innocence. Ainsi les loix, si nécessaires à l'économie publique, le sont également à toutes les branches de la société; elles évitent bien des maux & procurent une infinité de biens. Si la loi n'est que la volonté de celui qui gouverne, on ne peut la connoître avec certitude; de-là un grand nombre de sujets se croient autorisés à violer cette règle de droit, écrite par la main du tout-puissant sur les vivantes tablettes du cœur, dans l'espérance de n'être pas exposés au châtiment; & ceux qui la suivent ne sauroient jouir du témoignage intérieur de cette sécurité qu'on doit trouver dans la protection de la loi connue, lorsqu'on ne ne l'a jamais violée.

Or si l'offense ou le crime ne sont pas fixés, ni le châtiment prescrit, c'est un motif de moins pour la probité, auquel on doit nécessairement suppléer, autant pour ceux qui peuvent être tentés de commettre le crime, que pour ceux qui pourroient en souffrir; d'ailleurs si un souverain veut se dispenser

de gouverner par des loix écrites & publiées, il doit exercer le gouvernement par lui-même, mais il eſt à craindre qu'il ne ſuccombe ſous un fardeau que perſonne n'eſt capable de ſoutenir ſeul; ſi c'eſt par le miniſtère de quelques-uns de ſes ſujets, il eſt encore à craindre que l'infériorité de leur rang ne les expoſe, ſoit à des tentations dont on ne peut eſpérer qu'ils aient toujours la force de ſe défendre, ſoit à des préventions qu'il leur ſera peut-être impoſſible de ſurmonter. Ainſi pour exercer l'adminiſtration avec équité, il faut néceſſairement une loi qui fixe l'offenſe & qui preſcrive la punition; alors l'intégrité ſuffit ſeule, & la ſentence ne dépend plus de l'opinion, mais des faits. Rarement la juſtice ſera corrompue, & dans le cas où l'intégrité pourroit manquer, le défaut n'en pouvant être rejeté ſur aucune erreur, on ſeroit du moins arrêté par l'idée de l'infamie & le danger qui réſulteroit d'une prévarication manifeſte.

Solon ajoura qu'il avoit laiſſé ſon corps en Chypre après quatre-vingts ans de vie ſur le globe de la terre, en recommandant à ſes principaux officiers de le brûler & d'en jeter les cendres au vent, dans la crainte qu'elles ne fuſſent portées à Athènes, parce qu'à la vue de ſes reliques les athéniens ſe ſeroient crus dégagés du ſerment qu'ils avoient fait d'obſerver ſes loix, du moins juſqu'à ſon retour. Ce

ſage nous fit lire l'épitaphe qu'il avoit compoſée lui-même pour être gravée ſur le tombeau qu'il s'étoit fait conſtruire avant ſon départ; peut-être ne ſera-t-on pas fâché de la retrouver ici.

Je laiſſe à mes amis tout le ſoin de ma gloire,
Et je ne veux en ma mémoire
Ni d'autre tombeau que leurs cœurs,
Ni d'autre éloge que leurs pleurs.

Après avoir quitté Solon, nous entrâmes dans l'appartement du roi Périandre. Ce prince eſſaya en vain de couper l'iſthme de Corinthe. Zachiel nous dit que Periandre eut tant d'amour pour la reine ſa femme, qu'il eut mille peines à la quitter après ſa mort.

Nous joignîmes Cléobule, qui a paſſé pour le plus bel homme de la Grèce. Ce ſage avoit apris la philoſophie d'un Egyptien: il nous aſſura que le culte que cette nation rendoit aux animaux n'étoit qu'un culte civil & politique, ſans que le fond de leur religion y eût aucune part. Comme ils tiroient leur principale ſubſiſtance de la culture des terres, ils firent une loi, par laquelle ils déclarèrent que tous les animaux qui ſervoient au labourage & ceux qui détruiſoient la vermine, ſeroient ſacrés & inviolables, & que quiconque les tueroit volontaire-

ment

ment ou par accident, ſeroit puni de mort, regardant les animaux comme les inſtrumens de la providence divine qui les leur avoit donnés pour le ſoutien de la vie humaine; ce n'étoit que dans cette vue qu'ils les conſacroient.

Nous vîmes enſuite ce fameux Chelon, qui mourut de joie lorſqu'il apprit la nouvelle d'une victoire remportée par le fils d'Olympias. Voici les trois ſentences qui lui ont acquis le nom de ſage.

Le grand ſavoir c'eſt ſe connoître; faites tout ce que vous devez; n'empruntez jamais pour paroître, & ne commencez jamais de procès. Chelon nous conduiſit dans l'appartement de Bias, prince de Prianne en Ionie. Ce prince étoit ſi content de ſon eſprit, que lorſque ſa ville fut priſe, il en ſortit en diſant qu'il emportoit tous ſes biens avec lui. Le ſeptième ſage eſt Pitracus de Melène qui délivra Lesbos du tyran Melanchre, & qui tua en duel Phtinon, chef des ennemis.

J'ai peine à croire, dit Monime, que ce ſoit-là les ſept ſages dont il eſt tant parlé dans nos hiſtoires; convenez, mon cher Zachiel, que s'il paroiſſoit actuellement dans notre monde de pareils perſonnages, on pourroit bien les prendre pour des fous; j'en excepte cependant Solon. Mais qui eſt celui que je vois paroître? N'eſt-ce point un huitième ſage? C'eſt, dit le génie en ſouriant, Scaron, qui a traduit en vers burleſques quelques mor-

ceaux de l'Enéide de Virgile & des Métamorphoſes d'Ovide. Je ſuis charmée, reprit Monime, de le connoître; je me ſouviens d'avoir lu quelques-uns de ſes ouvrages qui m'ont fort amuſée, & je ſuis très-perſuadée qu'il vaut lui ſeul tous vos ſages.

Monſieur, dis-je à Scaron en m'avançant vers lui, voici une belle dame qui vous préfère à tous les ſages. Madame m'honore beaucoup, reprit Scaron, mais, je puis l'aſſurer que je n'ai jamais compoſé aucun de ces gros volumes qui tendent à prouver que la maladie, les douleurs, ni les ſouffrances, jointes au manque de fortune, ne doivent point altérer la gaieté du ſage. Cependant, dit Monime, vous étiez en état de le prouver beaucoup mieux qu'un autre, puiſque tous vos ouvrages ſont une preuve bien convaincante que vous avez toujours conſervé, au milieu d'une infinité de maux, cette gaieté & cette patience qui eſt la meilleure eſpèce de ſageſſe, ou pour mieux dire, la ſeule qu'il y ait; car qui peut ſe vanter d'être aſſez indépendant de la nature pour n'en craindre aucune ſurpriſe? Mais, par malheur, malgré tous les ſavans diſcours de vos philoſophes, s'ils vouloient parler de bonne foi, ils avoueroient qu'elle conſerve toujours ſes droits, qu'elle a ſes premiers mouvemens qu'ils ne lui peuvent jamais ôter, à moins d'en faire de vrais automates montés à

l'uniſſon. Scaron nous quitta après avoir dit à Monime les choſes du monde les plus agréables; il fut rejoindre Marot.

Un peu plus loin nous rencontrâmes pluſieurs diſciples de Pithagore, entr'autres Philolaüs qui étoit de Corinthe. Ce philoſophe avoit formé la république de Thebes, & lui avoit donné des loix: les Thebains le regardoient comme leur oracle; ils le croyoient deſcendu d'une fille de Bacchus nommée Bacchée: ſes ouvrages étoient ſi fort eſtimés, que Platon, qui n'étoit pas riche, en acheta trois volumes la valeur de douze mille livres, que Dion de Syracuſe lui avoit données pour ſon entretien. Malgré toute la ſcience & la ſublimité de la doctrine de ce ſavant, Zachiel nous dit qu'il avoit été obligé, lorſqu'il habitoit notre terre, de vendre des huiles pour fournir à ſa ſubſiſtance. Ce philoſophe a traité de l'amour d'une façon toute métaphyſique; mais quelques-uns lui reprochent de n'avoir pas toujours eu l'eſprit ſeul pour objet, & d'avoir ſouvent mis le corps de la partie. Zachiel nous fit remarquer Anaxâque, que le tyran Nicocréon avoit fait broyer dans un mortier.

CHAPITRE VIII.

SUITE d'Observations.

SUETONE, s'avançant vers le génie, se plaignit amèrement d'avoir été confondu sur la terre avec une foule d'historiens qu'on accusoit d'être menteurs, c'est-à-dire, de ces partisans flatteurs ou aveugles qui disent la vérité par caprice, & la médisancè & le mensonge par inclination. Il est vrai, ajouta Suetone, qu'un pauvre historien se trouve souvent fort embarrassé par la contrainte où il est de flatter le souverain, sur-tout lorsqu'il est chargé d'écrire les évènemens qui se sont passés sous son règne. Cependant il est de l'intérêt de la nation qu'on permette à un savant de dire la vérité sans flatterie & sans crainte, afin que la postérité puisse, en lisant l'histoire de ses ancêtres, apprendre à imiter les bons exemples, à s'éloigner & à avoir même de l'horreur pour la conduite des méchans. Il est certain qu'un homme qui entreprend de décrire l'histoire, doit commencer par se dépouiller des sentimens naturels de l'amour ou de la haine; il ne doit envisager ni patrie, ni parens, ni amis, puisqu'il devient juge & souverain des évènemens

qu'il traite, & des princes dont il décrit les actions.

Cette conversation fut interrompue par Kepler, un des astronomes qui étoient venus au-devant de nous dans la plaine. Ce savant, me reconnoissant pour un de ses compatriotes, me dit qu'il étoit charmé de nous rencontrer, afin de nous procurer de nouvelles leçons : il nous conduisit dans une très-grande salle remplie de divers instrumens utiles à leur art.

Au milieu de cette salle étoit une table sur laquelle on voyoit arrangés des sphères, des globes, des compas, des quarts de cercle, des règles d'astrolabes, le compas de proportion de Justebrigne, la sphère armillaire d'Archimède, la bousole, dont le véritable inventeur est Flaviogicia, Napolitain, le téleſcope de Newton, le microscope, le baromètre & le thermomètre de Fatinmith, l'aréomètre de Volq, la machine pneumatique de Bayle, le gnomon, le graphomètre, la machine électrique, & mille autres instrumens aussi utiles que curieux, avec plusieurs cartes pleines d'observations astronomiques. Vis-à-vis étoit un vénérable vieillard, attentif à examiner le cours des astres, qui, à l'aide d'une longue lunette que Galilée avoit composée avec beaucoup de soin & d'application, lui faisoit découvrir si les planètes tournent sur leur centre, si les routes

de l'air ſont compoſées de petites étoiles, ſi les éclipſes ſont occaſionnées lorſque la lune a toute ſa moitié obſcure tournée vers la terre, ou s'il faut qu'elle ſoit directement ſous le ſoleil pour former une éclipſe.

Ce ſavant, après une longue application, quitta ſa lunette pour écrire une eſpèce de centurie, par laquelle il annonce que le ciel de Saturne & celui de trépidation n'ayant point achevé leur cours, il doit encore ſe paſſer plus de vingt-quatre mille ans avant que les globes céleſtes aient achevé leur tour.

Voilà, dit Monime en ſouriant, un philoſophe qui ne m'eſt point inconnu, & je ſuis fort trompée ſi dans notre monde ce n'eſt pas ſon portrait qu'on voit à la tête de tous les almanachs : mon Dieu, qu'on a bien ſaiſi ſa figure! Il eſt vrai, dit Zachiel, que c'eſt le fameux Noſtradamus, un des plus grands aſtronomes qui ait jamais paru ſur le globe de la terre; c'eſt lui qui a prédit pluſieurs choſes qui ſont arrivées, & qui a laiſſé de ſi belles centuries que tout le monde s'efforce de faire cadrer aux évènemens extraordinaires.

Je ne dois pas vous laiſſer ignorer, pourſuivit le génie, que dans les Indes orientales de votre monde, leurs aſtronomes ſont très-perſuadés que lorſque le ſoleil & la lune s'éclipſent, ils y ſont pouſſés par un certain démon qui a les griffes

très-noires, & qui, pour leur faire de la peine, se plaît de les étendre sur ces deux astres, dont il cherche à se saisir, afin de les priver de la lumière; & les pauvres Indiens, persuadés de cette folie, se jettent dans les rivières, s'y enfoncent jusqu'au cou; leur dévotion les y fait rester aussi long-tems que l'eclipse dure, pour obtenir du soleil & de la lune qu'ils emploient toute leur force & leur adresse à se défendre contre les ruses de ce malin démon. D'autres croient que ces deux astres sont brouillés ensemble lorsqu'ils s'éclipsent, & font mille extravagances pour tâcher de les raccommoder. Mais rien n'approche de la folie des Grecs, qui croyoient la lune ensorcelée par des magiciens qui la faisoient descendre du ciel pour répandre sur leurs herbes une certaine écume malfaisante, c'est pourquoi ils purifioient l'air avec des parfums aussi-tôt que l'éclipse étoit passée.

Nous passâmes ensuite dans une autre salle très-spacieuse, où se rassemble indistinctement la plupart des habitans qui veulent assister aux instructions des philosophes. Ptolomée, Copernic, Architas & plusieurs autres y étoient. Il s'éleva une dispute entre les deux premiers, qui ont toujours été d'un sentiment différent sur le cours des astres. Ptolomée soutenoit qu'il falloit que la terre fût toujours en repos au centre de son tourbillon, que tous les corps célestes devoient faire leurs révolutions

autour d'elle afin de l'éclairer, ce qui devoit naturellement former différens cercles, ſuivant l'éloignement où ils ſe trouvent. Mais Copernic, ſaiſi d'une noble fureur d'aſtronome, l'interrompit & lui ſoutint en allemand que la terre n'étoit pas digne d'occuper la première place parmi les aſtres, que cet honneur n'étoit dû qu'au ſoleil, & qu'il étoit certain que toutes les planètes doivent décrire leur cours autour de ce globe lumineux, que par conſéquent il doit être le centre du cercle que décrit Mercure; Vénus vient enſuite ſuivie de la Terre qui, plus éloignée, doit, par cette raiſon, décrire un plus grand cercle que les deux planètes qui la précèdent; Mars, Jupiter & Saturne doivent ſuivre ſelon leur rang, mais ce dernier doit employer beaucoup plus de tems à faire ſa révolution qu'aucune des autres planètes : ainſi, ajouta Copernic, il ne nous reſte plus que la Lune à qui je permets de ſuivre la Terre en tournant toujours autour d'elle, & en la gratifiant de toutes ſes variations.

Architas, philoſophe pithagoricien, approuva le ſentiment de Copernic; & en examinant le tourbillon du ſoleil, il conſidéroit cet aſtre comme une étoile fixe qui brille de ſa propre lumière. Ils cherchèrent enſemble quelle peut être la compoſition de ce globe, ainſi que des planètes qui tournent autour de lui, celle des ſatellites ou lunes qui en

accompagnent une partie; enſuite ils calculèrent exactement la diſtance des aſtres renfermés dans le tourbillon du ſoleil auſſi-bien que celui de leurs mouvemens, ſoit ſur eux-mêmes, ſoit autour de cet aſtre qui eſt leur centre commun. Ils expliquèrent les différens ſentimens des plus grands aſtronomes, ſur la nature des comètes connues, regardées comme des eſpèces de planètes errantes. On fit auſſi un examen de ces eſpaces ou nuages lumineux qui ſe découvrent parmi les étoiles. On finit enfin par un détail circonſtancié de tout ce qui concerne les corps céleſtes. On examina l'atmoſphère de la terre, connue dans ce monde ſous le nom de région des vapeurs, conſidérée comme une planète particulière qui roule dans les airs; on examina la compoſition de ce globe, ſes inégalités qu'on nomme montagnes, ce qu'elle renferme dans ſon ſein, la grande quantité de feu & de ſoufre dont elle eſt également pénétrée. On parla enſuite des foudres, des météores, des arc-en-ciels, des aurores boréales, du flux & reflux de la mer; on fit voir ce qui peut occaſionner les tempêtes & les autres météores; on meſura les abîmes que renferment les mers, en obſervant la nature de cet élément, les qualités qui lui ſont communes, celles que lui donnent la diverſité des climats, l'inconſtance des ſaiſons & la différence des vents.

Nous quittâmes cette école pour entrer dans

une autre où étoit Seneque, Zenon, Criſipe, Confucius, Pline, Montagne, Eraſme, & pluſieurs autres philoſophes dont les noms doivent être fort indifférens à mes lecteurs. J'ai peine à concevoir, dit l'un d'eux, pourquoi, dans preſque tous les mondes, la plupart des hommes ſont toujours combattus par de folles paſſions & des réflexions ſages, pourquoi ils emploient des vues ſi longues pour une ſi courte durée, tant de ſcience pour des choſes vaines & inutiles, & tant d'ignorance ſur les plus importantes; pourquoi cette ardeur pour la liberté & cette inclination à la ſervitude; pourquoi enfin ils ont une ſi forte envie d'être heureux, & une ſi grande incapacité pour le devenir.

C'eſt, reprit un de ces philoſophes, que leur prétendue ſageſſe n'eſt point un effet de leur raiſon, & qu'il n'appartient qu'à la raiſon de gouverner les hommes & de régler leur conduite. Le genre humain devroit gagner à s'inſtruire; mais ſi les ſiècles éclairés ſont auſſi corrompus que les autres, c'eſt que la lumière ne peut encore s'y répandre également; qu'elle eſt concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits, pour que les rayons qui s'en échappent aient aſſez de force pour pouvoir découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages qu'on tire de la ſcience & de la vertu comparées aux dangers du vice : la culture de l'eſprit, l'exer-

tice de la vertu, celui des talens, peuvent seuls nous distraire de nos maux, & nous consoler dans nos peines; la nature a également partagé aux deux sexes les besoins & les passions; la raison pourroit réprimer les desirs, mais le premier mouvement qui est celui de la nature, porte toujours les hommes à s'y livrer.

On cherche à s'élever dans les cieux pour y découvrir des points fixes; on veut savoir si ce sont les loix de l'attraction ou celles de l'impulsion qui maintiennent l'ordre qui nous frappe dans la marche régulière des corps célestes; on se perd dans des conjectures philosophiques; on s'éloigne de la raison, & ce qu'on appelle un plan d'étude, ne devient qu'une combinaison de folie raisonnée qui ne leur laisse pas la faculté de réfléchir un seul instant sur eux-mêmes.

Je ne rapporterai point la suite de l'entretien que ces savans eurent ensemble; il roula sur les avantages & les agrémens de l'union & de l'amitié, sur la bonté & l'humanité, sur l'ordre, sur les admirables opérations de la nature, sur les conditions & les bornes de la vertu, sur les avantages qu'elle procure, sur les règles inviolables de la raison, sur la véritable philosophie & sur l'histoire & la poésie.

Monime se trouvant un peu fatiguée, refusa d'entrer dans une autre salle où l'on enseigne la

façon d'unir physiquement les vérités de chaque contradictoire ; par exemple, que le bleu est noir, qu'on peut être & n'être pas en même-tems, qu'il peut y avoir des montagnes sans vallées, que le néant est quelque chose, que tout ce qui est n'est point, qu'une & deux ne font qu'un, que la plus petite partie est aussi grande que le tout, qu'un atome peut paroître un éléphant, la manière de trouver la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, & mille autres connoissances aussi curieuses, dont je me dispense de faire le détail, attendu que plusieurs savans de notre monde se sont fort étendus sur ces matières.

Le génie s'appercevant que l'air de philosophie étoit trop pesant pour Monime, nous fit sortir de la ville ; nous gagnâmes une allée couverte, où nous nous reposâmes assez long-tems. Zachiel qui ne vouloit perdre aucun instant qui pût servir à notre instruction, nous dit que n'ayant pu nous conduire dans toutes les salles d'académie, par rapport à la délicatesse du tempéramment de Monime, il alloit y suppléer en nous rapportant les divers sentimens de la plupart de ces philosophes.

Quelques-uns, poursuivit le génie, enseignent que les ames, après la mort, viennent par un principe de ressemblance se rejoindre à cette masse de lumière qui est le soleil, & que leur sphère n'est

formée d'autre choſe que de l'eſprit de tout ce qui a du mouvement dans tous les mondes qui les entourent, comme de Mercure, de Venus & de la Lune, de Mars de Jupiter, de ſes ſatellites, de Saturne, de ſes lunes & de ſon grand anneau; ils croient que dès qu'un homme, un animal ou une plante expire, l'ame du premier & l'eſprit des autres montent ſans s'éteindre juſqu'à leur ſphère, de même qu'on voit la lumière d'une bougie s'élever en pointe lorſqu'elle eſt à ſa fin. Quand toutes ces ames ſe ſont réunies à la ſource du jour, & qu'elles ſont purgées de la groſſe matière qui les enveloppe; c'eſt alors qu'elles exercent des fonctions bien plus nobles que celles de croître, de ſentir & de raiſonner, puiſqu'elles ſont réunies au ſoleil pour en former les eſprits vitaux; & c'eſt par la chaleur de mille millions de ces ames rectifiées que le ſoleil forme une eſpèce d'élixir qu'il influe enſuite à la matière des autres mondes, afin de leur donner la puiſſance de croître & d'engendrer avec celle de rendre les corps capables de ſe ſentir.

Ces philoſophes ajoutent qu'il y a trois ſortes d'eſprits répandus dans les mondes, dont les plus groſſiers viennent animer les bêtes & font végéter les plantes qui ſont dans leur ſphère; que les plus ſubtils s'inſinuent dans les rayons du ſoleil, mais que ceux des philoſophes qui n'ont rien contracté

d'impur dans leur première habitation, arrivent tout entiers dans la ſphère du jour & y ſont reçus comme citoyens, parce qu'on ne doit pas douter que la matière qui les a compoſés lors de leur génération, a dû ſe mêler ſi exactement, que rien ne l'a pu ſéparer ; ſemblable à celle qui forme les aſtres dont toutes les parties ſont pour ainſi dire brouillées par une infinité d'enchaînemens que les plus forts diſſolvans ne ſauroient jamais relâcher.

Dans le tourbillon de ce monde les hommes ne finiſſent que de mort naturelle, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont ſujets à aucune maladie, & vivent ordinairement huit à neuf mille ans ; mais lorſque par les continuels excès de travail & d'étude où leur tempéramment de feu les incline, l'ordre de la matière ſe brouille, & la nature qui ſent qu'il faudroit plus de tems pour réparer les ruines de ſon être, que pour en compoſer un nouveau, aſpire elle-même à ſe diſſoudre ; de ſorte qu'on voit de jour en jour tomber la perſonne en particules ſemblables à de la cendre rouge : cette mort eſt celle des gens d'un eſprit médiocre, car pour les philoſophes, ils prétendent qu'ils ne meurent point & qu'ils ne font que changer de forme pour aller revivre ailleurs, ce qui, loin d'être un mal, ne ſert au contraire qu'à perfectionner leur raiſon, leurs talens & leur jugement, qui les conduit à un nombre infini de nouvelles connoiſſances. Ce-

pendant on a remarqué plus d'une fois qu'un philoſophe, à force d'exercer ſon eſprit, de fatiguer ſon imagination, & d'entaſſer images ſur images, groſſit tellement ſa cervelle, que le crâne ne la pouvant plus contenir, eſt forcé de ſe fendre avec éclat; cette façon de mourir eſt ſans doute la plus diſtinguée, auſſi eſt-elle celle des plus grands génies.

Preſque tous les habitans de ce monde jouiſſent d'une tranquillité d'eſprit & d'une paix inaltérable; on ne les voit point expoſés à l'inconſtance ou à la trahiſon de faux amis, ni aux pièges inviſibles d'ennemis cachés, parce que la fraude eſt regardée chez eux comme un crime auſſi énorme que le vol & l'aſſaſſin: leurs Légiſlateurs ont établi pour principe certain que les ſoins & la vigilance d'un eſprit ordinaire peuvent garantir ſes biens contre les attaques des bandits, mais que la probité n'a point de défenſe contre la fourberie & la mauvaiſe foi des hommes.

Ici les philoſophes vivent dans une grande conſidération: également recherchés des grands & de tous les citoyens, on leur confie l'éducation des princes & princeſſes; l'avantage qu'ils retirent de cette éducation eſt le privilège de leur annoncer la vérité en tout tems, & de la porter juſqu'au pied du trône, où l'on peut dire qu'elle paroît ſi rarement dans les autres mondes.

Chacun d'eux eſt chargé de traiter les matières qui l'affectent le plus. Monime nous dit qu'elle avoit trouvé fort ſingulier, dans la viſite que nous avions faite de leurs écoles, que Platon & Socrate euſſent choiſi pour leur partie les matières qui concernent l'amour, & qu'ils ſe fuſſent chargés du ſoin d'en inſtruire ſingulièrement les femmes qui, comme je l'ai déjà fait remarquer, participent à la même éducation; auſſi ne les voit-on point, comme dans les autres mondes, le jouet d'une illuſion puérile, ni les eſclaves des préjugés; mais cet avidité qu'elles ont pour les ſciences ne ſert qu'à les mettre en état de réfléchir ſur tous les évènemens de la vie, & loin de chercher à s'en parer par un étalage pompeux, elles n'en paroiſſent que plus modeſtes.

Ces peuples n'ont ni temples, ni autels; ils croient que ce ſeroit diminuer la majeſté de la divinité qui eſt celle qui remplit tout par ſa puiſſance & par ſes bienfaits, en renfermant pour ainſi dire cette majeſté dans les bornes étroites d'un temple: tout l'univers, diſent-ils, annonce ſa puiſſance, ſa grandeur & ſes biens; tout l'univers par conſéquent doit lui ſervir de temple & d'autel. Où peut-on mieux connoître & adorer la divinité qu'aux endroits où elle ſe peint avec plus d'avantage? C'eſt pourquoi ils font ordinairement leurs prières dans les plaines les plus ſpacieuſes

cieuſe ou ſur des montagnes élevées, regardant les aſtres comme pénétrés de la divinité. Les êtres créés ne ſont, diſent-ils, que les parties d'un tout prodigieux, dont la nature eſt le corps, & la divinité l'ame; c'eſt elle qui brille dans les étoiles, qui anime les hommes, qui fleurit dans les arbres, qui vit dans tout ce qui a vie, qui s'étend dans tout, ſe répand ſans ſe diviſer, agit ſans s'épuiſer, & donne la forme aux hommes ainſi qu'aux animaux; enfin elle remplit, lie & anime également tout: telle eſt en ſubſtance une partie des inſtructions qu'on donne à ces peuples.

CHAPITRE IX.

RENCONTRE de Sephis, & ſon Hiſtoire.

ZACHIEL nous fit remarquer une jeune perſonne qui, par le ſecours d'un génie du premier ordre, venoit de franchir le vide immenſe qui ſépare la planète de Mars d'avec celle du Soleil. Les deux génies s'abordèrent ſans montrer aucune ſurpriſe. Nelapha en ces lieux! dit Zachiel, je vous croyois arrivé dans Saturne. Il eſt vrai, reprit Nelapha, que la dernière fois que nous nous ſommes rencontrés je me diſpoſois à en

prendre la route ; mais en traverſant le monde de Mars, de tendres plaintes ont frappé mes oreilles ; ſurpris de les entendre je deſcends, perce les nues, & j'apperçois à la foible lueur des étoiles un vieillard reſpectable qui me parut être dans la plus grande déſolation. J'ai écouté longtems ſes plaintes ſans me rendre viſible : un confident qui l'accompagnoit lui repréſenta le danger où il s'expoſoit s'il venoit à être découvert ; le vieillard ne lui répondit que par de profonds ſoupirs, puis ſe tournant vers la mer & s'appercevant par ſon murmure qu'elle commençoit à s'agiter : juſtes Dieux ! s'écria-t-il, ſerez-vous toujours inſenſibles à mes prières ? Et vous, vents impétueux, reſpectez le vaiſſeau fragile qui porte l'objet de mon amour ; doux zéphirs, écartez les orages, rangez-vous à la poupe, enflez doucement les voiles ; ondes, aplaniſſez-vous, & qu'un ſillon léger, effleurant votre ſein paiſible, indique à peine la trace de ſa courſe rapide ; rochers, écartez-vous de ſon paſſage ; nuages, formez un voile qui la dérobe aux yeux de ceux qui pourroient la trahir ; & vous lune au teint d'argent, que votre douteuſe lumière favoriſe cette heureuſe fuite, ralentiſſez votre courſe, gardez-vous d'atteindre l'horiſon, attendez, pour diſparoître, que l'aube du jour lui prête le ſecours de ſon flambeau.

Ainſi parla ce reſpectable vieillard qui ſe retira après avoir perdu de vue le vaiſſeau qui faiſoit l'objet de ſa crainte & celui de ſon eſpérance. Je le ſuivis dans ſon palais, où m'étant rendu viſible, j'employai ce que je crus de plus conſolant pour calmer ſa douleur, en lui promettant de voler au ſecours de l'objet de ſa tendreſſe. Après l'avoir quitté, fidelle à ma promeſſe & guidé par le deſir de rendre à la vertu les ſecours dont elle n'eſt que trop ſouvent privée, je pars, & d'un vol rapide je traverſe la mer; ſes mugiſſemens me font craindre que le vaiſſeau, après avoir été le jouet des vents & d'une affreuſe tempête, ne ſe ſoit briſé contre quelque roche. Je deſcends en planant toujours ſur les bords de la mer, où j'apperçois les débris d'un vaiſſeau ſur les rives d'une iſle déſerte; j'avance & trouve étendue ſur le ſable cette jeune perſonne, que l'aſpect d'un affreux ſerpent prêt à la dévorer avoit rendue immobile: mon cœur en cet inſtant ſe ſentit ſaiſi d'horreur, une force majeure m'entraîne vers elle, j'écarte le monſtre, & la ſaiſiſſant dans mes bras je l'enveloppe d'un nuage; je remonte, & d'un vol rapide je fends les airs pour venir la dépoſer dans le Soleil, où j'étois sûr de vous rencontrer; c'eſt à vos ſoins que je la confie, elle eſt digne d'accompagner l'aimable Monime; une cuillerée d'élixir élémentaire que je viens de lui faire prendre a entièrement

ranimé ſes eſprits. Cette belle perſonne vous inſtruira de ſes aventures. Vous n'ignorez pas que je ſuis obligé d'obéir à des ordres ſupérieurs, & ne puis différer plus long-tems à remplir ma miſſion.

Nelapha dit encore quelques mots à Zachiel dans une langue qui nous étoit inconnue, après quoi nous le vîmes reprendre ſon vol vers le palais d'Apollon. Cette rencontre me fit connoître que les génies entr'eux ne ſe font aucun compliment; ils expliquent ſans ſupplication leurs deſirs & leur volonté; comme ils n'exigent jamais que des choſes juſtes, ils ne trouvent auſſi nulle ſorte d'oppoſition.

Monime, charmée d'avoir une compagne de voyage, s'approche de la belle étrangère, lui fait mille tendres careſſes, auxquelles elle répondit avec beaucoup de grace. Cependant l'inquiétude de ſon ſort ſe fit remarquer dans ſes yeux: raſſurez-vous, charmante perſonne, dit Monime en lui prenant les mains qu'elle ſerroit tendrement dans les ſiennes; ſi juſqu'à préſent la fortune a paru vous être contraire, vous ne devez plus redouter ſes coups; le génie qui vous prend ſous ſa protection eſt au-deſſus de toutes les puiſſances humaines, il ne permettra pas que vous ſuccombiez ſous le poids de vos perſécuteurs.

A ce diſcours cette jeune perſonne pouſſa un profond ſoupir, ſes yeux ſe remplirent de larmes

qu'elle s'efforçoit en vain de retenir, ce qui engagea Zachiel à confirmer le discours de Monime par de nouvelles promesses de la protéger & de lui procurer tous les agrémens nécessaires à sa tranquillité. Cette belle personne, soulagée par ces assurances, commença à nous montrer un visage plus serein; elle parcourut des yeux tout ce qui l'environnoit, cherchant sans doute à découvrir quelle étoit la contrée qu'elle alloit habiter, fort éloignée de penser qu'elle avoit quitté le globe qui l'a vu naître, n'étant point encore instruite de la pluralité des mondes. Mais Monime qui desiroit ardemment d'apprendre le sujet de ses disgraces, la supplia, avec instance, de vouloir bien nous en faire le récit. Cette jeune personne, sans trop se faire prier, céda volontiers à l'empressement de Monime, & commença ainsi l'histoire de ses malheurs.

Je me nomme Sephise, & vous voyez en moi l'infortunée fille du roi Bolomine. Mon malheureux père, forcé de céder son royaume à celui que les brigues & les mauvaises manœuvres en avoient rendu le maître, abandonné de ses sujets, réduit à mener une vie laborieuse; ce prince infortuné vécut long-tems dans un exil volontaire qu'il s'étoit choisi au milieu d'un désert, je fus la seule compagne de sa misère; ma mère perdit la vie en me

donnant le jour; un seul domestique avec ma nourrice formoient toute sa suite, & ce malheureux prince prit encore lui-même le soin de mon éducation; mais beaucoup plus grand que ses malheurs, il m'instruisit des miens dès que ma raison commença à se développer.

Ma chère Sephise, me dit un jour mon père en me serrant tendrement dans ses bras, toi seule fais ma joie & mes maux, tu fais ma félicité & ma peine, sans toi la vie me seroit à charge, & ce n'est que pour toi qu'elle me devient un supplice. Hélas! toute ma philosophie m'abandonne, lorsque je réfléchis au déplorable sort qui nous accable. Pourquoi faut-il que le destin, toujours contraire à mes vœux, nous force de vivre sans cesse dans la plus cruelle humiliation, tandis qu'un usurpateur triomphe de nos maux!

Hélas! s'écria Sephise en s'interrompant elle-même, peut-être qu'en ce moment j'offensois les dieux, en pensant qu'ils venoient d'ôter à mon père le bon-sens & la raison; je le regardois avec des yeux où sans doute la douleur de le voir dans cet état étoit peinte : oh, mon père! lui dis-je en me jetant à son col & baignant son visage de mes larmes, qui peut donc vous troubler à ce point? Hélas! trop contente de mon sort, je le préférerois toujours à toutes les couronnes de l'univers, & ne formerois jamais d'autres vœux que pour la

conservation de vos jours. Je jouis tranquillement de toute votre tendresse, peut-il y avoir un bien comparable à celui de vous prouver chaque jour mon respect? Cessez donc d'empoisonner un bien si cher & si précieux pour mon cœur, par d'inutiles & vains regrets. Mon père plus attendri encore par mes caresses, ne put retenir ses larmes qui se confondirent avec les miennes; cet attendrissement dura quelques instans, après quoi mon père, revenu de son trouble, me fit un long détail de toutes ses infortunes; il me laissa ensuite avec Fenix, ma nourrice.

Cependant mon père du fond de sa retraite s'étoit conservé des correspondances avec quelques-uns de ses sujets qui lui étoient restés fidelles : un de ses officiers vint un jour lui annoncer les conquêtes rapides d'un monarque à qui tout cédoit, & qui venoit de chasser l'usurpateur, après avoir défait toute son armée; que le projet de ce prince étoit de se rendre maître de toute la Bolomie, & qu'il étoit tems de paroître pour réclamer les droits qu'il avoit sur ce royaume. Le roi mon père, charmé d'apprendre cette nouvelle, ne balança point à suivre cet officier, après qu'il l'eut assuré qu'il avoit rassemblé un grand nombre de ses sujets qui lui étoient restés fidelles.

Nous partîmes à l'instant & arrivâmes en peu

de jours au camp des vainqueurs. Nous fûmes d'abord introduits dans la tente du roi, qui nous reçut avec toute l'affection qu'on peut attendre d'un prince aussi généreux que sensible aux malheurs d'un souverain qui méritoit par ses vertus un sort plus heureux. Ces deux princes eurent ensemble une longue conversation, qui se termina de la part du conquérant par les plus fortes assurances de ne point rentrer dans ses états qu'il n'eût rétabli mon père sur le trône de ses ancêtres.

L'effet suivit de près les promesses, & le roi de Bolomine rentra triomphant dans sa ville capitale aux acclamations d'un peuple toujours avide de nouveauté. Le roi se fit d'abord conduire au temple d'Hercule, où je l'accompagnai, pour rendre grâces aux dieux des faveurs qu'ils venoient de lui accorder. Mais sa douleur fut extrême, lorsqu'il vit que ce temple avoit été pillé & qu'on en avoit enlevé toutes les richesses. Mon père regretta sur-tout deux colonnes d'une beauté admirable. Le roi fit offrir plusieurs sacrifices; & après avoir achevé nos prières, nous entrâmes dans le palais au son de mille instrumens.

Deux années se passèrent pendant lesquelles le roi fut sans cesse occupé à tâcher de pacifier les troubles qui régnoient encore dans ses états. L'usurpateur chassé honteusement, ne se crut pas abattu;

il renouvela ſes intrigues & ſes cabales qui ſuſcitèrent de nouveaux troubles, malgré les ſoins du roi.

Privée ſouvent pendant des mois entiers de la douceur d'embraſſer mon père, je regrettois ce tems heureux où je jouiſſois ſans ceſſe de la ſatisfaction de l'entretenir, où ſon cœur rempli de tendreſſe n'étoit ſenſible qu'au plaiſir de m'inſtruire, de perfectionner mon ame, de la former pour la vertu; c'étoit alors les ſeuls biens qu'il envioit. Funeſtes grandeurs, vains honneurs, biens frivoles, hélas! pourquoi êtes-vous venus me ravir la paix dont je jouiſſois? Peu flattée de tout ce qui m'environne, non, ce n'eſt point au ſein des grandeurs qu'on trouve la vraie félicité. Depuis que je ſuis à la cour qu'y ai-je remarqué? Des courtiſans adulateurs qui bornent toute leur étude à nous déguiſer la verité, à tâcher de pénétrer dans l'intérieur de notre ame pour tirer un plus ſûr avantage de nos foibleſſes.

Fenix, ſurpriſe de m'entendre regretter ſans ceſſe mon déſert, entreprenoit en vain d'en faire le parallèle avec tout ce que la Cour a de plus ſéduiſant; ces peintures ne faiſoient que redoubler mes ennuis, un noir preſſentiment ſembloit m'annoncer de nouveaux malheurs, & je comparois mon ſéjour à la cour, à ces ſonges légers que l'aube, avant-courier du jour, apporte ſur ſes aîles dorées, &

qu'on voit s'envoler avec les ombres dès que l'éclat du ſoleil vient frapper nos paupières.

Quoi, madame, me dit un jour Fenix, vous verrai-je toujours en proie à cette ſombre triſteſſe? Je n'en ai point été ſurpriſe lorſque vous aviez lieu de craindre pour les jours du roi votre père; à préſent qu'il eſt de retour, jouiſſez au moins tranquillement du plaiſir de le revoir & des honneurs qui vous environnent de toutes parts. Que ces honneurs, chère Fenix, ſont peu capables de toucher une ame comme la mienne! Je ne puis être ſenſible qu'à la tendreſſe de mon père; je ſais que rien ne peut me la ravir. Hélas! il vient encore de me dire que tous les ſoins qu'il prend pour s'affermir ſur ſon trône & pour en chaſſer la diviſion & les brigues, ne ſont que dans la vue de ſe procurer la ſatisfaction de m'y voir placée; cependant, ma Fenix, un affreux preſſentiment que je ne puis vaincre, vient ſans ceſſe empoiſonner le repos de mes jours.

Mon père ne jouit pas long-tems de cette ombre de tranquillité; la guerre ſe ralluma avec plus de fureur, & pour comble de maux, la famine vint encore ſe joindre à ce fléau. Alors tous les temples ſe remplirent; chaque jour on offroit de nouveaux ſacrifices pour tâcher d'appaiſer la colère des dieux.

Pendant ces calamités, quelques miniſtres fana-

riques & ennemis cachés du sang de Bolomine, inspirèrent au peuple le desir de consulter l'oracle d'Apollon, afin d'apprendre par quelle sorte de sacrifice on pourroit calmer le courroux des dieux, & se délivrer des fléaux qui désoloient l'état. Un de ces ministres fut chargé des présens qu'on devoit offrir, afin d'obtenir de l'oracle une réponse favorable.

Pendant le voyage de ce ministre, j'accompagnois tous les jours mon père au pied des autels. Ce prince me paroissoit tranquille; une ame pure que le sort injuste poursuit, trouve sa consolation dans le témoignage de sa conscience; elle espère que le tems, cet ami fidelle de la vérité & de la justice, fera un jour éclater son innocence. Cependant le ministre annonça son retour; mais hélas! ce ne fut que pour remplir tout le palais de trouble & d'horreur. Le perfide se fit une secrète joie de faire publier au peuple qu'à son approche vers le temple tout y avoit retenti d'un bruit semblable à celui du tonnerre, que des feux brillans s'étoient fait voir dans l'air, que l'antre de la prêtresse avoit tremblé, & qu'enfin agitée par le dieu qui l'animoit, elle avoit prononcé cet oracle :

La divinité, offensée par les crimes d'un peuple ingrat, ne peut s'appaiser que par le sang d'une vierge pure; Bolomine tient seul ce trésor.

Cette réponſe me fut d'abord cachée avec un ſoin extrême; mais lorſque j'eus appris le retour de l'envoyé, je paſſai dans l'appartement du roi mon père, pour y apprendre de lui-même ſi les dieux s'étoient enfin expliqués; je m'approche dans l'eſpoir de recevoir ſes tendres embraſſemens; que vois-je! mon père interdit recule à mon aſpect, une pâleur mortelle couvre ſon front, ſes yeux éteints par la douleur, ſe détournent de deſſus moi, il les élève enſuite avec les bras vers le ciel: dieux injuſtes! s'écrie-t-il, & il reſte immobile; un inſtant après il ordonne qu'on ſe retire & qu'on faſſe venir la princeſſe ſa fille. J'étois ſeule dans ſon cabinet; ſaiſie d'effroi, mes genoux tremblans pouvoient à peine me ſoutenir, & le cœur palpitant de crainte m'ôtoit preſque la reſpiration: ô mon père! m'écriai-je d'une voix entrecoupée, en tombant à ſes pieds, de grace ſoulagez votre douleur en m'apprenant de quels nouveaux malheurs nous ſommes encore menacés; hélas! qui peut occaſionner le trouble qui vous agite? Que l'état où je vois mon père me fait regretter ces jours tranquilles que nous paſſions dans la retraite! Au nom des dieux... levez-vous, ma fille, & ceſſez d'implorer des dieux dont la puiſſance ſupérieure ne ſert qu'à les rendre plus injuſtes & plus inſenſés.

Surpriſe d'entendre de la bouche de mon père un diſcours ſi oppoſé aux ſentimens de piété qu'il avoit

toujours montrés envers les dieux, je n'osai y répliquer. Restés tous deux dans un morne silence, j'attendois, pour me retirer, les ordres de mon père, lorsque jetant sur moi des yeux où une douleur mêlée de tendresse étoit peinte : eh bien ! ma fille, je consens que vous retourniez dans notre ancien exil, ces dieux cruels l'exigent, il faut leur obéir; hélas! puissiez-vous n'en être jamais sortie! Allez, ma fille, rentrez dans votre appartement, je me charge du soin de faire tout préparer pour votre départ.

Saisie de la plus violente douleur, j'obéis au roi sans oser lui répondre ni le faire expliquer sur les causes d'une résolution si extraordinaire. Fenix étonnée du trouble qui m'agitoit, s'empressa d'en apprendre le sujet; seule confidente de mes peines, je ne fis nulle difficulté de lui raconter les motifs qui occasionnoient mon désespoir : tu connois, ajoutai-je, les sentimens dont mon ame est pénétrée; tu sais la tendresse & le respect que j'ai toujours eus pour mon père : ce n'est pas, ma Fenix, que je doute aujourd'hui de la sienne, il n'a jamais cessé de m'en donner chaque jour de nouvelles preuves : cependant, le croirois-tu ? Fenix, mon père m'ordonne de m'éloigner, & dans ce moment même tout se prépare pour cette funeste séparation.

A ce récit, Fenix plus instruite que moi du mal-

heureux sort qui m'étoit destiné, ne fit que soupirer; ses regards inquiets parcouroient tristement mon cabinet : tu trouves, repris-je, que je suis long-tems seule, cela t'afflige; mais en effet, pourquoi cet abandon? Ces lâches courtisans, dont il y a deux heures j'étois encore entourée, regarderoient-ils mon voyage comme un exil? Par quel endroit l'aurois-je mérité? Toujours soumise aux ordres du roi mon père, je n'ai jamais desiré d'autre gloire que celle de m'en faire aimer. Fenix, ma chère Fenix, parcours ce palais, informe-toi de tout ce qui s'y passe; tâche sur toutes choses, ma Fenix, d'apprendre la réponse de l'oracle.

Mais que vois-je! le roi s'avance; que signifie cet air sombre? Hélas! que vient-il m'annoncer? dieux! veillez du moins sur des jours si chers, & s'il vous faut une victime, acceptez le sacrifice que je vous offre de ma vie, & ajoutez mes jours à ceux d'un roi qui vous a toujours respectés. Ah, mon père! par pitié pour vous & pour moi, cessez d'accabler une malheureuse princesse tourmentée par des craintes mille fois plus cruelles que la mort. Par quelle affreuse fatalité faut-il que je m'éloigne de vous? Qui peut vous avoir inspiré une résolution si contraire à mon repos? Comment ai-je pu tomber dans la disgrace de mon père & de mon roi? Au nom des dieux, expliquez un mystère dans lequel toute ma raison s'abîme & se confond.

Ma fille, reprit mon père, en me ſerrant tendrement dans ſes bras, calmez cette agitation qui met le comble à ma douleur; toujours plus digne de ma tendreſſe & de mon amour, ſoyez certaine que rien ne pourra jamais affoiblir ces ſentimens; mais, ma fille, il faut céder pour un tems à notre malheureux deſtin, en montrant une ame encore plus grande que les maux dont il nous accable. Que ces Dieux que vous implorez avec tant de zèle, vous ſoient plus propices & vous conduiſent dans un endroit où vous puiſſiez jouir du repos qu'ils m'ont toujours refuſé. Hélas! repris-je, quel repos puis-je goûter éloignée de vous? Ma fille, j'oſe me flatter que vous ne ſerez pas long-tems privée de ma préſence. Dans ce moment Germinus, confident du roi, vint lui annoncer que le vaiſſeau étoit prêt; mon père s'arrachant alors de mes bras, ordonna à ſon confident de ne rien négliger pour aſſurer ma fuite.

Reſtée ſeule avec Germinus: princeſſe, me dit-il, le roi vous a ſans doute inſtruite de ſes volontés; tout eſt calme dans le palais, les vents nous favoriſent, au nom des dieux, madame, ne différez pas de profiter de cet inſtant. J'obéirai ſans doute, repris-je en pouſſant un profond ſoupir. Mais Fenix ne revient point, je ne puis m'éloigner ſans elle. De quel ſoin, madame, vous occupez-vous? dit Germinus. Fenix ne court aucun riſque, les

momens ſont précieux, de grace abandonnez ces lieux funeſtes, & ſoyez perſuadée que de votre fuite dépend toute la tranquillité d'un monarque qui vous chérit plus que ſa vie.

Fenix parut dans l'inſtant, ſon viſage étoit baigné de larmes; eh bien! dis-je, ma Fenix, qu'as-tu appris? Quel eſt donc ce fatal myſtère ſi difficile à développer? Hélas! madame, ce n'eſt point ici le lieu de vous en inſtruire; fuyez pour jamais un peuple injuſte & ingrat qui vous demande à grands cris pour vous immoler à ſon indigne ſuperſtition. Qu'entends-je! on en veut à ma vie! Ah! ſi ma mort peut aſſurer le repos de mon père, je ne balance point; qu'on me conduiſe au temple, les dieux l'ont ſans doute ordonné; ſi je ſuis une victime digne de leur être offerte, de grace ne me privez pas de la douceur d'en faire le ſacrifice ſans répugnance. Princeſſe, reprit Fenix, vous oubliez que la vie du roi votre père eſt attachée à la vôtre; ſi vous vous obſtinez à périr, vous vous rendrez coupable d'un parricide qui ne peut qu'irriter les dieux, puiſque le roi a juré de ne point vous ſurvivre un inſtant. Que ce ſerment eſt tendre, mais qu'il eſt cruel! Hélas! que me ſert la vie ſi je dois la paſſer éloignée de mon père!

Une rumeur qui ſe fit entendre, obligea Germinus de m'enlever malgré ma réſiſtance; il gagna le vaiſſeau ſans aucun obſtacle. Fenix qui nous avoit

avoit suivis, employoit tout ce que la raison put lui dicter pour adoucir mes maux. Mais à peine deux jours s'étoient écoulés que le ciel se couvre d'affreux nuages, d'horribles météores se font voir, la mer se gonfle, & ses flots mugissans présagent la tempête, le matelot saisi d'horreur, annonce par ses cris une mort inévitable ; dans cet affreux désordre, tranquille au milieu des dangers : juste dieu ! m'écriai-je, tu poursuis ta victime, elle ne peut échapper à tes coups ; pardonne au moins à ce peuple innocent de ma fuite, prolonge les jours d'un père malheureux qui a toujours aimé & chéri la vertu, & reçois enfin le sacrifice de ma vie. En achevant ces mots je me précipite dans la mer ; mais Neptune refusant de me recevoir, me rejette dans une isle déserte, où je reste sans connoissance.

Un terrein pierreux & inégal, semble défendre l'approche de ce lieu à tout autre qu'aux animaux malfaisans, aux reptiles venimeux & aux monstres dont il doit être le repaire ; un torrent qui se précipite du haut d'une montagne aride vient se briser avec fracas contre des rochers énormes ; l'onde bouillonnante & couverte d'écume rejaillit au loin, & par sa course incertaine & fangeuse, met le comble aux horreurs de cette effroyable solitude.

Lorsque j'eus repris mes sens, je crus voir la nature expirante, rien de si effrayant ne s'étoit encore offert à mes yeux ; une vaste plaine dépouillée

de verdure & entourée de précipices me retraçoit tous mes malheurs. Je descends en moi-même, je m'interroge, je me demande avec effroi si tout ce que je me rappelle est conforme à la vérité; je cherche à me flatter, mais en vain; comment pourvoir se refuser à la conviction qui m'accable? Je me retrace confusément toute l'étendue de mes infortunes, l'incertitude de ma situation actuelle & l'assemblage des maux dont je suis encore menacée : toute la nature est déchaînée contre moi, m'écriai-je, à l'approche d'un monstre affreux, tremblante & éperdue, je veux fuir, les forces me manquent & je tombe sans connoissance. Je ne puis vous dire de quel moyen s'est servi le jeune homme qui m'a conduite vers vous pour me soustraire à la fureur du monstre; ni quelle route il a tenue pour m'amener en ces lieux; j'ignore aussi quelles peuvent être les raisons qui l'obligent à m'abandonner si-tôt.

Ne craignez rien, belle Sephise, dit Zachiel, l'être suprême qui connoît la pureté de votre ame & qui sait qu'elle n'a jamais été souillée d'aucun crime, vous a conduite au séjour des heureux pour y jouir d'un bonheur qui ne périra jamais. Vous êtes ici dans la sphère du soleil, où vous devez vous purifier de toute matière terrestre, jusqu'à ce que, semblable à une perle, vous alliez ensuite orner le col de la Vierge, qui est un des signes du zodiaque.

Sephise surprise du discours du génie, lui en demanda l'explication. Le génie la satisfit en peu de mots, & nous la vîmes peu de tems après changer de forme & s'envoler vers le lieu qui lui étoit destiné. Mais avant de sortir de la planète, Zachiel nous fit voir, par le moyen d'un télescope, que cette aimable princesse étoit transformée en une étoile de la sixième grandeur qui paroît attachée au col de la Vierge. Je ne doute pas que nos astronomes n'en fassent bientôt la découverte, & que ceux qui naîtront sous des signes qui se trouveront en bon aspect avec cette étoile, ne soient doués de cet amour filial qui forme les premiers liens entre les êtres raisonnables.

CHAPITRE X.

Qui contient ce qu'on verra.

Pour suivre nos observations, le génie nous conduisit vers une carrière que nous visitâmes avec beaucoup d'attention. Cet endroit est rempli d'une prodigieuse quantité de chimistes, que Monime prit d'abord pour des charbonniers, tant ils étoient noirs & enfumés. Ces bonnes gens travailloient avec une ardeur incroyable sous les ordres de Fla-

mel; ce fameux philoſophe étoit à leur tête & paroiſſoit diriger tous leurs travaux; il les encourageoit en leur promettant de fixer ſur leurs opérations les rayons du ſoleil; & ces perſonnes animées par le deſir de s'inſtruire, écoutoient avec reſpect les inſtructions de leur directeur; ils recueilloient comme autant d'oracles toutes les paroles de Flamel, auxquelles je ſuis preſque certain qu'ils ne comprenoient rien.

A peine fûmes-nous ſortis de la carrière philoſophale, qu'une figure groteſque ſe préſenta devant nous; Monime en parut d'abord effrayée; mais Zachiel qui le reconnut pour un oracle, la raſſura & lui donna en même tems la curioſité d'entendre le récit de ſes aventures, par leſquelles il pourroit nous inſtruire de quelques faits intéreſſans.

D'où viens-tu, lui dit le génie en l'abordant? Tu me paroîs bien fatigué. Il eſt vrai, dit l'oracle, que mes voyages m'ont preſque anéanti. Depuis pluſieurs ſiècles que je parcours différens mondes, je n'ai pas manqué d'occupations; ſi vous voulez vous repoſer à l'ombre de ces lauriers, je pourrai vous faire part de quelques-unes de mes proueſſes. Mais que vois-je, dit l'oracle en nous regardant Monime & moi avec beaucoup d'attention? Ou je ſuis un mauvais oracle, ou les deux perſonnes qui vous accompagnent ſont des habitans du globe de la terre qui n'ont point encore ſubi le joug que la

nature a imposé à tous les mortels : comment donc ont-ils pu parvenir jusqu'ici ? Si ta science étoit aussi sûre que tu l'oses assurer, reprit le génie, tu ne devrois pas ignorer toute l'étendue de mon pouvoir, ni les moyens dont je me suis servi pour les conduire jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, je t'ordonne de leur apprendre ce qui t'est arrivé dans leur monde. Je ne puis me dispenser d'obéir à un génie supérieur, dit l'oracle, qui commença ainsi :

Arrivé dans le globe de la terre, je me suis rendu en Grèce, où je me fis connoître, après la mort de Socrate, pour son démon. J'ai instruit à Thebes Epaminondas ; ensuite passant chez les Romains, je me suis attaché à Caton, puis à Brutus. Personne n'ignore que tous ces grands personnages n'ont laissé à leur place que le fantôme de leurs vertus ; c'est pourquoi j'engageai quelques-uns de mes compagnons de suivre mon exemple en se retirant dans des temples, dans des cavernes ou dans des antres profonds ; mais les peuples étoient si stupides & si grossiers, que nous perdîmes bientôt tout le plaisir que nous prenions autrefois à les tromper ; cet amusement nous devint insipide. Il est bon d'instruire cette belle dame que mes camarades & moi, d'accord ensemble, avons exécuté mille choses extraordinaires sous différens noms que le fanatisme & la superstition avoient mis en vogue, singulièrement celui d'oracles, de dieux foyers, de Lares,

de Lamiers, de Farfadets, de Naïades, d'Incubes, d'Ombres, de Manes, de Spectres & de Fantômes; nous prîmes donc le parti d'abandonner cette terre ſous le regne d'Auguſte; ce fut peu de tems après m'être apparu à Druſus, lorſqu'il partit pour porter la guerre en Allemagne, & que je lui défendis de paſſer outre.

Cependant j'y ai depuis fait encore pluſieurs voyages. C'eſt moi qui ſuis apparu à Cardan dans le tems qu'il étudioit; je l'ai inſtruit de pluſieurs choſes très-curieuſes. Agrippa s'eſt auſſi conduit par mes conſeils. J'ai guidé Campanelle dans ſes opérations. Je me ſuis rendu au nombre de ces ſavans connus ſous le nom de chevaliers de la Roſe-Croix, & leur ai enſeigné quantité de ſecrets naturels qui les ont fait paſſer pour de grands magiciens. C'eſt moi qui ai ſuſcité pluſieurs ſectes nouvelles de fanatiques qui veulent s'arroger les droits que nous avons toujours eus de prédire l'avenir. J'ai appris à ces fourbes de nouvelle eſpèce mille tours de ſoupleſſe, en les habituant dès leur plus tendre enfance à plier leur corps en cent façons différentes, afin de prendre avec plus de facilité des attitudes extraordinaires.

Ennuyé enfin de ne rencontrer ſur le globe de la terre que des hommes la plupart fous, ignorans ou imbécilles, qui néanmoins toujours guidés par leur amour propre, ſe perſuadent aiſément qu'ils

ſont de la nature des anges, je me diſpoſois donc à remonter dans quelqu'autre monde, lorſque le haſard me fit faire la connoiſſance d'un ſage qui fait la gloire de ſa nation & la honte de ceux qui le connoiſſent, ſans daigner récompenſer en lui la vertu dont il eſt la vivante image.

Ce ſage poſsède toutes les ſciences & tous les talens dont un ſeul ſuffiroit pour le faire admirer; mais croiroit-on que l'aſſemblage de ſi rares vertus ſoit reſté enſeveli ſous le poids de l'infortune la plus affreuſe? O ſiècle de fer! m'écriai-je en admirant ce philoſophe; injuſtes citoyens qui ne vous plaiſez qu'à récompenſer le vice & faire languir la vertu ſous le fardeau de l'indigence! ſouffre, lui dis-je, homme admirable que je corrige le ſort en t'enſeignant les moyens de te rendre heureux, accepte ces trois fioles; l'une eſt remplie d'huile de talc, l'autre de poudre de projection, & la troiſième d'or potable. Ce ſage me refuſa avec un dédain plus généreux que ne fit Diogène lorſqu'il reçut les offres & les complimens d'Alexandre.

Je ne connois pas, me dit-il, le prix du préſent que tu m'offres; ſoumis aux décrets de l'être ſuprême, ma vie ſe paſſe dans une tranquille paix; content de mon état, je n'ambitionne rien, je plains ſeulement le ſort de ces mortels, qui, toujours indigens au ſein de l'opulence, & toujours appauvris par de nouveaux deſirs, cherchent en vain le plaiſir &

la volupté, ſans pouvoir jamais goûter ni l'un ni l'autre.

Je quittai mon ſage après avoir paſſé deux jours avec lui. Je ne puis rien ajouter à ſon éloge, ſinon qu'il eſt peut-être le ſeul philoſophe & le ſeul homme libre qui ſoit actuellement ſur le globe de la terre; car preſque tous ceux que j'y ai connus m'ont paru ſi fort au-deſſous de l'homme, que j'ai remarqué des animaux au-deſſus d'eux par leur inſtinct. La plupart des autres mondes ſe reſſemblent aſſez, c'eſt ce qui m'a déterminé à reprendre la route du ſoleil, afin de me renfermer dans mon antre, à moins que les ordres d'Apollon ne me faſſent retourner dans quelques-uns de ſes temples.

Lorſque l'oracle nous eut quittés, Zachiel nous conduiſit dans la forêt de Dodonne. Cette forêt eſt remplie de chênes qui, lorſque les vents agitent & ſecouent leurs branches, les feuilles ſe ſentant animées par ce mouvement, prononcent d'une voix aſſez diſtincte leurs oracles. Au milieu de cette forêt ſont deux colonnes fort élevées; ſur l'une eſt un baſſin d'airain, & ſur l'autre la ſtatue d'un enfant qui tient à ſa main un fouet, dont les cordes, auſſi d'airain, ſont ſi artiſtement arrangées, que lorſque pouſſées par les vents ſur le baſſin, elles y forment des ſons différens, que les Gorgones qui ſont au nombre de trois, expliquent chacune d'une manière différente, en donnant ſouvent pluſieurs

ſignifications qui ſe rapportent toujours aux demandes ou aux queſtions qu'on leur fait

Au ſortir de cette forêt nous entrâmes dans un pays montagneux; rempli d'antres & de cavernes, par conſéquent très-propre à l'habitation des Sybilles & des Oracles. C'étoit auſſi l'endroit qu'Apollon avoit déſigné pour ſervir de logement aux prêtres & prêtreſſes qu'il avoit doués du don de prophétie, par la commodité & l'avantage qu'ils devoient trouver dans le ſecret de leurs myſtères, & encore par les exhalaiſons divines qui en ſortent.

Il eſt vrai qu'il ſemble que les antres & les cavernes inſpirent d'eux-mêmes je ne ſais quelle horreur qui prépare l'eſprit à recevoir certaines inſpirations qui ne ſont faites que pour frapper l'imagination. L'homme, toujours curieux de lire dans l'avenir, ne vit que de projets, d'illuſions chimériques & d'eſpérances; conſéquemment il ne peut jamais être heureux que par anticipation, puiſque l'eſprit humain n'a preſque jamais paſſé de l'imagination à la réalité, ſans perdre les trois quarts de ſes plaiſirs.

Ces antres ſont à moitié chemin de la montagne du Parnaſſe; ils ſont environnés de rochers & de précipices affreux. Nous ſuivîmes un grand concours de peuples attirés dans ces lieux, par l'envie de ſatisfaire leur curioſité. Arrivés dans l'endroit où la Pithie rendoit ſes oracles, nous la découvrîmes

dans une espèce de sanctuaire obscur, dont l'ouverture étoit couverte de branches de lauriers. La Pithie étoit assise sur le trépied sacré. Cette femme, après s'être remplie d'une fumée odoriférante, parut s'animer d'une fureur divine, un violent enthousiasme la saisit, ses yeux s'enflamment, son visage s'anime, ses veines se gonflent, & l'on voit ses cheveux se hérisser : de violentes convulsions l'agitent, & l'esprit rempli de fureur, elle nous parut hors d'haleine ; cette terrible agitation dura plus d'une heure ; alors reprenant ses sens avec un air plus ferein, elle prononce plusieurs oracles, les uns en vers, & les autres en prose, qui furent débités par le moyen d'une trompette parlante, dont les sons en se multipliant dans les rochers & les voûtes de ce ténébreux sanctuaire, en augmentant la voix, forment un retentissement qui imprime de la terreur & fait frémir les plus intrépides. Le trépied de la Pithie est environné & tout couvert de lauriers ; les parfums qu'on brûle dans son antre, y répandent une fumée qui ressemble à un nuage épais qui en dérobe presque la vue & empêche en même-tems de voir les préparations de la Pithie, qui sans doute a plus d'une raison pour dérober la connoissance de ses mystères.

Lorsque la cérémonie fut achevée, Zachiel nous conduisit par des chemins tortueux dans l'antre de la Pithie. Aucun mortel n'osoit y aborder, c'est

pourquoi cette femme parut extrêmement surprise de nous voir; ses yeux commençoient à s'enflammer, peut-être alloit-elle prononcer sur nous ses anathêmes, lorsque le génie l'arrêta en se faisant connoître. A quoi, dit-elle, dois-je attribuer l'honneur d'être visitée par un génie du premier ordre? Tu ne le dois, reprit Zachiel, qu'au desir d'instruire ces deux personnes qui sont sous ma protection, par de vivans tableaux de tout ce qui s'est passé, ainsi je t'ordonne de répondre aussi juste que tu le peux à toutes leurs questions, qui ne doivent point s'étendre sur l'avenir.

Monime lui demanda d'abord les noms des plus fameux oracles. Celui qui a été le plus renommé, est sans contredit l'oracle d'Apollon, qui a régné long-tems à Delphes, où il étoit regardé comme infaillible. Dans les premiers tems de son règne, on choisit les plus belles filles d'entre celles qui étoient consacrées à Diane, pour y prononcer les oracles de son frère; & l'on continua jusqu'à un certain Enechrate de Thessalie, homme qui avoit toujours eu beaucoup de dévotion pour le trépied; mais sa ferveur changea bientôt d'objet, & ce ne fut plus qu'en l'honneur d'une des prêtresses qu'il forma des vœux; la difficulté qu'il trouvoit à lui présenter ses offrandes, lui fit prendre le parti de l'enlever, afin de sacrifier auprès d'elle avec plus de facilité & moins de crainte.

Cette aventure alarma toutes les prêtresses. Apollon & Diane furent consultés sur le parti qu'on devoit prendre ; l'un & l'autre furent sourds à la voix des prêtresses & ne répondirent rien, ce qui fit juger qu'on devoit ensevelir cette affaire dans un profond mystère, afin d'empêcher qu'on ne fût instruit d'un scandale qui auroit ruiné la réputation de l'oracle. Il fut donc décidé dans une assemblée générale, qu'on n'admettroit plus dans les sacrés mystères que des filles qui auroient passé cinquante ans, pour empêcher l'amour de venir troubler leurs sacrifices & diminuer la grande confiance qu'on y avoit toujours eue.

Il est bon que vous sachiez, ajouta la Pithie, que le talent & toute la science des oracles ne consistent qu'à savoir tromper habilement. Les plus renommés ont toujours été les plus adroits à déguiser leurs fourberies ; ce n'étoit singulièrement qu'avec des gestes & des paroles équivoques, qu'ils enveloppoient le sens de leurs réponses, en les rendant si obscures qu'ils auroient eu besoin eux-mêmes d'un autre oracle pour les expliquer. Il me paroît, dit Monime, que vous excellez dans cet art. Une autre eût rougi de ce compliment mais la Pithie le retourna à son avantage.

Nous visitâmes ensuite l'oracle de Thémis & les deux de Trophonius ; quoique ce dernier ne

fût qu'un ſimple héros, cependant ſes oracles ſe rendoient avec beaucoup plus de cérémonie que ceux des dieux mêmes : on avoit élevé deux temples à ſon intention, dont l'un étoit en Libadie & l'autre à Thèbes.

On ne pouvoit être admis dans l'antre de Trophonius ſans avoir paſſé pluſieurs jours dans une eſpèce de petite chapelle dédiée à la bonne fortune & aux bons génies. Dans cet endroit on recevoit des expiations de toute eſpèce, mais il falloit, pour les mériter, s'abſtenir d'eau chaude & ſe laver dans le fleuve Hircinias ; après quoi on offroit en votre nom des ſacrifices à toute la famille du héros. Pendant ce tems on n'étoit nourri que de chair qui avoit été ſacrifiée, après avoir conſulté les entrailles des victimes, afin de voir ſi Trophonius trouveroit bon qu'on prît la liberté de deſcendre dans ſon antre.

Mais ce n'étoit jamais que la dernière victime, qui devoit être un bélier, qui décidoit de la réponſe ; ſi elle étoit favorable on vous faiſoit ſortir de cette chapelle pendant la nuit pour vous conduire au fleuve Hircinias, où deux jeunes enfans vous frottoient tout le corps d'huile de myrthe, & vous faiſoient enſuite remonter le fleuve juſqu'à ſa ſource : là on vous faiſoit boire de deux ſortes d'eaux, la première étoit du fleuve Léthé, dont on vous fai-

ſoit prendre un grand verre, afin d'effacer de votre eſprit toutes les penſées profanes qui vous avoient occupé pendant le cours de votre vie; un inſtant après, c'eſt-à-dire, lorſqu'on jugeoit que l'eau pouvoit avoir fait ſon effet, on vous préſentoit dans une coupe d'or, de celle de Mnemoſine, qui avoit la vertu de graver dans la mémoire tout ce qu'on devoit voir dans l'antre ſacré du héros.

Après ces préparations vous approchiez de la ſtatue de Trophonius, afin d'y faire vos prières; alors, revêtu d'une tunique de lin, on vous ceignoit le corps de pluſieurs bandelettes ſacrées auxquelles étoient attachées de grandes vertus, après quoi on vous conduiſoit vers l'oracle. Cet oracle étoit ſur le haut d'une montagne eſcarpée dans une enceinte formée de marbre blanc, au milieu de laquelle s'élevoient des obéliſques d'airain qui entouroient l'entrée de la caverne ſacrée de Trophonius, dont l'ouverture reſſembloit à la bouche d'un four; on ne pouvoit deſcendre dans cette caverne que par le moyen d'une échelle; mais lorſqu'on y étoit deſcendu, on trouvoit encore une autre caverne dont l'entrée étoit ſi étroite qu'on ne pouvoit y paſſer qu'en ſe couchant ſur la terre la face en l'air; dans cette poſture un vénérable vieillard vous mettoit dans chaque main des boules compoſées de certains ſimples qui avoient la vertu d'éloigner les

mauvais génies ; alors on paſſoit les deux pieds dans l'ouverture de la caverne, & auſſi-tôt on ſe ſentoit entraîner en-dedans avec beaucoup de force.

C'étoit là que l'avenir vous étoit découvert de différentes manières. Aux uns on leur faiſoit paſſer devant eux les évènemens qui faiſoient l'objet de leur curioſité ; d'autres entendoient le récit des aventures que le deſtin leur préparoit ; d'autres enfin, effrayés par mille fantômes affreux, ne pouvoient rien diſtinguer dans l'avenir, ceux-ci étoient ſans contredit en plus grand nombre. Cependant on ſortoit de l'antre comme on y étoit entré ; on vous portoit au temple de la bonne Fortune, où l'on vous laiſſoit encore tout étourdi des merveilles que vous veniez de voir. Après ce récit, on demanda à Monime ſi elle vouloit deſcendre dans l'antre du héros. Vous me faites frémir, dit Monime, je n'ai jamais été curieuſe de lire dans l'avenir, & ſi j'avois eu cette maladie, votre relation m'en guériroit pour toujours.

Nous ſuivîmes notre route & paſsâmes devant pluſieurs cavernes où s'étoient retirés la plupart des anciens oracles. Nous remarquâmes celui de Cerès qui faiſoit voir dans un miroir magique pluſieurs évènemens curieux. Celui de Jupiter Ammon qui ſe tenoit autrefois en Lybie ; celui de la tête d'Orphée qu'on gardoit en l'iſle de Lesbos ; celui

de Lamiers, de Farfadets, de Naïades, d'Incubes, d'Ombres, de Manes, de Spectres & de Fantômes; nous prîmes donc le parti d'abandonner cette terre ſous le regne d'Auguſte; ce fut peu de tems après m'être apparu à Druſus, lorſqu'il partit pour porter la guerre en Allemagne, & que je lui défendis de paſſer outre.

Cependant j'y ai depuis fait encore pluſieurs voyages. C'eſt moi qui ſuis apparu à Cardan dans le tems qu'il étudioit; je l'ai inſtruit de pluſieurs choſes très-curieuſes. Agrippa s'eſt auſſi conduit par mes conſeils. J'ai guidé Campanelle dans ſes opérations. Je me ſuis rendu au nombre de ces ſavans connus ſous le nom de chevaliers de la Roſe-Croix, & leur ai enſeigné quantité de ſecrets naturels qui les ont fait paſſer pour de grands magiciens. C'eſt moi qui ai ſuſcité pluſieurs ſectes nouvelles de fanatiques qui veulent s'arroger les droits que nous avons toujours eus de prédire l'avenir. J'ai appris à ces fourbes de nouvelle eſpèce mille tours de ſoupleſſe, en les habituant dès leur plus tendre enfance à plier leur corps en cent façons différentes, afin de prendre avec plus de facilité des attitudes extraordinaires.

Ennuyé enfin de ne rencontrer ſur le globe de la terre que des hommes la plupart fous, ignorans ou imbécilles, qui néanmoins toujours guidés par leur amour propre, ſe perſuadent aiſément qu'ils

ſont de la nature des anges, je me diſpoſois donc à remonter dans quelqu'autre monde, lorſque le haſard me fit faire la connoiſſance d'un ſage qui fait la gloire de ſa nation & la honte de ceux qui le connoiſſent, ſans daigner récompenſer en lui la vertu dont il eſt la vivante image.

Ce ſage poſsède toutes les ſciences & tous les talens dont un ſeul ſuffiroit pour le faire admirer; mais croiroit-on que l'aſſemblage de ſi rares vertus ſoit reſté enſeveli ſous le poids de l'infortune la plus affreuſe? O ſiècle de fer! m'écriai-je en admirant ce philoſophe; injuſtes citoyens qui ne vous plaiſez qu'à récompenſer le vice & faire languir la vertu ſous le fardeau de l'indigence! ſouffre, lui dis-je, homme admirable que je corrige le ſort en t'enſeignant les moyens de te rendre heureux, accepte ces trois fioles; l'une eſt remplie d'huile de talc, l'autre de poudre de projection, & la troiſième d'or potable. Ce ſage me refuſa avec un dédain plus généreux que ne fit Diogène lorſqu'il reçut les offres & les complimens d'Alexandre.

Je ne connois pas, me dit-il, le prix du préſent que tu m'offres; ſoumis aux décrets de l'être ſuprême, ma vie ſe paſſe dans une tranquille paix; content de mon état, je n'ambitionne rien, je plains ſeulement le ſort de ces mortels, qui, toujours indigens au ſein de l'opulence, & toujours appauvris par de nouveaux deſirs, cherchent en vain le plaiſir &

la volupté, ſans pouvoir jamais goûter ni l'un ni l'autre.

Je quittai mon ſage après avoir paſſé deux jours avec lui. Je ne puis rien ajouter à ſon éloge, ſinon qu'il eſt peut-être le ſeul philoſophe & le ſeul homme libre qui ſoit actuellement ſur le globe de la terre; car preſque tous ceux que j'y ai connus m'ont paru ſi fort au-deſſous de l'homme, que j'ai remarqué des animaux au-deſſus d'eux par leur inſtinct. La plupart des autres mondes ſe reſſemblent aſſez, c'eſt ce qui m'a déterminé à reprendre la route du ſoleil, afin de me renfermer dans mon antre, à moins que les ordres d'Apollon ne me faſſent retourner dans quelques-uns de ſes temples.

Lorſque l'oracle nous eut quittés, Zachiel nous conduiſit dans la forêt de Dodonne. Cette forêt eſt remplie de chênes qui, lorſque les vents agitent & ſecouent leurs branches, les feuilles ſe ſentant animées par ce mouvement, prononcent d'une voix aſſez diſtincte leurs oracles. Au milieu de cette forêt ſont deux colonnes fort élevées; ſur l'une eſt un baſſin d'airain, & ſur l'autre la ſtatue d'un enfant qui tient à ſa main un fouet, dont les cordes, auſſi d'airain, ſont ſi artiſtement arrangées, que lorſque pouſſées par les vents ſur le baſſin, elles y forment des ſons différens, que les Gorgones qui ſont au nombre de trois, expliquent chacune d'une manière différente, en donnant ſouvent pluſieurs

ſignifications qui ſe rapportent toujours aux demandes ou aux queſtions qu'on leur fait

Au ſortir de cette forêt nous entrâmes dans un pays montagneux; rempli d'antres & de cavernes, par conſéquent très-propre à l'habitation des Sybilles & des Oracles. C'étoit auſſi l'endroit qu'Apollon avoit déſigné pour ſervir de logement aux prêtres & prêtreſſes qu'il avoit doués du don de prophétie, par la commodité & l'avantage qu'ils devoient trouver dans le ſecret de leurs myſtères, & encore par les exhalaiſons divines qui en ſortent.

Il eſt vrai qu'il ſemble que les antres & les cavernes inſpirent d'eux-mêmes je ne ſais quelle horreur qui prépare l'eſprit à recevoir certaines inſpirations qui ne ſont faites que pour frapper l'imagination. L'homme, toujours curieux de lire dans l'avenir, ne vit que de projets, d'illuſions chimériques & d'eſpérances; conſéquemment il ne peut jamais être heureux que par anticipation, puiſque l'eſprit humain n'a preſque jamais paſſé de l'imagination à la réalité, ſans perdre les trois quarts de ſes plaiſirs.

Ces antres ſont à moitié chemin de la montagne du Parnaſſe; ils ſont environnés de rochers & de précipices affreux. Nous ſuivîmes un grand concours de peuples attirés dans ces lieux, par l'envie de ſatisfaire leur curioſité. Arrivés dans l'endroit où la Pithie rendoit ſes oracles, nous la découvrîmes

grand nombre de héros qui participent par leur naissance à la divinité de celui qui leur a donné l'être; c'eſt-là ſans doute ce qui forme cette multitude de demi-dieux qu'on ne doit qu'aux charmes des belles mortelles.

Il eſt vrai, dit Zachiel, que pluſieurs mondes d'eſclaves ont décerné le titre de dieux à des monſtres indignes de porter le nom d'hommes. C'étoit faire ſa cour à Alexandre, de le croire fils de Jupiter. Les Romains, qui étoient éclairés, virent ſans s'émouvoir réunir dans la perſonne de Ceſar un Dieu, un prêtre & un athée; il vit élever des temples à ſa clémence : collègue de Romulus, il reçut les vœux de la nation; ſa ſtatue étoit poſée, dans les fêtes ſacrées, auprès de celle de Jupiter, qu'un inſtant après il alloit lui-même invoquer. Domitien fut auſſi confondu avec Jupiter; la flatterie & l'adulation le nommèrent bienfaicteur de la terre : leurs droits à la divinité étoient les mêmes, & leur nature & leur puiſſance étoient égales.

CHAPITRE XI.

Le génie nous conduit à l'embouchure de différens fleuves.

APRÈS nous être assez long-tems reposés sous un épais feuillage, que des pampres chargés de fruits & entrelacés de lierre rendoient des plus agréables, le génie nous fit traverser un très-spacieux vallon rempli de fleurs destinées à former les couronnes & les guirlandes de Zéphir & de Flore. Ce vallon nous conduisit insensiblement à l'embouchure de trois grands fleuves qui servent à arroser les campagnes brillantes de ce monde lumineux.

Le premier & le plus large de ces fleuves se nomme le fleuve de la Mémoire; le second, plus étroit mais plus profond, est celui de l'Imagination; & le troisième, beaucoup plus petit que les deux autres, est celui du Jugement.

Vous ne devez pas ignorer l'un & l'autre, dit le génie, qu'il se trouve dans l'ame plusieurs facultés subalternes qui doivent servir à la raison, qui ne doit jamais cesser d'en être la souveraine. Entre ces facultés, l'imagination tient toujours le premier rang; c'est elle qui reçoit les impressions des

objets extérieurs dont les sens se trouvent souvent affectés; c'est elle qui forme de ces mêmes objets des images & des figures, sur le rapport ou sur la discordance desquelles notre raison doit fonder ce que nous affirmons comme des vérités, ou ce que nous rejetons comme des mensonges.

Quand la nature se livre au repos, la raison semble se retirer de son siège, & c'est alors que l'imagination, qui se plaît à faire des peintures, travaille plus librement; mais faute de savoir assortir ces images, lorsqu'elle n'a plus la raison pour guide, on la voit le plus souvent, pendant le sommeil, produire des mélanges bisarres, & assembler sans aucun soin les choses qui se rapportent le moins; la mémoire les conserve, &, guidée par le bon-sens, elle peut quelquefois en faire un choix utile. Vous savez que la mémoire est la gardienne de nos pensées, de nos plaisirs & de nos peines; le bon-sens & la raison sont donc absolument nécessaires pour diriger les deux autres.

Le génie nous fit ensuite remarquer sur les rives de la Mémoire, certains animaux amphibies qui semblent souvent prêts à vous dévorer. Monime fit son possible pour en apprivoiser quelques-uns; mais lorsqu'elle vouloit s'en approcher, ils redoubloient leurs cris en la regardant d'un air furieux. Ces animaux ne se nourrissent que de l'eau du

fleuve, & passent les jours à répéter d'une voix rauque & aiguë tout ce qu'ils ont entendu dire. Du reste, nous ne vîmes sur les bords de ce fleuve que des perroquets, des corbeaux, des geais, des pies, des sansonnets, des linots, des pinçons, & de toutes les autres espèces d'oiseaux, gasouillans ce qu'ils ont appris : ce qui forme un ramage fort importun. L'eau de ce fleuve paroît gluante, elle exhale une vapeur noire, semblable à une épaisse fumée, & roule avec beaucoup de bruit.

Le fleuve de l'Imagination coule avec plus de rapidité; sa liqueur légère & brillante étincelle de toutes parts; semblable à un torrent d'éclairs, il n'observe en voltigeant aucun ordre certain : mais en fixant attentivement les yeux sur ses ondes toujours agitées, on apperçoit que ce qu'il roule sur son fond est du pur or potable, son écume forme l'huile de talc. Monime eut la curiosité d'en goûter, je suivis son exemple, & nous la trouvâmes d'un goût exquis.

Sur les bords de ce fleuve sont répandues quantité de pierres précieuses qui se trouvent mêlées avec un sable d'or. Nous y remarquâmes, entre autres, plusieurs de ces cailloux qui ont la vertu de rendre légers tous ceux qui les portent; il y en a d'autres qui en se les appliquant d'un certain côté vous rendent invisibles. Ce fleuve renferme des

ſalamandres; les aigles viennent ſouvent auſſi s'y promener; on y voit des ſyrennes & pluſieurs autres eſpèces de créatures qui ſe plaiſent à voltiger ſur ces eaux; ces rives ſont bordées par une magnifique futaie de cèdres & de palmiers, dont les branches ſont chargées de phénix & de roſſignols qui y forment un concert délicieux; nous vîmes auſſi beaucoup d'arbres fruitiers; Zachiel en fit remarquer à Monime pluſieurs ſur leſquels avoient été greffés ceux du jardin des Heſpérides, où la diſcorde cueillit la pomme qui mit la diviſion entre les trois déeſſes, remplit tout l'Olympe de troubles & fit tant de mal aux Troyens.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le cours de ces deux fleuves, c'eſt que, comme ils coulent à côté l'un de l'autre, il arrive ſouvent qu'aux endroits où la Mémoire a le plus d'étendue, l'Imagination paroît beaucoup plus étroite; & lorſque l'Imagination s'étend avec plus de rapidité & de brillant, alors la Mémoire n'eſt plus qu'un ſimple petit ruiſſeau, comme ſi l'un de ces deux fleuves ne ſe nourriſſoit qu'aux dépens de l'autre.

Un peu plus loin, ſur la droite, eſt le canal du Jugement. Ce canal qui paroît d'une profondeur extrême, préſente aux yeux une eau claire, ſans être brillante; ſes eaux paroiſſent couler très-lentement: mais lorſque par des canaux ſouterreins l'Imagina-

tion se communique à ce fleuve, ses eaux naturellement froides prennent alors un degré de chaleur tempéré qui change son sable en diamans d'un prix inestimable; il croît parmi la vase de son lit des plantes d'ellébore, dont les racines nettoyent & purifient ses eaux. Ce fleuve se distribue, ainsi que les deux autres, en une infinité de petits canaux qui grossissent en s'éloignant & vont se confondre pour former un grand lac.

Le génie nous conduisit ensuite dans une route bordée d'allées larges & superbes; nous marchâmes long-tems sur une poudre d'or, & arrivâmes enfin à un des ports d'un grand Océan, que le génie nous dit être la mer d'Espérance; c'est sur cette mer que nous devions nous embarquer: vous voyez, dit Zachiel, que la nature n'a rien épargné pour fournir aux habitans de ce monde toutes les ressources qui leur sont nécessaires pour les rendre parfaitement heureux, puisqu'elle leur a encore accordé l'espérance, qui est un trésor qu'on peut posséder au sein même de l'indigence. L'espérance adoucit les maux; elle sert à ranimer le cœur, à soutenir les desirs & à consoler dans toutes les disgraces de la vie. Monime voulut goûter de ces eaux qui lui parurent aussi douces que du lait & d'un goût fort agréable.

Cette mer renferme des richesses immenses; son flux & reflux n'est occasionné que par une pro-

digieuſe quantité d'Eſpérances qui ſe perdent dans tous les mondes poſſibles, & viennent ſe jetter à grands flots dans cette mer comme étant leur ſource : ſouvent elle eſt agitée par des vents orageux qui forment de grandes tempêtes; c'eſt ce qui rend ſes eaux tantôt claires & brillantes, & quelquefois troubles & bourbeuſes : mais lorſqu'elle eſt calme & tranquille, on voit que ce qu'elle roule dans ſon ſein ſont toujours d'immenſes richeſſes; elle engendre un grand nombre d'animaux d'eſpèces ſingulières. On voit ſur ſes rives quantité de ſimples qui vous attirent par leurs parfums, & dont les feuilles reſſemblent à la ſenſitive; le myrthe & le laurier y forment des allées délicieuſes.

En côtoyant ces bords, nous rencontrâmes un jeune marin qui paroiſſoit dans la plus grande déſolation de la perte d'un navire qu'il n'avoit pu ſauver de la fureur de l'onde. Ce jeune homme donnoit les plus tendres regrets à la perte des braves officiers qui ſervoient ſous ſon commandement. Zachiel voulant profiter de l'ignorance de ce jeune commandant pour nous donner quelques leçons ſur la marine : ſi ce jeune homme, nous dit-il, eût été inſtruit des premiers élémens qui doivent former un marin, il n'auroit pas expoſé ſon vaiſſeau à une perte inévitable.

Le principal objet qui doit fixer l'attention d'un homme de mer, eſt d'examiner ſes navires, de

connoître leurs qualités, leur solidité, leurs proportions, leurs vîtesses ou leurs lenteurs; ces connoissances doivent régler ses opérations; les vents qui ont été créés par la nature pour purifier l'air en l'agitant, & pour amener ou dissiper les pluies, pour répandre les germes des plantes ou pour les transporter, ou enfin pour fortifier les végétaux par des secousses utiles; ces vents, dis-je, doivent faire sa seconde étude; ce sont eux qui décident presque toujours du succès des combats. Il est donc nécessaire de les connoître, pour tâcher de vaincre leurs obstacles en réglant sur eux le choix des postes pour en tirer de grands avantages, lorsqu'ils sont favorables, ou pour les combattre lorsqu'ils sont contraires.

La troisième qui regarde la mer, est d'estimer l'action des vagues qui choquent continuellement son navire; il doit obéir aux mouvemens toujours agités de sa surface, connoître & mettre à profit la direction de ses courans, calculer les tems de ses marées, examiner leurs forces & leurs effets, afin d'en profiter; tous ces détails si multipliés ne peuvent être que la suite de beaucoup d'étude & d'une expérience consommée; c'est de ces connoissances combinées que résulte l'art du pilote.

Vous ne devez pas ignorer mon cher Céton, ajouta Zachiel, que l'homme a besoin d'apprendre jusqu'aux choses les plus simples. C'est une témé-

rité bien groſſière d'oſer ſe flatter de réuſſir ſans étude, puiſqu'elle ſeule donne les connoiſſances utiles; l'autorité donne les titres, la nature produit les graces & ſouvent les talens; mais la morale, la philoſophie & l'hiſtoire ſont ſeules capables de produire la ſageſſe, la juſtice, la joie, les plaiſirs purs & une gloire ſans tache.

SIXIÈME CIEL.

JUPITER.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION de l'Empire des Joviniens.

ZACHIEL jugeant qu'il n'y avoit plus rien qui pût nous arrêter dans le globe du Soleil, nous proposa de reprendre les tourbillons pour gagner la planète de Jupiter, qui est, comme l'on sait, une des plus grandes & des plus éloignées de notre monde, ou bien de nous y faire transporter par des atômes ; Monime préféra cette dernière commodité, ne voulant plus se mettre aux risques d'être écrasée par le choc de ces tourbillons, dont la rapidité est capable de déranger le cerveau le plus ferme.

Le génie nous fit mettre sur un groupe d'atômes crochus qui se tenoient comme enchaînés les uns dans les autres. Ces atômes, qui ne sont pas si effrayans que les tourbillons, nous conduisirent assez commodément dans la planète de Jupiter.

Le raviſſement que j'éprouvai pendant ce voyage, dans l'admiration de mille & mille beautés diverſes, emportoit mon ame avec plus de rapidité que nous ne les traverſions. Mes yeux parcouroient & embraſſoient tout-à-la-fois une infinité d'objets auſſi variés qu'agréables; le ciel me préſentoit ſans ceſſe de nouvelles images, dont la pompe, la magnificence & le majeſtueux déſordre attiroient toute mon attention; mon eſprit s'y livroit tout entier, un calme délicieux le pénétroit, & je jouiſſois de ce vaſte univers comme s'il étoit à moi, lorſque Monime fit un cri qui me tira de mon extaſe; elle n'avoit pu réſiſter à un violent mouvement de frayeur excité par la vue de ce vide immenſe que le génie nous fit traverſer avec beaucoup de rapidité ſans aucun accident.

Nous arrivâmes enfin dans le globe de Jupiter au moment que l'Aurore, éveillée par les Heures qui courent ſans ceſſe, s'apprêtoit à ouvrir les portes du jour, & la nuit percée de ces traits naiſſans eſt obligée de fuir devant eux. Alors nous commençâmes à découvrir le ſommet chevelu des forêts & la cime griſâtre des montagnes, & à reſpirer un air qui porte à l'ame une douce volupté qui ſemble donner aux habitans de ce monde un ſens de plus.

Le génie nous fit traverſer une vaſte étendue

de terre qui nous parut d'abord tout-à-fait semblable à celle de Mercure, & nous crûmes long-tems, Monime & moi, que le genie s'étoit trompé de chemin, & qu'au lieu de nous conduire à Jupiter, il nous avoit fait rentrer dans Mercure par une route différente. La reſſemblance qui ſe trouve entre ces deux planètes eſt ſi grande, qu'il n'eſt guère poſſible de ne s'y pas méprendre; & ce ne fut qu'après bien du tems & bien des obſervations que nous parvînmes à entrevoir quelques traits de différence. Dans les campagnes la misère y eſt la même, & les malheureux qui les habitent y ont également l'air de gens à qui l'on envie juſqu'au chaume qui couvre leur cabane & l'air qu'ils reſpirent.

En approchant d'une des villes capitales, nous remarquâmes que les terres, quoique graſſes & fertiles, y ſont pareillement deſtinées aux ſeuls plaiſirs des yeux, c'eſt-à-dire, qu'au lieu qu'elles ſoient préparées pour d'utiles récoltes, elles ne préſentent de toutes parts que des ornemens ſuperflus, des parterres émaillés des plus belles fleurs, des allées dont les arbres ſont taillés en mille formes différentes, des parcs d'un contour immenſe, des caſcades, des napes d'eau, des tapis de gazons ornés de ſtatues d'un travail exquis, des boſquets & des labyrinthes admirablement bien deſſinés; enfin on diroit que la terre qui doit être par-tout

la mère nourrice des hommes, n'eſt ici qu'un théâtre de pure repréſentation & de ſpectacle pour ſatisfaire ſeulement la vue.

Les mœurs de ce monde ſont encore plus reſſemblantes à celui de Mercure ; même luxe, même dépenſe, mêmes uſages, mêmes manières, même air de hauteur & même orgueil, mais principalement même avidité d'acquérir des richeſſes, même profuſion pour les diſſiper, même facilité à contracter des dettes & même uſage pour n'en acquitter aucune.

Ne diroit-on pas, dit Monime, que leur orgueil les porte à ſe croire formés de la rogniure des anges, puiſqu'ils ne peuvent ſouffrir que leurs inférieurs oſent s'expliquer ſur les ſentimens d'amitié ; ſans doute qu'ils préférent les faſtueux reſpects qu'exige leur dignité, à cette tendreſſe & à cette amitie qui ſemblent n'être bien goûtées que par les dieux ; ce ſont ces faux principes qui privent les grands de la plus vive douceur de la vie ; car il eſt certain que ceux qu'une tendre ſympathie porteroit à ſe lier d'amitié, ſe trouvent forcés, par l'impreſſion du préjugé, de réprimer les mouvemens de leurs cœurs, afin d'éviter de donner des témoignages trop marqués de leur inclination, dans la crainte de n'en être payés que par un mépris humiliant au lieu de la reconnoiſſance qu'ils ſeroient en droit d'en attendre. Monime

finit

finit ſes remarques par vouloir me perſuader qu'il falloit que les Joviniens euſſent trouvé le ſecret de franchir les eſpaces immenſes qui les ſéparent du monde de Mercure, & que ces deux peuples fuſſent en commerce enſemble. Je n'étois pas éloigné de ce ſentiment, mais Zachiel nous détrompa.

Vous ne devez pas douter, dit le génie, que je ne connoiſſe parfaitement le caractère des uns & des autres; ſoyez certaine, belle Monime, qu'il n'en eſt point de plus oppoſé: la finance qui règne dans Mercure ne conçoit rien de plus frivole que la nobleſſe, & la nobleſſe qui eſt toute à Jupiter, n'a que du mépris pour la finance; cependant les perſonnes ſenſées comparent la haute naiſſance à une pyramide élevée au milieu d'un vaſte champ, où chacun peut à ſon gré en examiner la perfection ou les défauts. Un grand, par ſon élévation, ſemblable à cette pyramide, paroît à découvert; on l'apprécie, on pénetre ſes deſſeins, on en devine les ſecrets motifs, & le public, juge impartial, prononce impunément ſon arrêt; le maſque de la vertu ne le trompe qu'un tems, il lit au fond des cœurs; dignités, richeſſes, honneurs, rien ne le met à couvert de la cenſure; informé de tous ſes écarts, on les publie, & ſon éclat ne ſert ſouvent qu'à le décrier; mais cela n'empêche pas qu'ici, comme ailleurs, le riche finan-

cier ne veuille trancher du noble, & que le noble mal-aisé n'employe tous ses talens pour approcher de la profusion du riche.

J'avois remarqué dans la planète de Mercure que le plus grand nombre des citoyens portoit de grands anneaux, qui sont les marques distinctives qui décorent les personnes de qualité, quoiqu'ils n'eussent aucun titre qui les autorise à se parer de cette marque de distinction : dans celle de Jupiter c'est une espèce de poignard à peu-près de la forme de nos couteaux de chasse, qu'ils portent à leur ceinture. Ce fer qu'il n'est permis d'avoir qu'à ceux qui défendent la patrie, par un abus inconcevable, sert encore d'ornement à ceux qui ne sont occupés qu'à sa ruine. Je ne pouvois concevoir des contradictions si frappantes, mon éducation anglaise m'avoit appris que ce fer est un privilège qui n'appartient qu'aux guerriers & aux nobles ; j'avois peine à m'accoutumer à voir des commis & des gardes-portes anticiper sur les droits de la noblesse.

Mon séjour dans la Jovinie me donna tout le tems de m'apprivoiser à cet usage si contraire à nos façons anglaises ; j'y vis tout le monde, sans distinction d'état ni de condition, armé de ce même fer qu'ils ne quittent tous non plus que leurs souliers ; on m'assura que plusieurs couchoient avec,

Invités un jour à dîner chez un ſeigneur, nous nous fîmes conduire, en ſortant de chez lui, Monime & moi, au ſpectacle le plus fréquenté, où l'on repréſente à grands frais non ſeulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres prodiges encore plus grands, que perſonne ne peut jamais voir que ſur ce théâtre, où l'on voit pêle mêle des dieux, des lutins, des monſtres, des rois, des bergers, des fées, des enchanteurs, des furies, des feux, des batailles & un bal : cet aſſemblage ſi magnifique eſt repréſenté dans une grande ſalle dont les deux côtés ſont garnis de couliſſes aſſez ſemblables à nos feuilles de paravents, où ſont groſſièrement peints les objets que la ſcène doit repréſenter. C'eſt-là où toutes les perſonnes de condition ſe raſſemblent, parce qu'il eſt du bel air pour un homme d'un certain ton de n'en pas manquer un ſeul.

Après avoir parcouru des yeux tout ce qui m'environnoit, je les fixai par haſard ſur un jeune homme d'une aſſez belle phyſionomie ; mon attention à l'examiner le fit rougir ; je cherchois à me rappeler ſes traits & l'endroit où je pouvois l'avoir vu ; pour m'en aſſurer je me déterminai à lui parler : votre viſage ne m'eſt pas inconnu, lui dis-je, n'eſt-ce pas chez M. le Vicomte de la Chimeradiere ? N'y étiez-vous pas à dîner ?

Cette queſtion démonta d'abord mon jeune homme, il ne put diſſimuler ſon embarras ; mais prenant auſſi-tôt ſon parti : Monſieur, me dit-il à l'oreille, de grace, ne me perdez pas auprès de mon maître ; je ne puis nier que ce ne ſoit moi qui vient de vous verſer à boire à la table de Monſeigneur. Je vous avouerai ingénument qu'il m'a pris aujourd'hui une ſi forte envie de trancher du petit-maître, que je n'ai pu y réſiſter ; Monſeigneur me fait l'honneur de me diſtinguer de ſes autres domeſtiques, je ſuis ce qu'on appelle ſon griſon ; c'eſt moi qui l'accompagne ordinairement dans ſes expéditions nocturnes ; c'eſt-à-dire, repris-je, qu'il eſt l'Amphitrion & que tu es ſon Socie. Préciſément, Monſieur, dit ce jeune éveillé, enhardi par ma plaiſanterie ; comme mon maître vient de partir pour la campagne où il doit reſter deux jours, j'ai voulu profiter de ce tems pour voir ſi je pourrois le copier dans plus d'un rôle. Je crois qu'il vous eſt aiſé de remarquer que je ne ſuis paré que de ſes plumes ; mais ce n'eſt pas là le plus intéreſſant de mon hiſtoire, & ſi Monſieur me le permet, j'aurai l'honneur de lui faire part d'un projet qui eſt ſur le point de la concluſion. L'effronterie de ce domeſtique m'amuſant beaucoup, je conſentis à l'entendre.

Vous n'ignorez pas, Monſieur, pourſuivit-il,

qu'il eſt de la dignité d'un grand Seigneur d'avoir pour maîtreſſes des filles de théâtre ; mon maître, qui ne déroge en rien à cet uſage, en prit une nouvelle hier au ſoir & s'en eſt dégoûté ce matin. Ce Seigneur généreux dans toutes ſes actions, pour éviter les reproches de la belle, lui envoie deux cens louis, qui ſont ſans doute le prix qu'elle met à ſes faveurs ; comme ſon plus zélé ſerviteur, il me les a remis ce matin pour les donner à cette nymphe ; la probité dont je fais gloire ne me permet pas d'en rien ôter, mais la galanterie où je me pique auſſi d'exceller, à l'exemple de mon maître, ſemble me convier de me ſervir de cette même ſomme pour tâcher d'obtenir de la belle une petite part dans ſes bonnes graces : c'eſt ce qui m'a fait prendre le parti de lui écrire ſous le nom d'un Seigneur étranger. Je ne vous cacherai point que j'ai copié ce billet ſur un des brouillons de mon maître, pour lui annoncer d'un ſtyle auſſi familier, que je comptois aller ſouper chez elle en ſortant du ſpectacle, en lui portant une offrande aſſez conſidérable pour la rendre ſenſible à mes feux ; j'en ai reçu une réponſe conforme à mes deſirs. Vous voyez, Monſieur, que je ne fais aucun tort à mon maître, ſi je puis, à la faveur de l'encens qu'il me charge d'offrir à cette déeſſe, participer aux mêmes faveurs, ne pouvant autrement les obtenir.

Je trouvai l'idée de ce garçon si plaisante, que j'en fis part le soir même à Zachiel, qui, loin d'en être surpris, m'assura que ces aventures étoient très-fréquentes chez les Joviniens. La plupart des domestiques, sur-tout ceux des Seigneurs, ont presque tous un habit bourgeois, lorsque ceux de leurs maîtres ne peuvent leur servir, quand ils veulent contrefaire les messieurs ou copier leurs maîtres, s'introduire au spectacle, ou dans d'autres endroits où l'on ne souffre point les gens de livrée.

Rien n'est plus abject, au jugement des Joviniens, poursuivit Zachiel, que de n'avoir d'autre titre que celui de bourgeois, ce qui fait qu'on les voit mettre tout en œuvre pour s'en procurer un plus distingué, afin de se donner un nom. Un marchand ambitionné d'élever son fils dans la magistrature; le fermier d'un seigneur, devenu riche par son travail, met le sien dans le militaire, & prenant à la lettre cette expression figurée, *se donner un nom*, ne cherchent point d'autre finesse que celle de changer celui de leur famille en en retranchant quelques lettres, ou y ajoutant quelques syllabes; par cette espèce de combinaison le fils de Pierrot se transforme aisément en Pirtori, qui est un des plus beaux & des plus anciens noms de cet empire; il ne faut pas oublier de mettre avant le nom la particule *du* ou *de*; cette précau-

tion eſt importante, car on paſſe toujours pour un très-petit perſonnage lorſqu'on ne ſe fait pas nommer Monſieur de.....

Il eſt vrai que cette manie va ſi loin, qu'on voulut révoquer en doute que je fuſſe un homme de naiſſance, pour cette ſeule raiſon que je m'appelois Céton; ce nom fut jugé du dernier bourgeois, rien de moins ſeigneurial ni de moins ſuſceptible de le devenir; de Céton ne valoit guère mieux, ſur-tout étant ſeul, car c'étoit encore un nouveau ſujet de ſcandale pour ces Seigneurs, de m'entendre dire tout naturellement que Céton étoit mon ſeul nom & que je n'en avois point d'autres; ils m'en vouloient au moins encore trois ou quatre, & trouvoient que Céton étoit trop court & qu'il falloit néceſſairement l'alonger.

Je fus donc forcé, pour me faire diſtinguer, de céder à ce biſarre caprice, & de me faire nommer, tout le tems que nous reſtâmes chez les Joviniens, Milord de Crétonſins des Albions de la Gloceſter; tous ces noms m'attirèrent beaucoup de conſidération & de reſpect. Monime ſuivit mon exemple, elle réunit comme moi les trois premiers noms qui ſe préſentèrent à ſon eſprit, qui étoient de Monimont de Kaquerbec d'Hibemalk, à quoi Zachiel voulut qu'elle ajoutât princeſſe de Georgie, qualité qu'il lui avoit déjà fait prendre dans le monde de Venus, ſans nous dire cepen-

dant les raisons qui le déterminoient à la nommer ainsi.

Nous commençâmes par visiter les provinces les plus considérables de la Jovinie. Arrivés dans une de leurs capitales, nous fûmes introduits chez les plus grands Seigneurs, car presque tous les Joviniens veulent trancher du grand ; tout le monde veut être noble à quelque prix que ce soit, parce que la noblesse se vend dans ce monde de meme qu'on vend du drap dans le nôtre. Un artisan, un marchand, un financier, traite de la noblesse comme on fait en Angleterre pour le fret d'un vaisseau: aussi on y voit de la noblesse à tout prix ; & pourvu qu'on ait de l'argent, le chemin pour y parvenir est presque tout fait. Lorsqu'on est en état d'acheter une terre, on croit aller de pair avec la plus haute noblesse ; on est déjà Seigneur rentier, on dit mes vassaux, on jouit du droit de chasse, on parle de son château, on roule en équipage, on porte le nom de sa terre, & bientôt on est branché de la famille des anciens possesseurs.

On nous conta l'histoire d'un gros payſan qui prit la ferme d'une terre à très-bon compte. Le propriétaire, peu soigneux de son bien, l'avoit laissé dévaster ; mais le payſan fin & rusé, qui en connoissoit les limites, les fit valoir, la cultiva avec grand soin ; fit plusieurs avances à son

maître qui, étant un dissipateur, mourut chargé de dettes ; le fermier au contraire, qui pendant sa régie avoit économisé, se trouva créancier de sommes considérables, dont il pressoit le paiement, en menaçant de faire des frais, à moins qu'on ne consentît à lui céder la terre pour une somme assez modique qu'il offroit de payer comptant ; les héritiers acceptèrent sa proposition, pour éviter la saisie-réelle qui auroit emporté le reste ; ainsi chacun trouvant son compte à ce marché, le fermier se rendit propriétaire de cette terre, & son fils prit bientôt le titre pompeux de Marquis de..... & ses petits-fils étant parvenus aux charges de l'état, les plus grands Seigneurs se tiennent honorés de leur appartenir.

Ces sortes d'usurpations sur la noblesse y sont très-faciles à la faveur d'une possession peu connue, mais fort recherchée ; on a recours aux faiseurs de généalogies, qui passent leur vie au milieu de la poussière & des parchemins, à déchiffrer de vieux titres, à qui ils font dire tout ce qu'ils jugent à propos, sans que personne s'avise de les contredire ; on n'a qu'à les bien payer, ils vous feront descendre de la race que vous choisirez : en voici un exemple dont nous avons été les témoins oculaires.

Monime avoit fait la connoissance d'une jeune demoiselle très-jolie & remplie d'un mérite distin-

gué : cette demoiſelle, déjà très-riche, étoit venue à la ville pour ſe faire adjuger une ſucceſſion conſidérable, ſe croyant la ſeule qui fût en droit de la recueillir, lorſqu'un villageois vint anéantir toutes ſes eſpérances. Cet homme ſortit très-jeune de ſon village pour entrer chez une dame en qualité d'houſard.

C'eſt un uſage parmi les dames Joviniennes, preſque toutes font élever de petits garçons qu'elles habillent d'une façon groteſque pour ſe faire porter la robe ; celui-ci s'étoit produit en cette qualité chez cette dame, elle lui avoit fait prendre le nom de ſon village qui eſt celui de Jarnac. Devenu grand & fort intelligent, elle le plaça auprès d'un jeune petit-maître, que la chronique dit avoir été ſon amant. Quoi qu'il en ſoit, Jarnac ſut ſi bien s'inſinuer dans l'eſprit de ſon maître, qu'il gagna entièrement ſa confiance & y amaſſa beaucoup d'argent, ce qui par la ſuite le faiſoit vivre dans la maiſon avec une ſorte de diſtinction.

Le haſard fit un jour rencontrer Jarnac dans un endroit où on lui montra l'héritière de ſon ſeigneur. Surpris d'apprendre qu'il étoit mort ſans poſtérité, & charmé en même tems de la beauté de cette demoiſelle, il revint à l'hôtel tout rêveur. D'abord l'amour lui fit naître l'idée de profiter de ſon nom pour ſe porter héritier de ce Seigneur. Sûr de l'amitié de ſon maître, il ne balança point à lui

faire confidence de ſon projet, en le priant de lui indiquer les moyens de réuſſir.

Le maître, charmé de trouver une occaſion de faire la fortune de ce domeſtique ſans qu'il lui en coûte rien, commença par le badiner ſur ſa nouvelle grandeur, & finit par lui conſeiller d'aller trouver un généalogiſte, & de le tenter par une ſomme conſidérable, dont il promit de répondre. Jarnac n'eut pas beſoin de la caution de ſon maître, l'argent qu'il avoit ſu économiſer chez lui, ſervit à gagner le généalogiſte. Une bourſe pleine d'or, avec la promeſſe d'en donner deux fois autant, en cas de réuſſite, fit ſi bien ouvrir les yeux au docte parcheminier, qu'il lui fabriqua pluſieurs beaux & bons contrats, ſur la foi deſquels il fut déclaré deſcendre en droite ligne des premiers ayeux du Seigneur de Jarnac, & le riche héritage lui fut accordé de plein droit : mais par une noble délicateſſe, & pour ſatisfaire ſon amour, il ſe prêta de bonne grace à conſoler la jeune héritière, en lui offrant de l'épouſer & de partager avec elle ſa fortune. Jarnac étoit d'une très-jolie figure, d'une taille admirable ; il ſavoit copier parfaitement ſon maître ; & dès qu'il fut ſeigneurifié, il en prit bientôt toutes les façons. La demoiſelle ne laiſſa échapper aucune de ſes qualités : ainſi, ſoit qu'elle crût de bonne-foi qu'il pouvoit appartenir par quelque côté à la maiſon de Jarnac, où qu'elle

fût ſimplement touchée de ſa bonne mine, elle conſentit enfin d'unir ſa fortune à la ſienne; & nous fûmes témoins de leur mariage qui ſe fit avec pompe & de la dernière magnificence.

Les Joviniens connoiſſent, comme les habitans de notre monde, pluſieurs ſortes d'armoiries & d'écuſſons qui ſervent à diſtinguer les grandes maiſons, & on ne ſauroit mieux prouver parmi eux qu'on eſt de la même ſouche, qu'en faiſant voir qu'on a toujours conſtamment porté les mêmes armes. Les hommes les plus nouvellement ennoblis ſe font gloire d'en orner leurs équipages, tandis que l'ancienne nobleſſe y renonce. Autrefois on ne voyoit aucune voiture où les armes du maître ne fuſſent empreintes ſur les quatre faces; cet uſage eſt entièrement aboli, on y a ſubſtitué des fleurs qui ne déſignent rien : des génies, des divinités fabuleuſes, ou de jolis payſages ont pris leur place. On nous aſſura qu'ils avoient trouvé l'ancienne méthode trop gênante, & qu'il étoit du premier ridicule de ne pouvoir paroître en public ſans annoncer ſa qualité; on préſume que leurs plaiſirs demandent l'incognito, c'eſt ſans doute ce qui leur a fait choiſir ce moyen de le garder; & ce qui confirme encore cette conjecture, c'eſt que pluſieurs ont changé leurs livrées, par la ſeule raiſon qu'elle étoit trop connue. Il n'eſt pas rare non plus de voir que ceux qui ſont décorés de

cordons, de médailles ou d'autres attributs d'Ordre de chevalerie, les cachent ou les mettent dans leur poche.

On nous conta à ce ſujet une aventure arrivée récemment à un Seigneur nommé Paragon, qui s'étant rencontré dans un endroit fort ſuſpect, ſans aucune marque de diſtinction, y fut grievement inſulté par quelques ſpadaſſins, hommes du peuple qui n'ont d'autres talens que celui de ſavoir bien eſpadonner. Paragon échauffé par le jus de bacchus, l'étoit auſſi par les agaceries d'une nymphe qui, loin de ſoupçonner ſa dignité, le regardoit comme un de ces vieux débauchés très-propres à plumer; dans cette vue elle cherchoit à lui faire perdre le peu de raiſon qui lui reſtoit, afin de tâcher de le dépouiller entièrement. Sa bourſe déjà eſcamotée, on lui tira ſes bijoux l'un après l'autre, mais lorſque Paragon s'apperçut qu'il lui manquoit une groſſe boîte d'or, renfermant le portrait de ſa maîtreſſe, il la redemanda avec empreſſement; la dame du tripot nia d'abord l'avoir vue. Paragon, qui auroit donné une partie de ſa fortune pour ravoir ſa boîte, s'emporta & ſe ſervit d'épithètes qui, quoiqu'elles convinſſent à la profeſſion de cette femme, ne laiſsèrent pas de l'offenſer; elle y ripoſta avec les mêmes accompagnemens dont s'étoit ſervi Paragon; la diſpute s'échauffa, les ſpadaſſins s'en mêlèrent,

quelques soufflets furent donnés & rendus ; on mit l'épée à la main ; mais le seigneur Paragon ne trouvant point la sienne pour se défendre, alloit indubitablement être mis en pièces, si le bruit qu'ils faisoient n'eût invité les voisins à appeler du secours ; ces brigans se sauvèrent avec leur donzelle, au moyen d'une porte secrete qui donnoit dans une autre rue, & le seigneur Paragon se vit dans la nécessité d'avaler à longs traits toute la honte d'une pareille aventure, sans pouvoir se flatter d'en obtenir aucune vengeance.

CHAPITRE II.

PORTRAIT des Joviniens.

DANS la Jovinie les grands Seigneurs, & ce qui s'appelle l'ancienne noblesse, y sont affables, humains, sans arrogance & sans fierté : mais les nouveaux nobles sont les rodomonts, & semblent avoir sucé avec le lait la vanité, l'orgueil & la fierté ; ils se croient seuls respectables, exigent des soumissions, se mépriſent entr'eux, se portent envie & se haïssent. Ce monde tire sans doute de la lune l'air contagieux du faste, & de Venus celui de la molleſſe & de la volupté ; ce n'est que magnificence dans les meubles, que somptuosité

dans les équipages, que profusion dans les repas & que raffinement dans les plaisirs ; ils méprisent le marchand, & ce dernier prime souvent sur eux : vous avez vos titres, leur dit-il, & moi j'ai mon coffre fort, avec lequel je puis, quand je veux, acheter de la noblesse.

Les riches ont des charges qui leur rapportent des honneurs & du profit ; le peuple les monseigneurise, on leur donne du très-haut & du très-puissant ; ils ont des vassaux, de beaux parcs, de beaux châteaux, de grands hôtels & l'espérance de parvenir aux premières dignités de l'état. Que de sujets pour oublier qu'ils sont hommes ! Aussi la plupart ne regardent-ils tous ceux qui les approchent que comme des insectes dont la terre est couverte. Semblables à un certain roi des Moluciens qui se disoit roi des enfers, & vouloit qu'on appelât sa femme Proserpine, sa mère Cérès, & son chien Cerbère : de même les Joviniens se font diviniser. Ces Seigneurs affectent la simplicité dans leurs vêtemens, & se font accompagner par des domestiques dont les habits sont chamarés d'or ou d'argent.

La plupart de la noblesse, quoique fort entêtée de son nom, laisse néanmoins au peuple & à la roture le soin de fournir à l'état de nouveaux citoyens. Il est du dernier bourgeois d'avoir plusieurs enfans ; un Seigneur doit se borner à un

ſeul fils ; c'eſt ce qui fait que la plupart des grands noms s'éteignent parmi eux, ou plutôt ils le ſeroient depuis long-tems ſans le ſecours des généalogiſtes, qui ne s'occupent qu'à les faire revivre par des menſonges. Autrefois la nobleſſe ne ſe piquoit point de ſcience ; toutes leurs études ſe bornoient aux uſages & aux bienſéances du monde ; à peine ſe permettoient-ils de ſavoir écrire : griffonner leur nom étoit tout ce qu'il leur falloit ; par la même raiſon on les voyoit fort peu occupés de l'éducation de leurs enfans ; ils les voyoient une fois le jour à deux ou trois heures, un moment avant le dîner, ſans s'informer de ce qu'ils avoient fait dans la matinée, ni ſe mettre en peine de ce qu'ils feroient le reſte de la journée ; on leur donnoit un gouverneur, mais pour la forme ; s'il vouloit les inſtruire, on craignoit qu'il ne les fatiguât ; s'il oſoit ſe plaindre d'eux, c'étoit un pédant inſupportable qui ne gagnoit que la haine du père & du fils.

Cependant, malgré ce peu de ſoin, rien ne flatte davantage les pères & mères que les bonnes diſpoſitions qu'ils remarquent dans leurs enfans ; mais rien ne les touche moins que l'obligation où ils ſont de cultiver ces heureuſes diſpoſitions : ils s'imaginent avoir pleinement rempli leur devoir, en ſe repoſant ſur un gouverneur, du ſoin de leur éducation, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à

apprendre

apprendre comme des perroquets quelques principes de littérature, qui ne ſervent qu'à en faire des raiſonneurs abſtraits ſur des matières triviales & puériles, & leurs plus beaux jours ſe paſſent à étudier un jargon qui ne ſert qu'à les rendre vains & préſomptueux ; ils entrent dans le monde infatués de leur perſonne ; ils décident de tout, croient tout ſavoir, quoiqu'ils naient rien appris : on ne leur a parlé que de la nobleſſe de leur naiſſance, des grandeurs du monde, des dignités auxquelles ils peuvent aſpirer ; on a commencé par leur inſpirer le goût des richeſſes, mais on ne leur parle ni de droiture, ni de déſintéreſſement, ni de bonne-foi, ni de fidélité à garder leur parole ; ſans doute qu'on ſuppoſe ces ſentimens nés avec eux, & on ſe trompe.

On néglige d'apprendre à ces nouveaux nobles le ſoin de borner leurs deſirs ; on ne leur inſpire qu'une ambition démeſurée, au lieu de s'attacher à en faire un honnête homme, un homme de bien, de lui donner de bonnes mœurs, en lui faiſant valoir les actions généreuſes, afin qu'il prenne goût à les imiter, en lui donnant de l'horreur pour le vice ; on ne travaille qu'à en faire un homme du monde, c'eſt-à-dire, un vrai perroquet qui ne repète que ce qu'il a entendu dire ; ainſi, loin de leur inſpirer ces vrais principes par leſquels on parvient à la vérité, je veux dire ce

goût éclairé & judicieux, ce discernement juste & délicat, qui ne se laisse point éblouir par les apparences, qui cherche à pénétrer les matières & à en saisir le point principal, & enfin cette morale qui apprend à se connoître & à apprécier le mérite des autres ; cette étude si essentielle on la néglige, on ne leur inspire que la fierté & le desir de plaire aux femmes ; & toute leur instruction se borne à quelques devoirs superficiels où le cœur n'a aucune part ; on ne leur présente les objets que par ce qu'ils ont de faux ; on leur communique des erreurs, des opinions dangereuses, & on parvient enfin à leur gâter le cœur, & à ne remplir leur esprit que d'idées de grandeur & d'établissement.

Il seroit du dernier ridicule à un Seigneur de donner quelque attention aux affaires de sa maison, ces soins sont encore confiés à plusieurs économes qu'on peut regarder comme leurs tuteurs, & qui leur font payer bien cher le droit de curatelle ; à l'exemple de ceux-ci, les autres domestiques les volent à discrétion. J'étois un jour chez un de ces Seigneurs, chez lequel j'allois très-familièrement, lorsque son premier valet de chambre, vieux domestique attaché depuis long-tems à sa maison & fort affectionné à ses intérêts (peut-être étoit-il le seul qui fût borné au profit de ses gages) ce domestique, fâché de voir la maison de son maître aller en désordre, profita de ma présence

pour l'avertir qu'on le pilloit à toutes mains. Que veux-tu que j'y fasse, dit le maître? fais comme les autres, & laisse-moi en repos.

Ce domestique me regarda d'un air attendri, avec un signe qui sembloit m'inviter à dessiller les yeux de son maître. Je dis donc au seigneur Periandre qu'il devoit faire plus d'attention au zèle d'un homme qui étoit peut-être le seul qui lui fût véritablement attaché, que ses avis méritoient d'être approfondis, que je pensois qu'on pouvoit sans se dégrader, distribuer son tems de façon que, sans manquer aux devoirs de son état & même sans rien dérober à ses plaisirs, on pouvoit donner quelques heures dans la journée au soin de ses affaires. Ne pourriez-vous pas, ajoutai-je, examiner les comptes de votre maison? Cela tiendroit vos gens en respect, & les empêcheroit de se liguer entr'eux pour travailler de concert à votre ruine.

C'est-à-dire, reprit Periandre d'un ton qui ressembloit beaucoup à l'impertinence, que, suivant votre noble façon de penser, il faudroit se réduire à la condition du plus petit bourgeois; j'avoue que de pareilles idées ne sont jamais entrées dans la tête d'un homme de mon espèce, & qu'il seroit du dernier absurde de s'avilir à des soins aussi puériles. Je ne m'amusai point à répondre aux sots discours de Periandre, ni à combattre son erreur & sa vanité mal entendue; & comme il me fit l'honneur de

prendre mon silence pour un aveu de mon ignorance, il voulut bien condescendre à m'étaler les plus beaux traits de sa rhétorique, pour me persuader que ses opinions portoient un caractère infaillible de grand, de beau & de généreux, mais tout son savant discours ne servit qu'à me faire connoître que l'esprit d'ordre & d'arrangement est regardé chez les Joviniens comme une folie & une petitesse indigne de leur noblesse. Rien n'influe davantage chez eux que le luxe, c'est qu'on n'y estime que les gens qui sont richement vêtus; la parure y donne pour le moins autant de relief que la bonne réputation. On s'attache moins à connoître les mœurs d'un homme, qu'à s'informer si sa garderobe est bien montée, si ses meubles sont élégans, si son équipage est leste, si ses chevaux sont courte queue, si son cocher a des moustaches, & si son portier a la marque de distinction que doit avoir un portier du bon ton.

En général, tous les Joviniens aiment l'éclat; leur gloire est d'égaler ceux que la naissance & la fortune ont placés au-dessus d'eux; ils veulent se distinguer de leurs égaux; l'exemple les séduit, la mode les entraîne, mais l'un & l'autre les portent souvent à de grands excès. Ils aiment peu, & par un juste retour ils sont peu aimés. Toute leur affection se borne à trois ou quatre objets, leurs chiens, leurs laquais, leurs chevaux & leurs équipages,

parler de leurs meutes, faire valoir les talens de leurs chiens qu'ils vont visiter & connoissent tous par leurs noms : la perte d'un de ces animaux leur est souvent plus sensible que celle d'une maîtresse.

Il est assez commun de voir vingt ou trente domestiques dans une seule maison, qui sont autant de fainéans qui, loin de remplir leur service, se font eux-mêmes servir avec plus de hauteur & d'exactitude que leur maître. Mais rien n'égale leur tendre attachement pour leurs chevaux ; on diroit qu'un des attributs de leur grandeur soit attaché au nombre qu'ils en ont & au prix qu'ils les achètent. Ils poussent leur attention si loin pour ces sortes d'animaux, que j'ai vu plus d'un seigneur aller dans des voitures publiques afin de ne les point fatiguer ; souvent ils meurent de trop de graisse ; souvent aussi, par un contraste que je ne puis concevoir, malgré tous leurs soins, lorsqu'ils font tant que de s'en servir, ils les font aller à toute bride. Un seigneur du bon ton doit toujours être empressé & crever chevaux & coureur, s'il le faut, pour arriver un quart d'heure plutôt où souvent il n'a que faire.

La plupart des nobles prouvent l'ancienneté de leur famille par un droit de chasse qu'aucun seigneur ne peut leur disputer. On produit encore ses terriers, on cite ses fiefs, on détaille ses mouvances, on montre l'étendue de ses seigneuries, enfin je ne

puis exprimer combien la nobleſſe eſt jalouſe de ſes droits, ſur-tout de celui de la chaſſe; l'étendue du pouvoir qu'ils donnent à leurs gardes, leur fait exercer tous les jours mille vexations indignes. J'ai vu pluſieurs champs dévaſtés par les ravages que les chaſſeurs, leurs chevaux, leurs chiens & les animaux qu'ils pourſuivent, font dans la campagne; & la ſervitude où ils tiennent leurs vaſſaux, les empêche d'oſer entreprendre de remédier à ces déſordres. Un homme dont les biens joignent ceux d'un ſeigneur peut être aſſuré de ne retirer aucun profit de ſes terres; perſonne n'oſe empiéter ſur leurs droits, par les peines auxquelles ils ſeroient condamnés, quand on ne les trouveroit coupables que d'avoir fait peur aux animaux qui viennent juſques dans leurs jardins ravager leurs légumes & les plantes ou les arbuſtes qu'ils cultivent avec le plus de ſoin.

Nous fûmes invités, Monime & moi, d'aller paſſer quelques jours à la terre d'un ſeigneur nommé Ardillan. Ses vaſſaux inſtruits de ſon arrivée vinrent au-devant de lui avec pompe & magnificence; chacun le traita de monſeigneur, on lui donna de l'alteſſe, de la grandeur; la preſſe fut grande à ſon ſouper, & tout le tems qu'il reſta dans ſa terre, on s'empreſſa de lui faire la cour. Les gentilshommes voiſins s'aſſemblèrent, & l'on fit pluſieurs parties de chaſſe.

Un jour qu'il étoit queſtion de mettre un cerf

aux abois, nous partîmes de grand matin pour nous joindre au rendez-vous. Lorſque tout le monde fut aſſemblé, on donna du cor; les chiens furent lancés à la pourſuite d'un vieux cerf qui leur donna long-tems de l'exercice par ſes ruſes. Pendant que chacun faiſoit voir ſon adreſſe & ſa légereté, Monime qui prenoit peu de plaiſir à ce divertiſſement, & qui d'ailleurs ſe trouva un peu fatiguée, quitta la chaſſe & ſe joignit à une jeune dame pour prendre une des routes du bois qui lui étoit oppoſée. Je les ſuivis, & nous nous arrêtâmes dans un endroit charmant où elles voulurent deſcendre de cheval pour ſe repoſer. Après pluſieurs propos qui ne rouloient que ſur la peine qu'on prend à tourmenter divers animaux, cette jeune dame nous demanda ſi nous aſſiſterions aux fêtes qui ſe donnoient à l'occaſion du mariage de Lucinde avec Amilcar. Monime répondit que n'ayant pas l'honneur d'être connue de Lucinde, elle ne croyoit pas devoir y reſter. Vous ne ſavez donc pas, reprit cette jeune dame, l'hiſtoire de cette belle perſonne? Ah! je veux vous en inſtruire, je la tiens de mon frère qui a été témoin du commencement de ſon aventure, & qui, comme partie intéreſſée, en étant devenu fort épris, a eu grand ſoin de s'informer de la ſuite.

CHAPITRE III.

HISTOIRE de Lucinde.

UN jour que mon frère avoit été invité d'une partie de chaſſe, revenant à pied avec Ardillan, ils trouvèrent, en rentrant par une des portes du parc, une jeune perſonne, le viſage couvert de larmes, qui ſe jeta aux pieds d'Ardillan. Je viens, lui dit-elle, ſeigneur implorer votre juſtice contre deux de vos gardes qui viennent d'aſſaſſiner mon père; ces miſérables, non contens d'avoir tiré ſur lui deux coups de fuſil, l'ont encore aſſommé à coups de croſſe. Ardillan voulut la relever. Non, lui dit-elle, ſeigneur, je vous proteſte que je ne quitterai point vos genoux que vous n'ayez ordonné de faire amener devant vous les cruels aſſaſſins qui viennent d'ôter la vie à mon père.

Ardillan, ſurpris de l'action & de la fermeté de cette jeune perſonne, ordonna à un de ſes gens de faire venir tous ſes gardes. Alors mon frère lui préſenta la main pour l'aider à ſe relever, & s'appercevant à la pâleur de ſon viſage qu'elle étoit prête à s'évanouir, il la fit aſſeoir ſur un banc qui ſe trouva près d'eux. Raſſurez-vous, ma belle fille, dit Ardillan, en s'aſſéyant à côté d'elle & lui prenant une de ſes mains qu'il ſerroit dans les ſiennes,

je vous donne ma parole que si votre père n'est coupable d'aucun délit, je ferai faire une punition exemplaire des misérables qui ont commis cette injustice. Je vous proteste, seigneur, dit Lucinde, que mon père passoit tranquillement son chemin lorsque ces misérables l'ont attaqué.

Plusieurs gardes parurent; mais les auteurs du crime, avertis des plaintes qu'on faisoit contre eux, avoient pris la fuite. Dans cet intervalle quelques domestiques vinrent annoncer que le père de Lucinde venoit de donner quelques signes de vie. Ardillan commanda aussi-tôt qu'il fût apporté dans son château. Lucinde, à cette nouvelle, rappela toutes ses forces pour courir avec le chirurgien qui avoit ordre de le secourir promptement. Amilcar, fils d'Ardillan, arriva dans l'instant qu'on apportoit le père de Lucinde. Cette belle fille tenoit une de ses mains qu'elle baignoit de ses larmes : mais, malgré le changement dont le désespoir avoit frappé ses traits, malgré le désordre d'une parure dont la simplicité n'annonçoit pas l'opulence, Amilcar fut néanmoins surpris de sa beauté; touché de sa douleur, il s'approcha d'elle, & lui offrit son secours contre ceux qui étoient les auteurs de ses maux. Lucinde, quoiqu'élevée dans la retraite, lui répondit avec beaucoup de politesse. Mon frère, qui ne l'avoit point quittée, s'apperçut, lorsqu'ils entrèrent dans la cour, qu'Ardillan changea de couleur quand

il vit ſon fils parler à Lucinde. Il s'avança au-devant d'elle pour la prier d'entrer dans le ſallon; mais elle s'en défendit ſur la néceſſité où elle étoit d'accompagner ſon père, afin d'être à portée de lui donner tous les ſecours qui dépendroient d'elle.

Ardillan ordonna à ſon fils de faire compagnie aux dames; & ſous prétexte d'apprendre ſi les bleſſures du père de Lucinde étoient dangereuſes, il donna la main à cette belle fille pour l'accompagner dans l'appartement qu'on leur avoit deſtiné. Le chirurgien, après avoir viſité le bleſſé, aſſura qu'aucun des coups qu'il avoit reçus n'étoit dangereux; il eut ordre d'Ardillan de reſter auprès de lui juſqu'à ſon entière guériſon. Ce ſeigneur s'approchant enſuite de Lucinde: ſi la bleſſure que vous m'avez faite, lui dit-il, d'une voix baſſe, étoit auſſi facile à guérir, je n'aurois pas ſujet de me plaindre; promettez-moi, ma belle enfant, d'apporter autant de ſoin à me ſoulager, que je vous jure d'en employer pour la guériſon de monſieur votre père. J'ignore, dit Lucinde, quels peuvent être les maux que j'ai pu cauſer à votre grandeur, mais je ſais bien que la reconnoiſſance m'engage à employer tout ce qui eſt en mon pouvoir pour m'acquitter, ſi je puis, des obligations que je vous ai. Souvenez-vous, reprit Ardillan de la promeſſe que vous me faites, & croyez que dans peu, je vous mettrai à même de m'en donner des marques. Ce ſeigneur

la quitta sans attendre sa réponse & vint rejoindre la compagnie.

Comme la saison étoit déjà fort avancée, on se mit à jouer, ne pouvant plus jouir du plaisir de la promenade. Lorsqu'Amilcar vit son père engagé dans une partie de jeu, il sortit sans être apperçu & courut à l'appartement de Lucinde dont le père venoit de s'assoupir. L'espérance que le chirurgien lui avoit donnée d'une prompte guérison avoit arrêté ses larmes, ranimé son teint, & il ne lui restoit plus qu'un certain air de langueur occasionné par une suite du saisissement qu'elle avoit eu en apprenant le malheur de son père; mais cette langueur rendoit sa beauté si touchante, qu'Amilcar, saisi d'amour & d'admiration, resta quelques instans à la contempler. Lucinde qui s'en apperçut en fut un peu troublée, son front se couvrit d'une rougeur qui accompagne toujours l'innocence; elle baissa les yeux, & cet intervalle de silence fut le signal du commencement de leur passion. Pardonnez, charmante Lucinde, dit Amilcar, si j'ose paroître ainsi devant vous sans m'être fait annoncer; inquiet de la santé de monsieur votre père, je n'ai pu différer plus long-tems à venir m'en informer. On ne peut être, seigneur, dit Lucinde, plus sensible que je le suis aux soins que vous prenez; on me flatte que son accident n'aura aucune suite fâcheuse; cependant je crains bien que nous ne

soyons forcés à vous incommoder encore long-tems. Dites plutôt, reprit Amilcar, à me combler de plaisir par votre présence. Soyez certaine, belle Lucinde, que s'il étoit en mon pouvoir de prolonger la maladie de monsieur votre père sans qu'il en souffrît aucun dommage, il n'y auroit rien que je ne fisse pour vous arrêter le plus long-tems que je pourrois. L'impression que vous avez faite sur mon cœur ne peut jamais s'effacer. Ne soyez point surprise de ma déclaration, les momens sont précieux lorsqu'il s'agit de conserver ce qu'on aime; & si je ne craignois d'être prévenu par mon père, je n'aurois commencé à vous faire connoître mes sentimens que par mon respect & mes attentions. Pardonnez donc, divine Lucinde, si j'ose déclarer un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

J'aurois tout lieu de m'offenser d'un discours qui m'outrage, dit Lucinde d'un air irrité, si je n'étois persuadée que vous êtes trop honnête homme pour vouloir enfreindre les loix de l'hospitalité en vous moquant d'une fille qui n'est déjà que trop affligée par la douleur de voir un père à qui vos gardes ont presque ôté la vie : mais, seigneur, je veux bien croire que vous m'aimez, & comme je ne puis jamais répondre à un amour qui ne peut être, de votre part, qu'illégitime, puisque je n'ignore pas que votre naissance vous destine aux partis les plus considérables de l'état; je vous prie donc de vou-

loir le renfermer en vous-même, & d'être persuadé que, quoique je ne sois que la fille d'un simple gentilhomme, vous & monsieur votre père entreprendrez inutilement de me séduire par de vains discours qui ne peuvent jamais faire aucune impression sur mon ame.

Cessez, belle Lucinde, dit Amilcar, de m'accuser d'une perfidie dont je suis incapable, & soyez certaine que mes intentions sont aussi pures qu'il est vrai que vous êtes la personne du monde la plus accomplie; je n'ai point d'autre dessein que celui de m'unir à vous par des liens indissolubles, dès que je serai le maître de disposer de mon sort; consentez seulement, en acceptant mes soins, à attendre le tems où je pourrai vous donner des preuves de la sincérité de mes sentimens, & ordonnez-moi la conduite que je dois garder, afin de vous convaincre que rien au monde ne peut être capable de me faire changer.

Lucinde, un peu embarrassée sur la réponse qu'elle devoit faire, garda quelques instans le silence; elle craignoit, en montrant des doutes, d'offenser Amilcar, déjà son cœur lui parloit en sa faveur; enfin vaincue par cet air de franchise, vrai caractère de la vérité: si j'osois, lui dit-elle, seigneur, me flatter que mon peu de mérite pût vous attacher, je consentirois volontiers à passer le reste de ma vie dans l'espoir d'un bien si doux, mais ce

ſeroit aux conditions d'apporter tous vos ſoins pour ménager ma réputation & ma délicateſſe, en ne me faiſant connoître votre amour que par l'attention que vous prendrez à en dérober la connoiſſance à toute la terre. Je me ſoumets à toutes ces conditions, dit Amilcar, en lui prenant la main qu'il baiſa reſpectueuſement, pourvu que vous m'aſſuriez de n'être jamais à d'autre qu'à moi. Lucinde le lui jura, & il la quitta très-ſatisfait de s'être aſſuré du cœur de cette belle fille, & d'avoir, par ſon empreſſement, prévenu ſon père, dont il ne pouvoit douter des tendres ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés.

Le lendemain, Ardillan bleſſé des mêmes traits que ſon fils, ſe rendit à l'appartement de Lucinde. Après s'être informé du malade, il s'approcha de cette jeune perſonne : je viens, ma belle enfant, lui dit-il, vous ſommer de la parole que vous me donnâtes hier, d'employer les remèdes convenables à ma guériſon. Seigneur, reprit Lucinde, qui craignoit une ſeconde déclaration, comme j'ignore l'eſpèce de maladie qui vous afflige, il m'eſt tout-à-fait impoſſible d'y pouvoir remédier. Et quand vous la ſaurez, dit Ardillan, ne conſentez-vous pas, ma belle fille, de me guérir? Je ſerois bien ingrate, dit Lucinde, de refuſer à votre grandeur les ſecours qui ſeroient en mon pouvoir de lui accorder : mais, ſeigneur, vous avez un chirurgien

trop habile pour qu'il n'ait pas apporté tous les remèdes qui peuvent contribuer à votre ſanté; & ſi le mal eſt incurable, je ne ſuis pas aſſez bon médecin pour entreprendre une pareille cure. Quand on a de la confiance au médecin, dit Ardillan, ſes remèdes ſont beaucoup plus d'effet que ceux de tout autre, & comme c'eſt en vous ſeule que je mets la mienne, c'eſt auſſi de vous ſeule que j'attends la ſanté. Votre beauté, ma charmante, a fait une vive impreſſion ſur mon cœur; ſi la fortune eût été auſſi prodigue envers vous que la nature, vous n'auriez pas beſoin de mes bienfaits. Si vous voulez répondre à mon amour, je puis réparer ces injuſtices en vous faiſant un ſort; conſentez donc, ma belle enfant, à me rendre heureux.

Lucinde, outrée de dépit de ſe voir forcée d'entendre des propos auſſi injurieux, prit néanmoins le parti de feindre de n'y rien comprendre : c'eſt pourquoi elle lui demanda d'un air naïf ce qu'il falloit faire pour contribuer à ſon bonheur. M'aimer, mon bel ange, dit Ardillan. Vous aimer! ſeigneur; mais rien n'eſt ſi facile, & ſur ce point je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de perſonne; je vous proteſte qu'en mon particulier, j'ai pour vous tout le reſpect & la reconnoiſſance que méritent vos bontés; je ſuis caution de celle de mon père, & puis vous aſſurer que ce ſont des ſentimens que nous conſerverons l'un & l'autre

jusqu'au tombeau. Amilcar qui entra, interrompit cette conversation; il annonça à son père qu'un courier l'attendoit de la part de l'Empereur. Ardillan, très-fâché de ce contretems, sortit en disant à son fils de le suivre. Ce courier apportoit un ordre de l'empereur de se rendre auprès de lui, c'est pourquoi il ne put différer d'un instant : mais pour ôter à son fils les occasions de voir Lucinde, il lui ordonna de l'accompagner, ce qu'il n'osa refuser, dans la crainte d'augmenter les soupçons de son père qui étoit de ces vieux courtisans difficiles à tromper. Amilcar n'eut donc que le tems d'écrire deux mots sur ses tablettes & de les donner au chirurgien qui vint prendre congé de lui.

Cependant Lucinde, livrée à elle-même, eut le tems de réfléchir sur son aventure; d'abord elle se représenta Amilcar avec tous les agrémens dont il étoit doué, & comparant l'air respectueux du fils avec le ton & les expressions méprisantes du père, elle ne put douter que ce dernier ne cherchât tous les moyens les plus humilians de la deshonorer; c'est pourquoi, dès que son père fut en état d'être transporté sans incommodité, elle le supplia de retourner dans leur château, ou pour mieux dire, dans les débris d'un vieux bâtiment où à peine il restoit deux chambres entières, & dont le colombier étoit ce qu'on avoit conservé avec le plus de soin. Cilindre eut assez de peine à s'y résoudre, se

trouvant

trouvant beaucoup mieux chez Ardillan qu'il ne ſeroit chez lui ; mais Lucinde qui craignoit que le retour d'Ardillan ne l'expoſât encore à entendre ſes mauvais propos, ou peut être à quelque choſe de plus offenſant, dit à ſon père que depuis qu'elle étoit dans ce château, elle n'avoit goûté aucun repos, & qu'il falloit que l'air lui fût abſolument contraire : ce fut ce qui détermina Cilindre à partir.

Amilcar déſeſpéré de ne pouvoir apprendre des nouvelles de Lucinde, n'oſant ſe confier à aucun de ſes domeſtiques qu'il ſavoit être tous dévoués à ſon père, engagea mon frère, qui étoit devenu ſon confident, de le mettre d'une partie de chaſſe qui ſe devoit faire avec pluſieurs ſeigneurs, afin de pouvoir profiter de cette occaſion pour aller voir Lucinde, ſans donner aucun ſoupçon ſur ſa conduite. Cette partie fut arrêtée pour le lendemain. Ardillan, charmé d'être débarraſſé de ſon fils, ſaiſit cette occaſion pour ſe rendre auprès de Lucinde ; il partit en poſte & arriva dans ſon château à l'entrée de la nuit ; mais quel fut ſon chagrin lorſqu'on lui apprit que Cilindre en étoit parti avec ſa fille quelques jours après ſon départ ! On lui remit une lettre qui ne renfermoit que des témoignages de reconnoiſſance des bons traitemens qu'ils avoient reçus chez lui. Ardillan, déſeſpéré de ce contretems, s'emporta contre ſes domeſtiques,

en les taxant de négligence de ne lui avoir pas envoyé cette lettre. Frustré de son espérance, il se proposa de faire le lendemain une visite à Cilindre, pour tâcher de trouver quelques momens favorables d'entretenir Lutinde; & comme il étoit encore sur le perron à donner ses ordres, il entendit deux cavaliers qui entrèrent au galop & qui s'avancèrent jusqu'à l'entrée du perron. Jugez, madame, de la surprise de ces cavaliers, quand ils reconnurent Ardillan, Amilcar & mon frère, car c'étoient eux-mêmes, en demeurèrent quelques instans comme pétrifiés; ils ne pouvoient comprendre comment Ardillan avoit pu découvrir leur dessein, ne l'ayant confié à personne; mais Amilcar, plus au fait que mon frère des desseins de son père, lui dit que s'étant éloigné de la chasse, le hasard l'avoit fait rencontrer sur sa route, & que dans la crainte qu'il n'eût essuyé quelques disgraces, il avoit prié Florian de l'accompagner pour suivre ses pas. Vous êtes trop attentif, monsieur, dit Ardillan d'un ton sévère, & vous auriez pu vous dispenser de prendre cette peine, sans chercher à pénétrer dans un mystère dont je ne juge pas à propos de vous instruire; je vous conseille de retourner sur vos pas, si vous ne voulez m'irriter davantage: il lui tourna le dos. Amilcar se retira sans répondre, & lorsqu'il vit son père rentrer dans son appartement, il fut trouver le concierge pour

apprendre des nouvelles de Lucinde, mais quand il apprit qu'elle n'étoit plus au château, il en fut charmé, connoissant son père capable de tout entreprendre pour se satisfaire.

Mon frère, quoique piqué au vif de ce qu'Ardillan ne lui avoit fait aucune politesse, engagea néanmoins son ami de venir passer la nuit chez moi, ce qu'Amilcar accepta d'autant plus volontiers, que cela le mettoit à portée de voir Lucinde avant son père, qu'il jugeoit n'avoir fait le voyage que pour le même objet.

On étoit alors sur la fin de l'automne & dans les plus courts jours de l'hiver; le bois qu'il falloit traverser n'étoit pas sûr; la nuit étoit des plus obscures; ils marchoient en silence, lorsqu'ils entendirent les cris étouffés d'une femme qu'on forçoit à se taire en lui tenant un mouchoir sur la bouche. Mon frère, saisi de frayeur, trouva qu'il n'y avoit point de bravoure à se battre contre des brigands dont on ignoroit le nombre; & fut d'avis de retourner sur leurs pas; mais Amilcar, loin de l'écouter, poussa son cheval du côté d'où partoient les cris; quand la lune qui commençoit à dissiper les ombres de la nuit, leur fit appercevoir deux hommes occupés à dépouiller une femme que la frayeur avoit rendue immobile. Ces deux misérables entendant du bruit, abandonnèrent cette femme pour venir se saisir de la bride des chevaux

de nos deux cavaliers, & leur préſentant chacun un piſtolet; Amilcar & Florian, qui heureuſement s'étoient munis des leurs, les lâchèrent ſur ces deux voleurs, qu'ils renverſèrent étendus par terre, & faiſant paſſer leurs chevaux ſur eux, ils en deſcendirent enſuite pour voir s'il étoit encore tems de donner quelques ſecours à cette femme qu'ils trouvèrent preſque nue, ſans aucun mouvement, & le viſage couvert de ſang. Après l'avoir un peu tourmentée, Amilcar, qui ſe ſentoit dans une agitation extraordinaire, paſſa ſa main à l'endroit du cœur, & y ſentant un foible battement : elle n'eſt pas morte, dit-il, d'une voix que le ſaiſiſſement où il étoit rendoit tremblante. Florian s'en approcha, & tous deux la portèrent à l'endroit où la lune donnoit plus de clarté; alors Amilcar & mon frère, munis de flacons remplis de différentes eaux, tâchèrent de lui en faire avaler quelques gouttes; & les ayant entièrement vidés ſur ſon viſage & ſur ſa gorge, Amilcar qui lui avoit ſoulevé la tête, la regardant avec plus d'attention, fit un cri perçant en la laiſſant retomber & tombant lui-même à ſes pieds. Cette rude ſecouſſe rappela ſes eſprits; elle ſoupira, ouvrit les yeux, & revenant comme d'un profond ſommeil, ſes regards parcoururent d'abord tout ce qui l'environnoit. Elle voulut enſuite eſſayer de ſe relever; mais n'en ayant pas la force : hélas! dit-elle, d'une

voix presque éteinte, qu'attendent donc ces misérables pour m'arracher un reste de vie qui ne peut plus que m'être à charge! Quoi! la pitié pourroit-elle à présent trouver place dans le cœur d'un barbare assassin? Rassurez-vous, chère Lucinde, dit mon frère, en baignant de ses larmes une des mains de cette infortunée, que la pitié, l'amour, la douleur & l'amitié faisoient couler, votre amant, poursuivit-il, en lui montrant Amilcar étendu à ses pieds sans aucun mouvement, vient de vous en délivrer. Juste ciel! s'écria Lucinde, ah! ne m'avez-vous rappelée à la vie que pour me rendre le témoin d'un spectacle qui me déchire le cœur! Alors se roulant, pour ainsi dire, à côté d'Amilcar, elle le prit dans ses bras, & ce tendre amant se sentant ranimé, ouvrit enfin les yeux; mais la joie qu'il ressentit de voir Lucinde qui le serroit sur sa poitrine d'un air si attendri, fut telle, qu'oubliant dans l'instant le malheur qui venoit d'arriver, il se crut transporté dans une isle enchantée. Je ne puis vous rapporter, madame, tous ce que ces deux amans se dirent de tendre & de touchant.

Mon frère, témoin de leurs discours, & forcé de renfermer son amour au-dedans de lui-même, ne pouvant résister à une si rude contrainte, les interrompit pour leur dire qu'un plus long entretien pourroit leur faire tort, qu'il étoit tems de songer à visiter les blessures de Lucinde, qui peut-être

demandoient un prompt ſecours; c'eſt pourquoi il leur conſeilloit, s'ils avoient aſſez de force pour, gagner la maiſon de Lucinde ou la mienne, de s'y acheminer au plutôt. Amilcar fut d'avis de retourner ſur leurs pas, & de dépoſer ſa maîtreſſe dans le château de ſon père chez le même chirurgien qui avoit pris ſoin de Cilindre, afin qu'elle fût à portée d'être traitée avec plus d'attention.

Cette réſolution qui parut d'abord folle, fut néanmoins exécutée. Lucinde appercevant les corps de ces miſérables, ne voulut point partir qu'on ne les eût viſités: c'eſt pourquoi Amilcar s'en approcha, & trouvant que l'un des deux reſpiroit encore, il pria Florian de l'aider à le porter contre un arbre, & en l'examinant, ſa ſurpriſe fut extrême de reconnoître en lui un des gardes de chaſſe de ſon père; celui même qui avoit ſi fort maltraité Cilindre. Ah! malheureux, dit Amilcar, tu en voulois donc auſſi à ma vie? Mais, dis-moi, monſtre, que t'avoit fait cette jeune perſonne pour attenter à la ſienne? Seigneur, lui dit cet intrépide coquin, d'une voix preſque mourante, ne m'a-t-elle pas fait un aſſez grand tort, puiſqu'elle eſt la cauſe que mon camarade & moi ont été obligés de prendre la fuite & de perdre un poſte qui nous faiſoit vivre gracieuſement; car il faut que vous ſachiez que ſon père n'eſt pas le premier que nous ayons ainſi maltraité, mais nous

en étions quittes pour les accuser de rébellion, & l'on nous croyoit toujours sur notre parole; il est vrai que ceux qui nous donnoient quelques pièces d'argent, pouvoient chasser en assurance; nous leur indiquions même les endroits qui étoient les plus abondans en gibier : voilà les raisons qui nous ont fait prendre le dessein de nous venger sur Lucinde, & depuis qu'elle est sortie nous avons épié l'instant où elle seroit seule; ayant appris que son père étoit parti depuis quelques jours pour un voyage assez long, nous l'avons enlevée cette nuit même, dans le dessein de la mettre dans une caverne pour la faire servir à nos plaisirs : mais les cris de cette fille nous ont obligés de la maltraiter, & je me préparois à lui enfoncer un poignard dans le cœur lorsque vous avez paru. Cet homme, affoibli par le sang qu'il avoit perdu, expira en disant ces dernières paroles, sans montrer aucun repentir de ses crimes.

Amilcar & Florian frémissant d'horreur des dangers auxquels Lucinde venoit d'échapper, il sembloit à l'un & à l'autre qu'elle leur en fût devenue plus chère : c'est pourquoi ils se hâtèrent de la conduire chez le chirurgien, dont la femme qui la deshabilla pour la mettre au lit, assura que son corps étoit tout meurtri; & le chirurgien, après l'avoir visitée avec soin, regarda comme un miracle qu'une personne aussi délicate, eût pu résister à

tant de maux : ces barbares qui l'avoient traînée parmi les ronces & les épines, n'avoient fait qu'une plaie de tout son corps. Jugez de la douleur d'Amilcar, lorsqu'il la vit dans cet état; celle de Florian, quoique plus modérée, n'en étoit pas moins vive. L'un & l'autre supplièrent le chirurgien & sa femme d'employer tous leurs soins pour la guérison de Lucinde.

Cependant cette belle fille fit réflexion qu'une vieille servante de basse-cour, seule domestique qu'elle eût, surprise de ne la point voir le lendemain, ne manqueroit pas de jeter les hauts cris & de courir tout le village; c'est pourquoi il fut résolu d'envoyer le concierge, homme intelligent & dont on étoit sûr, pour lui dire que, Lucinde ayant reçu un exprès de la part de son père, elle avoit été obligée de partir sur le champ pour obéir à ses ordres. Et comme Amilcar ne vouloit point s'éloigner du château, tant que Lucinde y demeureroit, il fut encore résolu dans leur petit conseil qu'Amilcar iroit dans l'instant se mettre au lit, & qu'on diroit à son père qu'en s'en retournant avec Florian ils avoient été attaqués dans le bois par une troupe de brigands qui les avoient dangereusement blessés l'un & l'autre, mais qu'ils croyoient en avoir tué deux & que les autres avoient pris la fuite.

Ardillan fut sensiblement touché de l'accident

de ſon fils, ſe reprocha ſa dureté, & ordonna qu'on fût dans le bois pour voir ſi ces miſérables ne donneroient point des ſignes de vie, afin de tirer quelqu'éclairciſſement qui pût faire découvrir leurs complices, monta enſuite à l'appartement de ſon fils, à qui le chirurgien, au moyen de certaine drogue, avoit rendu tout le corps comme s'il eût été couvert de contuſions; ce qui fit qu'Ardillan, malgré ſa fineſſe, ne put éviter de donner dans le paneau: mais ce qui inquiéta furieuſement notre prétendu malade, c'eſt qu'il prit la réſolution de demeurer auprès de lui juſqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli. Le chirurgien le tira de peine en aſſurant Ardillan que l'accident de monſieur ſon fils n'auroit point de ſuites fâcheuſes, ſinon de le tenir au lit pendant très-long-tems.

On vint l'après-midi rapporter à Ardillan que les deux hommes étoient morts, & qu'ils avoient été reconnus pour être les deux mêmes gardes qui avoient maltraité Cilindre, ce qui le mit dans une furieuſe colère: mais comme le mal étoit ſans remède, & qu'ils avoient reçu la juſte punition de leurs crimes, il ordonna qu'on fît d'exactes perquiſitions dans tout le canton.

Au bout de quelques jours, Ardillan, qui ne pouvoit plus long-tems s'abſenter de la Cour, fut obligé de partir, & ne voulant pas s'éloigner ſans voir Lucinde, il fit donc arrêter à ſa porte,

& la vieille domestique, entendant un bruit de chevaux & d'équipages, accourut. Ardillan demanda à voir son maître & sa maîtresse; cette bonne vieille, trompée par les discours du concierge l'assura qu'ils étoient partis depuis huit jours pour se rendre à la ville. Ardillan, quoique fâché de ce contre-tems, n'eut pas de peine à s'en consoler, dans l'espoir de les voir bientôt.

Ce Seigneur ayant appris que Cilindre avoit un procès qui duroit depuis long-tems, au sujet d'une succession très-considérable dont on lui disputoit la possession, fut donc charmé de cette circonstance, se proposant de se servir de ce moyen pour donner à Lucinde des témoignages de son amour, en employant sa protection auprès de ses juges, afin de lui faire obtenir une décision favorable. Il poursuivit sa route avec la plus grande diligence. Arrivé dans son hôtel, son premier soin fut de se faire informer de la demeure de Cilindre: on fut long-tems à la découvrir; mais un domestique l'ayant rencontré l'accosta pour l'instruire de la visite que son maître lui avoit rendue & du plaisir qu'il auroit à le voir.

Cilindre, l'idée remplie de son procès, fut charmé de la politesse d'Ardillan; & comme il n'ignoroit pas qu'il avoit beaucoup de crédit, il ne manqua pas de se rendre le lendemain au lever

de ce Seigneur, qui le reçut comme on reçoit ordinairement le père d'une fille qu'on aime passionnément. Après lui avoir fait mille careſſes, feignant d'ignorer ce qui l'amenoit à la ville, il lui demanda le ſujet de ſon voyage, offrit tous les ſervices qui dépendroient de lui, parla enſuite de la belle Lucinde, dit que s'il avoit ſu le deſſein qu'il avoit de la faire venir auprès de lui, il ſe ſeroit fait un plaiſir d'offrir à cette charmante perſonne une place dans ſa voiture & un appartement dans ſon hôtel, qu'il le prioit d'accepter; parce qu'il jugeoit qu'elle ſeroit plus décemment chez lui que par-tout ailleurs; ainſi, ajouta Ardillan, je vais donner mes ordres pour qu'on faſſe apporter vos malles, & dire en même-tems à mon cocher de ſe tenir prêt lorſque vous voudrez partir pour aller chercher mademoiſelle votre fille que j'attendrai à dîner avec vous. Cilindre qui ne comprenoit rien au diſcours de ce Seigneur, l'aſſura qu'il n'avoit point amené ſa fille ni donné aucun ordre pour la faire venir, qu'il penſoit même qu'il n'étoit pas raiſonnable de l'expoſer ſeule dans une route auſſi peu fréquentée, & encore moins de la mettre en bute aux intrigues de nombre de petits-maîtres qui ne manqueroient pas de mettre tout en œuvre pour trouver les moyens de la ſéduire: je ne ſuis qu'un pauvre gentilhomme, continua Cilindre, mais je jure ſur

l'épée que je porte, que si quelqu'un étoit assez mal-honnête homme pour attenter à l'honneur de ma fille, je m'en vengerois de façon à l'en faire repentir; ainsi, pour éviter ces maux, je puis vous assurer, Seigneur, que mon dessein ne fut jamais de l'y exposer.

A ce discours Ardillan ne put s'empêcher de montrer sa surprise, & après avoir loué la fermeté de Cilindre, il lui apprit la réponse qu'on lui avoit faite lorsqu'il s'étoit présenté pour le visiter. Ce gentilhomme ne pouvoit se persuader la fuite de sa fille, dans laquelle il n'avoit rien remarqué qui pût dénoter un esprit d'intrigue; néanmoins pour s'assurer de sa conduite, il se détermina à partir sur le champ afin de s'éclaircir de ce mystère. Ardillan, charmé de sa résolution, le força de prendre sa chaise de poste avec plusieurs domestiques qui eurent ordre de l'accompagner.

Cependant nous avions laissé Lucinde chez le chirurgien, dont la femme qui ne pouvoit plus ignorer la passion qu'Amilcar avoit pour cette jeune personne, s'empressoit de témoigner à l'un & à l'autre le zèle & l'attachement qu'elle avoit pour leur service; elle prit donc autant de soin de Lucinde que si déjà elle eût été maîtresse du château, & procura à Amilcar toutes les facilités de lui parler en particulier. Ces deux jeunes amans, toujours plus charmés l'un de l'autre, se jurèrent

rent fois un amour & une fidélité à toute épreuve.

Lucinde guérie de sa frayeur & rétablie des contusions qu'elle avoit reçues, quoiqu'il lui en restât encore plusieurs marques sur le corps, & qu'elle eût même le visage fort bouffi & rempli de sang extravasé; cette belle fille, par je ne sais quel pressentiment, voulut absolument retourner chez elle, & quelque chose que pussent lui dire Amilcar & ses confidens, ils furent contraints de céder à son empressement; elle arriva donc au château de son père au même instant qu'il venoit d'y entrer: comme elle étoit accompagnée d'Amilcar & de la femme du chirurgien, Cilindre qui étoit peut-être l'homme du monde le plus fin & le plus prudent, lui demanda avec beaucoup de douceur ce qui l'avoit obligée de s'éloigner de chez lui pendant son absence. Lucinde ne fut point la dupe de cette feinte douceur: c'est pourquoi, dans la crainte de l'irriter davantage, elle commença par lui faire examiner les meurtrissures dont elle étoit encore couverte, lui détailla ensuite le malheur qui lui étoit arrivé, & finit par s'étendre beaucoup sur les nouvelles obligations qu'elle devoit à Amilcar, l'assurant que sans le secours qu'elle avoit reçu de ce jeune Seigneur, elle n'auroit jamais eu le bonheur de le revoir.

Cilindre satisfait du récit de sa fille, ne put s'empêcher de frémir du danger qu'elle avoit

couru. Ce tendre père, pénétré de la plus vive reconnoissance envers Amilcar, ne put d'abord la lui exprimer qu'en lui mouillant le visage de ses larmes. Le jeune amant aussi touché que lui, profita de cet instant pour lui déclarer l'amour qu'il avoit conçu pour les rares qualités de la charmante fille, en protestant qu'aussi-tôt qu'il seroit en âge de disposer de son sort, il jureroit foi de gentilhomme qu'il n'auroit jamais d'autres desirs que celui de s'unir à l'aimable Lucinde, le suppliant de ne point donner sa parole à d'autres. Cilindre le lui jura en le serrant de nouveau dans ses bras: soyez persuadé, Seigneur, ajouta Cilindre, que ce n'est ni aux biens ni aux honneurs que je me rends; mais c'est à cette noble générosité, à cette délicatesse de sentiment, & à la sincère ardeur que vous me faites paroître, qui, en faisant la félicité de ma fille, va aussi mettre le comble à la mienne; car je ne fais nul doute qu'elle n'ait pour vous les mêmes sentimens. Cette réflexion fit rougir Lucinde, & le malicieux Cilindre s'appercevant de son trouble, lui dit en l'embrassant: je prends, ma chère fille, ce silence pour un aveu de votre tendresse; vous l'avez trop bienplacée pour que je puisse jamais m'en plaindre.

Cette belle fille rassurée par ces dernières paroles, jugea qu'elle devoit encore instruire son père de l'amour qu'Ardillan ressentoit pour elle, de la

jalousie qu'il avoit conçue contre son fils, des ruses que ce dernier avoit employées pour lui dérober la connoissance de l'aventure du bois, en la faisant tomber seulement sur Amilcar, & de la contrainte où il étoit de renfermer en lui-même l'amitié qu'il avoit pour elle. Ce bon gentilhomme ne put s'empêcher de sourire de la folie d'Ardillan qui, quoique certain de l'amour de son fils, avoit encore assez d'amour propre pour oser se flatter de pouvoir obtenir la préférence auprès d'une fille de seize ans: je veux, leur dit-il, mes chers enfans, pour le punir de sa vanité & de son fol orgueil, être de concert avec vous; & afin d'éviter les ruses qu'il pourroit employer pour m'enlever ma brebis, je vais dès ce jour la renfermer dans le temple d'Hélone, & je vous jure de nouveau, mon cher Amilcar, qu'elle n'en sortira jamais que pour vous donner la main.

Nos jeunes amans qui ne s'attendoient pas à cette décision, en furent un peu déconcertés; mais loin d'oser montrer leur douleur, ils furent encore contraints de remercier Cilindre d'une attention qui les alloit priver pour long-tems de la douceur de se voir & de s'entretenir.

Après que ce gentilhomme se fut ainsi assuré de la conduite de sa fille, il retourna à la ville, & rendit compte à Ardillan du succès de son voyage, c'est-à-dire, qu'il lui fit croire que Lu-

cinde s'étoit d'elle-même retirée parmi les vierges, jusqu'à l'entière conclusion de son procès. Ardillan voulant hâter cette conclusion, employa tout son pouvoir, & parvint enfin à faire rendre un arrêt en faveur de Cilindre, qui lui adjugea une succession considérable. Cette succession rendit ce gentilhomme un des plus puissans Seigneurs de la province, & par conséquent sa fille un des plus riches partis qu'il y eût, ce qui la fit rechercher de plusieurs personnes de grande considération: mais, religieux à garder sa parole, il attendit qu'Ardillan vînt aussi se mettre sur les rangs; alors sa fortune & les titres qu'il venoit d'acquérir le mettant de niveau, il lui dit qu'il recevroit à honneur la proposition qu'il lui faisoit s'il n'avoit donné sa parole à un jeune Seigneur auquel il jugeoit que sa fille avoit depuis longtems accordé toute sa tendresse; qu'il étoit trop bon père pour s'opposer à une inclination qui n'avoit rien que de louable: le caractère, l'âge, la naissance, & les biens s'y trouvent assortis; qu'en outre il avoit des obligations essentielles à ce jeune homme & à toute sa famille, qu'il ne pouvoit autrement reconnoître que par son union avec sa fille.

Ardillan, qui croyoit ne trouver aucun obstacle à son bonheur, fut extrêmement surpris: prenez garde, dit-il, de rendre par ce choix votre fille malheureuse

malheureuse en vous livrant trop à ses desirs. Les jeunes gens sont la plupart dissipés, ils donnent dans toutes sortes d'excès & de dépenses superflues; le jeu, la chasse, les plaisirs, les femmes & la bonne chère sont ordinairement toutes leurs occupations, ce qui souvent les conduit à leur ruine. J'en conviens, reprit Cilindre; je me flatte néanmoins que celui dont j'ai fait choix n'est nullement entiché de ces défauts; je le connois depuis longtems, & suis très-persuadé que vous ne pourrez vous dispenser de m'approuver lorsque vous saurez que c'est Amilcar à qui je donne la préférence. A mon fils! s'écria Ardillan en changeant de couleur. Oui, dit Cilindre, qu'y a-t-il donc là de surprenant? Trouvez-vous qu'ils soient mal assortis? Croyez-moi, mon cher Seigneur, faites de bonne grace ce sacrifice; car quoique vous soyez son aîné, il faut cependant lui céder le pas sur cet article; laissons, vous & moi, à nos enfans le soin de faire briller le flambeau de l'hymen, ce n'est qu'à la jeunesse qu'il convient de l'allumer. Ardillan ne parut pas d'abord goûter ce précepte; mais on assure qu'il vient de consentir au bonheur de ces deux amans, & qu'il ne s'est rendu dans son château que pour en ordonner les fêtes.

CHAPITRE IV.

SUITE d'Observations.

APRÈS que cette jeune dame nous eut fait le récit des aventures de Lucinde, nous reprîmes la route du château, où nous trouvâmes Cilindre & sa charmante fille qui venoient de s'y rendre. Ardillan, instruit par son coureur de leur arrivée, abandonna la chasse pour venir les recevoir; & entrant avec nous dans le sallon, il nous présenta au père & à la fille, ajoutant qu'il espéroit dans peu voir son fils possesseur de ce trésor: il est vrai dit-il, en jetant sur Lucinde un regard animé, que j'ai été assez téméraire pour le lui disputer; mais le choix de cette belle enfant m'a enfin rendu sage; tous mes desirs se bornent à présent au seul plaisir de pouvoir la nommer ma fille, & je me flatte, poursuivit-il, que vous voudrez bien honorer de votre présence les fêtes que je fais préparer pour célébrer leurs noces. Monime s'en défendit sur le peu de tems que nous avions à rester dans cette province.

Nous partîmes dès le lendemain pour rejoindre Zachiel, à qui nous rendîmes compte de notre voyage. Monime, après lui avoir raconté l'histoire

de Lucinde, vanta beaucoup les charmes de cette jeune perſonne, & la probité & la bonne mine d'Amilcar; elle trouva que rien n'étoit ſi bien aſſorti que ce mariage : ces heureux amans, dit-elle, vont enfin jouir en liberté du plaiſir d'aimer & de celui d'être aimés, de ce mélange de tendreſſe, de ce retour d'eſtime que les gens ſenſés devroient toujours rechercher dans leurs mariages. Il eſt vrai, belle Monime, dit Zachiel, mais des liens ſi doux ne peuvent être fondés que ſur la vertu, & malheureuſement la plupart des Joviniens n'emploient dans leur union que le déguiſement; on diroit qu'ils ne ſont d'accord que pour mieux ſe tromper : l'enjouement, les complaiſances, les aſſiduités, les ſoins, le faſte & la dépenſe, ne ſont employés que pour cacher la biſarrerie de leur caractère, l'inégalité de leur humeur & le mauvais état de leurs affaires. Rien n'eſt ſi rare que de trouver chez eux deux cœurs liés par l'eſtime la plus parfaite, la confiance la plus ſincère, le reſpect & la tendreſſe la plus délicate, & cette ardeur mutuelle de s'obliger & de ſe prévenir; tout devroit concourir dans ces engagemens à la bonne intelligence que les adverſités ne peuvent jamais altérer, & qui devient même un lien de plus à ceux qui ſont unis de la ſorte, comme ſi c'étoit un nouveau devoir qui dût achever de n'en faire qu'une ſeule perſonne.

Mais les jeunes gens font ici trophée de la

licence de leur conduite ; ils étalent leurs vices avec oſtentation, & tirent vanité de leur deshonneur. La plupart ſe livrent à la volupté, moins pour jouir des plaiſirs que pour avoir lieu de ſe flétrir eux-mêmes, en ſe glorifiant de la baſſeſſe de leurs ſentimens. Nés dans la ſource impure du crime, nourris avec ce qu'il y a de plus contagieux, livrés entièrement à leurs goûts, la vertu ne leur paroît plus qu'un être chimérique, ils ne reconnoiſſent que le mal ; c'eſt-là ce qui les uſe avant le tems, & ce qui abrège leurs jours.

Nous arrivâmes dans une grande ville, dont les rues étoient remplies d'une multitude infinie de peuple. Monime demanda à Zachiel ce que ſignifioit ce grand concours de monde. C'eſt, dit le génie, pour voir la cérémonie d'un convoi qui ſe doit faire à minuit. C'eſt donc quelque choſe de bien extraordinaire, lui dis-je ? Non, dit Zachiel, rien n'eſt ſi ordinaire que de voir mourir, la nature y aſſujettit tous les hommes ; mais rien n'eſt ſi ſingulier que les cérémonies qu'on emploie chez les Joviniens pour leurs enterremens ; ici il n'eſt permis qu'à des bourgeois de faire enterrer leurs parens auſſi-tôt qu'ils ſont morts, ſans les partager, & il eſt de la grandeur d'un ſeigneur d'être gardé tout au moins ſept ou huit jours : il faut pour cela qu'il ſoit embaumé ; on l'étend ſur une table, on lui arrache les entrailles qu'on met dans un baril

de plomb pour être conduites dans un endroit; le cœur eſt mis dans une boîte d'or pour être porté dans un autre, & le corps a ſa ſépulture ſéparée dans un troiſième lieu; ces trois inhumations ſe font toujours la nuit; il ſeroit trop humiliant pour l'humanité d'enterrer un mort de qualité en plein jour. Comment imaginer que les ames des grands, qui doivent aſſurément être privilégiées, puiſſent ſe ſauver ignoblement avec la foule des ſimples fidelles? Leur gloire exige qu'on réſerve pour eux des cérémonies extraordinaires; ainſi l'éclat des torches multipliées à l'infini eſt plus brillant dans l'obſcurité de la nuit, ce qui rend la pompe funèbre plus magnifique & plus belle. Tout dans la maiſon, juſqu'aux chevaux & aux équipages, doit porter le deuil du défunt. Je ne ſais s'il y en a un fort grand dans le cœur, en tous cas il ne dure pas long-tems; c'eſt le monde où l'on eſt le plus aiſément conſolé; & quoique les appartemens ſoient tendus de noir, toutes les voitures drapées, on y porte néanmoins un deuil enjoué & galant; ce deuil n'eſt qu'une bienſéance d'uſage, parce qu'il ſeroit honteux de ne pas pleurer ceux à qui la nature les a joints par le ſang; c'eſt pourquoi ils copient les dehors d'une vraie douleur; mais cette douleur hypocrite n'eſt que pour ſatisfaire à l'uſage. Un père à qui la mort enlève un fils unique tendrement aimé, eſt obligé de renfermer ſon cha-

grin, il n'oſe en porter un deuil public : mais un mari qui perd une femme dont il étoit l'ennemi & le perſécuteur, doit affecter pendant long-tems tout l'extérieur lugubre d'une douleur qu'il ne reſſent pas. Il eſt encore de la dignité d'un grand ſeigneur d'ordonner par un teſtament la conſtruction de quelque nouvelle chapelle, ſoit dans le temple de Junon ou dans celui de Jupiter, & cela parce qu'on doit donner en mourant une partie des biens dont on ne peut plus jouir ; alors on lui dreſſe un tombeau magnifique ; des épitaphes en beau ſtyle en ornent les quatre faces, ce qui coûte des ſommes immenſes qui ſeroient bien mieux employées à payer des créanciers qu'à élever un ſuperbe mauſolée à un débiteur inſenſible. Enfin rien ne manque à ces pompes funèbres, que la douleur à ceux qui y aſſiſtent. On ſe reſſouvient cependant encore deux ou trois mois après de ce pauvre mort, parce que l'uſage veut qu'on invite ſolemnellement toutes ſes connoiſſances à venir entendre un orateur gagé pour prononcer un éloge qui eſt communément un tiſſu de contre-vérités, qui ne ſert qu'à faire admirer l'éloquence de l'orateur, à qui il ſuffit d'avoir peint les vertus d'un héros en y ajoutant le nom du défunt.

Les différentes provinces que nous venions de traverſer, ne m'avoient encore offert que très-peu d'exemples qui puſſent me mettre au fait des uſages

des Joviniens, car, malgré ce que j'ai dit de ces châteaux si magnifiquement bâtis, & de ces dehors si soigneusement entretenus, que nous trouvâmes sur notre route, les seigneurs à qui ils appartiennent n'y paroissent presque jamais. Un grand Seigneur ne se retire point dans ses terres qu'il ne soit disgracié, quelqu'agrément que la nature & l'art y aient réuni; il s'y déplaît, il y desséche d'ennui, enfin il ne vit plus, à peine végète-t-il, & bientôt la mort vient le délivrer de cet état d'humiliation.

Nous prîmes notre route vers la capitale de l'Empire. Après quelques journées de marche, nous entrâmes dans de belles avenues qui formoient un berceau délicieux & à perte de vue. Monime trouva ce lieu si agréable, qu'elle voulut descendre de carrosse pour se promener sur une pelouse qu'on auroit prise pour un tapis d'émeraudes. A peine eûmes-nous fait une vingtaine de pas que nous appeçûmes un homme qui se promenoit seul en rêvant profondément, malgré un teint jaune & livide, un air triste & languissant, sa physionomie annonçoit de la noblesse & quelque chose d'intéressant. Je suis surpris, dis-je, à Zachiel qu'on laisse ainsi ce seigneur livré à lui-même dans sa convalescence, car il me paroît qu'il vient d'essuyer une grande maladie dont il n'est pas encore entièrement rétabli; cet air de grandeur qu'on remarque dans toute sa personne me fait croire qu'il devroit

avoir une cour, ou du moins quelques amis qui cherchent à l'amuſer : la diſſipation met un baume dans le ſang, qui contribue beaucoup au rétabliſſement de la ſanté; ſans doute qu'il n'a quitté la Cour que pour venir ici ſe fortifier.

Vous vous trompez, dit Zachiel, ce qui cauſe l'abattement de ce ſeigneur, ne vient que de l'ordre qu'il a reçu de s'éloigner de la cour. Il eſt vrai que c'eſt une furieuſe maladie pour un courtiſan, d'être forcé de vivre dans ſes terres. Par quelle raiſon, demandai-je, l'a-t-on exilé ? C'eſt, dit le génie, parce qu'il n'a point eu aſſez d'adreſſe pour ſe maintenir dans la faveur, parce que ſon intrigue n'a pas été ſupérieure à celle de ſes ennemis, parce qu'il n'a pu abattre lui-même ceux qui l'ont perdu, parce qu'il s'eſt fait des ennemis de ceux qu'il a le plus obligés; ce ſont là ſes crimes.

Ce ſeigneur, pourſuivit le génie, eſt naturellement bon, il eſt né obligeant, il a l'ame pure, les mœurs & la conduite d'un parfait honnête homme; je ſais qu'il n'eſt tombé dans la diſgrace du prince, que faute d'avoir cette ardente méchanceté par laquelle on vient à bout de perdre ſes ennemis ; c'eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit d'un courtiſan. Chez les Joviniens chacun n'eſt occupé que de ſon élévation & de ſa fortune; c'eſt ce qui produit d'illuſtres trompeurs. La mauvaiſe réputation leur eſt indifférente, l'injuſtice les touche peu, l'amour

des grandeurs s'empare seul de leurs desirs ; cependant cette avidité qu'ils ont de parvenir à des postes éminens les tourmente toute leur vie, & il arrive souvent que celui qui, à force de brigues obtient quelques grandes dignités, est dans de perpétuelles inquiétudes d'apprendre sa chûte à son réveil.

Il me paroît, dit Monime, que ce seigneur ne devroit guère regretter un poste qui le mettoit dans des angoisses continuelles ; il devroit au contraire bénir le ciel, qui, en le délivrant de tant d'embarras, le met encore à portée de vivre tranquillement. Je suis sûr, belle Monime, dit le génie, que ce courtisan ne regrette que trop la place qu'il vient de perdre ; ce n'est pas que son cœur y ait fait naufrage : non, il y a conservé sa bonté & sa générosité ; mais l'habitude des honneurs lui a gâté l'esprit ; il regrette ce fracas dans lequel il vivoit, il regrette ces mouvemens que tout le monde se donnoit pour parvenir jusqu'à lui quand il avoit l'oreille de son maître ; ces flatteurs dont il se moquoit dans le tems de son élévation, & qui regardoient comme un bonheur de se le rendre favorable, lui manquent ; il ne voit plus ces airs timides & rampans qui divertissoient sa vanité, il n'est plus à portée de faire la destinée de personne, ses faux amis n'ont plus d'intérêt à le ménager ; il soupire après cette place qu'il oc-

cupoit dans l'esprit des autres, après ce respect craintif qu'il se plaisoit à inspirer, après cet encens dont on tâchoit de l'enivrer, quoiqu'il employât, pour le dissiper, les procédés les plus obligeans; il soupire enfin après mille fantômes pareils, sans lesquels il ne peut plus vivre, parce qu'ils sont devenus la nourriture nécessaire d'un esprit empoisonné par le pernicieux venin de l'ambition.

Quoi que vous puissiez dire, reprit Monime, je me sens touchée des peines de ce seigneur; son accablement me pénètre jusqu'au fond du cœur; par égard pour ses rares qualités, accordez-moi, je vous supplie, la grace de le guérir de son ambition, puisque c'est le seul défaut que vous reconnoissez en lui. Vous le pouvez, mon cher Zachiel, faites, je vous en conjure, disparoître ses chagrins faites qu'il en oublie les causes ou qu'il les méprise; faites enfin que sa vertu serve à le consoler des injustices qu'il a reçues du sort, & qu'il renonce à toutes ces idées de grandeur & d'élévation qui sont la source de ses maux; ôtez-lui ce dégoût qu'il a pour la solitude, afin qu'il en puisse goûter les douceurs; je voudrois au moins me flatter d'avoir vu chez les Joviniens un homme heureux par le seul secours de la raison. Je consens, charmante Monime, dit Zachiel, de vous satisfaire, le tendre intérêt que vous prenez aux peines de cet illustre

malheureux, me donne de nouvelles preuves de la bonté de votre cœur, & je vais employer la force du raisonnement pour le convaincre.

Nous nous avançâmes vers ce courtisan que le génie aborda d'un air doux & majestueux. Leur conversation roula d'abord sur des discours vagues : mais qu'un génie a de pouvoir sur l'esprit des hommes ! il est toujours sûr de les amener au point qu'il desire. Ce seigneur, qu'une force supérieure entraînoit presque malgré lui, oublia sa politique ordinaire pour se montrer tel qu'il étoit, il ouvrit son cœur au génie qui lisoit dans son ame ; que de foiblesses ne vîmes-nous pas ! que les hommes sont petits ! qu'ils sont à plaindre !

Ce courtisan, l'esprit encore tout plein de sa disgrace, raconta à Zachiel toutes ses infortunes ; il se plaignit amérement des trahisons & des injustes menées qu'on avoit employées pour le perdre, dont il devenoit la malheureuse victime. Zachiel, pour le consoler, se prêta d'abord à sa foiblesse & parut entrer dans toutes ses raisons ; mais il les combattit ensuite avec cet esprit qui plaît, qui entraîne insensiblement & qui touche si bien le cœur lors même qu'il semble ne parler qu'à l'esprit & à la raison. Il ajouta que l'innocence & la pureté de ses intentions devoient le rassurer sur l'avenir ; que le prince les reconnoîtroit un jour, & le vengeroit de ceux qui avoient osé le noircir dans son

eſprit en conjurant ſa perte; qu'il devoit actuellement regarder ſa diſgrace comme un chemin qui alloit le conduire à la perfection; qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour s'affranchir du joug des paſſions qui dominent les hommes vulgaires; qu'avec un peu d'effort ſur lui-même, il ſe rendroit maître de ſes penchans; qu'enſuite exempt de foibleſſe, il jouiroit d'un ſort, qui ſans doute devroit être envié de tous les mortels.

Ce ſeigneur, pénétré juſqu'au fond du cœur des raiſons que le génie venoit d'employer pour le conſoler, en fut d'abord ſoulagé; ſes diſcours reſſembloient à une étoile courante qui perce la nuit & laiſſe après elle un ſillon de lumière pour montrer aux matelots le point de leur bouſſole, afin qu'ils puiſſent ſe mettre en garde contre les vents impétueux qui pourroient briſer leurs vaiſſeaux ſur la pointe de quelques rochers; telle fut, dis-je, la vive impreſſion que firent dans l'ame de ce courtiſan les inſinuations du génie.

Je rends grace à la fortune, dit ce ſeigneur, de s'être ſervie de la malice de mes ennemis pour m'éclairer ſur la nature du bien & du mal; ſans leurs trahiſons & leur perfidie, je n'aurois peut-être jamais eu le bonheur de vous rencontrer, & ce n'eſt que par vous que j'apprends que l'adverſité miſe à profit, épure le cœur & le ſoumet à la raiſon; j'avoue que d'abord je n'ai pas regardé mon

exil avec indifférence, je ne l'ai même soutenu qu'avec beaucoup de peine; sensible à l'affront que j'ai reçu, une affreuse mélancolie, en me séparant de la cour & me privant en même tems de toute société, avoit, pour ainsi dire, engourdi toutes les facultés de mon ame; mon amour propre, trop humilié par cette chûte, ne me laissoit aucune liberté de réfléchir sur moi-même. Vous venez tout à coup de dessiller mes yeux, en me faisant sentir le prix de la vertu, le danger des honneurs & la sottise des préjugés dans lesquels je vivois; que de graces ne dois-je pas vous rendre pour tant de bienfaits!

Cependant, dit Zachiel, vous aviez plus d'un motif de consolation; vous savez que les hommes ne sont pas toujours les mêmes, ce seroit faire trop d'honneur à la nature humaine que de lui donner l'uniformité, ainsi ceux qui vous regardent aujourd'hui avec indifférence ou mépris, rechercheront peut-être dès demain, par quelque mouvement extraordinaire, les occasions de vous servir. Ces hommes changeans sont toujours remplis de mauvaises qualités, c'est pourquoi il faut en tirer ce qu'on peut: il est des insinuations honnêtes dont les moins artificieux peuvent user sans scrupule; il y a des complaisances aussi éloignées de l'adulation que de la rudesse.

Ce Seigneur nous engagea de si bonne grace de

passer quelque tems chez lui pour l'aider à se fortifier dans les heureuses dispositions que le génie venoit de lui inspirer, que nous ne pûmes nous refuser à ses instances ; & le tems que nous y demeurâmes fut employé si utilement pour ce Seigneur, qu'il assura le génie, lorsque nous le quittâmes, qu'il se trouvoit si parfaitement guéri de tout ce fatras de grandeur & d'élévation qui avoit troublé son repos pendant si long-tems, que telle proposition qu'on lui pût faire, il ne changeroit pas l'état de tranquillité où il se trouvoit pour la première dignité de l'empire.

Pendant notre route le génie profita de l'exemple de ce courtisan disgracié, pour nous donner de nouvelles instructions sur le caractère des courtisans, sur leur jalousie, leurs intrigues. Vous ne verrez, nous dit-il, chez les Joviniens que perfidies & artifices. C'est dans ce monde qu'on voit la flatterie toujours rampante au pied du trône, renverser la vertu, l'innocence & la vérité, sitôt qu'elles osent se présenter ; vous y verrez l'envie se parer du nom d'émulation ou d'amour propre bien entendu ; vous y verrez l'orgueil prendre celui de noble fierté ; l'ostentation, celui de magnificence, & l'avarice sous celui d'économie ; vous verrez enfin par-tout les vices usurper les dehors, les titres & le prix des vertus ; la probité, l'honneur & l'innocence ignorés, avilis

& perſécutés. Les courtiſans ne compoſent qu'un mélange de baſſeſſes, de ridicules & d'impertinences ; peu ſincères entr'eux, ils ne cherchent qu'à ſe trahir ; la plupart ne voient qu'au travers du voile de leurs paſſions ; ils regardent les évènemens comme dans un miroir trompeur qui défigure les objets qu'il repréſente, & laiſſe toujours la vérité pour courir après le fantôme que forgent dans leur imagination des deſſeins ambitieux, & ils prennent pour des réalités leurs chimériques eſpérances.

Arrivés enfin dans la capitale de l'empire, je commençois à m'inſtruire : mais où je connus à fond les Joviniens, c'eſt à la Cour. Nous fûmes long-tems ſans y paroître. Cette capitale qui eſt une des plus belles villes & des plus riches de toute la planète eſt auſſi le rendez-vous de tout l'empire. Cette ville ſi grande, ſi riche, ſi variée, préſentoit tous les jours à notre curioſité tant de nouveaux objets, que charmés de tout ce que nous y voyions, je ne pouvois m'imaginer qu'il pût y avoir encore quelque choſe qui fût digne de notre attention ; la Cour me détrompa agréablement.

ſenté la douleur d'Enone, qu'elle ſemble ſe plaindre aux Néréides de l'inconſtance & de la légèreté de Pâris qui la quitte pour Hélene que Théſée avoit déjà enlevée ; Caſſandre, ſœur de Pâris, paroît dans l'enfoncement, les cheveux épars, & agitée d'un eſprit de prophétie, annonce les malheurs qui doivent déſoler les Troyens.

Sur la droite on voit Ariane, fille de Minos & petite-fille du Soleil, par ſa mère Paſiphaé ; cette princeſſe exilée de l'île de Créte ſa patrie, après qu'elle eut trahi le roi ſon père pour l'amour qu'elle portoit à Théſée, en lui donnant un fil afin qu'il pût ſe tirer du labyrinthe qui renfermoit le Minotaure, ſe voit abandonnée de ce prince dans une île déſerte, où elle gémit long-tems de ſa perfidie ; mais Bacchus, attiré peut-être par ſes plaintes, en devint amoureux : on voit les noces de ce dieu célébrées par des Bacchantes, & Ariane enlevée au ciel, où elle forme une couronne d'étoiles.

Déjanire, femme d'Hercule eſt d'un autre côté. On ſait qu'Hercule, fils de Jupiter, après avoir rempli les douze travaux qui lui avoient été impoſés par Euriſté, miniſtre de Junon, ſe laiſſa ſéduire par les charmes d'Omphale, & changea avec elle la maſſue dont il avoit défait tant de monſtres, en une quenouille, & la peau du lion qu'il avoit vaincu, pour la ceinture de cette jeune fille.

Déjanire n'écoutant que sa jalousie, se laissa séduire par les insinuations du centaure Nesus : qui se voyant près d'expirer d'un coup de flèche qu'il avoit reçu, l'assura que son sang avoit la vertu de rallumer les premiers feux, c'est pourquoi Déjanire envoya à Hercule une veste teinte du sang de ce Centaure ; mais apprenant que cette veste est empoisonnée, sa fureur la porte à se précipiter du haut d'un rocher dans la mer.

Didon, reine de Carthage, est représentée un poignard à la main, poussée par le désespoir de s'être laissée séduire par les promesses du perfide Énée, dont on voit le vaisseau qui paroît s'éloigner à pleines voiles. Hepsipile paroît reprocher à Jason son mari, de l'avoir quittée pour Médée ; cette magicienne employa son art pour aider Jason lorsqu'il vint avec les autres Argonautes à la conquête de la toison d'or, ce qui fit qu'il surmonta sans peine tous les dangers qui lui étoient préparés ; il dompta les taureaux consacrés à Mars, tua le dragon, gardien de la toison, & emporta ce riche butin en Thessalie, emmenant avec lui Médée qu'il abandonna ensuite pour Créuse : mais Médée, pour se venger, le fit brûler dans son palais avec sa nouvelle épouse. On voit aussi les amours de Cérès avec Jasion ; cette déesse qui préside à la moisson s'étoit retirée au fond des bois, ses cheveux n'étoient point

ſenté la douleur d'Enone, qu'elle ſemble ſe plaindre aux Néréides de l'inconſtance & de la légèreté de Pâris qui la quitte pour Hélene que Théſée avoit déjà enlevée ; Caſſandre, ſœur de Pâris, paroît dans l'enfoncement, les cheveux épars, & agitée d'un eſprit de prophétie, annonce les malheurs qui doivent déſoler les Troyens.

Sur la droite on voit Ariane, fille de Minos & petite-fille du Soleil, par ſa mère Paſiphaé ; cette princeſſe exilée de l'île de Créte ſa patrie, après qu'elle eut trahi le roi ſon père pour l'amour qu'elle portoit à Théſée, en lui donnant un fil afin qu'il pût ſe tirer du labyrinthe qui renfermoit le Minotaure, ſe voit abandonnée de ce prince dans une île déſerte, où elle gémit long-tems de ſa perfidie ; mais Bacchus, attiré peut-être par ſes plaintes, en devint amoureux : on voit les noces de ce dieu célébrées par des Bacchantes, & Ariane enlevée au ciel, où elle forme une couronne d'étoiles.

Déjanire, femme d'Hercule eſt d'un autre côté. On ſait qu'Hercule, fils de Jupiter, après avoir rempli les douze travaux qui lui avoient été impoſés par Euriſté, miniſtre de Junon, ſe laiſſa ſéduire par les charmes d'Omphale, & changea avec elle la maſſue dont il avoit défait tant de monſtres, en une quenouille, & la peau du lion qu'il avoit vaincu, pour la ceinture de cette jeune fille.

Déjanire n'écoutant que sa jalousie, se laissa séduire par les insinuations du centaure Nesus : qui se voyant près d'expirer d'un coup de flèche qu'il avoit reçu, l'assura que son sang avoit la vertu de rallumer les premiers feux, c'est pourquoi Déjanire envoya à Hercule une veste teinte du sang de ce Centaure ; mais apprenant que cette veste est empoisonnée, sa fureur la porte à se précipiter du haut d'un rocher dans la mer.

Didon, reine de Carthage, est représentée un poignard à la main, poussée par le désespoir de s'être laissée séduire par les promesses du perfide Enée, dont on voit le vaisseau qui paroît s'éloigner à pleines voiles. Hepsipile paroît reprocher à Jason son mari, de l'avoir quittée pour Médée ; cette magicienne employa son art pour aider Jason lorsqu'il vint avec les autres Argonautes à la conquête de la toison d'or, ce qui fit qu'il surmonta sans peine tous les dangers qui lui étoient préparés ; il dompta les taureaux consacrés à Mars, tua le dragon, gardien de la toison, & emporta ce riche butin en Thessalie, emmenant avec lui Médée qu'il abandonna ensuite pour Créuse : mais Médée, pour se venger, le fit brûler dans son palais avec sa nouvelle épouse. On voit aussi les amours de Cérès avec Jasion ; cette déesse qui préside à la moisson s'étoit retirée au fond des bois ; ses cheveux n'étoient point

ornés de bouquets d'épis; ſon cœur combattu par l'amour, n'étoit occupé que de la perte qu'elle avoit faite de Jaſion que Jupiter fit mourir par jalouſie: on dit que de ſes amours naquit Plutus qui préſide aux richeſſes.

L'autre face repréſente la déeſſe Venus qu'on voit aſſiſe au fond d'un bois éloigné de Cythère; la déeſſe vient de quitter Paphos pour pleurer Adonis à qui un monſtre cruel vient d'arracher la vie; les Graces en habit de deuil ſont aſſiſes auprès d'elle; les ris, les jeux & les amours, effrayés de ſon déſeſpoir, s'envolent à Paphos en répandre la nouvelle.

On ne peut enfin répandre les ornemens avec plus d'élégance & de profuſion; toutes les parties de ce ſuperbe édifice en ſont admirablement bien travaillées, & l'on y a joint tout ce que le génie, le goût & l'art peuvent inventer de plus parfait; on peut dire qu'il renferme les chefs-d'œuvres de tous les arts. Je n'entreprendrai point de décrire la magnificence & la richeſſe de tous les meubles, les tableaux, les glaces, les buſtes, les vaſes précieux autant par leur matière que par la perfection de leur ciſelure, & mille autres raretés qui ornent les appartemens de l'empereur, & compoſent un amas d'objets qui plaiſent & éblouiſſent la vue. Monime & moi, ſaiſis de raviſſement & d'extaſe, demeurâmes quelques inſtans immo-

biles, en ſorte qu'on auroit pu nous prendre pour deux nouvelles ſtatues qu'on venoit de poſer; je ne parlerai point non plus de la beauté du parc ni de la diverſité d'ornemens qui embelliſſent les jardins où l'hiſtoire de la fable eſt repréſentée au milieu de grands baſſins ou de belles nappes d'eau qui ſont répandues dans tous les endroits de ces jardins. Nous parcourions d'un œil rapide les beautés de ce ſéjour enchanté; nous admirions le criſtal & le murmure des eaux, dont pluſieurs s'élançoient dans les airs en forme de gerbe & retomboient en pluie, d'autres deſcendoient en caſcades ou fuyoient dans la plaine; d'un autre côté la fraîcheur des boſquets, la ſymétrie des parterres, les détours embarraſſés des labyrintes, le mélange agréable des fleurs, tous ces objets fixèrent longtems notre attention; on diroit que les habiles artiſtes qui les ont enrichis par des chefs-d'œuvres toujours renouvelés aient encore joint à leur art le ſecret d'enchaîner les rivières, & qu'enchériſſant ſur la nature ils les forcent de s'élancer juſqu'aux nues, en jailliſſant en l'air des millions de flèches brillantes & liquides pouſſées par des dieux marins ou par des nayades; d'autre côté on les fait encore ſe précipiter dans mille & mille endroits marqués par l'artiſte.

CHAPITRE VI.

Leur Réception à la Cour.

LA nuit commençoit à déployer ſes voiles, lorſque Zachiel nous préſenta à Caſſiel qui eſt un des premiers capitaines de la garde de l'empereur. Ce génie, car c'en étoit un, fut charmé de revoir Zachiel & nous fit beaucoup d'accueil ; mais il s'excuſa de ne pouvoir reſter plus long-tems avec nous, parce que c'étoit ſon heure de ſervice.

Il eſt d'uſage dans cette Cour que chaque capitaine ne peut ſe diſpenſer, ſous quelque prétexte que ce ſoit, de faire ſa ronde autour du palais, afin d'examiner ſi la garde ſe maintient exactement dans ſes poſtes ; or comme c'étoit l'heure de ſon ſervice, & qu'il eſt rigide obſervateur des devoirs de ſa charge, il nous remit au premier gentilhomme de l'empereur & ſon grand maréchal des logis, qui nous conduiſit dans un ſuperbe appartement. Ce gentilhomme apprit à Zachiel qu'il étoit arrivé de grandes révolutions dans cet empire depuis que le génie Samaël qui en eſt le protecteur, s'en étoit abſenté ; chacun, pourſuivit-il, cherche ici les honneurs & les richeſſes, ſans apporter aucun ſoin pour les mériter ; mais votre

présence pourra nous apporter quelques heureux changemens utiles à tout l'état. Il nous quitta ensuite pour rendre compte à son maître de l'arrivée du génie.

Le lendemain dès que l'empereur fut éveillé, Zachiel fut introduit à son petit lever; il eut avec ce monarque une conversation très-longue sur les affaires de son état. Le génie parla ensuite de nous, apprit à l'empereur la protection qu'il nous avoit accordée, les différens voyages qu'il nous avoit fait faire & les vues qu'il formoit sur notre établissement. Cette nouveauté excita la curiosité de ce prince qui avoit peine à comprendre comment nous avions pu franchir les espaces immenses qui séparent tant de mondes. Ce secret que le génie ne confia qu'à lui seul, le détermina à nous donner dès le lendemain une audience publique, voulant, par cette faveur, montrer au génie la joie qu'il avoit de le revoir, en nous faisant participer aux honneurs qu'il dispense sur tous ceux qui ont l'avantage d'être admis à sa cour.

Le génie fit prendre à Monime le même nom & les mêmes qualités qu'il lui avoit donnés chez les Idaliens, parce que, pour paroître avec éclat dans toutes les cours, il faut nécessairement avoir un nom qui vous y distingue. Sa maison fut bientôt faite; les mêmes gnomes furent appelés pour

orner sa suite & pour la servir, & le jour suivant nous fûmes présentés à leurs augustes majestés, qui étoient sur un trône d'or enrichi de diamans : ce trône élevé de six marches étoit au bout d'une grande galerie bordée des deux côtés de plusieurs gradins en amphithéâtre, où l'on avoit placé, du côté de l'empereur, tous les seigneurs de la cour, & de celui de l'impératrice, toutes les dames, ce qui formoit un coup-d'œil admirable, car rien n'est plus riche & plus magnifique que cette cour.

L'empereur fut surpris de la beauté de Monime; il est certain que, malgré l'éclat & le brillant de tout ce qui l'entouroit, elle parut comme un nouvel astre; le génie lui avoit prodigué tout ce qui peut rendre une personne accomplie. Zachiel s'avançant au milieu de nous, nous présenta à l'empereur : je viens, lui dit-il, seigneur, mettre sous la protection de votre auguste majesté ces deux jeunes étrangers qui ont acquis par leur application à l'étude des sciences, aux mœurs & aux coutumes des différentes nations qui rempliſſent l'univers, l'honneur d'être présentés à votre cour, & de participer aux bienfaits dont vous êtes le dispensateur. Cette jeune princesse, ajouta le génie en montrant Monime se nomme Thaymuras, elle est souveraine d'une contrée de la terre, qui est un monde fort éloigné de celui-ci, & que vos astronomes ne regardent que comme un point dans l'univers. Ce jeune sei-

gneur eſt ſon parent : élevés l'un & l'autre par mes ſoins, je les ai jugés dignes d'être admis aux grandeurs & aux autres dons qu'on ne peut acquérir que par votre bienveillance.

Je vous ai toujours regardé dit l'empereur, comme un génie bienfaiſant; c'eſt m'en donner une preuve ſignalée que de me procurer l'avantage de recevoir à ma cour, une princeſſe qui en va faire tout l'ornement; mais, madame, ajouta ce monarque, comment avez-vous pu vous déterminer d'entreprendre des voyages auſſi longs & auſſi fatigans? Seigneur, dit Monime, votre auguſte majeſté peut aiſément ſe perſuader qu'étant conduits par un génie du premier ordre, nous n'avons couru aucun riſque, & que nos voyages ſe font avec tout l'agrément poſſible.

Ce monarque lui fit encore beaucoup de queſtions ſur les mœurs, les coutumes & les uſages qui s'obſervent dans notre monde, auxquelles Monime répondit avec ſageſſe & dignité. Pendant cette converſation, toutes les dames & les ſeigneurs de la cour avoient les yeux attachés ſur Monime, chacun la regardoit avec admiration, ne pouvant ſe perſuader que ce fût une mortelle. Lorſque l'audience fut finie, nous fûmes viſiter tous les grands de l'empire.

Cette cour, quoiqu'un peu plus ſérieuſe que

celle des Vénuciens, n'en eſt pas moins amuſante; l'amour y préſide, ſes temples y ſont au moins auſſi fréquentés que dans l'empire de Venus; mais tout s'y paſſe avec beaucoup plus de décence : il eſt vrai que l'étiquette eſt un peu gênante, c'eſt un cérémonial continuel, toutes les heures y ſont marquées; & quoique nous fuſſions étrangers, nous fûmes néanmoins obligés de nous conformer aux uſages.

Quelques jours après notre audience, Zachiel m'introduiſit au petit lever de l'empereur : ce monarque me reçut avec bonté, me demanda quelles étoient les obſervations que j'avois faites ſur les différens mondes que je venois de viſiter ? quels étoient leurs gouvernemens, leurs loix, leurs coutumes, le génie des grands & des miniſtres, l'étendue de leurs lumières & les talens qu'il faut avoir dans ces cours pour parvenir aux plus hautes dignités? Ne craignez pas de me dire librement vos réflexions, ajouta le prince.

Je dois obéir aux ordres de votre auguſte majeſté, répondis-je. J'ai remarqué, ſeigneur, dans les différens mondes que nous avons parcourus, que la plupart des hommes, avec peu de mérite, aidés ſeulement du haſard & de la fortune, ne laiſſent pas d'acquérir de la gloire, de faire de grandes actions ſans en être plus grands eux-

mêmes ; la vertu & le vrai mérite restent souvent dans l'oubli : il y a des gens d'un esprit très-borné qui se font néanmoins distinguer ; on en voit de braves, mais dont les autres qualités ne répondent point à leur valeur ; de grands capitaines, mais de petits génies ; d'autres qui ont l'esprit élevé, & qu'on regarde comme de bonnes têtes, mais dont l'ame est basse & le cœur mauvais. J'ai vu, seigneur, beaucoup de personnes dont l'esprit & le mérite n'a pas le bonheur de plaire ; qui, avec tous les talens qu'ils ont reçus de la nature, n'ont pu y joindre celui de se faire aimer. On en voit d'autres qui brillent dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos obscurcit & anéantit, parce qu'il n'y a que les emplois & les dignités qui les font valoir, & qui, dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étoient ; c'est que dans la plupart de tous ces mondes, les personnes d'un vrai mérite, ne sont point employées dans le ministère, & qu'on ne confie les plus grands intérêts qu'à des gens qui n'ont pas même pour eux l'esprit de conduite, si nécessaire au bien de l'état. Cette méthode, il est vrai, paroît bien inconséquente ; mais lorsqu'on réfléchit sur le génie de ces nations, dont le feu, l'inconstance, la légereté & l'esprit d'intrigue sont à-la-fois les moteurs de toutes leurs actions, on n'est plus surpris d'une pareille conduite ; d'ailleurs, la plupart se font

CHAPITRE V.

DESCRIPTION du Palais de l'Empereur.

L'EMPEREUR fait ſa réſidence dans le palais du Goût. Ce palais ſurpaſſe en beauté & en magnificence tout ce qu'on peut imaginer de plus merveilleux; de grandes & belles avenues conduiſent à la premiere cour qui eſt fermée d'une grille au milieu de laquelle eſt un ſoleil d'or dont les rayons ſervent de barreaux aux portes; trois ordres de colonnades enrichiſſent les dehors de ce palais; la premiere colonnade eſt de bronze, la ſeconde eſt de porphire & la troiſième eſt de jaſpe tranſparent, ce qui forme le plus beau coup-d'œil du monde.

Les murs du palais ſont d'un marbre auſſi blanc que l'albâtre. L'ordre Ionique & le ſuperbe Corinthien ont été employés pour élever juſqu'aux nues ce pompeux édifice, où l'on voit que l'architecte & le ſculpteur, tous deux excellens dans leur art, ont mis toute leur gloire à réunir leurs talens afin de rendre cet édifice un des plus parfaits de l'univers. Les frontiſpices ſont ornés de pluſieurs figures en haut-relief qui repréſentent cent beautés que nous

nous vante l'hiſtoire de la fable ; toutes paroiſſent ſur ce marbre avec un point d'optique ſi parfait, que chacune d'elles y exprime l'endroit le plus intéreſſant de ſa vie.

Du côté des colonnades ſont repréſentées les différentes amours de Jupiter ; à droite, Marc Antoine oublie auprès de la reine d'Egypte le ſoin de l'empire des Romains ; plus loin, l'enchantereſſe Armide regarde d'un air menaçant Renaud qui fuit avec le chevalier Danois ; ici Artémiſe montre à Clélie l'urne fatale qui renferme les cendres de ſon illuſtre époux ; ſur la gauche, on voit Hélene, cette belle qui fit tant de mal aux Troyens pour avoir favoriſé le berger Pâris ; on voit cette pomme que la diſcorde avoit cueillie au jardin des Heſpérides, que le berger préſente à Venus ; la ſatisfaction de la déeſſe eſt peinte ſur ſon viſage, & ſon air riant ſemble annoncer à ce roi berger la protection qu'elle lui accorde ; on voit à côté Junon & Minerve qui, quoique déeſſes très-ſages, montrent néanmoins par un air courroucé qu'elles n'ont pu ſe garantir du funeſte poiſon de la jalouſie, ce qui fait que chacune de ces déeſſes prend parti dans la guerre de Troyes, afin de ſignaler ſa vengeance. Du même côté on voit Enone : cette Nymphe qui demeuroit ordinairement ſur le mont Ida, avoit épouſé le fils de Priam lorſqu'il n'étoit que ſimple berger ; on a ſi bien repré-

senté la douleur d'Enone, qu'elle semble se plaindre aux Néréides de l'inconstance & de la légèreté de Pâris qui la quitte pour Hélene que Théfée avoit déjà enlevée ; Caſſandre, ſœur de Pâris, paroît dans l'enfoncement, les cheveux épars, & agitée d'un eſprit de prophétie, annonce les malheurs qui doivent déſoler les Troyens.

Sur la droite on voit Ariane, fille de Minos & petite-fille du Soleil, par ſa mère Paſiphaé ; cette princeſſe exilée de l'île de Créte ſa patrie, après qu'elle eut trahi le roi ſon père pour l'amour qu'elle portoit à Théſée, en lui donnant un fil afin qu'il pût ſe tirer du labyrinthe qui renfermoit le Minotaure, ſe voit abandonnée de ce prince dans une île déſerte, où elle gémit long-tems de ſa perfidie ; mais Bacchus, attiré peut-être par ſes plaintes, en devint amoureux : on voit les noces de ce dieu célébrées par des Bacchantes, & Ariane enlevée au ciel, où elle forme une couronne d'étoiles.

Déjanire, femme d'Hercule eſt d'un autre côté. On ſait qu'Hercule, fils de Jupiter, après avoir rempli les douze travaux qui lui avoient été impoſés par Euriſté, miniſtre de Junon, ſe laiſſa ſéduire par les charmes d'Omphale, & changea avec elle la maſſue dont il avoit défait tant de monſtres, en une quenouille, & la peau du lion qu'il avoit vaincu, pour la ceinture de cette jeune fille.

Déjanire n'écoutant que sa jalousie, se laissa séduire par les insinuations du centaure Nesus : qui se voyant près d'expirer d'un coup de flèche qu'il avoit reçu, l'assura que son sang avoit la vertu de rallumer les premiers feux, c'est pourquoi Déjanire envoya à Hercule une veste teinte du sang de ce Centaure ; mais apprenant que cette veste est empoisonnée, sa fureur la porte à se précipiter du haut d'un rocher dans la mer.

Didon, reine de Carthage, est représentée un poignard à la main, poussée par le désespoir de s'être laissée séduire par les promesses du perfide Énée, dont on voit le vaisseau qui paroît s'éloigner à pleines voiles. Hepsipile paroît reprocher à Jason son mari, de l'avoir quittée pour Médée ; cette magicienne employa son art pour aider Jason lorsqu'il vint avec les autres Argonautes à la conquête de la toison d'or, ce qui fit qu'il surmonta sans peine tous les dangers qui lui étoient préparés ; il dompta les taureaux consacrés à Mars, tua le dragon, gardien de la toison, & emporta ce riche butin en Thessalie, emmenant avec lui Médée qu'il abandonna ensuite pour Créuse : mais Médée, pour se venger, le fit brûler dans son palais avec sa nouvelle épouse. On voit aussi les amours de Cérès avec Jasion ; cette déesse qui préside à la moisson s'étoit retirée au fond des bois, ses cheveux n'étoient point

ornés de bouquets d'épis; son cœur combattu par l'amour, n'étoit occupé que de la perte qu'elle avoit faite de Jasion que Jupiter fit mourir par jalousie: on dit que de ses amours naquit Plutus qui préside aux richesses.

L'autre face représente la déesse Venus qu'on voit assise au fond d'un bois éloigné de Cythère; la déesse vient de quitter Paphos pour pleurer Adonis à qui un monstre cruel vient d'arracher la vie; les Graces en habit de deuil sont assises auprès d'elle; les ris, les jeux & les amours, effrayés de son désespoir, s'envolent à Paphos en répandre la nouvelle.

On ne peut enfin répandre les ornemens avec plus d'élégance & de profusion; toutes les parties de ce superbe édifice en sont admirablement bien travaillées, & l'on y a joint tout ce que le génie, le goût & l'art peuvent inventer de plus parfait; on peut dire qu'il renferme les chefs-d'œuvres de tous les arts. Je n'entreprendrai point de décrire la magnificence & la richesse de tous les meubles, les tableaux, les glaces, les bustes, les vases précieux autant par leur matière que par la perfection de leur ciselure, & mille autres raretés qui ornent les appartemens de l'empereur, & composent un amas d'objets qui plaisent & éblouissent la vue. Monime & moi, saisis de ravissement & d'extase, demeurâmes quelques instans immo-

biles, en ſorte qu'on auroit pu nous prendre pour deux nouvelles ſtatues qu'on venoit de poſer; je ne parlerai point non plus de la beauté du parc ni de la diverſité d'ornemens qui embelliſſent les jardins où l'hiſtoire de la fable eſt repréſentée au milieu de grands baſſins ou de belles nappes d'eau qui ſont répandues dans tous les endroits de ces jardins. Nous parcourions d'un œil rapide les beautés de ce ſéjour enchanté; nous admirions le criſtal & le murmure des eaux, dont pluſieurs s'élançoient dans les airs en forme de gerbe & retomboient en pluie, d'autres deſcendoient en caſcades ou fuyoient dans la plaine; d'un autre côté la fraîcheur des boſquets, la ſymétrie des parterres, les détours embarraſſés des labyrintes, le mélange agréable des fleurs, tous ces objets fixèrent long-tems notre attention; on diroit que les habiles artiſtes qui les ont enrichis par des chefs-d'œuvres toujours renouvelés aient encore joint à leur art le ſecret d'enchaîner les rivières, & qu'enchériſſant ſur la nature ils les forcent de s'élancer juſqu'aux nues, en jailliſſant en l'air des millions de flèches brillantes & liquides pouſſées par des dieux marins ou par des nayades; d'autre côté on les fait encore ſe précipiter dans mille & mille endroits marqués par l'artiſte.

celle des Vénuciens, n'en eſt pas moins amuſante; l'amour y préſide, ſes temples y ſont au moins auſſi fréquentés que dans l'empire de Venus; mais tout s'y paſſe avec beaucoup plus de décence : il eſt vrai que l'étiquette eſt un peu gênante, c'eſt un cérémonial continuel, toutes les heures y ſont marquées; & quoique nous fuſſions étrangers, nous fûmes néanmoins obligés de nous conformer aux uſages.

Quelques jours après notre audience, Zachiel m'introduiſit au petit lever de l'empereur : ce monarque me reçut avec bonté, me demanda quelles étoient les obſervations que j'avois faites ſur les différens mondes que je venois de viſiter? quels étoient leurs gouvernemens, leurs loix, leurs coutumes, le génie des grands & des miniſtres, l'étendue de leurs lumières & les talens qu'il faut avoir dans ces cours pour parvenir aux plus hautes dignités? Ne craignez pas de me dire librement vos réflexions, ajouta le prince.

Je dois obéir aux ordres de votre auguſte majeſté, répondis-je. J'ai remarqué, ſeigneur, dans les différens mondes que nous avons parcourus, que la plupart des hommes, avec peu de mérite, aidés ſeulement du haſard & de la fortune, ne laiſſent pas d'acquérir de la gloire, de faire de grandes actions ſans en être plus grands eux-

présence pourra nous apporter quelques heureux changemens utiles à tout l'état. Il nous quitta ensuite pour rendre compte à son maître de l'arrivée du génie.

Le lendemain dès que l'empereur fut éveillé, Zachiel fut introduit à son petit lever; il eut avec ce monarque une conversation très-longue sur les affaires de son état. Le génie parla ensuite de nous, apprit à l'empereur la protection qu'il nous avoit accordée, les différens voyages qu'il nous avoit fait faire & les vues qu'il formoit sur notre établissement. Cette nouveauté excita la curiosité de ce prince qui avoit peine à comprendre comment nous avions pu franchir les espaces immenses qui séparent tant de mondes. Ce secret que le génie ne confia qu'à lui seul, le détermina à nous donner dès le lendemain une audience publique, voulant, par cette faveur, montrer au génie la joie qu'il avoit de le revoir, en nous faisant participer aux honneurs qu'il dispense sur tous ceux qui ont l'avantage d'être admis à sa cour.

Le génie fit prendre à Monime le même nom & les mêmes qualités qu'il lui avoit donnés chez les Idaliens, parce que, pour paroître avec éclat dans toutes les cours, il faut nécessairement avoir un nom qui vous y distingue. Sa maison fut bientôt faite; les mêmes gnomes furent appelés pour

prendre lecture de ce billet ? C'eſt pouſſer la plaiſanterie un peu loin, repris-je, car je vous proteſte qu'il ne m'appartient point, & que ceux que vous avez quelquefois la bonté de m'écrire me ſont trop précieux pour me mettre au riſque de les perdre : ainſi vous pouvez faire de celui-ci l'uſage que vous jugerez à propos, je n'y prends aucun intérêt. Je ſuis curieuſe, dit Monime, de voir ce quil contient ; elle l'ouvrit & lut ce peu de mots.

EST-IL poſſible, Milord, que vous ne puiſſiez comprendre le langage des yeux ? On a un intérêt ſenſible de connoître l'état de votre cœur, oſeroit-on ſe flatter que dans une cour auſſi galante, aucun objet n'ait encore pu vous toucher ? Trouvez-vous demain à onze heures du matin à l'entrée du labyrinthe, c'eſt-là qu'on veut vous inſtruire d'un myſtère qui ne peut être confié qu'à vous-même.

Ce billet eut de quoi me ſurprendre. Eh bien ! continua Monime, qui s'apperçut de mon embarras : qu'avez-vous, Milord, à répondre à de ſi vives attaques ? Pas un mot, repris-je, je ne ſais qui m'a adreſſé ce billet, mais je vous jure que je n'ai nulle envie de me rendre à l'aſſignation. Prenez garde à ce que vous allez faire, dit Monime, vous ne connoiſſez pas le caractère de la belle qui

vous écrit; songez qu'il est quelquefois dangereux d'offenser une femme, quelle qu'elle soit, sur-tout lorsqu'elle est assez hardie pour se permettre les premières avances, il n'est point d'ennemi plus dangereux; car souvent celle qui n'a point assez de crédit pour perdre celui de qui elle croit avoir reçu une offense, sait s'unir adroitement avec quelqu'un qui est en état de la seconder dans ses projets, & soyez persuadé que le ministre le plus adroit n'est qu'un novice auprès d'une femme outragée qui cherche à se venger; elle est impénétrable dans ses secrets: une femme habile est aussi retenue pour ce qui la regarde, que peu réservée pour les affaires des autres; rien ne lui échappe; elle suit mieux & plus sûrement un projet que l'homme le plus fin, qui, malgré sa prétendue force d'esprit, tombe tous les jours dans les pièges les plus grossiers & même les plus risibles.

En vain étalez-vous votre éloquence, repris-je; comme ce billet n'indique point la personne qui me l'a écrit, je crois que je puis, sans manquer à la politesse, me dispenser de me trouver au rendez-vous. Vous ne vous sentez donc, dit Monime en souriant, aucune disposition à lier commerce avec la belle inconnue, ou peut-être ne voulez-vous pas m'en faire la confidence. De tels discours,

repris-je assez vivement, me font trop appercevoir que vous ne comptez pas sur mon cœur ; c'est l'accuser de foiblesse que de douter de sa fidélité, & c'est mal répondre à la confiance que j'ai toujours eue en vous. Monime ne put s'empêcher de rougir de ce reproche qu'elle jugea tomber sur l'empereur, & pour me tranquilliser, elle m'assura qu'elle me croyoit incapable de la tromper. Ce petit nuage fut bientôt dissipé par de nouvelles assurances d'une entière confiance.

L'après-midi je fus trouver Zachiel, qui sourit en me voyant : vous avez, me dit-il, un air bien conquérant, il me paroît que vous ne voulez pas rester oisif dans cette cour : mais, mon cher Céton, vous n'êtes guère galant de faire attendre les belles, sans songer à leur donner la satisfaction qu'elles desirent. Il seroit difficile de vous tromper, repris-je ; il est vrai que j'ai reçu un très-joli poulet, mais j'ignore de quelle part il me vient. En êtes-vous inquiet, dit Zachiel ? Ce billet renferme plus d'un mystère, quoiqu'il soit écrit de la main de Nardillac que je sais vous avoir fait plusieurs agaceries ; elle n'en est cependant pas l'auteur, vous pouvez la voir sans craindre de sa part aucuns mauvais procédés ; c'est une femme aimable, pleine d'esprit, qui a possédé assez long-tems sans partage les bonnes graces de

l'empereur, il y a apparence qu'elle veut employer le ſecours de la jalouſie pour le faire rentrer dans ſes chaînes ; mais comme il faut aimer pour en prendre, cette voie lui deviendra inutile, & tant que la paſſion de ce prince durera pour Monime, tous les efforts qu'elle fera pour le ramener vers elle ſeront vains ; la façon de penſer de ce monarque eſt entièrement changée : depuis qu'il adore Monime, ſes ſentimens ſont devenus beaucoup plus délicats ; ſon goût pour l'amour n'en eſt pas moins vif, mais il eſt plus épuré, par conſéquent plus tendre, plus paſſionné & plus voluptueux ; il veut être aimé pour lui-même. Les princes ſont rarement ſûrs de cet avantage, ſur-tout dans cette cour où l'amour des grandeurs & celui des richeſſes ſont les ſeuls mobiles qui les font agir.

Remarquez, mon cher Céton, pourſuivit le génie, un courtiſan qui fait ſon ſéjour ordinaire auprès du prince, d'abord il ſe forme un talent particulier de le bien connoître : le prince n'a point d'inclination qui lui ſoit cachée, point d'averſion qu'il ne pénètre, ni point de foible qu'il ne découvre ; de-là viennent ces inſinuations, ces complaiſances & toutes ces meſures délicates qui forment l'art de gagner les cœurs & de ſe concilier les eſprits ; le prince qui n'eſt point en garde contre ces artifices, prend ſouvent pour zèle ce qui n'eſt

qu'intérêt ou politique. Tous ces manèges ſont un ſavoir faire que les courtiſans étudient, qu'ils exercent & mettent en pratique; tourmentés par l'ambition, il eſt rare qu'ils parviennent à la ſatisfaire. La plupart des courtiſans ſont flatteurs, traîtres envers ceux qui ont beſoin d'eux, diſſimulés, fiers, ambitieux, & ſans ceſſe occupés dans de nouvelles brigues pour tâcher d'abattre leurs concurrens & ſe rendre maîtres de diſpoſer de la faveur du prince, en cherchant les moyens de lui rendre ſuſpects ceux qui ſont doués d'un vrai mérite.

Cependant l'empereur s'eſt acquis, à tous égards, l'amour de ſes ſujets; il a tous les talens qui conviennent à un grand monarque, c'eſt-à-dire, ce véritable courage qui conſiſte à ſe poſſéder parfaitement ſoi-même, à balancer les raiſons du pour & du contre, à former ſans précipitation, & avec diſcrétion, tous les plans de ſes entrepriſes, à les exécuter avec prudence & fermeté, à diſtinguer ce qui convient pour rendre ſes peuples heureux, en les traitant plus en père qu'en ſouverain: au milieu du faſte & de la ſplendeur de ſa cour, il a toujours conſervé un cœur incapable de perfidie; rempli d'amour pour la bonne-foi & la vérité, il la protège dans tous ſes traités & la prêche d'exemple à ſes ſujets. Souvenez-vous, mon cher Céton, que

toutes les vertus découlent de la sincérité & de la candeur.

Tel est le vrai caractère de l'empereur; mais ses heureuses qualités ont été jusqu'à présent obscurcies par cet invincible penchant qui le porte à l'amour, par le nombre de ses maîtresses, & par les complaisances qu'il a toujours eues pour les foiblesses de l'impératrice. Cette princesse, non contente des honneurs qui l'accompagnoient, poussa encore l'ambition jusqu'à vouloir envahir toute l'autorité, & sa politique lui fait fournir tous les jours de nouveaux plaisirs à l'empereur, afin de le distraire des intérêts de son état; & ce monarque qui aime la variété dans ses amusemens, s'y livre aisément, se repofant sur les sages précautions qu'il a prises pour empêcher les injustices : mais les nouveaux ministres que l'impératrice à placés, semblables à ceux des Cilléniens, ne songent à présent qu'à s'enrichir, & préfèrent leurs intérêts particuliers au bien général de tout un peuple; les mêmes motifs ont fait agir ses maîtresses, qui y ont joint des vues d'ambition : mais le charme vient d'être rompu; la vérité a été annoncée à ce prince d'une manière flatteuse & touchante, elle est entrée dans son esprit par la route qui y conduit le plus agréablement, c'est-à-dire, par le cœur; tout va changer de face, & ceux qui ont eu l'au-

dace de lui en imposer, vont être punis rigoureusement.

Qui a donc fait ce miracle? demandai-je, sans doute c'est un génie bienfaisant? Il est vrai, dit Zachiel, qu'on ne le doit qu'au retour de Samaël, qui est le génie protecteur de cet empire, à qui l'on doit aussi les heureuses dispositions où se trouve actuellement l'empereur, d'employer toutes sortes de moyens afin de favoriser ses peuples & les rendre heureux, en réprimant tous les abus que l'on a faits de son autorité pendant l'absence du génie, qui, pour obéir à l'Être suprême, a été obligé de visiter plusieurs étoiles fixes qui sont aussi habitées, afin d'y établir des loix & d'y introduire des mœurs plus réglées. Comme je ne fais nul doute, repris-je, que vous n'ayez visité plus d'une fois ces différens mondes, vous me feriez un sensible plaisir de me donner une idée de leurs loix & de leur gouvernement. Quoiqu'il n'y ait point de monde que je n'aie visité plusieurs fois, dit Zachiel, je ne puis cependant à présent satisfaire votre curiosité. Samaël doit se rendre demain chez Monime, suivant la promesse qu'il m'en a faite; ainsi ce sera ce génie qui vous instruira l'un & l'autre.

CHAPITRE VIII.

Qu'on peut lire ſi l'on veut.

JE ne manquai pas de me rendre le lendemain avec Zachiel chez Monime; Samaël y entra preſqu'auſſi-tôt que nous. Ce génie avoit pris une figure charmante; Zachiel lui dit, en nous préſentant: voici deux perſonnes auxquelles je me ſuis attaché par inclination; vous voyez que j'ai fait en leur faveur des choſes bien extraordinaires, & qu'aucun de nous autres n'avoit encore oſé entreprendre pour des mortels: mais vous n'ignorez pas le peu de docilité qu'on trouve parmi les humains, c'eſt ce qui nous empêche de nous communiquer aux hommes qui habitent les différentes ſphères de ce vaſte univers. Cette charmante perſonne & ce jeune homme qui eſt ſon proche parent, ont déjà, par mon ſecours, voyagé dans pluſieurs planètes; leur curioſité s'étendroit encore à viſiter quelques étoiles fixes, je me flatte que la complaiſance que vous voudrez bien avoir de les inſtruire de tout ce que vous venez de voir, pourra leur en éviter la peine.

De tout mon cœur, dit Samaël, ne doutez pas que je ne ſois charmé d'épargner à la belle princeſſe & à milord, des voyages qui leur ſeroient inutiles,

& qui ſont extrêmement fatigans; vous ſavez vous-même que je n'ai rien de fort curieux à leur apprendre. Depuis que nous ne nous ſommes rencontrés, j'ai été appelé dans différens mondes, dont les uns n'étalent que des monſtres ou des créatures hideuſes, réduites à un inſtinct plus groſſier que celui des animaux; d'autres ne renferment que des habitans en qui la figure humaine eſt preſque méconnoiſſable, qui ne cultivent point leurs terres; ils ne ſe nourriſſent que de leur chaſſe, & pouſſent ſouvent la barbarie juſqu'à ſe manger eux-mêmes, lorſqu'ils ſont en guerre. Ces peuples feroient horreur à la charmante Thaymuras, ils ne méritent pas qu'elle prenne la peine de les chercher. Il eſt vrai qu'il y en a qui méritent d'être viſités; mais comme elle n'eſt point immortelle, & qu'elle ne peut paſſer ſa vie à voyager, je lui conſeille de ſe borner aux ſeules planètes, où l'on trouve aſſez de variétés pour pouvoir ſatisfaire pleinement ſa curioſité.

Le monde que je quitte, pourſuivit Samaël, & celui où j'ai reſté le plus long-tems, eſt actuellement un des mieux policés, par les ſoins que je me ſuis donnés à leur former des ſujets capables de les gouverner: mais je n'ai pu les guérir de leurs ſuperſtitions, ni de cet amas de mœurs, de loix, de coutumes, de goûts & de ſyſtêmes qui s'y trouvent épars. Chez ces peuples, chacun penſe

différemment; au lieu de se tolérer mutuellement parmi cette variété infinie d'opinions & de nouveaux systêmes, de souffrir avec douceur, je les ai vus se déchirer de sang-froid; & lorsque j'y suis arrivé, l'aimable vérité y avoit perdu depuis longtems ses plus précieux avantages sur l'erreur qui est sa rivale la plus dangereuse; l'une & l'autre y excitoient les mêmes troubles, les mêmes tempêtes, & s'y soutenoient avec la même opiniâtreté. Ce monde enfin n'étoit devenu plus riche & plus magnifique que pour être plus vicieux; il n'avoit multiplié ses loix que pour se donner le plaisir de les enfreindre avec plus de hardiesse. Ils ne cultivoient les beaux arts que pour s'abandonner avec plus de licence au luxe & au déréglement qui l'accompagne; ils n'honoroient que la bassesse, n'élevoient que la médiocrité aux plus hautes dignités, & ne récompensoient que la mauvaise administration, en écartant de leurs conseils les personnes d'esprit & ceux dont les talens sont supérieurs, prétendant que trop inquiets, ils altéroient le repos de l'état: mais ce repos qu'ils ont dû comparer à ces tems calmes qui dans la nature précèdent souvent les grandes tempêtes, ne servit qu'à faire naître de nouveaux tyrans qui se faisoient un plaisir malin de dominer sur leur vie & sur leur liberté, qui, en leur arrachant leurs biens, ne vouloient pas seulement se donner la peine de les tromper sous de

ſpécieux prétextes ; & tous les avantages que donne la force, étoient mis en uſage pour opprimer les foibles ; les riches étoient devenus inſolens, & leur fortune, loin de ſervir au bien de l'état, faiſoit le malheur de tous les peuples. J'ai donc été obligé de rompre le taliſman qui rendoit tous ces peuples imbécilles, & de rappeler chez eux la raiſon & la vertu qui étoient regardées comme de vieilles chimères, afin de préparer les eſprits à recevoir de nouvelles loix, & à ſe former des mœurs plus réglées.

L'empereur qui entra, interrompit le génie : je ſuis charmé, dit ce monarque, de vous trouver avec l'incomparable Thaymuras ; ſon goût pour les ſciences vous eſt ſans doute connu, & je ne fais nul doute que les charmes de ſa converſation ne vous attirent ſouvent auprès d'elle : laiſſez-moi, je vous prie, en jouir à mon tour ; allez l'un & l'autre m'attendre dans mon cabinet, je veux vous conſulter ſur des affaires importantes d'où dépend le bonheur de mes peuples : je vais déſormais employer tous mes ſoins à leur procurer un bonheur réel, en les faiſant jouir d'une félicité conſtante ; vous pouvez, en m'attendant, examiner mes projets ; allez, je ne tarderai pas à vous ſuivre. Je ſortis avec les deux génies.

Monime reſtée ſeule avec l'empereur : que je ſuis charmée, lui dit-elle, de voir briller dans le

cœur

cœur de votre auguſte majeſté des ſentimens ſi dignes d'un grand monarque! Permettez, ſeigneur, que je vous loue de n'être point inflexible, puiſque vous voulez bien écouter favorablement les ſages conſeils des génies qui vous ſont dévoués : l'oubli que vous paroiſſez faire de votre grandeur doit les encourager à ne vous rien cacher ; je ſuis ſûre qu'au fond de leurs cœurs ils voudroient qu'il fût en leur pouvoir de vous rendre au centuple cette grandeur dont vous vous dépouillez ſi obligeamment en leur faveur. Quels motifs plus nobles que les vôtres peuvent animer un grand prince ! Vous n'avez en vue que le bonheur de vos ſujets ; vous jouiſſez, ſeigneur, des douceurs d'une paix qui doit être durable ; vos troupes nombreuſes & formidables tiennent vos voiſins en reſpect ; vos vaiſſeaux vous apportent les tréſors de tout ce vaſte univers ; vous diſpenſez tous les honneurs & les richeſſes ; enfin la vérité depuis ſi long-tems ſouffrante, va reparoître dans tout ſon éclat. Pour moi, à qui Zachiel a toujours inſpiré cet amour pour la vérité, & la candeur qui conſiſte à ne louer que les vertus qui ſont dignes de l'être, je puis vous aſſurer, ſeigneur, que je publierai dans tous les mondes où la deſtinée me conduira, que votre regne n'eſt qu'un enchaînement continuel de faits merveilleux, auſſi clairs & auſſi intelligibles lorſqu'ils ſont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution, & que

la renommée, toute favorable qu'elle vous a toujours été, n'a encore rien dit qui ne soit au-dessous de la vérité.

Je vous aurois interrompu dit l'empereur, si je ne trouvois de la gloire à m'entendre louer par une aussi belle bouche que la vôtre. Est-il possible, divine Thaymuras, qu'avec des sentimens qui me sont si favorables, vous vous plaisiez à me rendre malheureux? Pourquoi feindre d'ignorer la vivacité de mes feux? Apprenez donc, mon bel astre, que toutes les grandeurs qui m'environnent, ces trésors immenses, ces honneurs que je puis dispenser à mon gré, tout me devient insipide, tout m'ennuie, tout m'est à charge, dès qu'avec eux je ne puis toucher votre cœur; ce n'est que de lui seul que je veux tenir le comble de ma félicité. Mais, que vois-je! dès que je vous parle de mon amour, vous reprenez un air froid & sérieux qui m'intimide & me désespère. Qu'y a-t-il donc dans ma personne qui puisse vous inspirer tant d'éloignement? Vous baissez les yeux & ne répondez rien. Au nom des dieux, divine Thaymuras, apprenez-moi ce que je dois craindre ou espérer. Ah! vous soupirez & détournez la vue; parlez, je vous en conjure, c'est trop souffrir, je veux enfin savoir mon sort, je ne puis plus vivre dans cette cruelle incertitude.

Votre auguste majesté, répondit Monime, sans presque oser regarder l'empereur, oublie sans doute

que les génies l'attendent au conseil. Qu'entends-je! s'écria ce prince avec une sorte d'emportement, on me renvoie sans daigner seulement jeter sur moi un regard favorable ni me dire un mot de consolation; j'y vais, madame, & j'y vais désespéré de vos froideurs. L'empereur sortit avec un trouble que tous les courtisans remarquèrent; ils le suivirent en silence, personne n'osant interrompre sa rêverie.

Je rentrai aussi-tôt dans le cabinet de Monime, & je la trouvai absorbée dans une profonde rêverie; penchée sur son fauteuil, elle avoit la tête appuyée sur une de ses mains; ses yeux, où la douleur & l'inquiétude se peignoient, sembloient m'annoncer quelque grand malheur, j'en fus saisi à un point que je restai quelques instans immobile: chère Monime, lui dis-je, qui peut occasionner ce trouble? Aurions-nous quelques malheurs à craindre? Nous sommes ici sous la protection du génie, qui certainement ne permettra pas qu'on nous fasse aucune insulte. Parlez, ma sœur, ne puis-je être instruit de vos chagrins? D'où provient cette douleur où je vous vois plongée & qui pénètre jusques dans mon ame?

Rassurez-vous, milord, dit Monime, cette douleur ne part que de la sensibilité de mon cœur; vous n'ignorez pas l'amour que l'empereur a pour moi; jusqu'à présent j'ai toujours éludé les déclarations qu'il cherchoit à me faire, mais aujourd'hui

je n'ai pu l'éviter; reſtée ſeule avec lui, il a ſaiſi cette occaſion pour m'entretenir de ſa paſſion dans des termes ſi touchans & ſi tendres, que ne pouvant donner à ce prince une réponſe qui pût le ſatisfaire ſans bleſſer ma gloire; je n'ai d'abord trouvé d'autre parti que celui de garder un ſilence obſtiné qui a paru le mettre au déſeſpoir; il m'a quittée dans un trouble & une agitation que je ne puis vous exprimer: mais ce qui me confond & m'anéantit eſt de n'avoir pu prendre aſſez ſur moi pour répondre à ce prince; peut-être qu'un mot favorable l'eût appaiſé; mais j'ai craint de nourrir une paſſion que je voudrois détruire. Cependant pénétrée des bontés de l'empereur, de ſes bienfaits, ſon amour, ſa tendreſſe & ſa complaiſance, tout ſemble me reprocher une ingratitude dont je ſuis incapable. J'avoue que je l'aime; il eſt le meilleur des princes, il mérite toute ma reconnoiſſance; que dis-je! j'en ſuis pénétrée. Hélas! s'il pouvoit lire au fond de mon cœur & ſe contenter d'une amitié pure & de tous les ſentimens de l'eſtime la plus parfaite, & même de l'admiration que ſes rares vertus m'ont inſpirée! Mais je n'ai pas l'audace de le tromper, c'eſt de l'amour qu'il me demande, & c'eſt le ſeul ſentiment que je ne puis lui accorder; mon cœur deſtiné à un autre, doit lui être conſervé dans toute ſa pureté. Mon cher Céton, la tendreſſe que j'ai pour vous, ne me permet pas de

vous cacher mes sentimens; cette tendresse qui est autorisée par le sang, vous donne le droit de lire dans mon ame : je ne puis à présent vous en dire davantage, le génie vous instruira un jour du choix qu'il a fait pour assurer mon bonheur. Allez, milord, avertissez Zachiel des inquiétudes où je suis; allez le presser de venir m'en tirer. En disant ces dernières paroles, Monime me tendit la main; je la saisis dans les miennes & ne pus m'empêcher d'y appliquer un baiser, lorsque l'Empereur rentra & nous surprit.

L'agitation dans laquelle ce prince étoit sorti ne lui permit pas de s'appliquer à aucune affaire, ne pouvant supporter l'indifférence de Monime ni vivre sans la voir; il venoit sans doute dans l'intention de lui faire des reproches.

Rien ne peut peindre la surprise & l'étonnement de ce monarque; nous demeurâmes tous trois immobiles pendant un instant : mais l'empereur, animé de la plus furieuse colère, se livra à son premier mouvement; déjà il tenoit un poignard dont il alloit indubitablement me percer le cœur, si le génie qui survint dans le moment ne m'eût soustrait à sa vengeance, en me métamorphosant en papillon. Le prince qui me vit disparoître crut que je m'étois dérobé pour prendre la fuite, & donna ordre de me faire arrêter.

Monime, interdite & tremblante, osoit à peine

lever les yeux. C'eſt donc là, madame, dit l'empereur, l'heureux mortel qui s'oppoſe à mon bonheur, ſa vie va me répondre du mépris que vous faites de ma tendreſſe ; ingrate, puiſque mes bienfaits n'ont pu vous toucher, j'aurai du moins la triſte conſolation de vous faire ſentir juſqu'où s'étend mon pouvoir. Ce prince voulut ſortir ; mais Zachiel, qui vouloit mettre fin à toutes ſes agitations, l'arrêta en lui ſerrant la main.

Ces génies du premier ordre ont la vertu, dès qu'ils vous touchent, d'appaiſer les plus violentes paſſions. Le génie ſe ſervant alors de tout ſon pouvoir, lui parla ainſi : votre majeſté rougit ſans doute de ſon emportement ; ces étrangers ne ſont point ſujets à vos loix, ce ſont deux perſonnes que je protège & ſur leſquelles vous ne pouvez avoir aucun droit ; c'eſt en vain que vous faites chercher milord, je viens de le ſouſtraire aux yeux de tous les mortels. Cette jeune princeſſe que vous vous étiez flatté de ſéduire par vos bienfaits, ne peut jamais vous donner que de l'eſtime, de la reconnoiſſance & de la vénération, lorſque vous ne ferez voir que des ſentimens vertueux. L'inclination, l'amour, ou la tendreſſe, ſont des mouvemens dont on ne diſpoſe pas à ſon gré ; ils naiſſent du fond du cœur & s'y entretiennent avec plaiſir ; d'ailleurs vous n'ignorez pas que cette jeune princeſſe ne peut ſe diſpenſer de retourner dans le tour-

C'est donc la Madame, l'heureux mortel
qui soppose à mon bonheur.

C. P. Marillier, Del. L. Croutelle, Sculp.

billon du monde qui l'a vu naître ; c'eſt là où elle doit ſe choiſir un époux qui ſoit digne d'elle ; les voyages que je lui ai fait entreprendre, ne ſont que dans la vue de la rendre digne de régner ſur des peuples qui doivent lui être ſoumis ; cependant elle vient de recevoir un outrage par l'emportement qui vous eſt échappé contre un de ſes proches, comme s'ils euſſent été l'un & l'autre ſoumis à votre empire.

Tout autre qu'un génie n'eût jamais oſé parler avec autant de liberté. Monime jugeant par ce diſcours qu'elle n'avoit rien à craindre pour mes jours, ſentit renaître dans ce moment ſon courage & ſa fermeté ; la préſence du génie lui inſpira une noble hardieſſe, & s'adreſſant à l'empereur : je ſuis au déſeſpoir, ſeigneur, dit Monime, que mon trouble, ma timidité, mon peu d'uſage & mon peu de lumière ſur les loix de votre empire, m'aient empêchée juſqu'à préſent de découvrir à votre majeſté les véritables ſentimens qui m'animent ; ils ſont tels que je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de répondre d'une manière digne de vous & de moi à ceux dont vous avez bien voulu m'honorer.

Les loix de votre empire vous permettent d'avoir pluſieurs femmes, ſans manquer au devoir de votre religion ; ce ſeroit un crime dans la mienne de conſentir à l'ardeur de vos deſirs ; deux obſtacles invincibles s'oppoſent à votre ſatisfaction, ma religion

& ma gloire; un troisième encore plus fort, est l'obligation indispensable où je suis de ne pouvoir passer ma vie à votre cour. Avant d'être présentée à votre majesté, j'aimois, seigneur, & je pouvois m'assurer d'être aimée. Elevée par les soins du génie, il connoît mon cœur & les obligations où je suis de m'unir à la personne qui m'est destinée, & tous les bienfaits dont vous m'avez comblée ne peuvent jamais m'autoriser à lui manquer de foi : mais, seigneur, si la reconnoissance la plus vive, la vénération la plus sincère, & si, je l'ose dire, l'amitié la plus tendre, peuvent encore vous être agréables, je m'en retournerai avec la flatteuse idée d'avoir du moins mérité votre estime par la pureté de mes sentimens. Je n'ignore pas que c'est une témérité de ma part d'oser prendre le titre d'amie; cependant, seigneur, ce titre me sera mille fois plus précieux que tous les honneurs & les richesses dont vous m'avez comblée par vos bontés; votre estime & votre amitié sont les seuls trésors que j'ambitionne; si vos sentimens ne peuvent s'accorder avec les miens, souffrez, seigneur, que je me retire dans l'instant.

Vous me désespérez, reprit l'empereur d'un ton pénétré; pourquoi vous refuser à ma tendresse? Ah! vous l'augmentez par la noblesse de vos sentimens. Est-il possible, divine princesse, que mon amour ne puisse vous toucher? Votre ame, faite

pour régner sur tous les mortels, ne peut être touchée des grandeurs ni des richesses ; daignez au moins accepter l'hommage que je rends à vos charmes, & accordez, s'il se peut, à mes desirs quelque lueur d'espérance. Mon cher Zachiel, continua l'empereur, ce sera de vous que je tiendrai tout mon bonheur, si vous engagez la princesse de rester à ma cour ; faites que je puisse avoir le plaisir de lui jurer sans cesse que je l'adore ; ce n'est qu'à cette condition que je veux pardonner à Céton.

Je ne m'opposerai jamais, dit le génie, aux volontés de votre majesté lorsqu'elle n'en fera paroître que de raisonnables ; mais vous oubliez sans doute qu'il n'est pas en votre pouvoir de séparer deux cœurs que le véritable amour a unis pour jamais ; permettez aussi que j'ajoute qu'il n'est pas de la dignité d'un grand monarque de se livrer avec autant de véhémence à ses passions. Ah ! laissons-là ma grandeur, dit l'empereur, ne voyez-vous pas que celui qui possède le cœur de la princesse est mille fois plus heureux que moi ; s'il ne jouit pas de tous les honneurs qui m'environnent, il en est bien dédommagé par la certitude où il est d'être aimé. Pour moi, malgré ma puissance, je n'ai jamais goûté ce plaisir dans toute sa pureté. Ce qui trouble presque toujours le bonheur des

souverains, c'est le doute cruel où ils sont de ne pouvoir s'assurer d'être aimés pour eux-mêmes; ils seroient égaux aux dieux, s'ils pouvoient se flatter de posséder l'amour & la tendresse des personnes auxquelles ils s'attachent: mais l'ambition, l'envie de gouverner, l'amour des grandeurs, l'appât des richesses, ne sont que trop souvent les seuls attraits qui nous font rechercher; j'en ai fait plusieurs expériences très-préjudiciables à mon repos. Où trouver un cœur comme celui de la charmante Thaymuras? Sans doute qu'un caractère si parfait & si rare ne se peut acquérir que par les soins d'un aussi grand génie que Zachiel. Que je serois heureux, divine princesse, poursuivit l'empereur d'un air passionné, si je pouvois toucher une ame aussi belle que la vôtre! M'accorderez-vous ce que je vous demande avec instance?

Votre auguste majesté, dit Monime, sera toujours le maître d'ordonner ce qu'il lui plaît. Oui, dit le monarque, je sais que je suis le maître de commander par tout où vous n'êtes pas: mais lorsqu'il s'agit d'obtenir de vous une grace, c'est moi qui supplie & qui ne veut tenir cette complaisance que de votre amitié. J'obéirai, seigneur, dit Monime; j'ose même vous assurer que c'est avec le plus grand plaisir, toujours plus pénétrée des

nouvelles faveurs que je reçois. Des faveurs! Ah! quittez ce langage; vous ne devez pas ignorer que ce n'eſt qu'à vous qu'il appartient d'en accorder: ainſi, belle Thaymuras, je reçois avec beaucoup de reconnoiſſance celle que vous me faites de reſter à ma cour.

Le ſéjour que je puis faire dans vos états, reprit Monime, dépend entièrement de Zachiel; toujours ſous ſa conduite, je me ſuis ſoumiſe à ſes volontés & ne puis, ni ne veux jamais m'en départir. Je vous laiſſe, madame; dit le génie, la maîtreſſe de reſter ici le tems que vous voudrez; je ſuis sûr que Céton ne s'oppoſera point à vos volontés, pourvu qu'il lui ſoit permis de reparoître à la cour. Seigneur, dit Monime, en rougiſſant, c'eſt mon frère, & un frère que j'aime tendrement; c'eſt une grace que je n'oſois vous demander, quoique sûre du reſpectueux attachement de milord pour votre auguſte perſonne. Votre frère! madame, reprit vivement l'empereur, que je ſuis coupable! Pourquoi me l'a-t-on laiſſé ignorer juſqu'à préſent? Ah! divine Thaymuras, me pardonnerez-vous ma vivacité? Oubliez-la, s'il ſe peut, pour ne vous reſſouvenir que de ma paſſion, & ne doutez jamais que vous ne vous ſoyez acquis un plein pouvoir ſur toutes mes volontés. Je ne ſuis point injuſte; que milord reparoiſſe, j'y con-

ſens. L'empereur ſortit beaucoup plus tranquille, & dit à Zachiel, de ſe trouver le lendemain au conſeil.

Dès que nous fûmes ſeuls, le génie me fit reprendre ma figure naturelle. Mon premier ſoin fut de le remercier de m'avoir ſecouru dans une occaſion auſſi dangereuſe. L'étonnement & la ſurpriſe où les ſoupçons de l'Empereur m'avoient jeté, me rendoient immobile; un mot de ma part l'eût pu calmer: mais, mon cher Zachiel, votre préſence a remédié à tout. Cette petite aventure dit le génie, doit vous convaincre que vous devez être ſans ceſſe ſur vos gardes. Je ne blâme point l'attachement que vous avez l'un pour l'autre, je vous recommande ſeulement d'en modérer la vivacité.

La tendre amitié s'alarme & ſe flatte aiſément, un rien la trouble ou la déſeſpère, un rien la calme & la raſſure; ſemblable à l'amour, elle augmente elle-même ſes tourmens, & a, comme lui, le pouvoir de faire goûter mille douceurs dans le moindre de ſes plaiſirs; c'eſt ce que j'ai éprouvé dans cette journée pendant les divers mouvemens qui agitoient l'Empereur.

Que je me trouvai heureux en comparant mon ſort au ſien! Ce prince, me dis-je, quoique toujours obéi, toujours craint & toujours reſpecté,

ast cependant contraint d'avouer qu'il n'a point encore pu goûter ce charme inexprimable que l'on reſſent lorſque l'amour ou l'amitié ſe partagent également. Quel tourment pour une ame noble, d'être ſans ceſſe livrée au ſupplice de l'incertitude, ſans pouvoir ſouvent démêler ſi c'eſt le devoir, le zèle ou l'ambition qui font agir tous ceux qui rendent aux ſouverains leurs hommages!

Ces réflexions me firent examiner les courtiſans; je ne fus pas long-tems la dupe de leurs airs ſoumis & rampans; je m'apperçus bientôt que l'envie de briller à la cour & d'y ſupplanter ceux qui paroiſſent poſſéder la faveur du prince, eſt une maladie épidémique qui ſe gagne par la fréquentation; car ſans cela, comment pouvoir comprendre que des gens qui peuvent vivre heureux & tranquilles dans le ſein de leur famille, vouluſſent paſſer le plus beau de leurs jours dans l'antichambre d'un prince ou dans celle d'un miniſtre, & qu'ils achetaſſent aux dépens de la ſervitude la plus pénible, la gloire d'être le premier au petit lever de l'empereur? Et cela n'eſt ſouvent que par pur principe de vanité.

Ce qui m'a encore très-ſurpris chez les Joviniens, ç'a été d'y voir des familles à la mode, comme des équipages ou de nouvelles boîtes; les noms de ces familles illuſtrées abſorbent bientôt

toutes les autres. Si la nobleſſe leur manque, la faveur y ſupplée par des titres pompeux, & ces titres leur procurent bientôt les alliances les plus diſtinguées, qui ſervent à couvrir la baſſeſſe de leur origine, & rend leurs noms plus illuſtres que n'a jamais été la condition de l'ancienne nobleſſe.

CHAPITRE IX.

NARDILLAC découvre le myſtère du rendez-vous donné à milord Céton.

J'ÉTOIS un jour chez l'impératrice, où j'allois aſſidûment faire ma cour, lorſque Nardillac entra. Cette charmante perſonne rougit en me regardant, & jeta ſur moi un coup-d'œil myſtérieux que je ne compris pas; je la ſalua d'un air aſſez diſtrait, occupé à regarder une boîte à bonbons d'un travail achevé; l'empereur venoit d'en faire préſent à l'Impératrice. Cette princeſſe qui paroiſſoit enchantée de ce nouveau bijou, le montroit avec complaiſance à toute ſa cour. Nardillac demanda à le voir, elle s'avança vers l'embraſure d'une croiſée où j'étois: venez ſouper ce ſoir chez moi, me dit cette belle perſonne en prenant la boîte

que je lui présentai, j'ai des secrets à vous confier, qui concernent le bonheur ou le malheur de mes jours, & peut-être des vôtres. Nardillac s'éloigna dans l'instant sans me donner le tems de répondre. Je sortis peu de tems après pour me rendre chez Monime que je trouvai parée d'une robe que l'empereur lui avoit envoyée la veille. Cette robe étoit d'un satin bleu brodé en diamans, qui ressembloit, aux lumières, à un ciel parsemé d'étoiles.

J'attends l'empereur, dit Monime; vous me voyez toujours parée de ses nouveaux bienfaits. Il ne peut, lui dis-je, en gratifier personne qui le mérite autant que vous: si je n'étois sûr que les richesses & les grandeurs sont de foibles attraits pour une ame noble, j'aurois tout lieu de m'alarmer des pièges qu'on s'efforce de tendre à la vertu: mais vous n'ignorez pas, chère Monime, que l'opulence est l'idole de l'insensé, & fait souvent l'embarras du sage; il est vrai que si elle ne détruit pas tout-à-fait la vertu, elle l'affoiblit au moins & en émousse, pour ainsi dire, la pointe: mais je me flatte que pénétrée des principes que vous avez reçus du génie, vous ne courez aucun risque, & qu'il nous tirera l'un & l'autre du labyrinthe où nous nous sommes, je crois, un peu trop enfoncés.

Quoique vos réflexions soient très-judicieuses, reprit Monime en souriant, je les trouve néan-

moins un peu trop graves, elles répandent dans l'esprit un certain air sérieux qui n'est point fait pour les matières que je veux traiter avec vous. Souffrez, milord, que je vous demande des nouvelles de vos amours avec la charmante Nardillac. J'allois vous en parler, repris-je, & vous entretenir de mes plaisirs & de ma bonne fortune : je quitte cette belle dans l'instant, elle m'a prié de venir souper avec elle, je crois que je ne puis m'en dispenser ; j'attends ici Zachiel pour le prier de m'y accompagner. Que vous êtes enfant, dit Monime! n'y sauriez-vous aller seul? Je crois que ce seroit très-mal faire votre cour d'y mener quelqu'un; soyez persuadé qu'elle ne veut d'autre tiers que l'amour : mais comme j'ai retenu ce dieu la première, c'est chez moi qu'il doit présider au souper, & Zachiel fera le quatrième; vous aurez beau vous en défendre, c'est une affaire résolue. En vérité, repris-je en riant, ce seroit me faire un tour perfide; comment oserai-je me présenter devant cette belle? Demain à sa toilette, dit Monime, vous pourrez facilement obtenir le pardon de cette faute, en lui disant qu'on vous a fait violence, & que vous n'avez pu vous débarrasser de l'incommode Thaymuras.

Zachiel qui parut dans l'instant, voulut bien se prêter aux plaisanteries de Monime, qui continua de me badiner sur la bonne fortune qu'elle me faisoit

faiſoit manquer. L'empereur interrompit par ſa préſence cette converſation. Ce prince, rempli des nouveaux projets qu'il avoit formés avec les génies, pour le bonheur de ſes peuples, en parla à Monime qui le félicita ſur cet amour paternel qu'il montroit en faveur de ſes ſujets, & ſur les nouvelles loix qu'il vouloit établir dans ſon empire. Les plus importantes de toutes, dit le génie, ſont celles qui ne ſe gravent ni ſur le marbre, ni ſur l'airain, mais dans les cœurs des citoyens; ces loix ſi fortes & ſi ſolides, ſont les mœurs, les coutumes, ſouvent même l'opinion. Il eſt très-peu de politiques qui s'attachent à connoître cette partie, de laquelle dépend le ſuccès de toutes les autres, cependant elles ſeules peuvent former la véritable conſtitution de l'état, en prenant tous les jours de nouvelles forces, & ranimant les anciennes loix prêtes à s'éteindre; ce ſont elles auſſi qui conſervent chez les peuples l'eſprit de ſon inſtitution, & ſubſtituent inſenſiblement la force de l'habitude, à celle de l'autorité.

Le génie, après avoir étendu beaucoup plus loin ſes réflexions ſur cette matière, ſortit avec l'empereur; il rentra dans l'inſtant & voulut bien aſſiſter à notre ſouper. Monime y fit naître la joie par mille ſaillies qui amuſoient Zachiel, lorſque nous entendîmes un éclat de rire qui nous ſurprit. C'étoit Samaël qui, ſans s'être rendu viſible, s'étoit fait

un plaisir de nous surprendre. Que ces génies sont hardis, dit Monime! Ils entrent par-tout sans se faire annoncer; savez-vous bien, messieurs, qu'on n'est point en sûreté lorsqu'on est en commerce avec vous; on ne peut se flatter d'un tête-à-tête avec personne. Il est vrai, dit Samaël sur le même ton, que je ne croyois pas que Zachiel seroit ici un tiers incommode, & c'eût été pour moi un vrai plaisir de vous surprendre sans ce témoin; mais il me paroît cependant qu'il n'a point nui à la fête, & que vous vous amusez assez bien pour ne vous point embarrasser si les heures s'avancent pour vous annoncer le retour du jour. N'est-il pas tems, messieurs, de laisser à la belle princesse le tems de prendre le repos qui lui est nécessaire? Laissons-là ma principauté, dit Monime, vous n'ignorez pas qu'elle n'est que postiche. Je sais, répondit plus sérieusement Samaël, que vous méritez mieux que personne du monde de régner, & que les peuples qui doivent être soumis à vos loix, jouiront pendant votre règne de toutes sortes de bonheur & de félicité. Il sortit sans attendre la réponse de Monime, qui ne prit ce discours que pour un compliment très-flatteur.

Le lendemain je ne pus me dispenser d'aller chez Nardillac. Je craignois horriblement ce tête-à-tête, dans la persuasion où j'étois qu'il faudroit me défendre contre des reproches que j'avois si

ſouvent mérités. J'entrai dans ſon cabinet d'un air mal aſſuré; mon embarras la ſurprit, elle en devina la cauſe; mais ſans chercher à en jouir, elle ſe hâta de m'en tirer. On a bien de la peine à vous avoir, Milord; quels peuvent donc être les ſoupçons que vous avez formés contre moi? Je vous ſupplie au moins de bannir de votre eſprit tous ceux qui pourroient m'être injurieux. Je n'ignore pas l'amitié que vous avez pour la princeſſe Thaymuras, vous devez auſſi ſavoir celui que je conſerve pour l'empereur; je vous ai prié de paſſer chez moi afin d'unir nos intérêts, & vous faire le dépoſitaire d'une partie de mes chagrins.

Vous me faites mille graces, madame; je puis vous aſſurer que vous ne pouvez les confier à perſonne qui ſoit plus diſpoſé que moi à faire tout ce qui ſera en mon pouvoir pour vous obliger. Je ſais, reprit Nardillac, que la conſtance, l'honneur & la probité, ſont les vertus que vous chériſſez le plus, & que vous êtes loin d'imiter ces hommes qu'un caprice & une contrariété perpétuelle oppoſent toujours à leurs intérêts & à leurs principes, & leur rend preſque inévitable l'injuſtice dont on les accuſe. Pluſieurs emploient les plus tendres ſoins à la défaite d'un cœur innocent; ils l'étourdiſſent ſur ſes devoirs, le ſéduiſent &, lorſqu'ils l'ont gagné, ils l'accuſent & le puniſſent de s'être rendu trop tôt. C'eſt le triſte ſort que me fait éprouver l'empereur par ſon inconſ-

tance. Je m'égare, milord, ce n'étoit pas par mes maux que je voulois commencer de vous entretenir. Mais de quels termes me servir pour vous annoncer ce qu'on m'ordonne de vous dire? Cependant, quel que soit le rôle que l'on me force à jouer, je vous prie d'être persuadé que je ne m'en suis chargée qu'afin d'empêcher qu'on ne donnât cette commission à un autre qui, moins porté pour vos intérêts, se fût fait une gloire de l'entreprendre, en écartant de votre esprit tous les dangers qui doivent infailliblement vous arrêter. Vous ne devez pas ignorer que depuis long-tems l'impératrice m'honore de toute sa confiance; c'est par son ordre que je vous ai écrit & que je vous ai souvent entretenu chez elle & chez la princesse Thaymuras; c'est elle encore qui m'engage à vous parler aujourd'hui : ne sauriez-vous deviner à présent ce qui me reste à vous dire?

Ce début eut de quoi me surprendre : expliquez-vous, madame, lui dis-je, que signifient ces détours? Thaymuras auroit-elle quelque chose à craindre de la part de l'impératrice? Je connois sa jalousie, & n'ignore point à quels excès elle s'est souvent portée contre les personnes que l'empereur a distinguées par sa faveur: mais, madame, vous pouvez l'assurer que la princesse Thaymuras a trop de vertu & trop de grandeur d'ame pour rien faire qui puisse ternir sa gloire.

Que vous comprenez mal mon discours! milord;

si l'impératrice est jalouse, je puis vous assurer que jamais les galanteries de son auguste époux n'ont fait aucune impression sur son cœur, vous seul à présent pourriez les exciter par vos assiduités auprès de la belle princesse. Que dites-vous, madame? Quoi! l'impératrice auroit pu!.... mais non, de pareils soupçons doivent s'écarter de mon esprit, ils lui sont trop injurieux. Ecoutez-moi, milord, vous commencez à me comprendre; eh bien! c'est à ce prix que toutes les dignités & les honneurs vous sont offerts; il faut pour cela renoncer à tout autre attachement. Vous avez inspiré à cette princesse la passion la plus vive; l'espérance de vous toucher lui a fait d'abord renfermer ses desirs dans les bornes du devoir; charmée d'apprendre que l'empereur étoit passionné pour les charmes de la belle étrangère, sans que vous en paroissiez alarmé, sa passion en a pris de nouvelles forces. Que vous dirai-je enfin? Son humeur impérieuse ne peut souffrir qu'on lui résiste : peu accoutumée à modérer ses desirs, ce n'est qu'en les satisfaisant qu'elle trouve le secret de les vaincre; c'est pourquoi elle m'ordonne de vous annoncer qu'elle veut ce soir vous parler sans témoin.

Vous voyez, milord, poursuivit Nardillac, que j'ai eu raison de vous dire que le repos de ma vie dépendoit du secret que j'avois à vous confier. La résolution que vous allez prendre ruine toutes mes

espérances où les fortifie ; si vous prenez le parti de rester dans cette cour avec la princesse Thaymuras, je perds pour jamais l'espoir de regagner la tendresse de l'empereur, que j'ai long-tems possédée, mon amour & ma gloire y sont intéressés. Je dois cependant vous avertir que vous courez de grands risques en refusant de répondre aux desirs de l'impératrice ; cette princesse ne supporteroit pas patiemment le mépris que vous feriez de ses charmes ; les avances qu'elle se permet ne m'annoncent que trop les dangers que vous avez à courir : tout l'empire est soumis à ses ordres ; réfléchissez sur le parti que vous devez prendre. Dictez-moi la réponse qu'il faut que je lui fasse, & soyez persuadé, milord, qu'il n'y a que l'intérêt que je prends à vos jours qui ait pu me déterminer à me charger d'une pareille commission.

Dans le trouble où me mit cette confidence, je ne pus que remercier Nardillac, en l'assurant que je ne ferois rien qui fût contraire à ses vues. Je la suppliai de ne point dire à l'impératrice qu'elle m'eût parlé, de tâcher de l'amuser encore pendant quelque tems, & de lui insinuer qu'il valoit beaucoup mieux attendre l'effet de ses charmes qui ne pouvoient manquer de faire impression sur un cœur déjà porté à la tendresse. Nardillac approuva mon idée, & je la quittai l'esprit agité des plus vives inquiétudes.

Je fus dans l'instant chez Monime ; elle m'avoit recommandé de lui rendre compte du succès de ma visite. Je ne pus cacher le trouble où j'étois, elle s'empressa de m'en demander la cause. Embarrassé si je devois lui annoncer ce que nous avions à craindre, je balançois à lui répondre, lorsque Zachiel entra : enhardi par la présence du génie, je lui racontai la conversation que je venois d'avoir avec Nardillac. A ce récit, Monime ne put s'empêcher de marquer beaucoup d'inquiétudes sur les suites que pourroit avoir une passion aussi déréglée : mais le génie nous rassura, en nous apprenant que l'empereur avoit enfin ouvert les yeux sur la conduite de l'Impératrice qu'il venoit de répudier & d'exiler dans une île déserte.

Cette artificieuse princesse avoit trouvé le secret de s'emparer du gouvernement, pendant l'absence de Samaël, génie protecteur de l'empire ; ses connoissances bornées n'ont pu distinguer le vrai d'avec le faux ; son esprit ne consiste qu'à recevoir toutes sortes d'impressions, à se frapper de toutes les images que lui présentoient les ministres qu'elle s'étoit choisis : le peu de lumières de ses ministres sont si compliquées, elles ont tant de rapport, tant de faces, tant de biais, que toutes les choses de la vie ne paroissent à leurs yeux qu'opinions, préjugés, vraisemblances ou hasards ; c'est néanmoins avec de pareilles idées que ces grands hommes se

félicitent eux-mêmes des efforts de leur imagination, & qu'ils ont peine à comprendre comment leur esprit a pu s'élever à un si haut degré de perfection : mais pour ne les point distraire de la bonne opinion qu'ils ont de leur mérite, l'empereur les envoie dans une citadelle bien fortifiée; c'est-là qu'ils pourront contempler à leur aise toute l'etendue de leurs vastes desseins, sans craindre d'être interrompus par aucun objet qui puisse les en distraire. Nous fûmes charmés d'apprendre ces nouvelles, non-seulement parce qu'elles nous tranquillisoient sur nos craintes, mais encore parce qu'elles tendoient à la gloire du souverain.

CHAPITRE X.

LA part que Nardillac avoit eue pendant long-tems à la faveur de l'impératrice, lui fit craindre d'être impliquée dans sa disgrace; elle s'en ouvrit à Monime dans les termes les plus touchans, lui rendit compte de la conversation que nous avions eue ensemble : pouvois-je, poursuivit Nardillac, refuser d'obéir à ma souveraine? J'ai souvent gémi de ses injustices. Attachée à cette princesse depuis mon enfance, elle m'a toujours donné la préférence sur mes compagnes, & malgré l'amour que l'empereur a conservé long-tems pour moi, je

n'ai pu trahir la confiance de ma maîtresse ; jamais la trahison ne trouva de place dans mon cœur ; jugez, madame, dans quelle horrible position je me suis trouvée, & des justes sujets, de crainte qui doivent m'alarmer.

Monime, sensible à la douleur de cette aimable femme, employa tout ce qu'elle crut de plus consolant pour la calmer, & le génie qui connoissoit le fond de son cœur, promit de la protéger. Je lui conseillai de s'attacher à la princesse, afin de profiter de toutes les occasions qu'elle pourroit trouver d'entretenir l'empereur qui, en perdant l'espérance de s'unir à Thaymuras, pourroit reprendre de nouvelles chaînes. Nardillac goûta ce conseil, & n'eut pas de peine à effacer quelque légère impression de coquetterie que nous avions formée contr'elle : sa candeur & sa sincérité lui acquirent l'amitié de Monime, qui se joignit à Zachiel pour faire connoître à l'empereur sa constance, sa fidélité & cet attachement désintéressé qui lui avoit fait refuser les meilleurs partis, sans espoir de regagner sa confiance. De si puissans protecteurs firent enfin que ce monarque lui rendit non-seulement toute sa tendresse, mais par la suite qu'il lui accorda le glorieux titre d'impératrice ; titre qu'elle a soutenu toute sa vie avec la noblesse, la vertu & la pureté de sentimens qui doivent orner ceux que la destinée élève à ce haut degré de gloire.

toutes les autres. Si la nobleſſe leur manque, la faveur y ſupplée par des titres pompeux, & ces titres leur procurent bientôt les alliances les plus diſtinguées, qui ſervent à couvrir la baſſeſſe de leur origine, & rend leurs noms plus illuſtres que n'a jamais été la condition de l'ancienne nobleſſe.

CHAPITRE IX.

NARDILLAC découvre le myſtère du rendez-vous donné à milord Céton.

J'ÉTOIS un jour chez l'impératrice, où j'allois aſſidûment faire ma cour, lorſque Nardillac entra. Cette charmante perſonne rougit en me regardant, & jeta ſur moi un coup-d'œil myſtérieux que je ne compris pas; je la ſalua d'un air aſſez diſtrait, occupé à regarder une boîte à bonbons d'un travail achevé; l'empereur venoit d'en faire préſent à l'Impératrice. Cette princeſſe qui paroiſſoit enchantée de ce nouveau bijou, le montroit avec complaiſance à toute ſa cour. Nardillac demanda à le voir, elle s'avança vers l'embraſure d'une croiſée où j'étois: venez ſouper ce ſoir chez moi, me dit cette belle perſonne en prenant la boîte

que je lui présentai, j'ai des secrets à vous confier, qui concernent le bonheur ou le malheur de mes jours, & peut-être des vôtres. Nardillac s'éloigna dans l'instant sans me donner le tems de répondre. Je sortis peu de tems après pour me rendre chez Monime que je trouvai parée d'une robe que l'empereur lui avoit envoyée la veille. Cette robe étoit d'un satin bleu brodé en diamans, qui ressembloit, aux lumières, à un ciel parsemé d'étoiles.

J'attends l'empereur, dit Monime; vous me voyez toujours parée de ses nouveaux bienfaits. Il ne peut, lui dis-je, en gratifier personne qui le mérite autant que vous: si je n'étois sûr que les richesses & les grandeurs sont de foibles attraits pour une ame noble, j'aurois tout lieu de m'alarmer des pièges qu'on s'efforce de tendre à la vertu: mais vous n'ignorez pas, chère Monime, que l'opulence est l'idole de l'insensé, & fait souvent l'embarras du sage; il est vrai que si elle ne détruit pas tout-à-fait la vertu, elle l'affoiblit au moins & en émousse, pour ainsi dire, la pointe: mais je me flatte que pénétrée des principes que vous avez reçus du génie, vous ne courez aucun risque, & qu'il nous tirera l'un & l'autre du labyrinthe où nous nous sommes, je crois, un peu trop enfoncés.

Quoique vos réflexions soient très-judicieuses, reprit Monime en souriant, je les trouve néan-

de ſes faveurs ; le génie ſe chargea de lui annoncer notre départ.

L'empereur cacha ſon chagrin, lorſqu'il apprit la réſolution que le génie avoit formée de nous faire continuer nos voyages. Je m'étois flatté, dit ce monarque au génie, que vous vous feriez un plaiſir de m'obliger, en permettant à la belle princeſſe Thaymuras de ſe fixer à ma Cour ; je puis actuellement lui offrir la première place de mon empire : pourquoi voulez-vous vous oppoſer à mon bonheur & à ſa gloire ? Nul royaume ne peut être comparé à la vaſte étendue de mes états. Je le ſais, dit Zachiel, mais je ne ſuis pas maître des deſtinées, il n'appartient qu'au tout puiſſant d'en diſpoſer, celle de la princeſſe Thaymuras l'appelle dans un autre tourbillon, c'eſt-là qu'elle doit régner ſur des peuples qui lui ſeront ſoumis ; aſſujetti à l'ordre qui conduit tout ce qui eſt dans la nature, je dois encore les faire paſſer dans plus d'un monde. Ainſi, reprit l'empereur d'un air touché, je vais vous perdre pour long-tems.

Vous ne devez rien craindre, dit Zachiel, puiſque Samaël ſe diſpoſe à ne vous point abandonner ; je vous invite à le regarder comme un ami ſûr, & dont la liaiſon eſt d'autant plus ſolide, que c'eſt un génie du premier ordre ; vous trouverez de l'agrément & de la douceur dans ſa fami-

liarité : ſa converſation toujours ſenſée, toujours ſatisfaiſante, vous procurera mille avantages; ſon eſprit brillant eſt bien différent de celui de ces hommes durs qui vous entouroient autrefois, dont la plupart affectent une gravité qui vous importune; ces perſonnes veulent être regardées comme des gens ſolides & eſſentiels, quoiqu'ils n'aient qu'une peſanteur qui ennuie; leur air rigide fait ſouvent préférer les inſinuations d'un courtiſan à leur auſtère fidélité; ſoyez certain que vous ne trouverez aucun de ces inconvéniens dans l'amitié & la conduite de Samaël; c'eſt un génie bienfaiſant, deſtiné à protéger votre empire autant que vous aurez confiance en ſes conſeils : mais s'il ſe trouvoit obligé de vous quitter pour obéir à des ordres ſupérieurs, je vous ai donné un taliſman qui a la vertu de nous faire deſcendre; vous ſavez la façon de vous en ſervir dans les preſſans beſoins, ſoyez certain que je viendrai auſſi-tôt à votre ſecours. Vous ne devez pas ignorer que nous ne cherchons ni biens ni honneurs, ni autorité dans aucun des mondes que nous ſommes contraints de viſiter. La divinité ne nous a créés que pour aider ceux qui chériſſent & protègent la vertu, la juſtice & la vérité.

Je n'oublierai jamais, ajouta le génie, les marques de confiance que vous m'avez données, ni l'amitié & la bienveillance que vous avez témoignées en

faveur des deux perſonnes auxquelles je m'intéreſſe ; & pour vous en récompenſer, je ſouhaite que le ciel vous comble de ſes dons les plus précieux, que tous les cœurs de vos ſujets volent au devant de vous, & que votre vue ſeule ſoit un bienfait pour eux.

Je ne rapporterai point toutes les marques de bienveillance que nous reçûmes de l'empereur lorſque nous fûmes prendre congé de ce prince, il ſuffit de dire que nos cœurs en furent pénétrés : toute la cour montra beaucoup de chagrin de notre départ ; la belle Nardillac fit voir ſur-tout combien elle y étoit ſenſible, elle nous aſſura qu'elle n'oublieroit jamais les ſervices que nous lui avions rendus.

Ce monarque eſt le meilleur de tous les princes, il eſt bon, il eſt ami tendre, compatiſſant, bienfaiſant ; tout entier à ceux qu'il aime, il fait les délices des perſonnes qu'il honore de ſa familiarité ; ce ſont ces admirables qualités qui touchent les cœurs, qui les attendriſſent & les diſpoſent à exécuter ſes volontés : mais ce qui a achevé de lui gagner l'amour de tous ſes ſujets & ce qui les rend ſi ſenſibles à toutes ſes vertus, c'eſt cette attention qu'il prend, depuis l'arrivée de Samaël, à faire obſerver les loix dans toute leur rigueur.

Nous partîmes enfin après avoir pris congé de

tous les grands de l'empire. Le génie, pour voyager avec moins d'embarras, congédia une partie de nos officiers & le plus grand nombre de nos domestiques, ne réservant que les gnomes. Nous traversâmes, sans nous arrêter en aucun lieu, la vaste étendue de cette planète qui abonde en mines d'or & d'agent : on y trouve aussi quantité de pierres précieuses d'un prix inestimable. Ce monde qui est d'une étendue & d'une richesse immenses, semble être le magasin général de tous les trésors de la nature.

Les mœurs des Joviniens sont assez douces : mais leur religion est, comme dans les autres mondes, partagée en différentes sectes. Ils ont plusieurs temples, entr'autres celui d'Hercule, où la figure de ce héros, élevée sur un piedestal, y est représentée avec la peau du lion qu'il défit dans la forêt Néméenne ; ses douze travaux sont expliqués autour du piedestal, & ses autres exploits aussi fameux sont gravés sur plusieurs colonnes qui environnent ce temple. Nous visitâmes aussi celui de Castor & Pollux, celui d'Helène ; mais le temple de Jupiter surpasse tous les autres en magnificence ; il est le plus fréquenté.

La plupart des Joviniens adressent leurs sacrifices aux dieux inconnus ou anonymes, dans la crainte qu'en les détaillant ou en les nommant par

leurs noms, ils ne viennent à se tromper ou à en oublier quelques-uns, qui, fâchés de leur oubli ou de leur négligence, pourroient les en punir en leur distribuant beaucoup de maux.

SEPTIÈME

SEPTIÈME CIEL.

SATURNE.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION champêtre.

Le génie nous enleva l'un & l'autre par les vagues de l'air pour franchir les eſpaces immenſes qui ſéparent le monde de Saturne d'avec celui de Jupiter. Il nous fit paſſer entre les cinq petites planètes & traverſer ce grand anneau lumineux qui ſemble couronner & éclairer en même tems le monde de Saturne.

Lorſque nous fûmes deſcendus dans ce globe, le génie s'appercevant que nous étions preſque étouffés par la force de l'air, nous frotta tout le corps d'une liqueur ſpiritueuſe qui nous fortifia, ranima nos eſprits, & donna à nos ſens une nouvelle vigueur. Il nous fit reprendre enſuite nos figures naturelles; & les gnomes arrivés, munis de tout ce qui nous étoit néceſſaire pour la route, nous partîmes dans l'intention de ne rien laiſſer échapper de tout ce qui pourroit nous inſtruire.

Zachiel nous fit d'abord prendre un chemin qui nous conduisit à des payſages charmans; tantôt je voyois un laboureur qui ſembloit donner la dernière façon aux champs, dont la culture ne me paroiſſoit encore qu'ébauchée, tantôt j'entendois la voix d'une bergere laborieuſe qui cherchoit à charmer la durée de ſon travail par des chanſons; ici des faucheurs reprenoient haleine en aiguiſant le tranchant de leurs faux; là des bergers aſſis dans un vallon ſe racontoient leurs amoureuſes aventures; d'un autre côté un vaſte payſage offroit ſucceſſivement à mes regards mille nouveaux objets: j'admirois des plaines immenſes chargées d'épis, précieux dons de Cerès; je voyois des terres où erroient des troupeaux, la plupart étoient confiés à la garde des chiens, tandis que les bergères, parées de leurs atours champêtres, danſoient un peu plus loin au ſon des muſettes, pour célébrer le plaiſir que leur promettoit une abondante récolte. A voir la joie qui règne parmi eux, on diroit que Zéphir & Flore ſe ſont joints à leurs jeux innocens. Plus loin, on voyoit des montagnes ſtériles, ſur la cime deſquelles les nues ſemblent ſe repoſer; au bas, de longues prairies émaillées de fleurs & arroſées de rivières; d'un autre côté, des boſquets formés par la nature; ces boſquets étoient entourés de vieux chênes qu'on croyoit que la ſerpe n'avoit épargnés que

par respect pour les déités qui y résident, ou pour retirer les Nymphes des forêts, lorsque les vents ou la pluie les forcent à se mettre à couvert.

On respire dans ce monde une odeur sauvage qui réjouit & satisfait l'odorat, & on ne voit germer dans cet heureux tourbillon aucune plante venimeuse. En admirant tous ces divers points de vue, je crus voir la nature dans son printems donner l'essor à de nouvelles productions, & je remarquai que dans ses admirables caprices elle surpasse infiniment toutes les inventions de l'art. Zachiel nous assura que les habitans de ces lieux charmans y coulent des jours tranquilles ; les plaines y sont toujours peuplées de laboureurs ; les bocages retentissent de mille concerts aériens, & ce peuple aîlé vole jusques sur la cime des chênes pour y annoncer le retour du dieu qui les éclaire.

C'est ici, nous dit Zachiel, où je veux vous faire admirer la grandeur de l'Être suprême ; son pouvoir se manifeste dans tout ce qui paroît à nos yeux. Voyez ce papillon déployer ses aîles nuancées de diverses couleurs ; de petites taches de pourpre sont répandues sur un fond d'argent, & sur le bord de ses aîles une lisière d'or se marie avec les nuances d'un beau vert ; une petite aigrette de plume argentée garnit sa tête mignone. Admirez cet autre insecte qui passe en bourdonnant, il est couvert d'une armure noire, & porte sur

ſes aîles d'un rouge éclatant le ſuc des fleurs qu'il a ramaſſé ſur cette prairie que vous voyez parée des plus belles couleurs, & qui ſemble être bercée par le zéphir. Remarquez cette noire forêt de ſapins, dont les tiges rougeâtres s'élancent comme des flèches à travers des arbres épais. Voyez ce fleuve majeſtueux & rapide ſortir du ſein d'une montagne grisâtre, & rouler à grand bruit ſes flots argentés, & ſes foibles ruiſſeaux qui s'échappent en murmurant ſous l'herbe touffue, dont les fleurs azurées s'élèvent au-deſſus de leur ſurface; leurs ondes amoncelées autour de leur tige tremblante, y forment de petits anneaux étincelans, & ces fleurs ſemblent s'incliner à l'envi, comme pour embraſſer leur cours; leurs eaux limpides coulent ſous leurs voûtes émaillées & brillent de la réflexion que forment leurs couleurs.

Plus loin Monime apperçoit une grande plaine, elle admire cette riche variété dans les nuances de ſa verdure éclairée par le ſoleil; on y voit des touffes de plantes déliées étendre entre le gaſon leurs tendres rameaux & leurs feuillages diverſifiés; on voit la violette, ſymbole du vrai ſage, qui reſte humblement confondue avec les plantes les plus communes, & répand autour d'elle ſes plus doux parfums, tandis que des fleurs ſans odeur portent au-deſſus des gazons leurs têtes altières, & cherchent faſtueuſement à s'attirer nos

regards ; on voit encore mille petits vermiſſeaux aîlés ſe pourſuivre ſur l'herbe : tantôt l'œil les perd dans l'ombre verdâtre ; & tantôt on les voit en foule s'agiter aux rayons du ſoleil, ou s'envoler par légions, & faire dans les airs mille évolutions brillantes ; d'autres, que les jeux tumultueux & folâtres des zéphirs précipitent l'un ſur l'autre à travers le gazon, ſemblables aux flots qu'un ſouffle léger chaſſe devant lui ſur la ſurface des eaux, les tiges ondoyantes ſe courbent en murmurant, & le petit peuple chamaré dont elles ſont l'aſyle, s'envole & contemple avec effroi, du milieu des airs, tous ces mouvemens.

Après avoir parcouru de vaſtes campagnes, le génie, pour nous faire prendre un peu de repos, nous fit loger chez un vieillard, qui nous reçut avec ce zèle hoſpitalier qui fait le charme de l'union, & qui ſemble, pour ainſi dire, rendre les biens communs. Cet aimable vieillard vivoit avec une nombreuſe famille qui trouvoit ſon plaiſir dans le travail & ſon bonheur dans la médiocrité, regardant le ſuperflu comme un fardeau pénible qui ne ſert qu'à corrompre les mœurs ; ces enfans aiment la vie ſans craindre la mort ; jamais ils ne ſe ſont laiſſés éblouir par l'ambition : tranquilles ſur l'avenir, ils ne ſongent qu'à goûter le préſent ; leur vie coule dans une paix inaltérable ; ils ne reconnoiſſent d'autres loix que celles que leur impoſe

la nature ; on ne leur voit point former de liens malheureux, l'intérêt ni les honneurs n'ont jamais préſidé à leur choix ; ils adorent la vertu, la beauté & les graces au ſein même de la misère. Cette famille repréſente celle de nos anciens Patriarches ; la complaiſance & le badinage, toujours compagnes de l'union, règnent dans leurs cœurs & animent leurs tendres careſſes ; ils agiſſent avec nobleſſe ; ce n'eſt ni l'imitation, ni les loix qui les dirigent ; leur cœur plein d'honneur & de vertu les conduit ſans effort à ce qui eſt juſte.

Remarquez, nous dit Zachiel, que la bénédiction repoſe toujours ſur l'habitation du juſte. Celui dont le cœur eſt droit, & qui met ſa confiance dans la divinité, ne doit jamais craindre de porter ſes pas dans un marais trompeur. Lorſque le juſte offre un ſacrifice, la fumée en monte juſqu'au trône de la divinité, qui écoute & reçoit avec plaiſir les vœux & les offrandes des hommes vertueux ; il vit en repos ſous ſon toit paiſible, ſes Pénates favorables entendent ſes diſcours vertueux & le béniſſent ; contens de leur cabane qui les met à l'abri de la pluie & des vents impétueux, elle leur tient lieu de palais ; ſi elle n'eſt point entourée de colonnes de marbre, elle eſt environnée d'arbres fruitiers & de pampres toujours verts ; la fontaine voiſine leur fournit de l'eau claire, ils s'abreuvent du vin de leur récolte,

se nourrissent du fruit de leurs jardins, & de ce que leurs troupeaux leur donnent; au défaut d'or & d'argent leur table est couverte de fleurs odoriférantes; ils ne connoissent ni les désirs inquiets ni les folles passions qui agitent les autres hommes; ils n'ont d'autres soins que celui de s'aimer, de se prêter des secours mutuels & de chercher leur bonheur dans la félicité commune. Cette famille sert d'exemple à tout ce qui l'entoure; les paysans dans leur chaumière trouvent chez eux les secours d'une bienveillance réciproque, les conseils sincères de l'amitié les font vivre en bonne intelligence, & on voit les jeunes filles & les jeunes garçons badiner ensemble sous des berceaux de pampres; ils en détachent les raisins mûrs pour se rassembler sous le chaume où un repas joyeux les attend: c'est-là où la gaieté rustique paroît accompagnée de ris éclatans.

Nous passâmes plusieurs jours avec cette aimable famille. Nous visitâmes leurs jardins qui semblent formés par la nature, dans lesquels se trouvent réunis l'utile & l'agréable; des noyers ceintrés en berceau en forment les allées; sous leurs feuillages verts habitent les doux zéphirs, l'aimable fraîcheur & le repos tranquille; au bout de ces allées est une source d'eau pure qui murmure sous un treillage, & dans le courant de sa course on y voit jouer la cane avec ses petits; d'un autre

côté, de douces colombes se promènent sur le gazon, en redressant leur col émaillé de mille couleurs. Ces jardins sont remplis d'arbres fruitiers qui attirent les oiseaux qui s'appellent par leurs chants mélodieux, sans craindre aucun piège pour leur liberté. Là sont rangées plusieurs ruches dont les abeilles, sans cesse occupées du soin de leur république, semblent par leur travail servir d'exemple aux habitans de ces lieux. Ces abeilles se fixent ordinairement dans les endroits où règne la paix & le repos; les prairies émaillées de fleurs les attirent; c'est-là qu'elles prennent gaiement leur essor, qu'elles choisissent & rassemblent leurs provisions, pour en grossir à leur retour le trésor de leur république, dont tous les membres concourent avec un égal empressement au bien commun; jamais il ne se trouve aucun citoyen oisif; on les voit voltiger de fleurs en fleurs, & dans le cours de leurs recherches, plonger leur petite tête velue dans le calice des fleurs épanouies, ou s'ensevelir toutes entières entre les pétales qui ne s'ouvrent point encore, pour en tirer le suc qu'elles déposent dans un endroit séparé. Plus loin est la basse-cour, où différens animaux viennent en foule demander d'un air caressant la nourriture qu'on se fait un plaisir de leur distribuer.

Vous voyez, nous dit Zachiel, que le bonheur ne se rencontre pas toujours dans le vain & incom-

mode appareil du luxe. Je conviens, dit Monime, qu'on ne trouve pas souvent dans un rang élevé, des sentimens qui honorent l'humanité. On doit se méfier des vertus des grands; il arrive quelquefois que leur élévation peut faire illusion; la distance qu'il y a des grands aux personnes d'un état médiocre ne les représente qu'avec un microscope trompeur : mais les petits qui semblent épurés au creuset de l'indigence, ne nous en imposent point. Lorsqu'un homme a de la vertu, un jugement sain & le cœur rempli d'honneur, que sert d'examiner sa race ? L'éclat du rang est un vain titre, s'il n'est accompagné de grandeur d'ame, d'une probité sans tache, & de toutes les vertus qui doivent former un grand homme. L'or se trouve souvent dans le sable, le ver produit la pourpre, & l'huître nous donne des perles : mais ce n'est point avec des citoyens aussi parfaits qu'on doit faire ces réflexions. Vous, continua Monime, en s'adressant au vieillard, vous qui jouissez tranquillement du plus délicieux état de la vie, vous qui joignez le charme de l'union des cœurs à celui de l'innocence, nulle crainte, ni nulle honte ne trouble jamais votre félicité, puisque le sentiment de bonheur & de paix règne sans cesse au fond de votre ame.

Comment pourrions-nous agir autrement, dit

le vieillard ? Soumis au gouvernement d'un prince dont la justice & l'équité forment tous les projets, qui met dans toutes ses démarches cette inébranlable fermeté qui accompagne toujours le vrai courage ; un prince dont on ne compte les jours que par les bienfaits, qui n'emploie sa puissance qu'à prévenir le crime plutôt qu'à déployer son pouvoir pour le punir ; qui répand par-tout le bonheur, sans chercher à appesantir le joug de la soumission. C'est par l'amour qu'il a pour ses sujets qu'il les anime au bien. Les résolutions de notre monarque font une loi pour nous, parce que nous sommes convaincus qu'il ne cherche son bonheur que dans celui qu'il peut nous procurer. Ce prince, en prénant les rênes du gouvernement, a mis le premier de ses soins à donner un libre cours au commerce, à former de nouvelles manufactures ; attentif à l'application que l'on fait de ses finances, il en emploie une partie qui sert au progrès des arts, & à encourager toutes personnes à talens. Ici on laisse la liberté aux gens de lettres de dévoiler les abus dangereux, sans permettre qu'on écrase les talens de ceux qui déchirent le bandeau de l'erreur. Cette liberté que nos philosophes se donnent dans leurs écrits, a appris à nos poëtes & à nos orateurs à faire usage de cette noble éloquence, qui, en élevant les

ſentimens, corrigent en même-tems les vices. Notre monarque a encore obligé les Juges à aſſurer le repos de l'état par une intégrité qui a fixé la juriſprudence : c'eſt par tous ces talens réunis que ce prince a formé le digne objet de nos attentions. Eloigné d'avoir cette confiance aveugle que quelques-uns de ſes prédéceſſeurs ont donnée à leurs miniſtres, trop éclairé pour livrer les ſujets à la conduite d'un homme, qui ſouvent peut être tenté de trahir ſes intérêts & ceux de ſon peuple, pour ne s'occuper que de ſa fortune, avec une pareille conduite, notre monarque ne doit pas craindre d'être obſcurci par ſon ombre ; loin de chercher à ſe procurer une gloire d'emprunt, lui ſeul la répand ſur les autres. Comme ſon principal but eſt le bonheur de ſes peuples, toutes ſes vues ſe tournent ſur cet objet ; les ſages de la nation, ſes miniſtres, tout y applaudit, parce que la plus puiſſante recommandation qu'on puiſſe avoir pour obtenir les faveurs de ce prince, eſt de penſer & d'agir conformément à ſes vues.

CHAPITRE II.

MŒURS des Habitans.

CE n'eſt que dans ce monde charmant où l'art ſimple ſe prête avec docilité à ſeconder les agréables caprices de la nature; jamais on ne les voit, comme dans les autres mondes, ſe révolter contre elle, ni regarder ſes productions comme une matière ſervile, pour les plier à des formes biſarres & groteſques. Un mur de noiſetiers forme des haies qui entourent leurs jardins, des berceaux de vigne leur ſervent de terraſſes, & les garantiſſent des rayons du ſoleil.

En admirant toutes ces beautés de la nature, je crus être dans la jeuneſſe du monde, c'eſt-à-dire, lorſque les hommes n'étoient point encore corrompus, & lorſque les premiers germes des arts naiſſoient de la nature ou des beſoins peu nombreux de l'innocence. Cette magnificence des campagnes, ces cabanes entourées d'animaux de toutes eſpèces, que l'appât de leur nourriture attire; les oiſeaux qui habitent auprès, ſous d'épais feuillages, égayent par leurs chants mélodieux ces lieux champêtres.

Hommes audacieux! comment oſez-vous entreprendre d'orner la nature par des arts qui ne peuvent que l'imiter de très-loin? Vous conſtruiſez des labyrinthes, vous formez des boulingrins, vous taillez vos arbres en magots, vous ornez vos parterres de corbeilles, & vous mépriſez les prés ruſtiques & les bois ſauvages, où la nature fait régner par de confuſes variétés un ordre caché, conforme aux règles ſecrètes de l'harmonie & du beau, dont l'effet ſe fait ſentir à notre ame par le plus doux raviſſement.

Nous quittâmes avec peine notre vieillard & ſa famille pour pourſuivre notre route, pendant laquelle Zachiel nous fit obſerver que ces peuples, accoutumés dès l'enfance au travail, ont le corps beaucoup plus agile; ils ont auſſi plus de ſérénité dans l'eſprit; leurs plaiſirs ſont moins vifs, mais leurs paſſions ſont plus modérées; ils jouiſſent d'une volupté tranquille qui n'a rien de ſenſuel, & d'une pureté inaltérable; la frugalité augmente leur force, la tempérance les entretient, & la vertu les conduit dans toutes leurs actions: ils ont pour maxime de préparer d'avance la jeuneſſe à tous les accidens fâcheux du climat; c'eſt, diſent-ils, en diminuer l'intenſité, & les préſerver des impreſſions funeſtes que cauſent les élémens ſur les conſtitutions foibles: c'eſt les ſauver de mille

accidens auxquels le corps eſt ſujet, plus par molleſſe d'éducation que de tempérament. Il eſt certain que la nature a conſtruit tous les êtres pour vivre dans le fluide qui les environne; c'eſt une ſottiſe de les en retirer par des précautions dont on peut éviter la néceſſité.

Vous devez remarquer, pourſuivit Zachiel, que dans cette planète on ſuit preſque toujours l'impulſion ſimple de la nature, le menſonge y eſt en horreur & puni ſévérement, & vous devez déjà vous être apperçu que leur jugement brut eſt ſupérieur à la politique des autres mondes : on rencontre toujours dans leur conduite le modèle d'une félicité parfaite; éloignés d'imiter les habitans des mondes que nous venons de quitter, qui ne s'attachent qu'à défigurer la nature en voulant la réformer. Qu'en eſt-il arrivé? Ils ont traveſti les ſentimens d'humanité qu'elle nous inſpire, & donné, par un rafinement étranger à la ſimplicité de ſes principes, l'entrée à tous les vices capables de troubler, corrompre & deshonorer l'état de ſociété.

Ici les peuples ſont naturellement graves, mais cette gravité eſt ſans mélancolie, ſans être privée de cette aimable gaieté qui n'eſt point incompatible avec la raiſon; paiſibles ſans indolence, la vivacité de leurs deſirs perd cette pointe aiguë, &

ne laisse au fond de leurs cœurs qu'une émotion legère & douce. Les passions des hommes qui font ailleurs leurs tourmens, ne servent ici qu'à leur félicité; ils n'éprouvent presque jamais aucune agitation violente, ni aucune de ces maladies d'esprit connues dans votre monde sous le nom de vapeurs.

Vous verrez régner par-tout le goût de l'agriculture & celui du commerce, qui sont regardés comme deux colonnes sur lesquelles ils posent tout l'édifice de leur politique; ce sont aussi les seuls qui les occupent le plus. Ces peuples ne sont point entichés de ce fatal préjugé qu'on voit régner dans les autres mondes, & qui tient ceux qui cultivent des talens si nécessaires au bien public, dans une honteuse obscurité: mais loin d'avilir ces talens, ils y attachent une marque de distinction, & l'humanité est chez eux une vertu naturelle. Ils regardent leur prince comme l'image de l'intelligence souveraine & comme leur père commun; ils ont pour lui un respect & une entière soumission à ses ordres; liés par le serment de fidélité, ils lui obéissent par un sentiment d'amour & de reconnoissance.

CHAPITRE III.

LE génie nous conduit dans la capitale de l'Abadie.

NOUS étions au printems, & je crus voir l'Aurore dans ses habits de pourpre ramener avec elle les graces de la jeunesse, le badinage enjoué, les ris, les jeux & l'amour; qui en parcourant des yeux les boccages & les prairies, semble sourire d'avance à ses victoires prochaines. Déjà ce dieu déploie son arc & son carquois redoutable, les graces augmentent son cortège, & cette troupe charmante arrive sur les premiers rayons que le soleil envoie à la terre. On voit alors l'innombrable essaim des oiseaux se jouer parmi des colonnes enflammées qui traversent les nuages, & vont saluer par leurs chants mélodieux le dieu du jour: on voit aussi de jeunes roses pleines d'impatience s'empresser de sortir du bouton; on diroit que chacune d'elles veut être la première à s'épanouir, à exhaler ses doux parfums & à s'ouvrir à l'aspect du printems: les zéphirs l'annoncent par leurs jeux folâtres; on les voit s'élancer de la colline dans le vallon, ils voltigent dans les bocages, traversent les forêts, & revoient avec un souris malin les lieux où ils ont découvert à l'amoureux berger

les

les attraits de la beauté qui les charme ; ils reconnoissent avec plaisir les endroits où ils ont malicieusement fait rougir la jeune bergère. Là ce sont des troupeaux qui bondissent sur l'herbe tendre ; par-tout on croit voir la nature se renouveler, & l'on diroit qu'elle semble prendre plaisir à se mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouve différente sous divers aspects.

Monime interrompit mes réflexions pour me faire admirer la beauté des chemins qui conduisent dans la ville capitale de l'Abadie. Ces chemins sont ferrés, larges, commodes, & bordés d'arbres utiles. Arrivés dans cette ville, Zachiel, nous conduisit chez deux jeunes veuves qui demeuroient ensemble & vivoient dans une union parfaite. Ces deux aimables personnes s'empressèrent à nous procurer toutes les commodités de la vie. Nous trouvâmes dans cette agréable maison une liaison sûre & solide, une familiarité pleine de douceur, une conversation toujours censée, & toujours satisfaisante. Nous n'avions point encore rencontré en personne une politesse plus franche & plus naturelle, sans artifice & sans finesse, tâchant de plaire, mais avec une délicatesse éloignée de toute espèce d'adulation. Floride & Cléontine ne connoissent point d'autre art de gagner les cœurs & de se concilier les esprits. Elles eurent la com-

plaisance de nous accompagner pour nous faire remarquer les plus beaux endroits de la ville.

Cette ville est située sur le bord d'un lac qui va se rendre dans la mer : elle forme un carré parfait ; les quatre principales portes sont terminées par des arcs de triomphe d'architecture simple, mais noble & majestueuse ; toutes les rues sont larges & alignées ; de chaque côté sont des portiques qui forment des galeries où les gens de pied marchent commodément, sans craindre aucun accident ; les maisons sont régulières & entremêlées d'édifices qui servent à l'utilité du public : on y voit des greniers où règne sans cesse l'abondance ; des fontaines sont distribuées avec ordre & décorées d'emblêmes ; & leurs eaux coulent dans de grands bassins ; on apperçoit de belles places d'une vaste étendue, que forment plusieurs corps de bâtimens. Le palais de l'empereur est bâti à la romaine ; il est au centre de la ville ; il n'est distingué des autres que par son élévation & par une colonnade qui règne autour, où l'on a placé les statues des grands hommes & les simulacres de tous ceux qui ont travaillé à assurer le bonheur de la nation.

Toutes les maisons sont bâties en pierre ou en brique : elles sont bien voûtées, ce qui les met à l'abri de l'embrasement. On y voit des aqueducs qui conduisent en abondance une eau claire &

pure dans toutes les rues, afin d'empêcher la corruption de l'air & d'y entretenir la propreté; ces eaux, par une pente douce & imperceptible, vont se perdre dans le lac. Les marchés publics sont vastes & concaves; au milieu sont de grands égoûts, c'est par-là que les eaux qu'on lâche des fontaines, entraînent & précipitent chaque jour toutes les ordures, pour ne laisser aucun vestige qui puisse corrompre l'air.

Le prince qui nous gouverne, dit Cléontine, occupé en père de famille, de la félicité de ses peuples, a ordonné que les enfans reçoivent une bonne éducation, qu'ils sucent avec le lait des principes qui tendent à former de bons, de fidèles & d'utiles sujets; c'est pourquoi il veut que le premier soin des parens ait pour objet le tempérament, qui influe souvent sur la façon de penser. Dès le berceau, tems où la nature se plie à toutes sortes d'impressions, on les expose nuds à l'ardeur du soleil & aux injures des saisons; on les plonge aussi dans des bains froids : c'est ainsi que le corps, accoutumé dès la plus tendre enfance, se trouve dans la suite exempt de mille maux, auxquels il est trop souvent asservi par la délicatesse, & c'est par-là qu'il s'habitue aux exercices les plus rudes & aux travaux les plus pénibles. Elle nous apprit aussi que des écoles publiques ont été insti-

tuées pour l'éducation de la jeuneſſe; tout enfant y eſt reçu comme citoyen, ſans égard pour le rang ni la fortune, parce qu'ils ſont perſuadés que le peuple eſt compoſé d'hommes; jamais on n'y voit, comme dans les autres mondes, de ces forçats de l'humanité qu'ils emploient à labourer leurs domaines, ſans qu'ils puiſſent jouir du fruit de leurs travaux. Ici un laboureur eſt regardé comme le citoyen le plus utile; paiſible dans ſon habitation, & au ſein de ſa famille, il jouit ſans crainte de ſon travail.

L'éducation des enfans fait une partie eſſentielle du gouvernement. Ces peuples regardent la jeuneſſe comme le tréſor le plus précieux de l'état, & leur éducation eſt pour eux l'objet le plus intéreſſant pour la ſociété : le bonheur & la tranquillité dépendent donc du ſoin qu'on prend de les former au devoir qui entretient l'harmonie. L'eſprit d'un enfant, ſemblable à une cire molle, eſt ſuſceptible de toutes les formes qu'on veut lui faire prendre; les premières impreſſions ne s'effacent preſque jamais, & ces caractères qu'on leur impoſe, influent ſur leurs mœurs & ſur leurs connoiſſances. L'homme n'eſt ſouvent que ce que l'éducation le fait, il lui doit ſes vertus ou ſes vices, ſes erreurs ou ſes préjugés, ſon ignorance ou le développement de ſes idées, ſa pareſſe ou

l'amour du travail : semblable à un arbrisseau foible & sans vigueur, il veut être cultivé, nourri & greffé sur un arbre qui lui soit propre, & favorable à sa substance. Quel plus digne emploi peut-on faire de ses talens, que de les rendre utiles au bien de l'humanité? N'est-ce pas travailler pour son propre bonheur que d'élever la jeunesse, de la former aux vertus, de lui donner le goût des sciences, de lui inspirer l'amour de la patrie, le desir de la gloire, l'attachement inviolable au souverain & le respect dû à la religion.

Le premier soin de ceux qui président dans ces écoles, est d'inspirer des mœurs honnêtes avant d'orner l'esprit; ils commencent par éclairer le cœur, par régler tous ses mouvemens, par développer ses sentimens afin de les épurer, par démêler tous ses goûts pour les rectifier, & par étudier ses passions pour les modérer; ils ne leur donnent que des leçons de constance, de fermeté, de tempérance, de modération, & de toutes les vertus qui forment les hommes, qui élèvent l'ame & la mettent en garde contre les illusions de l'amour propre, afin de la soutenir dans les revers, & de lui faire éviter l'ivresse de la prospérité : loin de leur peindre la vertu sous de tristes images qui ne servent qu'à inspirer du dégoût pour elle, ils ne la montrent au contraire qu'avec tous les charmes

du plaiſir, dans une plaine fertile & riante, entourée de jeux qui conduiſent vers elle par des routes fleuries & des chemins faciles; c'eſt-là ce qui la rend beaucoup plus puiſſante ſur les cœurs portés à la chérir.

Après que nous eûmes admiré tout ce qui pouvoit intéreſſer notre curioſité, nos belles veuves, qui ténoient un rang diſtingué dans la ville & qui étoient faufilées avec ce qu'il y avoit de plus grand, engagèrent Monime à faire quelques viſites : ſa beauté, ſon eſprit & ſes graces ont toujours brillé dans tous les mondes, ſon caractère doux & liant, la fit deſirer dans pluſieurs maiſons où Floride & Cléontine ſe firent un plaiſir de l'accompagner. Un jour, invitée à dîner chez un des grands de l'empire, la compagnie étoit nombreuſe, nous remarquâmes que ce ſeigneur honnête & officieux n'exigeoit aucun de ces reſpects que demande ordinairement une hauteur affectée; content de mériter les éloges des perſonnes raiſonnables, il n'en demande aucuns. Nous admirions cet air noble & ouvert, ces diſcours où la franchiſe annonçoit la bonté de ſon cœur, ce qu'il eſt rare de rencontrer dans les autres mondes. Auſſi, au lieu de ces complaiſans déliés & alertes, dont les yeux perçans voient & ſaiſiſſent toutes les paſſions d'un grand, pour ne perdre aucune occaſion de l'encenſer, nous

ne vîmes au contraire que de ces vieillards dont l'esprit géométrique semble appliquer la règle & le compas aux louanges qu'ils daignent donner.

Ces graves personnes s'emparèrent de la conversation, parlèrent de leur jeunesse; quelques-uns racontèrent les actions où ils s'étoient trouvés, sous la conduite de tels & tels qui commandoient les troupes; d'autres répétoient de vieilles histoires qu'ils avoient déjà racontées le matin: on parla des propriétés qu'on avoit découvertes dans la matière qui devoit servir d'appui pour édifier des systêmes brillans, mais que la plus légère objection pouvoit faire écrouler. Ce seigneur écouta tous ces discours avec complaisance, y répondit avec justesse & précision, leur fit sentir que le plus éclairé d'entre eux peut à peine lever un coin du voile dont se couvre la nature, qu'il y a peu de vérités susceptibles de démonstrations, même parmi celles qui sont le plus universellement reçues. Les sublimes connoissances de l'homme se réduisent presque toujours à se contenter du probable, où ils n'arrivent encore que par la voie du doute. Quelle témérité n'y a-t-il donc pas, poursuivit ce seigneur, à vouloir sonder les profondeurs d'un abyme dont le bord est inconnu? Personne n'osant contredire une réflexion aussi juste, chacun y applaudit, & la conversation finit. Nous sortîmes pour faire encore quelques

visites chez des personnes qui intéressent le cœur & l'esprit par mille vertus, dont la première est celle d'obliger; vertu qui se rencontre communément chez les Abadiens, mais qui se trouve rarement dans notre monde, où l'on voit fréquemment de ces langues indiscrètes divulguer les services qu'ils ont rendus, en enfler la nature & les circonstances, les exagérer sans raison, au point de révolter ceux qui en ont été l'objet: il est encore des monstres qui osent les reprocher, & vous dispensent par-là de la reconnoissance qu'on en doit avoir. On rencontre aussi souvent de ces protecteurs ignobles, c'est-à-dire, de ces hommes qui n'obligent qu'à force d'argent, de ces hommes faux qui promettent toujours sans dessein d'obliger, ou qui sont dans l'impossibilité de tenir leurs paroles; ces hommes vous désobligent doublement, en vous faisant manquer l'occasion de vous adresser à d'autres qui, plus francs & plus zélés, vous eussent du moins enseigné les moyens de réussir. On peut comparer ces hommes à des arbustes, dont les fleurs ne tendent ni fruits ni odeurs.

CHAPITRE IV.

Le Triomphe de l'amitié.

APRÈS que nous eûmes rempli les devoirs de la société, Floride & Cléontine nous engagèrent avec des graces si naturelles, d'aller passer quelques jours à leur maison de campagne, que nous ne pûmes nous refuser à leurs empressemens. Nous partîmes au lever de l'aurore. A peine eûmes-nous fait quelques milles que nous découvrîmes un vallon riant que forment deux côteaux couronnés d'arbres verts; une échappée de vue offroit à nos yeux une habitation bâtie sur la pente d'une colline, une vaste plaine couverte des dons de Cerès & de ceux de Flore, entourée d'agréables vergers qui terminent le domaine de nos belles veuves. L'air étoit pur, le ciel serein, la terre brilloit encore des perles de la rosée; & le soleil, à peine au dernier de sa course, ne dardoit que des feux tempérés qu'un doux zéphir modéroit par son haleine. Cet endroit délicieux fit naître à Monime l'envie de s'y reposer; un gazon semé de fleurs nous servit de siège; la campagne inspiroit la joie & la confiance: oserai-je demander à ces belles dames, dit Monime en souriant, ce qui peut les engager à vivre l'une

& l'autre dans le célibat, ſi jeunes encore & ornées de toutes les graces de la beauté? Vous ne devez pas manquer d'adorateurs; j'ai cru même en diſtinguer pluſieurs dans le nombre des perſonnes qui vous font aſſidûment leur cour. Il eſt vrai, dit Floride, que Cléontine en a toujours nombre à ſa ſuite, malgré tous les ſoins qu'elle prend de les éloigner: mais pour répondre à votre queſtion, apprenez qu'unies l'une & l'autre par les liens de la plus tendre amitié, nous avons renoncé à tout ce qui pourroit en diminuer le charme. Elevées toutes deux dans le temple de Cybele, la même éducation nous a été donnée, & nos ſentimens ſe trouvant analogues, mêmes deſirs, mêmes inclinations, mêmes plaiſirs & même goût pour la liberté; c'eſt-là ce qui a formé cette amitié qui nous a unies par des liens qui ſeront indiſſolubles. Vous ſavez que l'inclination eſt un mouvement agréable qui nous entraîne, & ce mouvement nous eſt d'autant plus cher qu'il naît du fond de notre tendreſſe & s'y entretient avec plaiſir. Il eſt vrai que l'amitié n'a pas toujours ce feu & ce brillant de l'amour: mais ſa gaieté eſt ſimple, ſans ornement & ſans art; unie comme elle, on ne la voit briller que de ſes propres graces, ſans jamais employer la parure du bel eſprit.

La famille de Cléontine, beaucoup plus favoriſée des biens de la fortune que n'étoit la mienne,

la fit sortir du temple quelques années avant qu'on songeât à m'en retirer; cet intervalle nous éloigna, sans altérer nos sentimens. Il n'est pas difficile d'imaginer, à la vue des charmes de Cléontine, qu'elle ne fut pas long-tems sans s'attirer les vœux & les hommages de la plus brillante jeunesse & des plus riches partis de la ville. Cléonbule qui n'aspiroit qu'à jouir du plaisir de voir sa fille bien établie, lui annonça un jour qu'il étoit tems de se fixer, qu'il ne la vouloit point gêner & la laissoit maîtresse de faire un choix : je ne cherche, ajouta Cléonbule, qu'à rendre, s'il est possible, votre félicité parfaite : peu sensible à l'éclat des richesses, ni à celui des grandeurs, je préférerai toujours la vertu, le mérite, les talens & la bonne-foi, au vain éclat des honneurs; je vous avertis seulement que vous ne devez envisager dans l'union que vous allez contracter, que des plaisirs purs, qui ne doivent tirer leur source que dans le mélange des ames qui reçoivent leur perfection d'une confiance & d'une complaisance mutuelles; c'est à vous de choisir un homme dont la probité & les mœurs puissent contribuer à vous rendre heureuse. Cléontine, pénétrée des bontés & de la tendresse d'un père qu'elle chérissoit plus que sa vie, l'assura en le remerciant, que sa volonté feroit toujours la règle & le mobile de toutes ses actions.

Depuis cette conversation Cléonbule craignant

que la timidité, si naturelle à notre sexe, n'empêchât sa fille de lui déclarer ses véritables sentimens, ce tendre père s'attacha, pour s'en assurer, à étudier le caractère des personnes qui se rendoient assidûment chez lui : il examinoit les mouvemens de sa fille à leur arrivée, & crut découvrir en elle un tendre penchant pour un jeune homme d'une figure intéressante & d'un mérite distingué ; ce jeune homme fixa son attention ; la vérité régnoit dans son cœur ainsi que sur ses lèvres ; Clitandre étoit son nom, il étoit le seul qui n'eût point encore osé se déclarer ; cette timidité ne venoit que de son peu de fortune. Cependant Cléonbule, convaincu des éminentes qualités qui brilloient dans le cœur de Clitandre, se détermina par un généreux mépris des richesses à lui donner la préférence, pourvu néanmoins que Cléontine ne fût point prévenue en faveur de quelqu'autre. Quel homme ! Quel père ! Quel tendre intérêt il prenoit au bonheur de sa fille & à celui de tous ceux qui l'entouroient.

J'ai un intérêt singulier à vous faire le portrait de Cléonbule : c'étoit un homme d'environ cinquante ans, grand & bien proportionné dans sa taille, mille graces étoient répandues sur toute sa personne, son air étoit majestueux, sérieux sans être farouche, un bon sens toujours guidé par la raison, un goût vif, mais délicat, pour tout ce

qui s'appelle beauté de l'art, ſa politeſſe étoit une ſuite naturelle du deſir qu'il avoit d'obliger, ſa généroſité lui inſpiroit un ſoin paternel pour tous ceux que la providence avoit mis ſous ſa protection; il joignoit à ces rares qualités l'attachement le plus vif & la fidélité la plus inébranlable pour ſon ſouverain : enfin Cléonbule a toujours été le meilleur des pères, le plus tendre des époux, complaiſant, rempli d'égards & ami chaud que rien n'a jamais rebuté. Je me ſuis un peu écartée pour rendre cette juſtice à la mémoire d'un homme qui me ſera toujours cher.

Ce fut dans ces heureuſes circonſtances que ma mère me retira du temple de Cybèle. Mon premier ſoin fut d'aller viſiter Cléontine qui me fit connoître par mille tendres careſſes la joie qu'elle avoit de mon retour; tous mes plaiſirs ſe trouvèrent dès-lors réunis dans ſa ſociété. Quoique la maiſon de Cléontine fût le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de mieux dans la ville, cependant je ne tardai pas à m'appercevoir de la préférence qu'elle donnoit à Clitandre; elle m'en parloit toujours avec éloge. J'avoue qu'il avoit fait auſſi une vive impreſſion ſur mon cœur; les graces d'une phyſionomie ouverte, mâle & animée, la vivacité de ſon eſprit que l'éducation avoit orné de mille talens, une ame noble, libérale, bienfaiſante, ſincère & ennemie de la diſſimulation, mettoient au

plaisance de nous accompagner pour nous faire remarquer les plus beaux endroits de la ville.

Cette ville est située sur le bord d'un lac qui va se rendre dans la mer : elle forme un carré parfait ; les quatre principales portes sont terminées par des arcs de triomphe d'architecture simple, mais noble & majestueuse ; toutes les rues sont larges & alignées ; de chaque côté sont des portiques qui forment des galeries où les gens de pied marchent commodément, sans craindre aucun accident ; les maisons sont régulières & entremêlées d'édifices qui servent à l'utilité du public : on y voit des greniers où règne sans cesse l'abondance ; des fontaines sont distribuées avec ordre & décorées d'emblêmes ; & leurs eaux coulent dans de grands bassins ; on apperçoit de belles places d'une vaste étendue, que forment plusieurs corps de bâtimens. Le palais de l'empereur est bâti à la romaine ; il est au centre de la ville ; il n'est distingué des autres que par son élévation & par une colonnade qui règne autour, où l'on a placé les statues des grands hommes & les simulacres de tous ceux qui ont travaillé à assurer le bonheur de la nation.

Toutes les maisons sont bâties en pierre ou en brique : elles sont bien voûtées, ce qui les met à l'abri de l'embrasement. On y voit des aqueducs qui conduisent en abondance une eau claire &

pure dans toutes les rues, afin d'empêcher la corruption de l'air & d'y entretenir la propreté; ces eaux, par une pente douce & imperceptible, vont se perdre dans le lac. Les marchés publics sont vastes & concaves; au milieu sont de grands égoûts, c'est par-là que les eaux qu'on lâche des fontaines, entraînent & précipitent chaque jour toutes les ordures, pour ne laisser aucun vestige qui puisse corrompre l'air.

Le prince qui nous gouverne, dit Cléontine, occupé en père de famille, de la félicité de ses peuples, a ordonné que les enfans reçoivent une bonne éducation, qu'ils sucent avec le lait des principes qui tendent à former de bons, de fidèles & d'utiles sujets; c'est pourquoi il veut que le premier soin des parens ait pour objet le tempérament, qui influe souvent sur la façon de penser. Dès le berceau, tems où la nature se plie à toutes sortes d'impressions, on les expose nuds à l'ardeur du soleil & aux injures des saisons; on les plonge aussi dans des bains froids: c'est ainsi que le corps, accoutumé dès la plus tendre enfance, se trouve dans la suite exempt de mille maux, auxquels il est trop souvent asservi par la délicatesse, & c'est par-là qu'il s'habitue aux exercices les plus rudes & aux travaux les plus pénibles. Elle nous apprit aussi que des écoles publiques ont été insti-

pondre : mais Cléonbule qui lisoit dans son cœur & qui pénétroit tous les motifs de ses craintes, le rassura : vous ne devez pas craindre, lui dit-il, que je veuille jamais contraindre les inclinations de ma fille; mon pouvoir ne s'étend pas jusqu'à la forcer de s'unir à un homme qui ne pourroit toucher son cœur; ce n'est donc que vous, dont je connois la probité, que je puis consulter sur cet article. Votre peu de fortune ne doit pas être une raison assez puissante pour vous éloigner de mon alliance ; un homme sage n'est jamais pauvre. Dans deux jours vous reverrez ma fille, ne lui parlez point de mes sentimens, tâchez de découvrir les siens, & s'ils sont tels que je le desire, je vous donne ma parole que rien ne pourra jamais apporter aucun obstacle à votre mariage. Clitandre, pénétré d'amour, de respect & de reconnoissance, en remerciant Cléonbule des graces qu'il lui faisoit, n'employa que des expressions simples, mais dont l'éloquence naturelle en fit sentir toute l'énergie.

Dès que Clitandre fut de retour, il se rendit dans l'appartement de Cléontine; elle étoit seule, son abord la surprit, son air inquiet l'intimida : Clitandre s'appercevant du trouble qu'il lui causoit, resta quelque tems sans oser lui parler; des soupirs échappés firent impression sur le cœur de Cléontine; son ame, pénétrée de ses inquiétudes,

ne

ne put supporter plus long-tems ce silence, elle s'empressa de le rompre : qui peut, lui dit-elle, causer l'émotion où je vous vois? Parlez, hâtez-vous de m'instruire. Il est vrai, belle Cléontine, que jamais personne n'a peut-être encore éprouvé les perplexités que je ressens, cependant un mot favorable de votre bouche les changeroit dans l'instant en une félicité parfaite. J'ignore de quelle espèce sont vos peines, dit Cléontine, mais s'il dépendoit de moi de les alléger, vous ne devez pas douter que je ne m'y emploie avec tout le zèle dont je suis capable. Une réponse aussi favorable remit le calme dans l'ame de Clitandre & l'enhardit à déclarer sa passion.

Il est des ames qui semblent liées par des chaînes secrètes & qui s'entendent à demi-mot. Cléontine ignoroit l'art de feindre ; son cœur étoit simple & toujours guidé par la nature ; la froideur & la contrainte en étoient bannies ; jamais elle n'eut la petitesse de s'abandonner à des soupçons, l'amour de son amant lui parut aussi désintéressé que le sien, elle écouta ses sermens avec un plaisir qu'elle ne chercha point à dissimuler, & ne fit voir dans sa réponse que l'impression de ses sentimens. Clitandre fit alors éclater les transports de sa joie par mille discours sans suite. Pouvoit-il mieux prouver son amour ? Le soir il remonta à cheval pour aller apprendre à Cléonbule que son

aimable fille ne s'oppoſoit point à ſon bonheur, & ils revinrent enſemble, pour faire les préparatifs de cette union qui fut terminée en peu de jours.

Tout ſembloit annoncer à ces jeunes époux un bonheur ſans fin : mais en eſt-il ſur lequel on puiſſe compter? Tout ici bas eſt fragile. Nous formons ſans ceſſe les plans d'une félicité durable; tous nos deſſeins ſont vains, l'édifice avance inſenſiblement; notre cœur frémit de joie en obſervant ſes progrès; déjà il touche au point de perfection qu'il a en vue, lorſque tout à coup l'ouragan s'élève, renverſe l'édifice & détruit dans un inſtant les plus belles eſpérances.

Une année à peine écoulée dans le charme d'une union parfaite, le ciel avoit béni cette union par la naiſſance d'un fils qui devoit faire les délices de cette aimable famille, lorſque Clitandre fut nommé au gouvernement de la province de Gronor; ſon mérite, ſes grands talens & ſon intégrité lui acquirent cette place ſans l'avoir ſollicitée. Clitandre voulant marquer ſon obéiſſance aux ordres de l'empereur, ſe diſpoſa à partir, ſans attendre ſon épouſe que Cléonbule devoit conduire, ne pouvant ſe reſoudre à ſe ſéparer de ſa fille.

Cléontine me fit part de cette heureuſe nouvelle; mais loin de pouvoir partager ſa joie, j'en fus ſenſiblement affligée; je craignois que le tems & l'éloignement ne lui fiſſent perdre le ſouvenir de

notre ancienne amitié ; & quoique je n'osasse lui montrer tout le chagrin que je ressentois d'un voyage qui alloit mettre une si grande distance entre nous, cependant la douleur s'exprimoit si parfaitement dans mes yeux, que Cléontine en fut touchée, son cœur partagé entre l'amour & l'amitié, lui fit alors envisager ce voyage & les honneurs qui l'attendoient, avec une sorte d'inquiétude qui mit du trouble dans son esprit ; nos discours devinrent sérieux, notre séparation en faisoit le sujet.

Cléonthule, présent à cet entretien, s'efforça en vain d'y répandre plus de gaieté : d'où vient ce trouble, mes chers enfans ? Vous devez tout espérer du tems ; peut-être serez-vous bientôt réunis pour ne vous plus séparer. Les tems changent & les évènemens sont soumis à leurs vicissitudes ; un nuage peut obscurcir le soleil, mais il n'interrompt jamais son cours. Ne peut-il pas arriver que l'aimable Floride trouve dans peu un établissement digne d'elle, qui, en vous rapprochant l'une de l'autre, resserre encore les nœuds de cette amitié qui vous lie depuis l'âge le plus tendre ? Je suis persuadé que Floride est assez raisonnable pour préférer dans une union, celui qui mettra son bonheur à la rendre heureuse ; je ne présume pas qu'aucun objet soit encore parvenu à subjuguer son jeune cœur, ainsi il y a tout lieu de croire que

la raiſon fera ſur elle ce que l'amour a coutume d'opérer ſur d'autres. Ce diſcours me fit rougir, & après avoir remercié Cléonbule des ſentimens avantageux que je crus n'être dictés que par l'amitié qu'il avoit pour ſa fille, j'embraſſai mon amie les larmes aux yeux en lui ſouhaitant un heureux voyage.

De retour au logis je me retirai dans mon appartement, ma mère vint m'y joindre. Cette tendre mère, auſſi ſenſible que moi au départ de mon amie, ne trouva d'autre conſolation que celle de ſe prêter à ma douleur, & de combattre avec douceur les raiſons que je croyois avoir de m'affliger; elle joignit à ſes diſcours des leçons utiles pour me former un nouveau plan de vie, dont la ſimplicité devoit être la baſe & faire mon bonheur. J'écoutai avidement ſes leçons, elles paſſoient dans mon ame comme un ruiſſeau d'eau pure qui coule entre des fleurs & ſert à les rafraîchir. Ce fut ainſi que ſes admirables conſeils ſervirent à me tranquilliſer.

CHAPITRE V.

SUITE du Triomphe de l'Amitié.

DÉJA pluſieurs jours s'étoient paſſés ſans avoir reçu aucune nouvelle de Cléontine, je la croyois arrivée dans le gouvernement de Clitandre & je commençois à murmurer de ſon ſilence, lorſque je reçus un billet de Cléonbule qui m'invitoit à me rendre auprès de ſa fille le plutot que je pourrois; j'y courus à l'inſtant : mais comment vous peindre l'excès de ma douleur, lorſqu'en entrant dans l'appartement de mon amie j'apperçus le père & la fille plongés dans une affliction que je ne puis décrire! Saiſie, les jambes tremblantes, je reſtai immobile, & reſpirant à peine, je n'eus pas la force de prononcer un ſeul mot; tout gardoit un morne ſilence, un funeſte preſſentiment me fit ſoupçonner que quelque accident fâcheux ne fût arrivé à Clitandre; je fis un mouvement pour m'approcher de Cléontine, qui levant les yeux vers le ciel, les laiſſa enfin tomber ſur moi : le déſeſpoir y étoit peint, ſon regard avoit quelque choſe d'égaré qui me glaça d'effroi; alors je ſaiſis ſes deux mains que j'arroſai de mes larmes; les ſiennes n'avoient point encore coulé,

mais, en me regardant, ſes yeux ſe mouillèrent : je vois, ma chère Floride, que vous devinez une partie de mes maux ; ſes ſoupirs étouffèrent ſa voix.

Cléonbule qui avoit ſans doute craint d'irriter ſon déſeſpoir, en me faiſant d'abord le récit de ce qui en étoit l'objet, m'apprit en peu de mots que pendant la route de Clitandre, ſon cheval s'étoit cabré & l'avoit précipité dans un abyme, que cette chûte lui ayant fracaſſé tout le corps, il étoit mort en peu de jours de ſes bleſſures : je vous ai envoyé chercher, ma chère fille, ajouta Cléonbule, pour m'aider à conſoler votre amie, & à apporter auſſi quelque ſoulagement à mes maux. Hélas! Monſieur, m'écriai-je, de quoi ſuis-je capable, ſinon de m'affliger avec vous ? Je ſais, dit Cléonbule, que les conſolations indiſcrètes ne font qu'aigrir les violentes douleurs ; l'indifférence & la froideur trouvent aiſément des paroles, mais la triſteſſe eſt le vrai langage de l'amitié ; le vulgaire ne reconnoît point les violentes afflictions, & les grandes paſſions ne germent preſque jamais dans les ames foibles.

J'envoyai prier ma mère de me permettre de paſſer quelques jours avec mon amie ; non-ſeulement elle me le permit, mais elle ſe fit encore un devoir de venir partager notre douleur. Cléonbule ne nous quittoit point, & quoiqu'il fût lui-même

accablé de peines, il prit néanmoins assez de force sur son esprit pour en cacher la plus grande partie; il employa tout ce que l'éloquence naturelle a de plus consolant, pour adoucir les ennuis de sa fille.

Ses soins ont réussi; la douceur de son caractère, sa tendresse filiale, sa piété envers la divinité qui n'a rien d'affecté, lui ont enfin procuré un peu plus de tranquillité; tant il est vrai que la vertu écarte tous les chagrins, elle remplit notre ame d'une douceur intérieure qui fait le charme de notre être, elle épure aussi nos plaisirs en nous les rendant plus sensibles par le charme qu'elle y met.

Cléonbule toujours tendre, attentif & complaisant, dit un jour à sa fille qu'elle ne devoit plus s'occuper qu'à faire naître dans le cœur de son fils toutes les vertus qui ornoient celui de son époux, en lui inspirant cette énergie de sentiment qui caractérise les ames nobles; il faut, ma chère fille, en lui donnant le goût des sciences & l'amour du travail, mettre de l'économie dans ses études, ne point charger sa mémoire de mille choses inutiles qui paroissent accabler le jugement sous le poids d'une fatigante érudition qui n'éclaire ni l'esprit ni le cœur, éviter toute prévention pour aucun système particulier; c'est à la raison à l'éclairer, lorsqu'il en sera tems, sur le choix qu'il doit faire;

tâchons de le faire reſſembler à ſon père, dont l'eſprit étoit ſi parfait, qu'il transformoit pour ainſi dire celui des autres en lui même; on ne pouvoit le connoître ſans s'efforcer de l'imiter; ſes lumières étoient ſi ſublimes qu'elles pénétroient tous ceux qui l'entouroient: toutes ſes vertus réunies doivent être un nouveau motif de conſolation pour nous, puiſqu'elles nous aſſurent que la divinité toujours équitable dans ſes jugemens a reçu votre époux dans ſon ſein, & qu'il y jouit de la gloire promiſe à tous ceux qui ſont fidelles à ſes loix. Cléontine parut goûter ces conſolations; l'amour qu'elle avoit pour ſon fils, fit naître en elle le deſir de le voir un jour digne ſucceſſeur des vertus de ſon père.

Je ne paſſois pas un jour ſans voir Cléontine: ſa douleur ſe diſſipant peu-à-peu, & le tems de ſon deuil expiré, elle reparut dans le monde avec plus d'éclat; pluſieurs amans ſe déclarèrent, mais Cléontine leur annonça la réſolution qu'elle avoit priſe de renoncer pour toute ſa vie à de nouveaux engagemens.

Obligée de faire un voyage avec ma mère, qui nous retint plus d'une année éloignées de mon amie, j'avois ſouvent de ſes nouvelles, par leſquelles elle ne ceſſoit de nous donner des preuves de ſa tendreſſe & preſſoit toujours notre retour. Flattée de ſon empreſſement, j'engageai ma mère à terminer ſes affaires. De retour, mon premier

ſoin fut de me rendre chez Cléontine, qui me reçut avec une amitié qui me fit juger que l'abſence n'avoit rien diminué des tendres ſentimens qui nous uniſſent. Cléonbule fit éclater auſſi la joie qu'il avoit de me revoir.

Au bout de quelques tems, je m'apperçus de beaucoup d'altération dans l'humeur de Cléontine; une ſombre mélancolie s'étoit emparée de ſon cœur; je la trouvois ſouvent triſte & rêveuſe; j'en fus inquiète & la preſſai de s'ouvrir à moi. Que tardez-vous, lui-dis-je, de répandre dans le ſein d'une amie, des peines dont je ne m'apperçois que trop que votre ame eſt pénétrée? Peut-il y avoir quelqu'un dans le monde qui ſoit plus propre à les partager qu'une amie qui vous a toujours été dévouée? Hélas! ma chère, s'écria Cléontine en m'embraſſant, je connois vos ſentimens & je ne doute point de votre amitié; mais en aurez-vous aſſez pour vous déterminer à changer mes peines en allégreſſe? Que ce doute eſt offenſant, repris-je! Attendez, dit Cléontine en me regardant fixement, vous ignorez encore toute l'étendue du ſacrifice que je n'oſe exiger; écoutez-moi, Floride, & répondez ſans détour à mes queſtions.

J'ai long-tems ſoupçonné la qualité des ſentimens que mon père a pour vous, ſon amitié reſſemble ſi fort à l'amour, que j'ai craint de m'y méprendre. Quoi, repris-je avec étonnement! vous

oſez ſoupçonner Cléonbule d'une foibleſſe injurieuſe à ſa gloire & à la mienne ? Pourquoi ce ſoupçon ſeroit-il injurieux à mon père ? Pourquoi le ſeroit-il à vous-même ? C'eſt, dis-je, que Cléonbule a trop de raiſon pour s'attacher à une perſonne qui ne peut être à lui. Vous connoiſſez bien mal l'amour, dit Cléontine, ſi vous croyez qu'il ſe laiſſe toujours guider par la raiſon : mais ce ne ſeroit jamais ce qui prouveroit l'abus que mon père en feroit, puiſqu'il trouveroit en vous un ſujet auſſi digne de remplir tous ſes deſirs : mais vous, ma chère Floride, qui pourroit donc vous empêcher de répondre aux ſentimens de Cléonbule ? Votre cœur eſt il ſi fort attaché à Filidor, que rien n'en puiſſe plus rompre les nœuds, & m'en auriez-vous pu faire un myſtère, moi qui vous ai toujours découvert juſqu'à mes plus ſecrètes penſées ?

Hélas ! Cléontine, m'écriai-je avec douleur, que vous abuſez du pouvoir que vous vous êtes acquis ſur mon ame ! Moi, vous cacher quelque choſe ! L'aurois-je pu ? & ne ſerois-je pas indigne de votre amitié, ſi j'en étois capable ? Ne vous ai-je pas fait part des tendres ſentimens que Filidor a toujours eus pour moi ? Cent fois je vous ai entretenue de ſa paſſion & ne vous ai point caché que j'y étois ſenſible ? Pourquoi feindre de l'ignorer ? Cruelle amie, ajoutai-je, le premier de mes ſentimens n'a-t-il pas été celui de vous aimer ? Dès

mes plus tendres années mon cœur se confondit dans le vôtre, je ne sus plus aimer & sentir que par vous, vous réglâtes tous mes sentimens, & je n'ai vécu jusqu'à présent que pour être votre amie; avant même votre union avec Clitandre, je vous consultai sur la passion de Filidor; il est jeune, bien fait, il a de la vertu, des mœurs, il est honnête, attentif, complaisant, il m'aime; mon cœur étoit libre lorsqu'il m'a adressé ses feux : que vous dirai-je? J'en ai senti la contagion, & n'ai pu lui refuser une portion de ce cœur, que sans lui vous posséderiez encore seule. Mais que dis-je? Ce cœur n'est point partagé, puisque vous régnez également dans le sien; & pour dissiper entièrement vos soupçons, apprenez que le père de Filidor doit faire dans peu les propositions de notre mariage; ma mère y consent, & j'ose me flatter qu'il sera bientôt conclu; ainsi, ma chère Cléontine, ne craignez pas que je trahisse jamais des sentimens que la délicatesse m'inspire, en consentant à une union que je redoute plus que vous, & je vous jure.... Arrêtez, cruelle, reprit vivement Cléontine, que ce fatal serment ne devienne pas l'instrument de mes maux! Ah! Floride, que vous entrez mal dans mes sentimens! Est-ce ainsi que vous connoissez la force de l'amitié? Qu'elle raison aurois-je de craindre votre union avec mon père? Elle seule au contraire peut combler mes

desirs. Ma chère Floride..... Hélas!..... Que vais-je lui dire? Aurois-je été capable d'un aussi grand sacrifice? Cependant je l'exige. Oui, chère & tendre amie, j'exige de votre amitié que vous renonciez aux sentimens que vous a inspirés l'amour de Filidor, pour couronner celui de mon père, en faisant son bonheur & le mien, & j'ose me flatter qu'il pourra faire aussi le vôtre.

Je sens, continua Cléontine, que ma conduite est contraire à la délicatesse, pardonnez-la en faveur d'un père que j'adore, & qui ne pourroit vivre s'il avoit le malheur de vous voir entre les bras d'un autre; je connois votre vertu & ne dois point craindre de vous précipiter dans des malheurs sans ressource: mon père vous aime, & la passion qu'il a pour vous ne pouvant être affoiblie par aucune autre, elle en devient plus forte & ne trouve point de contrepoids pour l'affoiblir. La raison qui gouverne, lorsqu'elle est seule, n'est pas assez forte pour résister au moindre effort; il n'y a que des ames de feu comme la vôtre, qui sachent combattre & vaincre: tous les grands efforts & toutes les actions sublimes sont leur ouvrage, le sacrifice que je demande est digne de vous, & digne de notre amitié; c'est, me direz-vous peut-être, une prétention bien ridicule de se croire aimé pour soi-même. J'avoue que mon amitié est fort intéressée, c'est mon bonheur que je recherche

dans la vôtre : mais, ma chère ; vous n'ignorez pas que l'amitié, ce ſentiment ſi pur, ne fonde lui-même ſes préférences que ſur l'intérêt perſonnel. La naiſſance, la fortune, les talens, la jeuneſſe & la beauté, ne ſont que l'effet du haſard ; ce ſont néanmoins tous ces agrémens réunis qui nous rendent aimables : mais ce n'eſt encore que le canevas de la tapiſſerie, la broderie en fait tout le prix ; on aime en nous tous ces dons, on les confond avec nous-mêmes, nous ne devons donc pas nous flatter des diſtinctions qu'on nous donne, il ne faut les regarder que comme une monnoie dont l'alliage fait ſouvent toute la conſiſtance, & qui perd plus ou moins de ſa valeur au creuſet ; c'eſt à ce creuſet que je veux mettre la vôtre. Vous ſavez, ma chère Floride, la tendreſſe que mon père a toujours eue pour moi ; vous l'avez partagée cette tendreſſe ; & loin d'en être jalouſe, elle n'a jamais fait qu'augmenter celle que j'ai pour vous. Cléonbule n'ignore pas la paſſion de Filidor, mais il ignore qu'il eſt payé d'un tendre retour, & il ne peut voir paſſer dans les bras de ſon rival l'objet de ſon amour, ſans la plus vive douleur ; ſon cœur, oppreſſé par le chagrin qu'il en reſſent, n'a pu réſiſter aux preſſantes ſollicitations que je n'ai ceſſé de lui faire pour l'engager à me découvrir ſes peines : il s'eſt enfin réſolu de les répandre dans mon ſein ; sûr du vif intérêt que j'y prendrois, il

m'a remis le soin de contribuer à son bonheur; & moi comptant sur votre amitié, j'ai tout promis en le flattant d'une heureuse réussite.

Ah! Cléontine, m'écriai-je, à quelle épreuve mettez-vous le prix de la vôtre? Faut-il donc que je sacrifie Filidor, son amour, ma tendresse, ou que je perde sans retour une amitié qui m'est si chère? Non, vous ne la perdrez point, reprit Cléontine, je connois votre cœur beaucoup mieux que vous ne le connoissez vous-même, l'amitié triomphera de l'amour, & je vais annoncer à mon père que mon amie consent enfin de le rendre heureux, pour que nous jouissions d'avance du plaisir que nous nous proposons de passer ensemble le reste de nos jours. Arrêtez, lui dis-je, donnez-moi au moins le tems de respirer. Qu'avez-vous à m'objecter, reprit cette chère & tendre amie? J'avoue qu'étourdie de sa vivacité, rien dans ce moment ne se présenta à mon esprit qui pût combattre ses raisons; l'empire qu'elle s'étoit acquis sur mon cœur, cette éloquence naturelle qu'elle emploie toujours avec succès lorsqu'il s'agit de persuader ceux qu'elle entreprend d'amener à son sentiment, en les transformant pour ainsi dire en elle-même: tout cela, dis-je, m'ôta la force de répondre.

Cléontine s'appercevant que j'étois restée dans un morne silence, redoubla ses caresses; & comme

ſi elle eût voulu me faire honte des combats qu'il me falloit rendre pour adhérer à des ſentimens ſi contraires à mes deſirs, Cléontine, ſans faire ſemblant de s'appercevoir du trouble où j'étois, pourſuivit ainſi : ne vous reſſouvenez-vous pas, ma chère Floride, d'avoir entendu dire à Clitandre qu'on pouvoit diſtinguer trois ſortes d'amour parmi les hommes, l'un groſſier & bas qui leur eſt commun avec les animaux; ce premier n'eſt conduit que par l'attrait du beſoin & du plaiſir : le ſecond, pur & céleſte, nous rapproche des dieux; celui-là eſt, je crois, la peinture de l'amitié vive & tendre : le troiſième, qui participe des deux premiers, & tient le milieu entre les dieux & les brutes, ſemble plus naturel aux hommes; parce qu'il eſt le lien des ames, cimenté par celui des ſens. Je voudrois bien ſavoir, ajouta Cléontine, auquel des trois ſortes d'amour mon amie donneroit la préférence.

Étourdie de cette queſtion trop ſubtile pour mes foibles lumières, je ne balançai pas à donner mon ſuffrage en faveur du ſecond amour. Vous êtes vaincue, ma bonne amie, s'écria Cléontine en m'embraſſant avec une eſpèce de tranſport qui me ſurprit, vous cédez enfin à la tendre amitié. J'avoue, repris-je qu'il eſt impoſſible d'y réſiſter lorſque c'eſt vous qui entreprendrez d'en faire valoir les droits.

Mais, pour abréger une hiſtoire qui pourroit à la fin vous ennuyer, j'ajouterai ſeulement qu'après bien des combats je conſentis, non ſans peine, de céder aux empreſſemens de Cléontino. Ma mère, qui trouva dans ce parti de grands avantages, acheva par ſes ſages conſeils de me déterminer; ce ſacrifice fut d'autant plus grand, que, malgré l'amitié que Cléonbule m'avoit toujours témoignée, j'avois pour lui une antipathie que j'eus peine à vaincre; je puis dire néanmoins avec juſtice que pendant les cinq années que j'ai paſſées avec lui, nous avons joui l'un & l'autre d'une paix qui n'a jamais été troublée par nulle ſorte d'inquiétude; ſes complaiſances & ſes attentions ont triomphé de mon cœur; l'amour avoit pris la place de l'indifférence, lorſque la mort nous l'a enlevé; j'avoue qu'alors livrée entièrement à Cléonbule, les droits de l'époux portèrent long-tems préjudice à ceux de l'amie: mais la douleur que nous éprouvâmes, l'une à la perte d'un père, & l'autre à celle d'un époux ſi tendrement aimé, réunit nos ſentimens, ranima nos cœurs & les confondit de nouveau; j'avois long-tems partagé celui de Cléonbule, il s'étoit emparé de la plus grande partie du mien; c'étoit un double vol que j'avois fait à mon amie, une dette que j'avois contractée, dont je lui devois la reſtitution, & que je me ſuis engagée à payer pendant tout le cours de ma vie.

Contentes

Contentes l'une & l'autre de paſſer le reſte de nos jours enſemble, Cléontine ne s'occupe que de l'éducation de ſon fils, je partage avec elle ſes ſoins que nous regardons comme un devoir; c'eſt auſſi ce qui forme nos plaiſirs & fait couler nos jours dans une paix inaltérable.

CHAPITRE IV.

TABLEAU de la Cour.

MONIME, après avoir remercié Floride de ſa complaiſance, ſe leva, & nous prîmes un petit ſentier qui conduiſoit à la maiſon de nos belles veuves. Cette maiſon ſimple, mais commode, eſt garnie de tout ce qui peut ſervir à des amuſemens honnêtes, on y voit des jardins où l'art eſt ſi bien joint à la nature, qu'à peine y apperçoit-on la main des hommes. Cette maiſon eſt faite pour être habitée, on n'y voit rien que de riant & d'agréable, tout y reſpire la propreté & rien n'y ſent le luxe; il n'y a pas un appartement où l'on ne trouve toutes les commodités néceſſaires. Au lieu de cette multitude de gens déſœuvrés qu'on nomme dans notre monde bonne compagnie, Floride & Cléontine ne raſſembloient chez elles que des perſonnes qui intéreſſent le cœur par mille endroits avantageux, & qui ra-

chetent quelques petites foiblesses par une infinité de vertus. Ces belles personnes trouvoient aussi de l'amusement dans l'entretien des paysannes, qui a souvent des charmes pour des ames élevées. Il est certain qu'on trouve dans la naïveté villageoise, des caractères plus marqués; plus d'hommes pensent par eux-mêmes que sous le masque uniforme des habitans des villes, où chacun se montre tel que sont les autres, plutôt que comme ils sont eux-mêmes; on trouve aussi en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses, & qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'on prend à leur bonheur; leurs cœurs ni leurs esprits ne sont point façonnés par l'art, ils n'ont point appris à se former sur le modèle des personnes du monde, & ce n'est qu'en eux seuls qu'on peut trouver l'homme de la nature.

Remarquez, nous dit Zachiel, un laboureur qui, au déclin du jour, voit la fin de sa tâche & retourne gaiement, en sifflant un air de pastorale, regagner son habitation; son appetit, excité par le travail, dévore le repas frugal que sa femme lui a préparé : ce repas le dispose au sommeil; mais, malgré son peu de durée, le lever de l'aurore lui annonce le moment agréable de retourner à ses travaux; il invoque Cérès, & dans son état, il compte plus de momens heureux que les grands de votre terre, qui, en se levant, ignorent la plupart ce

qu'ils deviendront, & à quoi ils emploieront leur journée, au lieu que dans le laborieux villageois tout réveille en lui la ſenſibilité de ſon cœur, l'univers entier ne lui offre que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude, par-tout il apperçoit la main bienfaiſante de la nature, il recueille ſes dons dans les productions de la terre, il voit ſa table couverte par ſes ſoins, il s'endort ſous ſa protection, il tient d'elle ſon paiſible réveil, ſes leçons ſe font ſentir dans les diſgraces & ſes faveurs dans les plaiſirs; les biens dont il jouit, & tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux hommages qu'il rend à la nature; ſi le dieu de l'univers échappe à ſes foibles yeux, il voit & adore par-tout le père commun des hommes, en honorant ainſi ſes bienfaits ſuprêmes; n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on le peut l'Être infini?

Après avoir pris congé de nos aimables veuves, le génie nous conduiſit au palais de la Nature, où l'empereur fait ſa réſidence ordinaire. Dans ce palais eſt un ſallon qui l'emporte par ſa grandeur & par ſa régularité ſur tout ce que j'ai jamais vu; c'eſt dans ce ſallon que l'Empereur rend la juſtice à tous ſes ſujets; un trône eſt élevé au milieu, & de chaque côté ſont des ſièges deſtinés pour ceux que leur mérite a conduits à des dignités qui les rendent dignes de les occuper. Je crus, en ad-

mirant cette illuſtre aſſemblée, voir Saturne tenir conſeil au milieu des dieux.

Nous n'eûmes pas de peine à obtenir une audience. Ce prince, dont la douceur & l'affabilité font briller les autres vertus, nous reçut avec cet air de bonté & de candeur qui le rend maître de tous les cœurs. Jamais, nous dit Zachiel, le trône n'avoit été rempli par un prince plus ſavant dans l'art de régner. Ce monarque réunit tous les talens & toutes les qualités qui forment le héros & le conquérant. Il joignoit à ces rares talens le port le plus majeſtueux & une beauté mâle, dont la nobleſſe des traits relève encore l'éclat; cet extérieur charmant, joint à la facilité de s'exprimer, lui gagne les cœurs de tous ceux qui l'approchent, & ſa libéralité les lui attache pour toujours; intrépide dans les dangers, ferme & inébranlable dans les revers, génie inépuiſable en reſſources, pénétrant, les deſſeins les plus compliqués ne ſont qu'un jeu pour ſon imagination auſſi vaſte que féconde, & il exécute avec autant de rapidité qu'il projette facilement.

Le conſeil de l'empereur eſt compoſé de perſonnes d'une expérience conſommée dans l'art militaire, dans l'adminiſtration des loix & dans celle des finances. Ce monarque a toujours apporté une égale attention à récompenſer le mérite comme à

punir le vice. Le défaut d'intégrité dans le miniſtère eſt puni de mort ; il n'y a point de fautes légères pour ceux qui exercent les charges publiques. Ce prince, toujours attentif au bonheur de ſes peuples, fait des informations ſecrètes, pour être informé de leur conduite. Si l'on obſervoit une pareille ſévérité dans quelques-uns des mondes que nous avons viſités, ce ſeroit peut-être le moyen de conſerver une exacte droiture dans l'adminiſtration de la juſtice, & de maintenir la paix & la tranquillité parmi les citoyens.

Dans cette cour, où l'équité a toujours régné, on regarde comme un deshonneur de s'endetter pour ſe procurer les faveurs du prince, qui ne peuvent être le partage que de la vertu & des talens. Rien ne s'accorde à l'intrigue ; ce n'eſt ni le faſte, ni l'opulence, ni les titres, ni les exploits des ancêtres, qui font obtenir la préférence, la vertu ſeule a droit de ſe préſenter : auſſi n'y voit-on jamais de ces courtiſans oiſifs & dédaigneux qui, toujours envieux des faveurs que la juſtice n'accorde qu'à la vertu, ne s'occupent qu'à diminuer le prix des belles actions, ou à chercher un ſens pour les rendre ſuſpectes. On ne voit point non plus de ces hommes qui, par orgueil, intérêt ou baſſeſſe, ſemblent ſe faire un devoir de protéger le vice & les rapines.

Dans cet heureux monde, jamais on ne voit la

nobleſſe ancienne étouffer celle qui ne s'acquiert que par le mérite ; faite pour repréſenter la vertu dans tout ſon luſtre, elle n'eſt, dit un de leurs ſavans, ni la décoration du vice, ni le titre de l'indolence, ni le piedeſtal de l'orgueil ; contens de mériter des éloges, ce n'eſt point par de baſſes intrigues qu'ils cherchent à obtenir des dignités ; ſans faſte dans leurs actions, ſans hauteur & ſans vanité dans leurs diſcours, ils laiſſent à la renommée le ſoin de les faire valoir.

Cette cour ſemble être le ſéjour de la liberté ; on n'y reſpire point cet air d'eſclavage qui ſe fait ſentir dans les autres mondes ; on n'y eſt point vexé par des tyrans. Les grands de l'empire joignent à la douceur de leurs mœurs cette tendre bienveillance qui fait le charme de la ſociété. Jamais chez eux l'intérêt ne balance l'honneur ; le plaiſir qu'on reçoit de la tendreſſe & de la bonté, eſt le plus doux des ſentimens ; lorſque le cœur en eſt capable, comment peut-il ſe livrer à d'autres ?

Lorſque les officiers ſont commandés pour ſe mettre à la tête d'une armée, on ne les voit point entraîner avec eux le luxe qui ſe pratique dans bien des mondes, où la table, le jeu, les ſpectacles & les aſſemblées rempliſſent tout leur tems ; ceux-ci occupés ſur des plans & des cartes topographiques, ou étudiant des livres qui ont le plus

de rapport à leur métier, se servent eux-mêmes d'instrumens de géométrie pour tracer leurs plans; on les voit examiner tous les travaux de l'armée, parcourir les lignes, s'avancer dans les tranchées & se trouver aux batteries; c'est-là ce qui forme de grands généraux.

Dans les tems de paix, de retour dans la capitale, ils visitent les arsenaux, les chantiers, les atteliers, les cabinets curieux, parce que chez ces peuples heureux la guerre n'est qu'une fermentation passagère, & que s'ils se bornoient au seul talent de la faire, ils deviendroient inutiles à l'état; c'est pourquoi on voit ces mêmes officiers s'appliquer à chercher les moyens d'étendre le commerce, d'établir de nouvelles manufactures, de rendre la terre plus féconde, d'augmenter la population, d'empêcher le luxe & de donner un libre cours à la circulation des espèces, afin qu'elle puisse fournir aux besoins multipliés de l'état.

Jamais on n'y rencontre non plus de ces milords de la finance, qui éffacent par leur luxe les plus grands de la cour. On est persuadé, dans cette planète, que les vertus & les talens sont aussi utiles à l'état que les armes; les négociations & l'administration du trésor public sont leurs plus sérieuses occupations; modérés dans leurs plaisirs, ils ne prodiguent leurs biens qu'en faveur des pauvres, afin d'alléger le poids de leurs travaux; ceux dont les

malheurs ont renverſé la fortune, trouvent dans leur bienveillance des ſecours d'autant plus précieux, qu'ils ſont toujours accompagnés de conſolations dictées par la vertu ; ils ſont bons & humains ; ils aiment ce qui porte l'empreinte de l'honnête & du vrai ; l'agréable ne les éloigne jamais de l'utile, leurs cœurs droits & bien faits ne s'occupent qu'à travailler au bonheur commun, afin de mériter l'eſtime du ſage, en ſoutenant dignement le titre d'ami de l'humanité, parce que les hommes ne ſont eſtimés qu'à proportion des biens qu'ils font.

Ils ſont perſuadés que la pauvreté humiliée devient ſouvent la ſource des crimes : c'eſt, diſent-ils, le fruit de la honte qu'elle fait à ceux qui la ſouffrent. Mille gens endureroient patiemment l'indigence, s'ils n'avoient d'autres peines que celles des privations qu'elle entraîne avec elle ; on ne les verroit point ſe livrer à des efforts criminels pour ſe tirer de leur misère, s'ils n'en portoient que la fatigue ; mais accablés par le mépris & la honte, ils n'en peuvent ſoutenir le poids. Un honnête homme peut faire mauvaiſe chère, être vêtu ſimplement, être mal logé, mal chauffé ; tous ces déſagrémens ſe peuvent ſouffrir ; mais ſi ſon indigence eſt connue d'une multitude de ſots qui ne font conſiſter le mérite que dans le luxe & la dépenſe, il eſſuiera bientôt cet humiliant mépris qui

le déſeſpère & le porte à la fin à faire des actions baſſes qui lui font oublier la vertu.

L'effet de leur morale eſt de prévenir le vice dans les ames foibles, de les exciter à la vertu par l'exercice des ſentimens honnêtes, & d'affermir dans les mêmes ſentimens les ames vertueuſes, qui ſouvent ont beſoin d'être réveillées; c'eſt un feu qu'il faut de tems en tems ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre. Ce n'eſt ni dans la proſpérité, ni dans l'élévation qu'on a beſoin d'apprendre à aimer la vertu, c'eſt dans l'abjection ou dans l'infortune.

L'empereur met ſa gloire à entretenir la paix dans ſes états, & c'eſt par ſes vertus qu'il oblige ſes ſujets de joindre l'amour à l'obéiſſance qu'ils lui doivent; il n'eſt rien qu'il n'en puiſſe eſpérer, leurs biens & leur vie lui ſeront toujours prodigués dès qu'il en montrera le moindre beſoin, & ce zèle va ſi loin qu'ils ſe croient trop heureux de trouver des occaſions de lui donner des preuves de leur amour & de leur attachement; tous les cœurs volent au-devant de ce prince, & ſa vue eſt un bienfait pour eux.

Ce monarque a ſoutenu des guerres ſans ſe voir dans la dure néceſſité de vexer ſon peuple; le tréſor de ſes épargnes a ſeul fourni aux dépenſes qu'entraînent toujours ces calamités; une conduite pru-

dente & éclairée les a terminées en peu de tems : mais à préſent on voit régner dans toute l'étendue de cette planète une harmonie parfaite ; le même eſprit conduit les différens peuples qui l'habitent ; les mêmes loix d'équité, de droiture & de bonne foi, les animent, ſemblables à des ruiſſeaux qui, après s'être égarés quelque tems, reviennent enfin ſe réunir à l'Océan d'où ils s'étoient échappés.

Le capital des revenus de l'empire ne conſiſte qu'en une ſeule taxe, on prélève ſur tous les biens de chaque citoyen le dixième des revenus de leurs terres, que la plupart font valoir eux-mêmes, ſans être obligés à aucun autre impôt : les marchands & les différens arts & métiers payent auſſi la même taxe, proportionnée aux gains qu'ils font, & ces gens ſont obligés d'apporter à des tréſoriers nommés par la cour, les contributions qu'ils doivent payer, ce qu'ils font ſans aucune contrainte, reconnoiſſant leur dépendance par ce ſervice perſonnel. Cette façon de lever les impôts eſt d'une grande utilité pour le prince, en ce qu'elle épargne des ſommes conſidérables qu'il faudroit donner à une infinité de gens qui ſeroient chargés de lever ces deniers ; d'ailleurs la multiplicité des impôts entraîne toujours un grand nombre d'abus qui tendent à ruiner les peuples, ſans que le prince s'en trouve plus ſoulagé dans ſes preſſantes néceſ-

sités; & ses peuples qui se trouvent vexés n'adressent plus au ciel que des plaintes & des murmures qui ne font encore qu'aigrir leurs maux.

C'est par cette économie que les coffres de l'état & ceux des citoyens sont également remplis. Le paysan y cultive avec soin ses terres, pour les rendre plus fécondes, sans craindre de nouveaux impôts. Les tréforiers, fidelles à leur prince, ne cherchent point à s'enrichir aux dépens du peuple. Les villes ornées de beaux édifices, ne sont remplies que d'heureux citoyens charmés de les habiter; d'autres ne se plaisent pas moins à la campagne pour y jouir de l'abondance & de la liberté qui y règnent.

La cour, séjour des grands, offre ce que je n'ai remarqué que dans cette planète, c'est-à-dire, qu'à l'exemple du prince, tous les courtisans y conservent un air de candeur & de vérité; jamais la basse flatterie n'empoisonne leurs discours; nullement attirés par l'envie d'y acquérir des titres & des honneurs, qui, comme je l'ai déjà dit, ne s'accordent qu'à la vertu; un désintéressement à l'épreuve, une probité scrupuleuse, un esprit sage, ferme, profond & éloigné de ce ridicule amour propre qui se croit infaillible dans ses jugemens; une affabilité qui captive les cœurs, attache & subjugue la confiance de tous ceux qui les approchent; une générosité éclairée & une noble

équité qui expose au monarque les belles actions de ses officiers; en un mot ces grands me parurent véritablement grands, en ce qu'ils sont doués de toutes les vertus qui forment des hommes parfaits.

CHAPITRE VII.

CARACTERE des femmes.

DANS cette cour les dames y conservent un air de modestie qui sert d'exemple aux personnes de la ville. Les modes ne sont point connues dans ce monde; depuis plusieurs siècles la même façon de se mettre s'y est toujours conservée, jamais on ne les voit occupées de frivolités ni de bagatelles; l'esprit orné de plusieurs connoissances, rend leur conversation intéressante, sans rien ôter à la vivacité de leurs saillies; leurs réflexions ont toujours un caractère grand & sublime, proportionné aux objets qui les frappent; la sérénité de leur esprit leur fait goûter une volupté pure & tranquille qui n'a rien d'âcre ni de sensuel, & qui les élève au-dessus des femmes ordinaires; elles ne reconnoissent point non plus de sentimens bas; on diroit que dans ce monde l'ame y contracte une inébranlable pureté.

Les Abadiennes, en suivant toujours les pre-

miers principes de la nature, ne rougiſſent point de reconnoître l'amour pour le mobile de toutes choſes : l'amour, je veux dire cet amour honnête qu'on prendroit volontiers pour de la ſimple amitié; cet amour, dis-je, eſt la règle & le frein des penchans de la nature; c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. On doit ſuppoſer à l'amour pluſieurs qualités eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de les ſentir. Les Abadiennes ſe livrent ſouvent à ces plaiſirs; elles font gloire d'aimer, non de cet amour fougueux & inconſtant que les ſens enfantent & qui diſparoît lorſqu'il commence à s'affoiblir; mais d'un amour tendre & ſolide que le cœur inſpire, que la raiſon & l'honneur dirigent, & qui ne peut jamais diminuer par la certitude d'être aimé; la vérité règne dans leurs cœurs ainſi que ſur leurs lèvres; elles ignorent l'art criminel de tromper & de feindre un amour qu'elles ne reſſentent pas, & mépriſent ſouverainement quiconque abuſe de la foibleſſe d'une amante crédule.

On peut donc croire que le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens; ſon feu fait épurer les penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet. Le cœur vraiment épris ne ſuit point les ſens, il les guide & couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Cet amour toujours timide & modeſte, loin d'arracher des faveurs, ne cherche qu'à

les mériter ; le silence & le mystère aiguisent & cachent ses doux transports, la pureté de sa flamme honore & purifie ses caresses, & au sein même de la volupté, la décence & l'honnêteté l'accompagnent ; & l'on peut dire que lui seul fait tout accorder au desir, sans que la pudeur s'en puisse offenser : mais ôtez de l'amour son plus grand charme, qui est d'estimer l'objet aimé & de lui prêter des perfections ; dès que l'honnêteté l'abandonne il n'est plus rien ; l'innocence jointe à l'amour est le bonheur le plus doux & l'état le plus délicieux de la vie ; ni la honte ni la crainte ne troublent la félicité de deux amans vertueux ; au sein des vrais plaisirs, ils n'ont point de reproches à se faire, & peuvent parler de la vertu sans rougir.

C'est ainsi que nos belles Abadiennes nous dépeignent l'amour. Ne seroit-ce pas, ajoutent-elles, un rare phénomène à offrir à la nature, qu'une personne qui se diroit heureuse sans aucun plaisir du cœur ? Les ressorts d'une pareille statue ne seroient pas aisés à analyser. Le plaisir du cœur doit être la satisfaction intérieure qu'on ressent en aimant ce qui est honnête. L'esprit peut-il être satisfait lorsque le cœur languit dans la tristesse ? Le défaut de confiance lui donne des entraves, on n'ose expliquer sa pensée avec des personnes dont on se méfie, l'intérêt de la conversation se trouve borné par cette réserve mystérieuse, un froid monotone la glace,

& elle n'eſt plus remplie que de lieux communs, de propos découſus; & malgré un tas de frivolités le plaiſir s'égare dans les lacunes; au lieu qu'en compoſant ſa ſociété d'amis qui intéreſſent le cœur, sûr de la diſcrétion des uns & des autres, c'eſt alors que l'eſprit s'aiguiſe, que la converſation s'anime, devient intéreſſante & fait deſirer de la recommencer ſouvent.

Chez ces peuples heureux, fidelles à garder leur parole, une ſimple promeſſe vaut un contrat. Peu ſenſibles à l'éclat des richeſſes, ils préfèrent toujours dans leur alliance un aimable caractère à une dot conſidérable; le mérite, la vertu, la bonne foi, ſont leurs règles: mais s'il arrive que deux perſonnes d'un caractère tout-à-fait oppoſé ſe trouvent jointes par un mariage que des parens auroient formé ſans conſulter cette union qui doit faire le lien des ames, la loi leur permet de demander des lettres de divorce qui leur ſont rarement refuſées, parce qu'ils penſent qu'il y auroit de l'inhumanité de forcer un homme & une femme de vivre enſemble le reſte de leur vie, lorſque leurs humeurs ſont incompatibles & qu'ils ne pourront jamais s'accorder; on leur permet de ſe marier; alors c'eſt aux époux à s'aſſortir; le penchant mutuel doit être leur premier lien, leur cœur leur premier guide; ce ſont-là les droits de la nature que rien ne peut abroger. Pour qu'un mariage ſoit heureux,

l'homme doit avoir des connoiſſances & des principes ; la femme, de la raiſon & un eſprit de détail : & dans l'harmonie qui règne entr'eux, tout doit tendre au bien commun ; chacun doit ſuivre l'impreſſion de l'autre, chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

On reconnoît par tout dans cette planète la vigilance & l'attention du gouvernement, afin de procurer aux peuples la ſûreté, la commodité, l'aiſance & le libre exercice de ſon induſtrie. Leurs grands chemins entretenus avec ſoin, ſont bordés d'un double rang d'arbres, & l'on voit ſur les côtes de la mer des bois propres à la conſtruction des navires, afin de procurer l'abondance par la facilité du commerce. Ce ſage gouvernement a encore pourvu à tous les beſoins des voyageurs ; on n'y rencontre point de ces refuges mercenaires établis par l'intérêt ; mais on y voit de grandes maiſons que de riches citoyens ont fondées dans des lieux écartés. Ces maiſons ſont fournies de tout ce qu'on peut deſirer, & elles ſont gratuitement ouvertes à tous les voyageurs : mais dans les villes on ſe diſpute à l'envi le bonheur de traiter ſes hôtes. Je crus, en admirant cette humanité, être tranſporté aux tems de nos patriarches, à ces tems de l'amour & de l'innocence, où tous les hommes étoient ſimples & vivoient contens.

Ceux qui par leurs talens ont procuré des biens utiles

utiles à l'état, ſont immortaliſés par des pyramides, des obéliſques ou des ſtatues; ces monumens ſont réſervés pour la gloire, les talens ſupérieurs & les actions d'éclat, afin d'exciter l'émulation de ces peuples & les encourager à contribuer au bien public : mais l'on punit ſévèrement dans les généraux & les miniſtres l'incapacité & le défaut d'expérience, toujours préjudiciables au repos de l'état.

Leurs vues ſont attentives ſur le commerce, l'agriculture & la population. Les canaux & les grands chemins facilitent le tranſport des marchandiſes & des denrées. Comme le crédit eſt l'ame du commerce, le mobile des fortunes & des reſſources de l'état, le gouvernement a ſagement pourvu à tout ce qui peut entretenir la confiance & aſſurer le ſort des créanciers, en établiſſant une caiſſe d'emprunt, où le citoyen porte avec sûreté ſon argent, certain de le r'avoir lorſqu'il en aura beſoin. Tout banqueroutier eſt puni de mort, parce qu'un défaut de conduite entraîne celui de probité, par un abus de confiance également pernicieux au bonheur de la ſociété.

Chez ces peuples on ne voit rien de faux dans leur façon de penſer, dans leurs goûts ni dans leur conduite; ils ſe montrent tels que la nature les a formés, & ne jugent des choſes que par les lumières de la raiſon : c'eſt ce qui fait qu'on trouve

toujours de la justice & de la proportion dans leurs vues & dans leurs sentimens; leur goût est vrai, il est simple, il vient d'eux, ils le suivent par choix & non par coutume ou par caprice; leur langage est sans détour, sans art & sans façon; jamais on ne les voit enivrés d'une vanité chimérique; contens d'un vêtement simple & sans aucun ornement, on ne les voit point non plus envier de ces palais magnifiques que l'art décore à grands frais, de mille somptuosités inutiles au bonheur de l'homme raisonnable; un asyle champêtre est tout ce qu'ils desirent, un ruisseau dont le frais attire sur ses bords, & dont l'onde argentine court humecter en serpentant le pied d'une prairie, & en rend l'émail plus brillant.

Après avoir parcouru de vastes provinces, nous ne remarquâmes dans les différens peuples qui les habitent, que de la candeur dans leurs mœurs & dans leur conduite, de l'amour pour le bien commun de la patrie; leur manière d'obliger est si gracieuse, si bonne, ils vous préviennent d'une façon si tendre, qu'ils ne sont jamais d'ingrats.

Nous eûmes peine à quitter un si charmant séjour; on peut en juger par ce foible crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'humeur & de cette plaisible tranquillité qui les rend heureux, par l'exemption des peines plutôt que par

le goût du plaisir : mais ce que je ne puis peindre ni cesser d'admirer, c'est leur humanité désintéressée, c'est ce zèle hospitalier qu'ils ont pour tous les étrangers; chacun vient avec un tendre empressement vous offrir sa maison, en vous marquant sa joie lorsqu'il obtient la préférence.

CHAPITRE VIII.

On ne rencontre dans ce monde que des points de vue agréables, des payſages rians, des prairies semées de fleurs, des tilleuls & mille autres arbrisseaux qu'agitent le zéphir; tout respire la simplicité, tout leur rit & forme leur amusement; l'enjouement, le calme & la fraîcheur ramènent, au déclin du jour, de jeunes filles avec leurs amans qui se rassemblent sur la fougère pour se jurer de s'aimer toujours. Jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des fêtes champêtres; c'est-là qu'on croit voir les graces sur leur trône, parées de la simplicité que la joie & la gaieté animent. On ne jouit des vrais biens que dans l'innocence & la candeur; l'amour, l'amitié & la constance ne se rencontrent qu'où règne la liberté.

O beauté de la nature, s'écria Monime, qui seule avez le droit de toucher le cœur! Il ne vous

faut que des actions ſimples, des perſonnages naïfs, de l'intérêt ſans complication, de la gaieté ſans grimace & ſans effronterie; la vérité & la candeur ſont vos vertus naturelles. O mortels privilégiés! Les dieux vous favoriſent; vous ignorez ces noms faſtueux dont ſe parent en vain les grands de notre terre, mais vous avez de l'humanité; vous poſſédez peu, mais vous le partagez ſans avarice & ſans défiance; vous êtes ſenſibles aux peines & aux infortunes des pauvres; contens de votre ſort, vous paſſez vos jours en repos, ſans ambition, ſans deſirs & ſans envie; vous ſavez réprimer un aveugle tranſport; exempts de gémir ſur les fautes de la veille, d'un ſommeil tranquille rien ne trouble la paix; pour ceux que l'indigence abat, toujours pleins d'égards & de politeſſe, vous vous efforcez, du moins par vos careſſes, d'adoucir les rigueurs de leur ſort; vous n'appréhendez pas que la cupidité cherche à vous ravir des tréſors que vous trouvez dans le travail & l'innocence; un amour exempt de trouble vous unit, vous en voyez croître les gages ſans aucune inquiétude, dans l'eſpoir de les voir un jour partager vos travaux; ils ſeront l'appui de votre vieilleſſe, ils vous fermeront les yeux & recueilleront en paix l'héritage ineſtimable que vous leur laiſſerez, qui ſont vos vertus, vos mœurs & votre candeur.

Mon cher Zachiel, poursuivit Monime, accordez-moi une grace, bornons ici nos voyages. J'y consens, dit le génie : mais avant de retourner dans votre monde, il est nécessaire pour votre bonheur que vous acheviez de visiter celui-ci, afin que vous puissiez l'un & l'autre profiter des bons exemples qui s'y rencontrent. Pourquoi, mon cher Zachiel, dit Monime, voulez-vous nous obliger de retourner dans un monde où nous n'avons éprouvé que des disgraces? Ne pouvons-nous pas fixer ici notre séjour? Avez-vous déjà oublié, dit le génie, que ce n'est que par une grace singulière que j'ai pu vous conduire dans les différens mondes que vous venez de visiter; il faut, mes chers enfans, suivre l'ordre de la nature, & achever dans votre monde le tems fixé par les decrets du destin. Les graces que vous avez reçues ne se sont peut-être encore jamais accordées à personne; ce n'est que pour vous instruire & vous perfectionner que je vous ai fait voir un tableau vivant des différentes passions des hommes & de l'inconséquence de leur conduite, afin de vous faire goûter ce qui est bon, utile & honnête, & vous faire éviter ce qui est mauvais. Le monde de Saturne forme un si grand contraste avec les autres, qu'il semble que les vertus naturelles & la simplicité de ses peuples doivent se rendre maîtres de tous les cœurs, & l'ame qui en est frappée, doit se faire un devoir & même un

plaisir de les imiter ; c'est afin que ces bons exemples restent gravés dans votre esprit, que j'ai choisi cette planète pour être le terme de vos voyages. Vous avez dû remarquer dans toute l'Abadie, qui est la partie la plus étendue de ce tourbillon, un charmant mélange de la vie champêtre avec celle des villes ; une douce égalité y règne, & en y établissant l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous.

Nous visitâmes encore différentes parties de cette planète ; par tout on y remarque un singulier mélange de la nature sauvage avec l'art. Près d'une caverne où l'on ne s'attend qu'à trouver des ronces, l'on y détache des raisins mûrs ; d'un autre côté d'excellens fruits se rencontrent sur des rochers d'où l'on voit descendre de brillantes cascades. En avançant dans ces pays fertiles nous n'y vîmes aucune terre iculte : nous en faisions le parallèle avec celles des autres mondes, lorsque nous fûmes frappés, à l'entrée d'une ville, d'en voir sortir une grande affluence de personnes, qui couroient vers la montagne voisine. Monime, curieuse d'en apprendre le sujet, le demanda à Zachiel, qui nous dit qu'il s'étoit échappé du grand anneau qui semble couvrir le monde de Saturne, une espèce d'astronome qui venoit de leur prédire que le tems

approche où il doit arriver plusieurs catastrophes à leur tourbillon, par la rencontre subite de quelques comètes embrasées, dont le violent choc peut faire décrire à leur globe une orbite différente de celle qu'il décrit à présent, & qu'ils doivent craindre un embrasement universel; & ces bonnes gens, frappés de cette nouveauté, courent sur la montagne pour y implorer la divinité & la prier de détourner de dessus eux un pareil malheur.

Ces peuples suivent la loi naturelle, ils ont plusieurs temples dédiés à Cybèle qu'ils honorent beaucoup, & où les jeunes filles sont élevées avec un très-grand soin; ils adorent néanmoins un être suprême : mais ils regardent la nature comme une divinité dont la force est répandue par tout, & essentielle à la matière; ils pensent qu'elle est comme une espèce de sympathie qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre, & qui, sans se décomposer elle-même, a le secret merveilleux de varier les êtres à l'infini; qu'on doit la regarder comme un principe d'ordre & de régularité, qui produit éminemment tout ce qui se peut produire dans ce vaste univers. Ils croient que les âmes des bienheureux sont répandues dans l'air & qu'elles y jouissent d'une entière liberté; que celles des méchans sont renfermées dans les entrailles de la terre comme dans une prison, où ils expient leurs fautes jusqu'à la résurrection; qu'alors plusieurs seront

jointes aux bienheureux & reprendront des corps ſubtils & déliés.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE abrégée de la famille de Monime.

APRÈS que Zachiel nous eut fait remarquer ce qu'il y a de plus intéreſſant dans cette planète, il nous dit qu'il étoit eſſentiel pour l'éxécution des projets qu'il avoit formés pour aſſurer notre commun bonheur, de redeſcendre dans notre monde. Cette nouvelle ne plut point à Monime, elle eût bien voulu, ainſi que moi, paſſer le reſte de ſa vie avec des citoyens auſſi parfaits : mais le génie, ſans écouter ſes raiſons & ſans daigner y répondre, nous attacha l'un & l'autre ſur un groupe d'atomes crochus qui nous conduiſirent & nous firent traverſer cet immenſe univers par une pente aſſez douce juſqu'au palais des génies, où Zachiel, après nous avoir ranimés par un ſouffle divin, nous fit reprendre nos corps.

Alors le génie nous annonça que le tems de nous quitter approchoit. Je ne puis pas toujours être avec vous, nous dit Zachiel ; cependant je ne vous abandonnerai point que je n'aie rétabli la princeſſe Thaymuras ſur le trône de ſes ancêtres.

Vous êtes surpris, mon cher Céton, & peut-être fâché du mystère que je vous ai fait de la naissance de votre chère Monime. Élevés tous deux dès vos plus jeunes ans par les soins du Kaker qui ignoroit lui-même la naissance de Monime, vous avez toujours vécu dans une union fraternelle qui a entretenu cette tendre amitié que j'ai vu croître avec plaisir. Il est vrai que sous le nom d'amitié il vous est souvent échappé de donner des marques de la plus vive passion, forcé sans cesse de combattre des sentimens que Monime partageoit : mais avec cette différence, que dès son entrée dans le château des génies, elle a été instruite de sa naissance par le premier de sa race ; dès-lors le penchant de son cœur l'eût portée à vous la découvrir, si, forcée de vivre sans cesse avec vous, elle n'eût réprimé ce penchant ; son cœur toujours conduit par la raison, s'est enfin déterminé à vous cacher sa naissance, non pas dans la vue d'éprouver vos sentimens, jamais elle n'en a douté un instant, mais sa délicatesse eût été alarmée, si la connoissance que vous auriez eue de son élévation eût été capable de partager votre cœur entre l'amour & l'ambition ; le mélange de ces deux passions lui auroit été bien plus difficile à démêler, au lieu que l'ignorance où vous avez toujours été sur sa naissance ne lui laisse aucun doute de la pureté de vos sentimens.

Cette passion qui s'est manifestée malgré vous

dans Venus & dans Mars, loin de l'alarmer, n'a servi qu'à augmenter l'estime qu'elle avoit pour vous; & la délicatesse de vos sentimens qui s'est développée dans le monde de Jupiter, votre générosité à refuser mille établissemens avantageux, dans la seule crainte de vous éloigner, sont une preuve indubitable de votre attachement à sa personne; enfin votre amour pour les sciences, votre application à vous instruire dans toutes sortes de talens, ces vertus réunies vous ont acquis des droits si précieux sur le cœur de Monime, que tous les monarques de l'univers ne peuvent jamais vous l'enlever.

Surpris de tout ce que le génie venoit de m'apprendre, je restai quelque tems immobile; & sans réfléchir à ces dernières paroles, je me précipitai aux pieds de la princesse : Ah! chère Monime, m'écriai-je, en lui prenant une de ses mains que je baisai respectueusement, vous n'êtes point ma sœur, & je puis à présent vous aimer sans crime. Hélas! Pourquoi ne m'avoir pas détrompé plutôt? Que vous m'auriez épargné de combats! Vous n'ignoriez pas ma passion ni les efforts que j'ai toujours faits pour la combattre; je la croyois criminelle, c'est elle qui va faire désormais le destin de ma vie : mais, que dis-je? Lorsque le ciel accorde un changement si favorable à ma destinée, faut-il que je renonce à mon amour? Est-ce à moi de prétendre

à une main qui ne doit ſans doute être réſervée que pour un ſouverain? Oui, adorable Monime, vous méritez à tous égards d'être élevée au plus haut rang; une ame auſſi belle, auſſi grande, auſſi vertueuſe, & dont l'étendue des lumières eſt ſans bornes, doit être faite pour commander à l'univers, Quels ſont les peuples heureux qui vont être ſoumis à vos loix? Je vous perds, divine Thaymuras! Hélas! ſi mon cœur en murmure, je ſaurai du moins renfermer dans les bornes du reſpect & de la ſoumiſſion un amour que je ſens bien qu'il me ſera impoſſible de vaincre. La ſeule grace que je vous ſupplie de m'accorder, comme la plus grande faveur que je puiſſe recevoir, c'eſt de me ſouffrir auprès de vous, de me regarder comme le plus fidelle de vos ſujets, celui qui eſt le plus attaché à votre perſonne & qui vous ſera toujours dévoué juſqu'au tombeau. Fatale ignorance! ajoutai-je en ſoupirant, que vous allez coûter cher à mon repos!

Tranquilliſez-vous, mon cher Céton, dit Monime, ceſſez des plaintes & des regrets qui pourroient à la fin m'offenſer, ſi je ne les attribuois à l'émotion où vous êtes; il eſt vrai que le rang où le ciel m'a fait naître, m'a été développé dès mon entrée au chateau des génies. Cette vive amitié déja formée entre nous lorſque je vous croyois mon frère, s'eſt changée en un ſentiment

plus vif depuis que j'ai découvert en vous de nouvelles perfections ; & les qualités solides dont votre ame est ornée, ont enfin resserré des nœuds que je regarde à présent comme indissolubles. Ne m'enviez donc plus la gloire d'être aussi généreuse que vous ; d'ailleurs vous ne devez pas ignorer que je tiendrai tout des bienfaits de Zachiel, sans lesquels il me seroit tout à fait impossible de me faire reconnoître de mes peuples, ni conséquemment de remonter sur le trône de mes ancêtres ; il est donc juste, & je puis même ajouter qu'il est absolument nécessaire à mon bonheur, que vous participiez aux faveurs du génie, en partageant un trône que vous m'aiderez à conduire avec équité.

Ah! divine Thaymuras, m'écriai-je, ma vie pourra-t-elle suffire pour mériter d'aussi grands bienfaits ? Que dis-je! N'y auroit-il pas plus de grandeur d'ame à refuser un honneur dont je me sens si peu digne ? Zachiel, par pitié, daignez soutenir ma foiblesse en m'assistant de vos conseils; dois-je céder au penchant qui m'entraîne ? Hélas! que faut-il que je fasse ? Je meurs s'il faut renoncer à mon amour, & je ne pourrai jamais vivre tranquille si mon union avec ma princesse est contraire à sa gloire.

Calmez le trouble qui vous agite, me dit le génie, je me serois opposé à votre passion si je

n'avois jugé votre alliance néceſſaire au bonheur de l'un & de l'autre; un ſecret penchant m'a déterminé à prendre les intérêts de Monime: mais lorſque je me ſuis apperçu de celui qu'elle avoit pour vous, loin de m'y oppoſer, j'ai toujours contribué de tout mon pouvoir à le fortifier. Je vous ai promis d'employer ce même pouvoir à vous rendre heureux; il eſt tems de perfectionner mon ouvrage, en vous donnant de nouvelles inſtructions. J'approuve votre délicateſſe ſur la gloire de Monime: mais elle doit ceſſer en apprenant les malheurs arrivés dans ſa famille; cependant c'eſt à ces malheurs que vous allez devoir tous les biens qui vous attendent, & c'eſt par une ſuite de ces mêmes malheurs que le prince George, héritier du royaume de Géorgie, a été conduit dans votre patrie, où le deſtin lui fit trouver dans l'alliance de milady Céton, ſœur du lord votre père, une ombre de tranquillité qu'il avoit vainement récherchée dans différens climats: mais il eſt néceſſaire de vous donner un détail ſuccinct des malheurs de cette illuſtre famille.

Thaymuras, roi de Géorgie, fut aſſaſſiné il y a environ cinquante ans, par Abas. Ce monarque, forcé de ſoutenir pluſieurs guerres contre le grand Turc, le Sophi de Perſe & le grand Kan de Tartarie, ſe vit à la fin trahi par Abas ſon favori, qu'il avoit élevé par degré à la qualité de chef de

l'armée. Ce traître, dont les vues ne tendoient qu'à s'emparer du trône, excita plusieurs soulèvemens, & parvint enfin par ses dangereuses insinuations à former une conspiration contre la vie de son souverain. Ses peuples rebutés depuis long-tems d'aussi longues guerres, se livrèrent avec fureur aux pernicieux conseils d'Abas, & ce prince malheureux fut assassiné dans son propre palais. Abas, alors à la tête des troupes, se fit proclamer roi de Géorgie, de Mingrelie & de Turcomanie. Ce tyran revint triomphant dans la capitale, s'empara du palais, & après s'être fait couronner, fit périr misérablement dans des prisons obscures tout ce qu'il put découvrir de la famille royale.

Un seul enfant échappa à la fureur du tyran; cet enfant nommé le prince George, avoit pour gouverneur Erasme, qui étoit d'une des plus anciennes familles du royaume, d'une probité reconnue & d'un attachement à son prince, à toute épreuve. Erasme réuniſſoit en lui toutes les sciences & les talens utiles à l'art de bien gouverner. Dès qu'il apprit les premiers troubles qu'Abas avoit fomentés dans tout le royaume, il en prévit les suites, en avertit le roi, lui fit connoître tout le danger de sa sécurité, la nécessité de punir les rebelles, en se mettant lui-même à la tête de ses troupes: mais ce monarque, loin d'écouter les

avis d'Erasme, se livra imprudemment dans plusieurs pièges que lui tendit Abas. Erasme, prévoyant alors tout le danger que couroit la famille royale, fit consentir le roi de faire passer le jeune prince dans la Mingrelie, & la diligence qu'il fit pour le conduire, sauva la vie à George.

Ce sage gouverneur, instruit des cruautés que le tyran venoit d'employer pour la destruction totale de la famille de Thaymuras, ne trouvant point de sûreté dans le royaume, se hâta de faire embarquer le jeune prince, en le faisant passer pour son fils.

Après avoir été long-tems dans différens royaumes, pour tâcher de former un parti en faveur du prince George, qui pût lui procurer les moyens de remonter sur son trône, & ne voyant aucun succès dans les différentes tentatives qu'il avoit formées, craignant enfin d'être découvert & livré au tyran, Erasme, dans cette cruelle perplexité, engagea le jeune prince à se réfugier en Angleterre : mais ce royaume commençant aussi à se ressentir des révolutions qui arrivèrent peu de tems après, le prince n'en put tirer aucun secours.

Erasme, qui connoissoit depuis long-tems la réputation du lord Céton votre père, & qui n'ignoroit pas qu'il étoit un des premiers pairs du royaume, & un de ceux qui étoient le plus avant

dans la confiance du Roi, ne fit aucune difficulté de s'ouvrir à lui sur la naissance du jeune prince & sur ses infortunes. Céron, l'homme du monde le plus généreux & le plus compatissant, employa d'abord son crédit & celui de ses amis pour tâcher d'engager les pairs dans ses intérêts : mais les troubles de ce royaume augmentant tous les jours, il n'y put réussir ; & pour adoucir en quelque façon les déplaisirs du prince, & lui faire passer plus agréablement le tems qu'il devoit attendre de quelques révolutions favorables à ses vues, il le présenta à Milady sa sœur, veuve du comte de Pimbrok, qui vivoit dans une de ses terres à quelques milles de Londres.

Cette jeune veuve joignoit à d'immenses richesses la beauté, les talens à toutes les graces de la jeunesse ; l'on confia à la jeune comtesse la naissance & les infortunes du prince, & elle mit en usage tout ce que la décence put lui permettre de plus séduisant pour le tirer de sa mélancolie. George céda sans beaucoup d'efforts aux charmes de la comtesse ; & Erasme, loin de s'opposer à cet amour naissant, travailla lui-même à en resserrer les nœuds par un mariage qui fut secrètement contracté d'accord avec le lord Céron. Ces deux jeunes époux vécurent quelques années dans une union parfaite ; lorsque la mort vint enlever

la

la princesse, qui mourut en donnant le jour à Monime, & replongea le prince dans une mélancolie qu'il n'a jamais pu vaincre.

Son désespoir le porta d'abord à bannir tout le monde de sa présence, la lumière du jour sembloit même lui être devenue insupportable; le seul Erasme qui s'étoit toujours conservé une sorte d'empire sur son esprit, avoit droit d'entrer à tout instant dans le cabinet du prince. Ce tendre gouverneur, sensible à ses chagrins, les partagea long-tems sans entreprendre d'en diminuer la force; ce fut par ce détour adroit qu'il trouva les moyens d'employer les conseils que lui dicta la raison: mais s'appercevant que rien n'adoucissoit ses maux, il prit le parti de ranimer sa vengeance contre le meurtrier de son père & le destructeur de toute sa famille.

George sortant alors comme d'une espèce de léthargie, parut frappé des discours d'Erasme; la gloire avoit toujours régné dans son cœur; ce sentiment joint à celui de la vengeance, loin de s'affoiblir par le tems, n'avoit fait que se fortifier; c'est pourquoi, la haine & la vengeance se joignant à l'ambition, il pressa Erasme de fondre la plus grande partie de ses effets en argent, & d'employer toutes les ressources imaginables pour équiper une flotte qui pût lui procurer les moyens de ren-

trer dans ſon royaume, afin d'y faire un dernier effort pour remonter ſur le trône de ſes ancêtres.

Eraſme employa tout ce que lui ſuggéra ſa prudence ordinaire pour exécuter les ordres du prince, & le mettre en état de s'embarquer inceſſamment. Le lord Céton, oncle de Monime, fut prié de ſe charger de cette jeune princeſſe; George voulut bien la lui confier comme le gage le plus précieux de ſon amitié. Céton la remit entre les mains de Milady ſon épouſe, lorſqu'il fut lui-même forcé d'abandonner ſa patrie pour fuir les cruautés de Cromwel; il la pria, conformément aux ordres du prince, de ne point lui déclarer le ſecret de ſa naiſſance juſqu'à ce que le prince fût entièrement rétabli ſur le trône de ſes pères.

George, tranquille ſur le ſort de ſa fille, s'embarqua pour la Georgie. Arrivé dans cette partie de la baſſe-Arménie, il ne voulut jamais s'écarter des ſages conſeils d'Eraſme qui, par ſa prudence & les correſpondances qu'il avoit entretenues dans différentes provinces, parvint enfin par leurs intrigues à faire ſoulever la plus grande partie de la nation, en faiſant publier l'arrivée du prince George, ſeul & unique héritier de la famille de Thaymuras, leur légitime ſouverain, & le ſeul à qui ils devoient obéir.

Cette nouvelle fit renaître dans le cœur de tous

ces peuples l'ancien amour qu'ils avoient toujours conservé pour cette famille. Plusieurs vinrent se ranger sous les étendards du prince, le proclamèrent roi & marchèrent à sa suite: mais le Sultan à qui le traître Abas s'étoit soumis, apprenant que le prince s'avançoit à grandes journées, qu'il s'étoit déjà emparé de plusieurs places importantes, envoya une puissante armée au secours d'Abas. Celle du prince qui s'étoit considérablement augmentée se trouva bientôt à portée de l'ennemi, & l'on donna le signal de la bataille.

Cette bataille fut dès plus sanglantes, les Géorgiens, animés par la présence de leur prince, combattirent avec cette intrépidité qu'inspire la confiance dans le général & l'amour qu'ils avoient pour leur prince. George, animé aussi par plus d'un motif, y fit admirer sa valeur: mais son courage l'ayant emporté trop avant dans la mêlée, il se trouva entouré d'ennemis qui se disputoient la gloire de le prendre. Ce malheureux prince, s'appercevant du danger où sa valeur l'avoit emporté, se donna la mort pour éviter l'esclavage.

Les Géorgiens, accablés par ce coup de désespoir, perdirent entièrement courage, se sauvèrent en désordre, abandonnèrent leur champ de bataille, leurs équipages & toutes leurs munitions aux Turcs qui firent un butin considérable.

Peu de tems après, ces peuples se soumirent de nouveau au tyran, malgré les conseils d'Erasme qui, après avoir rendu à son prince les derniers devoirs, les avoit rejoints pour les assurer qu'il restoit encore un enfant du prince George qui devoit légitimement les gouverner un jour : mais ces peuples, naturellement timides, refusèrent de se fier à sa parole, & Erasme fut obligé de fuir lui-même pour éviter une mort cruelle que le tyran n'eût pas manqué de lui faire donner. Attentif sur les intérêts de Monime, je viens d'apprendre la mort du tyran, qui a été massacré dans une nouvelle révolte fomentée par la jalousie des grands du royaume. Hâtons-nous, mes chers enfans, de nous embarquer & d'aller montrer à ces peuples le seul rejeton d'une famille qu'ils ont toujours aimée.

CHAPITRE X.

MONIME reconnue pour héritière du royaume de Géorgie.

RIEN ne pouvant plus nous arrêter dans le château des génies, nous en partîmes pour gagner le port le plus prochain. Un vaisseau nous atten-

doit : nous nous embarquons, un vent favorable nous promet une heureuse navigation, les matelots poussent des cris de joie, on lève l'ancre, on part ; les zéphirs enflent les voiles, le vaisseau vole sur l'onde amère, son sein agile fend les flots écumans & laisse derrière lui de longs sillons ; tout répond à notre impatience : l'espérance & le desir de vaincre nous occupe ; on arrive enfin, après quelques mois d'une navigation des plus heureuses, dans un port de la Mingrelie.

Lorsque nous fûmes débarqués, nous apprîmes que tout le royaume étoit divisé par les factions des grands qui formoient différens partis ; les uns attachés à la famille du tyran qui n'avoit point laissé d'enfant, vouloient reconnoître pour leur roi son plus proche héritier ; d'autres vouloient changer entièrement la forme du gouvernement pour en composer une espèce de république ; & d'autres enfin, qui étoient la plus grande partie, proposoient de se mettre totalement sous la domination du Sultan, en lui demandant un gouverneur.

Zachiel, instruit de tous ces troubles, les jugea très favorables à ses vues ; il commença par faire distribuer la nouvelle du débarquement de la princesse Thaymuras, fille unique du prince George, & seule héritière de cette maison, & par conséquent leur légitime souveraine, & la

ſeule à qui ils devoient leurs hommages & leur obéiſſance.

Cette nouvelle fit un effet ſurprenant ſur l'eſprit de ces peuples. Leur tendreſſe & leur attachement pour la maiſon de Thaymuras parut reprendre de nouvelles forces. Le génie, profitant adroitement de leur bonne diſpoſition, fit agir ſi heureuſement ſon pouvoir, qu'il ramena tous les eſprits à l'uniſſon; ſemblable à un de ces torrens populaires où les plus indifférens & ceux dont on craint le plus d'oppoſition ſont entraînés par la force du mouvement général, & donnent avec un zèle aveugle dans les ſentimens du plus grand nombre; nous vîmes enfin la furie des grands déſarmée, leur eſprit partagé entre le déſeſpoir & l'eſpérance, céder à des révolutions dont ils jugèrent que tous leurs efforts ne pourroient jamais retarder le ſuccès.

Toute la nation fatiguée ſoupiroit depuis long-tems pour le repos; d'ailleurs le tyran s'étoit livré à de ſi violens excès, & ces excès avoient produit des ſcènes ſi ſanglantes, que le ſouvenir les en faiſoit encore frémir d'horreur; ainſi le tumulte des paſſions, affoibli par la réflexion, commença à faire place à l'eſprit de fidélité, d'amour & d'obéiſſance pour leur légitime ſouveraine; chacun demanda à grands cris la princeſſe, & l'on n'en-

tendit dans la ville capitale que le nom de Thaymuras qui se répandit bientôt dans toutes les provinces du royaume.

Cependant les principaux de l'état n'étoient pas sans crainte; la mort du roi, celle de toute sa famille, l'exécution d'un grand nombre de seigneurs, l'empriſonnement de pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur mérite & par leurs talens, qui toutes étoient péries malheureuſement; tous ces crimes multipliés ſe repréſentèrent à leurs yeux, & la crainte qu'on n'en pourſuivît la punition & qu'on n'en conſervât le plus implacable reſſentiment, les engagea d'implorer la pitié de leur reine, qui, par le conſeil du génie, voulut bien accorder à tous ſes ſujets une amniſtie générale.

Cette déclaration publiée les tira d'abord de la cruelle incertitude qui les tenoit depuis longtems entre la crainte & l'eſpérance, & leurs agitations ſe changèrent heureuſement en une joie ſans mélange, qu'ils firent éclater en commun par des tranſports que les proſpérités particulières, quelque parfaites qu'elles puiſſent être, n'inſpirent jamais au même degré. L'effet de la déclaration que la reine venoit de donner, étoit bien propre à ſoutenir une ſatisfaction publique; elle ne pouvoit rien offrir de plus conforme à leurs eſpérances qu'une amniſtie générale, ſans

aucune exception, pour ceux qui ſe rendroient dans l'eſpace de huit jours à l'obéiſſance qu'ils devoient à leur légitime ſouveraine. La vue prochaine du rétabliſſement de l'ordre réunit tous les ſentimens des différens ordres du royaume.

Le génie, après s'être aſſuré des diſpoſitions des grands & du peuple, raſſembla toutes les troupes auxquelles il préſenta Thaymuras: voici votre reine, leur dit-il; nul n'eſt plus digne de régner ſur vous. Les malheurs de ſa famille doivent vous être encore récens, ils doivent auſſi vous la rendre plus chère; rappelez-vous la douceur du gouvernement que ſes ancêtres ont exercé ſur vous, la paix, le repos & cette tranquillité dont jouiſſoient vos pères; comparez leurs vertus & cette bonté paternelle qu'ils n'ont jamais ceſſé d'employer pour vous rendre heureux; faites-en, dis-je, le parallèle avec les cruautés & les vexations du cruel Abas, qui n'a établi l'empire qu'il a uſurpé que par le ſang & le carnage. Sans foi, ſans principe & ſans honneur, le ciel vous l'a donné dans ſa colère, pour vous punir de vos injuſtices & de votre ingratitude; ce même ciel, touché de vos maux, veut bien vous en délivrer & vous donner en même-tems les moyens d'expier vos fautes, en vous ſoumettant à l'obéiſſance de votre ſouveraine: vous pouvez à préſent ſignaler

votre zèle en travaillant vous-mêmes à l'affermir sur son trône ; mais vous ne pourrez y parvenir qu'en secouant le joug infame de la domination du Sultan auquel la foiblesse du tyran vous a livrés. Cette gloire vous est réservée ; ne vous alarmez point des dangers, plusieurs braves guerriers se joindront à vous : mais avant de commencer des exploits qui doivent vous combler de gloire, il faut aller dans le temple rendre grace à la divinité, & couronner en même-tems la princesse.

Le génie parla encore long-tems avec cette éloquence qui plaît, cette onction qui touche, cette véhémence qui entraîne & cette force qui subjugue. Tous les officiers qui l'entouroient parurent éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux, ses discours leur parurent au-dessus de tout ce qu'on peut entendre du plus grand d'entre les mortels ; le charme de ses paroles enleva tous les cœurs : officiers & soldats, tous en furent pénétrés. Alors un murmure d'applaudissement se fit entendre, l'air retentit au loin du bruit des tambours, des tymbales & du son éclatant des trompettes ; chacun se disputa l'honneur de rendre ses premiers hommages à la reine ; les soldats, pour marquer leur alégresse, répétèrent par des cris redoublés : vive la princesse Thaymuras, que son nom règne à jamais sur nous, que sa puissance & sa gloire s'étendent sur toute la terre.

Zachiel, profitant de cette ardeur, nous conduisit au temple, après avoir fait avertir tous les grands de s'y rendre; les peuples répandus dans les chemins poussoient mille cris de joie, & lorsque nous entrâmes dans le sanctuaire une décharge d'artillerie fit entendre un bruit semblable à celui du tonnerre. Un dais étoit préparé pour y placer la reine qui, après qu'elle fut couronnée, reçut avec beaucoup de majesté le serment de fidélité d'un grand nombre de ses sujets. On la reconduisit au son de mille instrumens de guerre dans le palais de ses pères. Quoique cette princesse fût un peu fatiguée d'une journée aussi pénible, elle parla néanmoins à toutes les personnes qui l'entouroient avec cette bonté & cette affabilité qui assujettit tous les cœurs.

Le lendemain je fus des premiers faire ma cour à la reine; plusieurs dames l'entouroient, & quoique la Georgie ait toujours produit les plus belles femmes du monde, la reine, dans un négligé simple & sans ornement, les effaçoit toutes par l'éclat de sa beauté. Surpris de voir, en entrant dans son appartement, les mêmes meubles qui ornoient celui qu'elle occupoit dans le monde de Jupiter, je crus d'abord que le génie nous y avoit transportés pendant notre sommeil: la reine se doutant de mon erreur, me dit en souriant: vous voyez, mon cousin, tous les soins détaillés que

prend Zachiel ; ne diroit-on pas que je ſuis encore dans l'empire des Joviniens, puiſque je retrouve ici les immenſes richeſſes dont j'étois comblée, & je puis à préſent ſurpaſſer toutes les puiſſances de la terre en magnificence : mais ces biens ne me doivent être précieux que pour les répandre ſur mes ſujets.

Zachiel qui entra, applaudit à des ſentimens ſi généreux : vous ne devez pas craindre, dit le génie, dépuiſer vos tréſors ; le bien le plus précieux, & celui dont vous devez faire le plus de cas, eſt de régner ſur le cœur de vos ſujets ; voilà ce qui doit faire votre grandeur, vos forces & la gloire de votre règne. Je profite du peu de tems qui me reſte à paſſer avec vous pour vous donner mes dernières inſtructions ſur la manière de bien régner. Je ne doute nullement que vous n'employiez les lumières de votre eſprit & tous les ſoins que la raiſon & le jugement pourront vous dicter, afin de vous perfectionner. Les voyages que je vous ai fait entreprendre ont dû éclairer votre eſprit ; & j'ai remarqué avec plaiſir qu'attentive à examiner les différentes paſſions que l'amour propre & la fauſſe gloire font jouer tous les jours ſur le théâtre du monde, vous en avez connu les reſſorts différens qu'on y emploie ; vous avez remarqué les bonnes & les mauvaiſes qualités,

pour profiter des exemples de vertu qui s'y rencontrent & éviter les fausses démarches.

Vous n'ignorez pas, mes chers enfans, poursuivit le génie, que je ne vous ai fait entreprendre de si longs voyages que pour vous mettre en état de distinguer avec jugement & solidité le bon d'avec le mauvais, le vrai d'avec le faux, afin que vous puissiez discerner le meilleur parti, pour vous y attacher inviolablement. Appliquez-vous l'un & l'autre à connoître les courtisans qui vous environnent; étudiez le caractère de vos ministres, tâchez de démêler leurs intérêts, corrigez, s'il se peut, leurs erreurs, leurs passions; éloignez des charges ceux qui ne mettent pas la douceur & l'humanité au rang des vertus essentielles; que la faveur ni les recommandations ne suffisent pas pour vous déterminer dans le choix de ceux que vous voudrez mettre à la tête des affaires, ou placer dans les tribunaux de la justice. Avant de les rendre dépositaires de votre autorité, examinez-les vous-mêmes, afin de vous assurer de l'usage qu'ils en feront. Soyez sans cesse en garde contre les flatteurs & ceux qui attendent de vous quelques récompenses; ces gens, uniquement occupés de leur fortune ou de l'établissement de leur maison, se garderont bien de vous découvrir la vérité. Songez

que le nombre des gens de bien eſt très-petit : il s'agit de pouvoir les diſtinguer. Vous avez encore à vous défendre des ambitieux, qui ſacrifient tout à leur élévation & à leur puiſſance ; & des courtiſans lâches & flatteurs qui ne ſe font aucun ſcrupule de trahir leur religion & leur patrie.

Les malheurs arrivés à votre famille, continua Zachiel, doivent ſans ceſſe vous tenir en garde contr'eux. Alexandre ſouhaitoit de reſſuſciter pour un tems après ſa mort, afin d'apprendre ce qu'on penſeroit de lui : je ne ſuis point étonné, diſoit ce prince à ſes favoris, qu'on me loue maintenant, les uns me craignent & les autres veulent gagner mes bonnes graces. Si les ſouverains qui ſe trouvent toujours flattés lorſqu'on les compare à ce conquérant, penſoient auſſi raiſonnablement, ils ne ſe mettroient point en peine de ſe faire élever des arcs de triomphe ni des ſtatues qui flattent leur vanité ; contents de bien gouverner leurs ſujets & d'employer toutes choſes pour les rendre heureux, ils leur laiſſeroient ſans crainte le ſoin d'immortaliſer le nom de leurs bienfaiteurs.

A quoi ſervent ces monumens que la vanité ou l'adulation de quelques ames intéreſſées leur ont fait dreſſer ? Ignorent-ils qu'un hiſtorien libre qui

n'accorde rien à la crainte ni à l'eſpérance, à l'amitié ni à la haine, qui n'eſt d'aucun parti, qui donne aux actions le prix qu'elles méritent, ſans ſe ſoucier de plaire ni d'offenſer; que cet hiſtorien fera voir ſans doute d'un ſeul trait de plume le ridicule de leur orgueil & la baſſeſſe de leurs adulateurs. Pour vous, mes chers enfans, vous avez acquis dans vos voyages un fonds d'expériences & de lumières qui, lorſqu'elles ſeront guidées par la raiſon, pourront ſans doute contribuer à vous garantir de tous les pieges que l'on s'apprête à vous tendre.

Mais comme vous n'avez pas beſoin actuellement des ſecours de vos miniſtres pour l'adminiſtration de vos états, je vous conſeille de ne vous confier déſormais qu'à vos propres lumières & à celles d'une perſonne que je vous ferai connoître avant la fin du jour. Je vous engage à vous conſulter tous trois lorſqu'il s'agira de quelque affaire importante; peſez ſans précipitation les raiſons du pour & du contre, & quand vous ſerez abſolument déterminés ſur un parti, ſuivez-le avec ſageſſe, avec prudence & ſur-tout avec diſcrétion. Ne confiez à perſonne le ſecret de votre état; le ſeul moyen de faire réuſſir vos entrepriſes, eſt de ne jamais vous laiſſer deviner. Je ne prétends pas par ces diſcours vous inſinuer de

rejeter les avis de votre conseil, il s'en peut rencontrer qui pourroient vous être utiles. Ne dédaignez point sur-tout ceux des officiers qui ont vieilli sous le poids des armes. Ils pourront souvent vous donner des ouvertures auxquelles vos ministres ne penseroient peut-être jamais. N'oubliez pas que la manière de bien régner est que la volonté du prince soit toujours conforme aux loix ; ne souffrez jamais qu'on les enfreigne de quelque façon que ce soit. Ne chargez jamais vos peuples d'impôts trop onéreux, c'est le moyen de vous attirer leurs bénédictions & les faveurs du ciel. Ne favorisez jamais que des gens éminens dans les sciences ; écoutez toujours leurs avis, afin d'apprendre à gouverner dignement. Ayez toujours pour principale maxime, que l'autorité du roi cesse d'être légitime dès qu'il néglige de rendre la justice à ses sujets. La vertu, depuis long tems engourdie, va se ranimer à l'aspect d'une princesse vertueuse; sa presence peut se comparer à celle du soleil, lorsque sa lumière perce & dissipe les nuages ténébreux qui couvrent la terre, & qu'il ranime & vivifie tout ce qui est dans la nature.

Comme il est absolument impossible que vous puissiez entrer dans tous les détails qui concernent le gouvernement de vos états, vous devez vous

appliquer à choisir vous-mêmes ceux que vous chargerez du détail des affaires, afin de pouvoir démêler les différens emplois où chacun d'eux peut être propre. Savoir choisir ses ministres & ses officiers, & les placer avec discernement dans les postes qui leur conviennent, les corriger lorsqu'ils s'écartent de leur devoir, les modérer & leur inspirer une bonne conduite par votre exemple; c'est-là le vrai talent de bien régner. Je vous ai dit souvent que pour former de grands desseins il faut avoir l'esprit libre & entièrement dégagé d'occupations puériles, afin de pouvoir penser mûrement, & d'étendre ses vues sur un avenir éloigné, d'inventer, de prévoir & de lire dans le passé; on doit arranger promptement ses projets, se préparer de loin & se tenir sans cesse en état de lutter contre la fortune lorsqu'elle nous devient contraire, & être attentif nuit & jour pour ne rien laisser au hasard.

Le ciel vous confie le gouvernement de ce peuple comme un précieux dépôt: mais il veut que par votre sagesse & votre modération vous vous occupiez sans cesse à faire sa félicité. Toutes les grandeurs & les richesses qui vous environnent ne doivent servir qu'à lui imprimer du respect & de l'amour pour sa souveraine. La grandeur d'un royaume doit consister principalement

lement dans la multitude des ſujets qui fait ordinairement ſa force, ſur-tout lorſqu'ils ſont attachés à leur prince par l'amour & les ſentimens du cœur. Vous devez les entretenir dans l'exercice militaire pour ne point laiſſer énerver leur courage; vous devez encore maintenir la paix, l'union & la liberté de tous les citoyens, entretenir l'abondance des choſes néceſſaires & marquer du mépris pour le ſuperflu; les accoutumer au travail & leur inſinuer de l'horreur pour l'oiſiveté, de l'émulation pour la vertu, de la ſoumiſſion aux loix & du reſpect pour la divinité; il faut encore bannir le luxe de vos états, qui ne ſert ſouvent qu'à appauvrir le citoyen & à la ruine des grands; par cette conduite vous diminuerez les beſoins, en les réduiſant aux ſimples néceſſités de la vie. Le luxe, pouſſé juſqu'à un certain point, corrompt preſque toujours les mœurs; ſouvent il empoiſonne toute une nation par des rafinemens de volupté: on s'accoutume à regarder comme des néceſſités les choſes les plus ſuperflues.

Soyez toujours affables & montrez-vous ſouvent l'un & l'autre à vos peuples; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de vos parures, qu'elles ſoient la garde qui vous environne, afin que vos ſujets apprennent de vous en

quoi consiste le vrai bonheur. Souvenez-vous que tous les biens que vous ferez s'étendront jusques sur les siècles les plus éloignés, & que les maux peuvent se multiplier jusqu'à la postérité la plus reculée. Sur-tout ne vous écartez jamais de la crainte, du respect & de l'amour que vous devez à la divinité; ce n'est que par elle que vous posséderez tous les trésors, c'est elle qui produit la sagesse, la justice, la joie & les plaisirs purs; elle produit encore la vraie liberté, la douce abondance & une gloire sans tache.

C'est là, mes chers enfans, ajouta le génie, un foible tableau des devoirs que votre état vous impose: mais il est tems de vous faire connoître la personne que je destine à vous aider dans l'administration des affaires qui concernent vos états; il est même de la décence que cette personne assiste à la célébration de votre mariage. On vous attend au conseil, allez-y avec Céton, & n'oubliez jamais l'un & l'autre les principes que je viens de vous donner. Le génie sortit à l'instant sans vouloir écouter les tendres expressions de notre reconnoissance.

CHAPITRE XI.

MARIAGE de Monime.

J'ACCOMPAGNAI la reine dans la chambre du conseil ; les grands & les ministres s'y étoient rassemblés ; son port majestueux, sa beauté, ses graces & les charmes de son esprit, lui gagnèrent bientôt tous les cœurs ; elle écouta avec attention les instructions que lui donnèrent ses ministres sur l'état présent du royaume ; elle donna ensuite ses ordres avec beaucoup de sagesse & de prudence. Alors les grands l'invitèrent, au nom de tout l'état, à vouloir bien leur accorder la grace de se choisir un époux qui pût contribuer à assurer & à perpétuer leur bonheur. La reine se leva, en leur promettant que dans peu elle leur feroit savoir sa volonté. Je remarquai que toute l'assemblée parut fort inquiète de ces dernières paroles, chacun d'eux aspirant sans doute à l'honneur de partager la couronne.

Rentré avec la reine dans son cabinet, nous y trouvâmes le génie avec un vieillard que j'abordai avec beaucoup d'émotion ; la reine, les yeux fixés sur lui, attendoit, pour lui parler, que Zachieb

nous le fît connoître, lorſque nous prenant l'un & l'autre par la main : voici vos enfans, lui dit-il, qui avoient été confiés par vos ordres aux ſoins du Kaker : mais, pour les ſauver de la tyrannie qu'on vouloit encore exercer ſur eux, je les ai ſouſtraits aux nouveaux dangers qui menaçoient leurs têtes. Que vois-je, m'écriai-je, en me précipitant dans les bras de mon père! Ah! Zachiel, je tiens de vous tout mon bonheur, il ne manque plus rien à ma félicité. Mon père me tint long-tems dans ſes bras ; ſa tendreſſe ſe manifeſta d'abord par des larmes. Revenu à lui, il ſe mit en devoir de rendre ſes premiers hommages à la reine, qui l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe. Je ne ceſſerai jamais, dit cette princeſſe, de vous regarder comme mon père, vous m'en avez long-tems tenu lieu, & les ſervices que vous avez rendus au roi George ſeront éternellement gravés dans mon cœur.

Les premiers momens que nous paſſâmes avec mon père ne furent d'abord employés qu'à lui marquer la joie que nous avions de le revoir ; cependant je lui trouvai l'air ſi abattu, que je ne pus m'empêcher de lui marquer l'inquiétude où j'étois ſur ſa ſanté. La reine qui les partageoit, lui fit pluſieurs queſtions ſur ſes diſgraces : ſi je ne craignois, ajouta cette princeſſe, de renouveler

vos peines, je vous prierois de nous apprendre les aventures qui vous ont conduit dans ce royaume. Elles ſont ſimples, dit mon père, & je puis ſatisfaire votre curioſité en peu de mots.

Après avoir quitté l'Angleterre, j'ai erré pendant long-tems dans différentes parties du monde, toujours obligé de me déguiſer ſous des noms empruntés : banni de ma patrie & n'oſant y reparoître, j'ai employé tous les moyens imaginables pour retrouver une épouſe qui, joint à la tendreſſe que j'ai toujours conſervée pour elle, m'étoit devenue encore plus chère par le précieux dépôt que je lui avois confié : mais toutes les perquiſitions que j'ai pu faire ont été vaines. Déſeſpéré de ne pouvoir découvrir aucune de ſes traces, ne doutant point qu'on ne m'eût pourſuivi juſques dans ma famille, je penſai qu'elle pouvoit s'être embarquée pour vous ſouſtraire à de nouvelles vexations : dans cette idée je me rembarquai, dans le deſſein de parcourir différentes parties de l'Aſie. J'ai long-tems été le jouet de la fortune ; après avoir eſſuyé pluſieurs tempêtes, le hazard m'a enfin conduit dans ce royaume, où je ne fus pas long-tems ſans apprendre la mort funeſte du prince George. Je ne vous parlerai point de la douleur que je reſſentis à cette nouvelle,

il suffira de vous dire que j'y ai vécu dans l'obscurité d'une vie privée ; une maison isolée formoit tout mon domaine.

C'est-là où j'ai commencé à réfléchir avec un peu plus de tranquillité sur les objets qui m'environnoient autrefois ; j'ai trouvé que la raison humaine, en examinant à loisir les détails & les vicissitudes de la vie, jointes à la nature des secours qu'elle peut emprunter du monde pour la rendre heureuse, est incapable de se procurer une félicité réelle, indépendante des coups du sort, & entièrement convenable à nos desirs les plus naturels, & au but pour lequel nous sommes créés ; & je compris alors qu'un bon air à respirer & les alimens les plus simples étoient suffisans pour soutenir notre vie, & qu'il ne falloit que des habits propres à nous défendre des injures de l'air, avec la liberté de prendre autant d'exercice qu'il en faut pour conserver la santé.

J'avoue que les grandeurs, l'autorité & les richesses peuvent nous procurer des plaisirs & beaucoup d'agrémens ; mais, d'un autre côté, ces plaisirs influent terriblement sur nos passions, & semblent pour ainsi dire, fertiliser notre ambition & notre orgueil, notre sensualité ou notre avarice ; & ces dispositions de notre cœur, criminelles en elles-mêmes, contiennent les semences

de tous nos autres vices, & n'ont pas la moindre relation avec les talens qui forment une perſonne ſage, ni avec les vertus qui conſtituent le caractère de l'honnête homme.

Privé depuis long-tems de ce bonheur extérieur & éloigné de ce fonds brillant, je ſuis pleinement convaincu que la vertu ſeule à le droit de nous rendre véritablement heureux : c'eſt ainſi que ma vie s'eſt paſſée depuis quelques années dans le mépris des honneurs & du faſte qui les environne, fuyant la compagnie des hommes & n'attendant que la mort que je croyois proche, pour mettre fin à tous mes ennuis.

J'étois dans ces diſpoſitions lorſque Zachiel s'eſt préſenté à moi, j'ai combattu quelque-tems ſes raiſons : mais qui peut réſiſter aux inſinuations d'un génie du premier ordre ? Vaincu par l'éloquence de ſon zèle, je n'ai pu me défendre de l'accompagner ; c'eſt par lui que j'ai appris la mort de Milady & les ſoins qu'il s'eſt donnés pour perfectionner votre éducation, ceux qu'il a pris pour vous faire remonter ſur le trône de vos ancêtres, & enfin la gloire où vous prétendez élever mon fils ; tous ces motifs réunis à l'attachement &, j'oſe ajouter, à la tendreſſe que j'ai toujours conſervée pour vous, m'ont enfin déterminé à abandonner ma retraite ; je dis plus : ils ont réveillé

pour profiter des exemples de vertu qui s'y rencontrent & éviter les fausses démarches.

Vous n'ignorez pas, mes chers enfans, poursuivit le génie, que je ne vous ai fait entreprendre de si longs voyages que pour vous mettre en état de distinguer avec jugement & solidité le bon d'avec le mauvais, le vrai d'avec le faux, afin que vous puissiez discerner le meilleur parti, pour vous y attacher inviolablement. Appliquez-vous l'un & l'autre à connoître les courtisans qui vous environnent; étudiez le caractère de vos ministres, tâchez de démêler leurs intérêts, corrigez, s'il se peut, leurs erreurs, leurs passions; éloignez des charges ceux qui ne mettent pas la douceur & l'humanité au rang des vertus essentielles; que la faveur ni les recommandations ne suffisent pas pour vous déterminer dans le choix de ceux que vous voudrez mettre à la tête des affaires, ou placer dans les tribunaux de la justice. Avant de les rendre dépositaires de votre autorité, examinez-les vous-mêmes, afin de vous assurer de l'usage qu'ils en feront. Soyez sans cesse en garde contre les flatteurs & ceux qui attendent de vous quelques récompenses; ces gens, uniquement occupés de leur fortune ou de l'établissement de leur maison, se garderont bien de vous découvrir la vérité. Songez

que le nombre des gens de bien eſt très-petit : il s'agit de pouvoir les diſtinguer. Vous avez encore à vous défendre des ambitieux, qui ſacrifient tout à leur élévation & à leur puiſſance ; & des courtiſans lâches & flatteurs qui ne ſe font aucun ſcrupule de trahir leur religion & leur patrie.

Les malheurs arrivés à votre famille, continua Zachiel, doivent ſans ceſſe vous tenir en garde contr'eux. Alexandre ſouhaitoit de reſſuſciter pour un tems après ſa mort, afin d'apprendre ce qu'on penſeroit de lui : je ne ſuis point étonné, diſoit ce prince à ſes favoris, qu'on me loue maintenant, les uns me craignent & les autres veulent gagner mes bonnes graces. Si les ſouverains qui ſe trouvent toujours flattés lorſqu'on les compare à ce conquérant, penſoient auſſi raiſonnablement, ils ne ſe mettroient point en peine de ſe faire élever des arcs de triomphe ni des ſtatues qui flattent leur vanité ; contents de bien gouverner leurs ſujets & d'employer toutes choſes pour les rendre heureux, ils leur laiſſeroient ſans crainte le ſoin d'immortaliſer le nom de leurs bienfaiteurs.

A quoi ſervent ces monumens que la vanité ou l'adulation de quelques ames intéreſſées leur ont fait dreſſer ? Ignorent-ils qu'un hiſtorien libre qui

n'accorde rien à la crainte ni à l'eſpérance, à l'amitié ni à la haine, qui n'eſt d'aucun parti, qui donne aux actions le prix qu'elles méritent, ſans ſe ſoucier de plaire ni d'offenſer; que cet hiſtorien fera voir ſans doute d'un ſeul trait de plume le ridicule de leur orgueil & la baſſeſſe de leurs adulateurs. Pour vous, mes chers enfans, vous avez acquis dans vos voyages un fonds d'expériences & de lumières qui, lorſqu'elles ſeront guidées par la raiſon, pourront ſans doute contribuer à vous garantir de tous les pieges que l'on s'apprête à vous tendre.

Mais comme vous n'avez pas beſoin actuellement des ſecours de vos miniſtres pour l'adminiſtration de vos états, je vous conſeille de ne vous confier déſormais qu'à vos propres lumières & à celles d'une perſonne que je vous ferai connoître avant la fin du jour. Je vous engage à vous conſulter tous trois lorſqu'il s'agira de quelque affaire importante; peſez ſans précipitation les raiſons du pour & du contre, & quand vous ſerez abſolument déterminés ſur un parti, ſuivez-le avec ſageſſe, avec prudence & ſur-tout avec diſcrétion. Ne confiez à perſonne le ſecret de votre état; le ſeul moyen de faire réuſſir vos entrepriſes, eſt de ne jamais vous laiſſer deviner. Je ne prétends pas par ces diſcours vous inſinuer de

rejeter les avis de votre conseil, il s'en peut rencontrer qui pourroient vous être utiles. Ne dédaignez point sur-tout ceux des officiers qui ont vieilli sous le poids des armes. Ils pourront souvent vous donner des ouvertures auxquelles vos ministres ne penseroient peut-être jamais. N'oubliez pas que la manière de bien régner est que la volonté du prince soit toujours conforme aux loix ; ne souffrez jamais qu'on les enfreigne de quelque façon que ce soit. Ne chargez jamais vos peuples d'impôts trop onéreux, c'est le moyen de vous attirer leurs bénédictions & les faveurs du ciel. Ne favorisez jamais que des gens éminens dans les sciences ; écoutez toujours leurs avis, afin d'apprendre à gouverner dignement. Ayez toujours pour principale maxime, que l'autorité du roi cesse d'être légitime dès qu'il néglige de rendre la justice à ses sujets. La vertu, depuis long tems engourdie, va se ranimer à l'aspect d'une princesse vertueuse; sa presence peut se comparer à celle du soleil, lorsque sa lumière perce & dissipe les nuages ténébreux qui couvrent la terre, & qu'il ranime & vivifie tout ce qui est dans la nature.

Comme il est absolument impossible que vous puissiez entrer dans tous les détails qui concernent le gouvernement de vos états, vous devez vous

appliquer à choisir vous-mêmes ceux que vous chargerez du détail des affaires, afin de pouvoir démêler les différens emplois où chacun d'eux peut être propre. Savoir choisir ses ministres & ses officiers, & les placer avec discernement dans les postes qui leur conviennent, les corriger lorsqu'ils s'écartent de leur devoir, les modérer & leur inspirer une bonne conduite par votre exemple; c'est-là le vrai talent de bien régner. Je vous ai dit souvent que pour former de grands desseins il faut avoir l'esprit libre & entièrement dégagé d'occupations puériles, afin de pouvoir penser mûrement, & d'étendre ses vues sur un avenir éloigné, d'inventer, de prévoir & de lire dans le passé; on doit arranger promptement ses projets, se préparer de loin & se tenir sans cesse en état de lutter contre la fortune lorsqu'elle nous devient contraire, & être attentif nuit & jour pour ne rien laisser au hasard.

Le ciel vous confie le gouvernement de ce peuple comme un précieux dépôt: mais il veut que par votre sagesse & votre modération vous vous occupiez sans cesse à faire sa félicité. Toutes les grandeurs & les richesses qui vous environnent ne doivent servir qu'à lui imprimer du respect & de l'amour pour sa souveraine. La grandeur d'un royaume doit consister principalement

lement dans la multitude des ſujets qui fait ordinairement ſa force, ſur-tout lorſqu'ils ſont attachés à leur prince par l'amour & les ſentimens du cœur. Vous devez les entretenir dans l'exercice militaire pour ne point laiſſer énerver leur courage; vous devez encore maintenir la paix, l'union & la liberté de tous les citoyens, entretenir l'abondance des choſes néceſſaires & marquer du mépris pour le ſuperflu; les accoutumer au travail & leur inſinuer de l'horreur pour l'oiſiveté, de l'émulation pour la vertu, de la ſoumiſſion aux loix & du reſpect pour la divinité; il faut encore bannir le luxe de vos états, qui ne ſert ſouvent qu'à appauvrir le citoyen & à la ruine des grands; par cette conduite vous diminuerez les beſoins, en les réduiſant aux ſimples néceſſités de la vie. Le luxe, pouſſé juſqu'à un certain point, corrompt preſque toujours les mœurs; ſouvent il empoiſonne toute une nation par des rafinemens de volupté: on s'accoutume à regarder comme des néceſſités les choſes les plus ſuperflues.

Soyez toujours affables & montrez-vous ſouvent l'un & l'autre à vos peuples; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de vos parures, qu'elles ſoient la garde qui vous environne, afin que vos ſujets apprennent de vous en

quoi consiste le vrai bonheur. Souvenez-vous que tous les biens que vous ferez s'étendront jusques sur les siècles les plus éloignés, & que les maux peuvent se multiplier jusqu'à la postérité la plus reculée. Sur-tout ne vous écartez jamais de la crainte, du respect & de l'amour que vous devez à la divinité; ce n'est que par elle que vous posséderez tous les trésors, c'est elle qui produit la sagesse, la justice, la joie & les plaisirs purs; elle produit encore la vraie liberté, la douce abondance & une gloire sans tache.

C'est là, mes chers enfans, ajouta le génie, un foible tableau des devoirs que votre état vous impose: mais il est tems de vous faire connoître la personne que je destine à vous aider dans l'administration des affaires qui concernent vos états; il est même de la décence que cette personne assiste à la célébration de votre mariage. On vous attend au conseil, allez-y avec Céton, & n'oubliez jamais l'un & l'autre les principes que je viens de vous donner. Le génie sortit à l'instant sans vouloir écouter les tendres expressions de notre reconnoissance.

premiers rayons du soleil, au haut d'une colline qui domine sur une plaine qui nous parut couverte de charriots, d'hommes & de chevaux. L'ennemi se disposoit à y former un camp ; tout étoit en mouvement, & l'on entendoit un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux, lorsque Neptune excite au fond de ses abymes de noires tempêtes ; c'est ainsi que Mars commence par le bruit des armes & l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans le cœur de l'ennemi.

Alors le génie m'ordonna de faire ranger nos troupes en ordre de bataille, puis s'avançant au milieu pour les haranguer, je vis briller sur son front quelque chose de divin ; sa voix me parut avoir la force du tonnerre, ses regards en avoient l'éclat, & le feu qui les animoit passa dans le cœur des officiers, les embrasa d'une ardeur guerrière & y alluma en même tems la soif d'une vengeance légitime. Alors le courage, le zèle & la fureur les portent à l'attaque & les aveuglent sur tous les périls qui peuvent en défendre les approches. Déja l'on voit s'élever un nuage de poussière : l'horreur, le carnage & l'impitoyable mort sembloient s'avancer à grands pas, lorsque la reine, pénétrée d'épouvante & d'horreur, s'arrêtant tout à coup, s'écria, en élevant ses mains vers le ciel : grand dieu ! Protecteur de tous les humains, soyez

nous le fît connoître, lorſque nous prenant l'un & l'autre par la main : voici vos enfans, lui dit-il, qui avoient été confiés par vos ordres aux ſoins du Kaker : mais, pour les ſauver de la tyrannie qu'on vouloit encore exercer ſur eux, je les ai ſouſtraits aux nouveaux dangers qui menaçoient leurs têtes. Que vois-je, m'écriai-je, en me précipitant dans les bras de mon père! Ah! Zachiel, je tiens de vous tout mon bonheur, il ne manque plus rien à ma félicité. Mon père me tint long-tems dans ſes bras ; ſa tendreſſe ſe manifeſta d'abord par des larmes. Revenu à lui, il ſe mit en devoir de rendre ſes premiers hommages à la reine, qui l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe. Je ne ceſſerai jamais, dit cette princeſſe, de vous regarder comme mon père, vous m'en avez long-tems tenu lieu, & les ſervices que vous avez rendus au roi George ſeront éternellement gravés dans mon cœur.

Les premiers momens que nous paſſâmes avec mon père ne furent d'abord employés qu'à lui marquer la joie que nous avions de le revoir ; cependant je lui trouvai l'air ſi abattu, que je ne pus m'empêcher de lui marquer l'inquiétude où j'étois ſur ſa ſanté. La reine qui les partageoit, lui fit pluſieurs queſtions ſur ſes diſgraces : ſi je ne craignois, ajouta cette princeſſe, de renouveler

vos peines, je vous prierois de nous apprendre les aventures qui vous ont conduit dans ce royaume. Elles ſont ſimples, dit mon père, & je puis ſatisfaire votre curioſité en peu de mots.

Après avoir quitté l'Angleterre, j'ai erré pendant long-tems dans différentes parties du monde, toujours obligé de me déguiſer ſous des noms empruntés : banni de ma patrie & n'oſant y reparoître, j'ai employé tous les moyens imaginables pour retrouver une épouſe qui, joint à la tendreſſe que j'ai toujours conſervée pour elle, m'étoit devenue encore plus chère par le précieux dépôt que je lui avois confié : mais toutes les perquiſitions que j'ai pu faire ont été vaines. Déſeſpéré de ne pouvoir découvrir aucune de ſes traces, ne doutant point qu'on ne m'eût pourſuivi juſques dans ma famille, je penſai qu'elle pouvoit s'être embarquée pour vous ſouſtraire à de nouvelles vexations : dans cette idée je me rembarquai, dans le deſſein de parcourir différentes parties de l'Aſie. J'ai long-tems été le jouet de la fortune ; après avoir eſſuyé pluſieurs tempêtes, le hazard m'a enfin conduit dans ce royaume, où je ne fus pas long-tems ſans apprendre la mort funeſte du prince George. Je ne vous parlerai point de la douleur que je reſſentis à cette nouvelle,

il ſuffira de vous dire que j'y ai vécu dans l'obſcurité d'une vie privée ; une maiſon iſolée formoit tout mon domaine.

C'eſt-là où j'ai commencé à réfléchir avec un peu plus de tranquillité ſur les objets qui m'environnoient autrefois ; j'ai trouvé que la raiſon humaine, en examinant à loiſir les détails & les viciſſitudes de la vie, jointes à la nature des ſecours qu'elle peut emprunter du monde pour la rendre heureuſe, eſt incapable de ſe procurer une félicité réelle, indépendante des coups du ſort, & entièrement convenable à nos deſirs les plus naturels, & au but pour lequel nous ſommes créés ; & je compris alors qu'un bon air à reſpirer & les alimens les plus ſimples étoient ſuffiſans pour ſoutenir notre vie, & qu'il ne falloit que des habits propres à nous défendre des injures de l'air, avec la liberté de prendre autant d'exercice qu'il en faut pour conſerver la ſanté.

J'avoue que les grandeurs, l'autorité & les richeſſes peuvent nous procurer des plaiſirs & beaucoup d'agrémens ; mais, d'un autre côté, ces plaiſirs influent terriblement ſur nos paſſions, & ſemblent pour ainſi dire, fertiliſer notre ambition & notre orgueil, notre ſenſualité ou notre avarice ; & ces diſpoſitions de notre cœur, criminelles en elles-mêmes, contiennent les ſemences

de tous nos autres vices, & n'ont pas la moindre relation avec les talens qui forment une perſonne ſage, ni avec les vertus qui conſtituent le caractère de l'honnête homme.

Privé depuis long-tems de ce bonheur extérieur & éloigné de ce fonds brillant, je ſuis pleinement convaincu que la vertu ſeule a le droit de nous rendre véritablement heureux : c'eſt ainſi que ma vie s'eſt paſſée depuis quelques années dans le mépris des honneurs & du faſte qui les environne, fuyant la compagnie des hommes & n'attendant que la mort que je croyois proche, pour mettre fin à tous mes ennuis.

J'étois dans ces diſpoſitions lorſque Zachiel s'eſt préſenté à moi, j'ai combattu quelque-tems ſes raiſons : mais qui peut réſiſter aux inſinuations d'un génie du premier ordre ? Vaincu par l'éloquence de ſon zèle, je n'ai pu me défendre de l'accompagner ; c'eſt par lui que j'ai appris la mort de Milady & les ſoins qu'il s'eſt donnés pour perfectionner votre éducation, ceux qu'il a pris pour vous faire remonter ſur le trône de vos ancêtres, & enfin la gloire où vous prétendez élever mon fils ; tous ces motifs réunis à l'attachement &, j'oſe ajouter, à la tendreſſe que j'ai toujours conſervée pour vous, m'ont enfin déterminé à abandonner ma retraite ; je dis plus : ils ont réveillé

en moi cet amour qui nous eſt ſi naturel pour la vie, & je n'ai pu m'empêcher de gémir de ma foibleſſe & du peu de tems qui me reſte à employer à votre ſervice : mais Zachiel qui ne met ſa gloire qu'à faire des heureux, a bien voulu me faire prendre d'un élixir dont la force qui ſe communique inſenſiblement à toutes les parties de mon corps, le ranime en même-tems qu'il le pénètre, & je ſens actuellement par votre préſence que tout mon être ſe renouvelle : heureux ſi les connoiſſances que l'âge, l'expérience & mes malheurs m'ont fait acquérir, peuvent au moins contribuer à vous donner des lumières qui puiſſent vous être utiles dans l'adminiſtration des affaires qui concernent vos états, & vous prouver en même-tems mon zèle & mon attachement à votre perſonne !

Zachiel, continua mon père, m'a auſſi informé du rang ſuprême que vous deſtinez à mon fils ; je me perſuade facilement qu'il lui a procuré aſſez de lumières pour le mettre en état de vous décharger du ſoin de mille affaires de détail qui concernent le gouvernement. Quoique le génie vous ait ſans doute portée lui-même à cette alliance, c'eſt néanmoins au choix de votre cœur, guidé par la raiſon, à vous conduire dans une affaire de cette importance ; n'écoutez aucun autre motif, & que l'intelligence des ames ſoit votre guide.

La reine, après avoir remercié mon père, ajouta : ſoyez perſuadé, milord, que Zachiel par ſes conſeils n'a fait que confirmer le choix que mon cœur, d'accord avec ma raiſon, avoit formé depuis long-tems ; l'alliance qui eſt déjà entre nous, jointe aux ſoins que vous avez pris de mon père & de ceux que vous avez eus de moi pendant mon enfance, mérite au moins cette reconnoiſſance de ma part ; d'ailleurs les loix de ce royaume me permettant de me choiſir un époux, quel choix pourrois-je faire qui fût plus digne de remplir mes deſirs, & qui fût plus ſelon mon cœur ? Je ne vous cacherai point que j'ai éprouvé Céton dans pluſieurs occaſions, & je puis vous aſſurer que ſa vertu & ſa probité ne ſe ſont jamais démenties ; ainſi, pourſuivit la reine, le génie met le comble à toutes les faveurs que nous avons reçues de lui, en rendant à milord un père, à moi un oncle & un ami qui va faire déſormais les délices de notre vie ; c'eſt par-là qu'il prétend réparer le vide que nous aurions trouvé dans ſon éloignement ; vide d'autant plus grand, qu'accoutumés à nous laiſſer conduire par ſes ſoins, il nous eût été beaucoup plus difficile de marcher ſeuls ; vous allez donc être à préſent notre guide & notre ſoutien.

Quelques jours après l'arrivée de mon père,

n'accorde rien à la crainte ni à l'eſpérance, à l'amitié ni à la haine, qui n'eſt d'aucun parti, qui donne aux actions le prix qu'elles méritent, ſans ſe ſoucier de plaire ni d'offenſer; que cet hiſtorien fera voir ſans doute d'un ſeul trait de plume le ridicule de leur orgueil & la baſſeſſe de leurs adulateurs. Pour vous, mes chers enfans, vous avez acquis dans vos voyages un fonds d'expériences & de lumières qui, lorſqu'elles ſeront guidées par la raiſon, pourront ſans doute contribuer à vous garantir de tous les pieges que l'on s'apprête à vous tendre.

Mais comme vous n'avez pas beſoin actuellement des ſecours de vos miniſtres pour l'adminiſtration de vos états, je vous conſeille de ne vous confier déſormais qu'à vos propres lumières & à celles d'une perſonne que je vous ferai connoître avant la fin du jour. Je vous engage à vous conſulter tous trois lorſqu'il s'agira de quelque affaire importante; peſez ſans précipitation les raiſons du pour & du contre, & quand vous ſerez abſolument déterminés ſur un parti, ſuivez-le avec ſageſſe, avec prudence & ſur-tout avec diſcrétion. Ne confiez à perſonne le ſecret de votre état; le ſeul moyen de faire réuſſir vos entrepriſes, eſt de ne jamais vous laiſſer deviner. Je ne prétends pas par ces diſcours vous inſinuer de

rejeter les avis de votre conseil, il s'en peut rencontrer qui pourroient vous être utiles. Ne dédaignez point sur-tout ceux des officiers qui ont vieilli sous le poids des armes. Ils pourront souvent vous donner des ouvertures auxquelles vos ministres ne penseroient peut-être jamais. N'oubliez pas que la manière de bien régner est que la volonté du prince soit toujours conforme aux loix ; ne souffrez jamais qu'on les enfreigne de quelque façon que ce soit. Ne chargez jamais vos peuples d'impôts trop onéreux, c'est le moyen de vous attirer leurs bénédictions & les faveurs du ciel. Ne favorisez jamais que des gens éminens dans les sciences ; écoutez toujours leurs avis, afin d'apprendre à gouverner dignement. Ayez toujours pour principale maxime, que l'autorité du roi cesse d'être légitime dès qu'il néglige de rendre la justice à ses sujets. La vertu, depuis long tems engourdie, va se ranimer à l'aspect d'une princesse vertueuse ; sa presence peut se comparer à celle du soleil, lorsque sa lumière perce & dissipe les nuages ténébreux qui couvrent la terre, & qu'il ranime & vivifie tout ce qui est dans la nature.

Comme il est absolument impossible que vous puissiez entrer dans tous les détails qui concernent le gouvernement de vos états, vous devez vous

appliquer à choisir vous-mêmes ceux que vous chargerez du détail des affaires, afin de pouvoir démêler les différens emplois où chacun d'eux peut être propre. Savoir choisir ses ministres & ses officiers, & les placer avec discernement dans les postes qui leur conviennent, les corriger lorsqu'ils s'écartent de leur devoir, les modérer & leur inspirer une bonne conduite par votre exemple; c'est-là le vrai talent de bien régner. Je vous ai dit souvent que pour former de grands desseins il faut avoir l'esprit libre & entièrement dégagé d'occupations puériles, afin de pouvoir penser mûrement, & d'étendre ses vues sur un avenir éloigné, d'inventer, de prévoir & de lire dans le passé; on doit arranger promptement ses projets, se préparer de loin & se tenir sans cesse en état de lutter contre la fortune lorsqu'elle nous devient contraire, & être attentif nuit & jour pour ne rien laisser au hasard.

Le ciel vous confie le gouvernement de ce peuple comme un précieux dépôt: mais il veut que par votre sagesse & votre modération vous vous occupiez sans cesse à faire sa félicité. Toutes les grandeurs & les richesses qui vous environnent ne doivent servir qu'à lui imprimer du respect & de l'amour pour sa souveraine. La grandeur d'un royaume doit consister principalement

lement dans la multitude des ſujets qui fait ordinairement ſa force, ſur-tout lorſqu'ils ſont attachés à leur prince par l'amour & les ſentimens du cœur. Vous devez les entretenir dans l'exercice militaire pour ne point laiſſer énerver leur courage; vous devez encore maintenir la paix, l'union & la liberté de tous les citoyens, entretenir l'abondance des choſes néceſſaires & marquer du mépris pour le ſuperflu; les accoutumer au travail & leur inſinuer de l'horreur pour l'oiſiveté, de l'émulation pour la vertu, de la ſoumiſſion aux loix & du reſpect pour la divinité; il faut encore bannir le luxe de vos états, qui ne ſert ſouvent qu'à appauvrir le citoyen & à la ruine des grands; par cette conduite vous diminuerez les beſoins, en les réduiſant aux ſimples néceſſités de la vie. Le luxe, pouſſé juſqu'à un certain point, corrompt preſque toujours les mœurs; ſouvent il empoiſonne toute une nation par des rafinemens de volupté: on s'accoutume à regarder comme des néceſſités les choſes les plus ſuperflues.

Soyez toujours affables & montrez-vous ſouvent l'un & l'autre à vos peuples; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de vos parures, qu'elles ſoient la garde qui vous environne, afin que vos ſujets apprennent de vous en

quoi consiste le vrai bonheur. Souvenez-vous que tous les biens que vous ferez s'étendront jusques sur les siècles les plus éloignés, & que les maux peuvent se multiplier jusqu'à la postérité la plus reculée. Sur-tout ne vous écartez jamais de la crainte, du respect & de l'amour que vous devez à la divinité ; ce n'est que par elle que vous posséderez tous les trésors, c'est elle qui produit la sagesse, la justice, la joie & les plaisirs purs ; elle produit encore la vraie liberté, la douce abondance & une gloire sans tache.

C'est là, mes chers enfans, ajouta le génie, un foible tableau des devoirs que votre état vous impose : mais il est tems de vous faire connoître la personne que je destine à vous aider dans l'administration des affaires qui concernent vos états ; il est même de la décence que cette personne assiste à la célébration de votre mariage. On vous attend au conseil, allez-y avec Céton, & n'oubliez jamais l'un & l'autre les principes que je viens de vous donner. Le génie sortit à l'instant sans vouloir écouter les tendres expressions de notre reconnoissance.

CHAPITRE XI.

MARIAGE de Monime.

J'ACCOMPAGNAI la reine dans la chambre du conseil ; les grands & les ministres s'y étoient rassemblés ; son port majestueux, sa beauté, ses graces & les charmes de son esprit, lui gagnèrent bientôt tous les cœurs ; elle écouta avec attention les instructions que lui donnèrent ses ministres sur l'état présent du royaume ; elle donna ensuite ses ordres avec beaucoup de sagesse & de prudence. Alors les grands l'invitèrent, au nom de tout l'état, à vouloir bien leur accorder la grace de se choisir un époux qui pût contribuer à assurer & à perpétuer leur bonheur. La reine se leva, en leur promettant que dans peu elle leur feroit savoir sa volonté. Je remarquai que toute l'assemblée parut fort inquiète de ces dernières paroles, chacun d'eux aspirant sans doute à l'honneur de partager la couronne.

Rentré avec la reine dans son cabinet, nous y trouvâmes le génie avec un vieillard que j'abordai avec beaucoup d'émotion ; la reine, les yeux fixés sur lui, attendoit, pour lui parler, que Zachieh

nous le fît connoître, lorſque nous prenant l'un & l'autre par la main : voici vos enfans, lui dit-il, qui avoient été confiés par vos ordres aux ſoins du Kaker : mais, pour les ſauver de la tyrannie qu'on vouloit encore exercer ſur eux, je les ai ſouſtraits aux nouveaux dangers qui menaçoient leurs têtes. Que vois-je, m'écriai-je, en me précipitant dans les bras de mon père! Ah! Zachiel, je tiens de vous tout mon bonheur, il ne manque plus rien à ma félicité. Mon père me tint long-tems dans ſes bras ; ſa tendreſſe ſe manifeſta d'abord par des larmes. Revenu à lui, il ſe mit en devoir de rendre ſes premiers hommages à la reine, qui l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe. Je ne ceſſerai jamais, dit cette princeſſe, de vous regarder comme mon père, vous m'en avez long-tems tenu lieu, & les ſervices que vous avez rendus au roi George ſeront éternellement gravés dans mon cœur.

Les premiers momens que nous paſſâmes avec mon père ne furent d'abord employés qu'à lui marquer la joie que nous avions de le revoir ; cependant je lui trouvai l'air ſi abattu, que je ne pus m'empêcher de lui marquer l'inquiétude où j'étois ſur ſa ſanté. La reine qui les partageoit, lui fit pluſieurs queſtions ſur ſes diſgraces : ſi je ne craignois, ajouta cette princeſſe, de renouveler

vos peines, je vous prierois de nous apprendre les aventures qui vous ont conduit dans ce royaume. Elles ſont ſimples, dit mon père, & je puis ſatisfaire votre curioſité en peu de mots.

Après avoir quitté l'Angleterre, j'ai erré pendant long-tems dans différentes parties du monde, toujours obligé de me déguiſer ſous des noms empruntés : banni de ma patrie & n'oſant y reparoître, j'ai employé tous les moyens imaginables pour retrouver une épouſe qui, joint à la tendreſſe que j'ai toujours conſervée pour elle, m'étoit devenue encore plus chère par le précieux dépôt que je lui avois confié : mais toutes les perquiſitions que j'ai pu faire ont été vaines. Déſeſpéré de ne pouvoir découvrir aucune de ſes traces, ne doutant point qu'on ne m'eût pourſuivi juſques dans ma famille, je penſai qu'elle pouvoit s'être embarquée pour vous ſouſtraire à de nouvelles vexations : dans cette idée je me rembarquai, dans le deſſein de parcourir différentes parties de l'Aſie. J'ai long-tems été le jouet de la fortune ; après avoir eſſuyé pluſieurs tempêtes, le hazard m'a enfin conduit dans ce royaume, où je ne fus pas long-tems ſans apprendre la mort funeſte du prince George. Je ne vous parlerai point de la douleur que je reſſentis à cette nouvelle,

il suffira de vous dire que j'y ai vécu dans l'obscurité d'une vie privée ; une maison isolée formoit tout mon domaine.

C'est-là où j'ai commencé à réfléchir avec un peu plus de tranquillité sur les objets qui m'environnoient autrefois ; j'ai trouvé que la raison humaine, en examinant à loisir les détails & les vicissitudes de la vie, jointes à la nature des secours qu'elle peut emprunter du monde pour la rendre heureuse, est incapable de se procurer une félicité réelle, indépendante des coups du sort, & entièrement convenable à nos desirs les plus naturels, & au but pour lequel nous sommes créés ; & je comptois alors qu'un bon air à respirer & les alimens les plus simples étoient suffisans pour soutenir notre vie, & qu'il ne falloit que des habits propres à nous défendre des injures de l'air, avec la liberté de prendre autant d'exercice qu'il en faut pour conserver la santé.

J'avoue que les grandeurs, l'autorité & les richesses peuvent nous procurer des plaisirs & beaucoup d'agrémens ; mais, d'un autre côté, ces plaisirs influent terriblement sur nos passions, & semblent pour ainsi dire, fertiliser notre ambition & notre orgueil, notre sensualité ou notre avarice ; & ces dispositions de notre cœur, criminelles en elles-mêmes, contiennent les semences

de tous nos autres vices, & n'ont pas la moindre relation avec les talens qui forment une perſonne ſage, ni avec les vertus qui conſtituent le caractère de l'honnête homme.

Privé depuis long-tems de ce bonheur extérieur & éloigné de ce fonds brillant, je ſuis pleinement convaincu que la vertu ſeule à le droit de nous rendre véritablement heureux : c'eſt ainſi que ma vie s'eſt paſſée depuis quelques années dans le mépris des honneurs & du faſte qui les environne, fuyant la compagnie des hommes & n'attendant que la mort que je croyois proche, pour mettre fin à tous mes ennuis.

J'étois dans ces diſpoſitions lorſque Zachiel s'eſt préſenté à moi, j'ai combattu quelque-tems ſes raiſons : mais qui peut réſiſter aux inſinuations d'un génie du premier ordre ? Vaincu par l'éloquence de ſon zèle, je n'ai pu me défendre de l'accompagner ; c'eſt par lui que j'ai appris la mort de Milady & les ſoins qu'il s'eſt donnés pour perfectionner votre éducation, ceux qu'il a pris pour vous faire remonter ſur le trône de vos ancêtres, & enfin la gloire où vous prétendez élever mon fils ; tous ces motifs réunis à l'attachement &, j'oſe ajouter, à la tendreſſe que j'ai toujours conſervée pour vous, m'ont enfin déterminé à abandonner ma retraite ; je dis plus : ils ont réveillé

en moi cet amour qui nous eſt ſi naturel pour la vie, & je n'ai pu m'empêcher de gémir de ma foibleſſe & du peu de tems qui me reſte à employer à votre ſervice : mais Zachiel qui ne met ſa gloire qu'à faire des heureux, a bien voulu me faire prendre d'un élixir dont la force qui ſe communique inſenſiblement à toutes les parties de mon corps, le ranime en même-tems qu'il le pénètre, & je ſens actuellement par votre préſence que tout mon être ſe renouvelle : heureux ſi les connoiſſances que l'âge, l'expérience & mes malheurs m'ont fait acquérir, peuvent au moins contribuer à vous donner des lumières qui puiſſent vous être utiles dans l'adminiſtration des affaires qui concernent vos états, & vous prouver en même-tems mon zèle & mon attachement à votre perſonne !

Zachiel, continua mon père, m'a auſſi informé du rang ſuprême que vous deſtinez à mon fils ; je me perſuade facilement qu'il lui a procuré aſſez de lumières pour le mettre en état de vous décharger du ſoin de mille affaires de détail qui concernent le gouvernement. Quoique le génie vous ait ſans doute portée lui-même à cette alliance, c'eſt néanmoins au choix de votre cœur, guidé par la raiſon, à vous conduire dans une affaire de cette importance ; n'écoutez aucun autre motif, & que l'intelligence des ames ſoit votre guide.

La reine, après avoir remercié mon père, ajouta : ſoyez perſuadé, milord, que Zachiel par ſes conſeils n'a fait que confirmer le choix que mon cœur, d'accord avec ma raiſon, avoit formé depuis long-tems ; l'alliance qui eſt déjà entre nous, jointe aux ſoins que vous avez pris de mon père & de ceux que vous avez eus de moi pendant mon enfance, mérite au moins cette reconnoiſſance de ma part ; d'ailleurs les loix de ce royaume me permettant de me choiſir un époux, quel choix pourrois-je faire qui fût plus digne de remplir mes deſirs, & qui fût plus ſelon mon cœur ? Je ne vous cacherai point que j'ai éprouvé Céton dans pluſieurs occaſions, & je puis vous aſſurer que ſa vertu & ſa probité ne ſe ſont jamais démenties ; ainſi, pourſuivit la reine, le génie met le comble à toutes les faveurs que nous avons reçues de lui, en rendant à milord un père, à moi un oncle & un ami qui va faire déſormais les délices de notre vie ; c'eſt par-là qu'il prétend réparer le vide que nous aurions trouvé dans ſon éloignement ; vide d'autant plus grand, qu'accoutumés à nous laiſſer conduire par ſes ſoins, il nous eût été beaucoup plus difficile de marcher ſeuls ; vous allez donc être à préſent notre guide & notre ſoutien.

Quelques jours après l'arrivée de mon père,

la reine, preſſée par ſon conſeil de ſe choiſir un époux, déclara en pleine aſſemblée, que voulant ſatisfaire pleinement les deſirs de tous ſes ſujets, ſans déroger aux loix établies dans ſes états, elle avoit fait choix d'un de ſes parens, digne, par ſa vertu & les grands talens dont le ciel l'avoit doué, d'occuper la place qu'elle lui deſtinoit. Le plus grand nombre applaudit au diſcours de la reine : mais lorſqu'elle m'eut nommé, j'en vis pluſieurs, qui ſans doute s'étoient flattés d'obtenir ſa main, marquer leur mécontentement ; cela n'empêcha pas que la cérémonie de notre mariage ne fût fixée à la huitaine, pour en célébrer la fête avec plus de pompe & de magnificence.

Ces huit jours furent employés à régler, de concert avec le génie, toutes les affaires qui concernent l'adminiſtration du royaume. Zachiel fit lui-même le choix des perſonnes qui devoient remplir les premiers poſtes, & nous eûmes tout lieu d'en être contens par la ſuite, chacun ſe trouvant placé ſuivant ſes talens particuliers, ce qui eſt eſſentiel à la conduite d'un état : mais ce qui l'eſt encore plus, c'eſt de ne ſe ſervir que de gens dont les vertus, la tempérance & l'humanité ſont reconnues.

Le jour de notre mariage arrivé, les troupes furent commandées, toutes étoient habillées de

neuf, elles formèrent un double rang depuis le palais jusqu'au temple. La marche commença par la maison de la reine, ensuite suivirent les premiers officiers de la couronne, & les grands du royaume précédoient un char magnifique : dans le fond étoit le génie à la droite de la reine, & mon père à sa gauche ; j'étois sur le devant à côté du ministre qui portoit le livre de la loi ; les plus grandes dames de la cour entouroient le char, & les femmes de la reine suivoient ; toutes étoient montées sur des chevaux richement ornés ; cette marche étoit fermée par un grand nombre de troupes. Ce fut dans cet ordre que nous fûmes conduits au temple au son de mille instrumens de guerre, dont l'air retentissoit de toutes parts.

Je n'entreprendrai point de décrire les cérémonies qu'on y observa, il suffit de dire qu'elles furent très-longues & très-mystérieuses : lorsqu'elles furent achevées, nous revînmes dans le même ordre au palais, & nous eûmes encore la satisfaction d'entendre tout le peuple qui, par des cris de joie redoublés, prioit le ciel de nous combler de ses bénédictions.

CHAPITRE XII.

GUERRE contre les Turcs.

MALGRÉ les fêtes que chacun s'empreſſoit de nous donner chaque jour, nous ne pûmes vaincre une ſombre mélancolie qui s'empara de nos cœurs, triſte preſſentiment des peines que nous avions encore à ſouffrir. Rien en apparence ne manquoit à notre commune félicité, lorſque le génie nous annonça qu'il étoit obligé d'obéir à des ordres ſupérieurs qui le rappeloient dans un autre monde; cependant, ajouta-t-il, je ne veux point vous abandonner que je ne vous aie entièrement affermis ſur votre trône; je vous avertis que votre royaume eſt encore menacé des plus grands périls; le Sultan, à qui vous avez refuſé de vous rendre tributaires, s'avance à la tête d'une armée formidable, hâtez-vous de raſſembler toutes vos troupes, joignez-y celles de vos alliés, la juſtice eſt de votre côté; implorez la divinité, elle ſeule peut vous aſſurer la victoire; c'eſt elle qui, la balance en main, règle le ſort des combats. Souvenez-vous que vous ne pouvez rien faire ſans la ſageſſe, la juſtice & la prudence; ce ſont ces vertus qui

doivent être vos guides dans toutes les actions de votre vie, & qu'avec ces seuls guides vous ne devez jamais rien craindre.

Mon père qui entra nous confirma cette triste nouvelle : vous n'avez point de tems à perdre, l'armée du Sultan s'avance à grandes journées, je viens d'en recevoir la nouvelle par un courier extraordinaire, & je me suis pressé de donner des ordres à vos officiers, de rassembler vos troupes ; je me flatte qu'avant huit jours mon fils pourra être en état de marcher à leur tête. Quoique je sois convaincue, dit la reine, du courage de Céton, je ne suis cependant pas sans crainte, si Zachiel ne nous assiste de ses conseils ; tremblante pour les jours de mon époux, effrayée des dangers où mes peuples vont être exposés, je prétends du moins les partager avec eux, & vous charger de la régence du royaume pendant mon absence.

J'entrepris en vain de faire changer de résolution à la reine ; effrayé des dangers où elle alloit être exposée, je priai Zachiel de se joindre à moi : j'ignorois les secours qu'il nous préparoit & les services qu'il avoit dessein de nous rendre, c'est pourquoi je fus très-surpris lorsqu'il me dit que, loin de s'opposer au dessein de la reine, il ne pouvoit qu'approuver la résolution qu'elle avoit formée de se mettre elle-même à la tête de ses

quoi consiste le vrai bonheur. Souvenez-vous que tous les biens que vous ferez s'étendront jusques sur les siècles les plus éloignés, & que les maux peuvent se multiplier jusqu'à la postérité la plus reculée. Sur-tout ne vous écartez jamais de la crainte, du respect & de l'amour que vous devez à la divinité; ce n'est que par elle que vous posséderez tous les trésors, c'est elle qui produit la sagesse, la justice, la joie & les plaisirs purs; elle produit encore la vraie liberté, la douce abondance & une gloire sans tache.

C'est là, mes chers enfans, ajouta le génie, un foible tableau des devoirs que votre état vous impose: mais il est tems de vous faire connoître la personne que je destine à vous aider dans l'administration des affaires qui concernent vos états; il est même de la décence que cette personne assiste à la célébration de votre mariage. On vous attend au conseil, allez-y avec Céton, & n'oubliez jamais l'un & l'autre les principes que je viens de vous donner. Le génie sortit à l'instant sans vouloir écouter les tendres expressions de notre reconnoissance.

CHAPITRE XI.

MARIAGE de Monime.

J'ACCOMPAGNAI la reine dans la chambre du conseil ; les grands & les ministres s'y étoient rassemblés ; son port majestueux, sa beauté, ses graces & les charmes de son esprit, lui gagnèrent bientôt tous les cœurs ; elle écouta avec attention les instructions que lui donnèrent ses ministres sur l'état présent du royaume ; elle donna ensuite ses ordres avec beaucoup de sagesse & de prudence. Alors les grands l'invitèrent, au nom de tout l'état, à vouloir bien leur accorder la grace de se choisir un époux qui pût contribuer à assurer & à perpétuer leur bonheur. La reine se leva, en leur promettant que dans peu elle leur feroit savoir sa volonté. Je remarquai que toute l'assemblée parut fort inquiète de ces dernières paroles, chacun d'eux aspirant sans doute à l'honneur de partager la couronne.

Rentré avec la reine dans son cabinet, nous y trouvâmes le génie avec un vieillard que j'abordai avec beaucoup d'émotion ; la reine, les yeux fixés sur lui, attendoit, pour lui parler, que Zachiel

nous le fît connoître, lorſque nous prenant l'un & l'autre par la main : voici vos enfans, lui dit-il, qui avoient été confiés par vos ordres aux ſoins du Kaker : mais, pour les ſauver de la tyrannie qu'on vouloit encore exercer ſur eux, je les ai ſouſtraits aux nouveaux dangers qui menaçoient leurs têtes. Que vois-je, m'écriai-je, en me précipitant dans les bras de mon père! Ah! Zachiel, je tiens de vous tout mon bonheur, il ne manque plus rien à ma félicité. Mon père me tint long-tems dans ſes bras ; ſa tendreſſe ſe manifeſta d'abord par des larmes. Revenu à lui, il ſe mit en devoir de rendre ſes premiers hommages à la reine, qui l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe. Je ne ceſſerai jamais, dit cette princeſſe, de vous regarder comme mon père, vous m'en avez long-tems tenu lieu, & les ſervices que vous avez rendus au roi George ſeront éternellement gravés dans mon cœur.

Les premiers momens que nous paſſâmes avec mon père ne furent d'abord employés qu'à lui marquer la joie que nous avions de le revoir ; cependant je lui trouvai l'air ſi abattu, que je ne pus m'empêcher de lui marquer l'inquiétude où j'étois ſur ſa ſanté. La reine qui les partageoit, lui fit pluſieurs queſtions ſur ſes diſgraces : ſi je ne craignois, ajouta cette princeſſe, de renouveler